

JOURNAL  
LITTÉRAIRE  
DE LAUSANNE:

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

---

*Adimit quo ipse refulget.*

Il emprunte ailleurs ce qui fait son éclat.

---

MOIS DE JANVIER,

N°. I.



A LAUSANNE,

De l'Imprimerie de J. P. HEUBACH & Comp,

---

1794,







JOURNAL LITTÉRAIRE  
DE LAUSANNE.

N<sup>o</sup>. I. JANVIER 1794.

---

*LA NOUVELLE ANNÉE,  
Morceau traduit librement de l'allemand.*

---

**J**E te salue, année nouvelle ; sois la bienvenue, avec les espérances , les plaisirs & même les souffrances que tu récèles pour moi dans ton sein. Sois la bienvenue ! Je te connois , il est vrai ; tu ressembles à tes sœurs : elles me donnerent mille sujets d'espoir ; elles me firent pressentir l'accomplissement de mes vœux ; elles parurent s'empressez à réaliser les édifices dont mon imagination avoit conçu les plans ; mais leur course finie , elles avoient détruit mes espérances , elles n'avoient point accompli mes vœux , & mes châteaux étoient encore , — des châteaux en l'air ; elles me renvoyoient , il est vrai , à celle de leur sœur qui venoit après elles ; mais celle-ci leur ressembloit , & pourquoi ne leur ressemblerois-tu pas de même ? Serons-nous donc toujours des enfans , en désirant de vous des choses impossibles !

Sois donc la bienvenue , malgré tes fausses apparences : trompe moi toujours , si tu le peux , si tu le veux , en me donnant des espérances vaines ; & si ta main répand des nuages sur mon front , permets du moins qu'il s'en échappe quelques rayons de soleil.

Quelque chose que tu me destines pendant ta course , donne - le moi successivement , & soyons amis ! Quelque sombres que pussent être tes jours , quelque pesante que fût pour moi la marche de tes heures , je ne te maudirois point ; mais rassemblant avec soin les moindres fleurs que tu pourrois m'offrir , j'en formerois un bouquet , j'en récréerois mon odorat & ma vue ; & lorsque tu cesseras ta course , je dirois : c'étoit pourtant une bonne année ! Si même peu libérale envers moi tu ne me présentois aucune fleur , alors , ramassant celles a demi-fanées que me donnerent tes sœurs , je m'en couronnerois jusques à ton départ , & je dirois encore que tu fus une bonne année , puisque tu m'as laissé les fleurs que m'ont donne tes devancières : fais donc la bienvenue , année nouvelle , quelle que puisse être ta nature.

---


QUE le tems est un être bizarre ! il tourne sans-cesse sa roue sur la terre , & chacun de ses tours donne à celle-ci & à ce qu'elle contient, une face nouvelle. L'espace d'une année , quelle

étonnante quantité de changemens elle produit ! l'œil les voit un moment , & bientôt il ne voit plus rien dans ce mouvement perpétuel de destructions & de créations.

Le cœur de l'homme est assujetti à des variations tout comme les saisons : qui pourra calculer la somme immense de changemens physiques ou moraux qu'une année opère sur un individu ?

Voyez cette veuve assise : sa tête repose sur sa main , de tranquilles larmes , non de désespoir , mais d'attendrissement , se dérobent de ses paupières — Dieu ! s'écrie-t-elle : c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de mon époux ! — Quelle différence , en effet , entre la situation actuelle de cette femme & celle où elle étoit il y a un an ! — Elle habitoit un palais ; aucun meuble n'étoit trop magnifique pour elle ; aucun vêtement n'étoit assez brillant ; un trajet de cinquante pas la mettoit aux abois ; quatre chevaux étoient mis en mouvement lorsqu'elle vouloit se rendre chez sa plus proche voisine ; six laquais suffisoient à peine pour son service ; une petite chambre lui occasionnoit la migraine , & elle étoit prête à se trouver mal , lorsqu'il falloit dans un voyage passer quelques minutes à la poste , dans la chambre commune à tous les passagers. Son fils avoit des jouets d'argent ou de porcelaine précieuse & chère ; la nature & l'art étoient

épuisés pour divertir cet enfant âgé de deux ans. Sa mère étoit altière, orgueilleuse, despotique, vaine, entêtée ; on ne pouvoit vivre avec elle : ses domestiques qu'elle tourmentoit par ses caprices, la haïssoient ; son fils gâté par ses caresses, les payoit d'indifférence. Son mari meurt, — sa fortune suffit à peine pour satisfaire les prétentions des créanciers : la pauvre veuve, mal vêtue, se trouve dans une rue étroite, logée dans un petit réduit, assise sur une chaise de paille, une mauvaise table devant elle, — s'occupant à filer de la grossière toile ; & il n'y a qu'un an que son mari est mort : elle se rappelle en pleurant ce moment si important pour elle ; son fils assis à son côté, joue avec une bobine vide ; ce jouet, le seul qui lui reste, est encore trop précieux pour lui ; voyez sa mère obligée de le lui ôter, de crainte qu'il ne le casse. Combien elle a changé elle-même, pour l'humeur & le caractère ! Douce, bonne, simple, complaisante & active ; une petite fille de douze ans qui la sert, se précipiteroit dans le feu pour elle : tous ses voisins la respectent, & son fils la chérit. Le désespoir où l'a jettée la mort de son mari, s'est tourné en douce mélancolie, ses larmes ne coulent que dans le silence de ses nuits, qu'il faut qu'elle passe blanches, si elle veut s'accorder la satisfaction de donner à son fils une modique étrenne.

Que de familles opulentes & fières tombent dans une année! combien d'autres inconnues & pauvres s'élèvent à leur place! que de changemens dans une ville, dans une rue! Cette maison habitée l'année passée par un père de famille laborieux, prudent, économe, étoit le séjour de la tranquillité & du bon ordre: un homme dissolu le remplace, le bruit de ses orgies trouble tout le voisinage. Un mourant occupoit ce lit l'année passée; une troupe d'enfans l'entouroient & l'arrosoient de larmes. — Voyez  tellement cet essaim joyeux de jeunes gens des deux sexes: au milieu d'eux est une jeune fille; l'embarras de la pudeur colore ses joues; ce lit est son lit de nûce; — encore une année, & peut-être il redeviendra un lit mortuaire. Une seule année, — que de changemens elle amène! là où retentissoit la joie, résonnent actuellement les gémissemens de la misère; le plaisir & la peine ne font que changer de place, & tour à tour ils visitent chaque toit.

Pourrions-nous être surpris des variations qu'apporte une année au sort des individus! Une année, quel court espace il est vrai, par rapport à une vie entière, à l'existence de Royaumes, d'États! & néanmoins, une année à suffi à une Nation pour changer avec sa législation & son gouvernement, ses mœurs, ses

modes, ses usages, ses sentimens, ses vices, ses vertus, ses opinions, sa religion, tout enfin ; le voyageur étonné, peut à peine en croire ses oreilles & ses yeux,

Cependant la nature est la même, mais le moral de l'homme a changé ; & tout a coup se présente à ses regards une Nation absolument différente de celle qui occupoit, il y a un an, les villes existantes encore dans les contrées qu'il parcourt ; & chaque année qui suit cette effrayante révolution, en changeant sa nature, influe aussi sur les objets extérieurs & amène avec elle de nouveaux bouleversemens,

Selon le cours de la nature, trente millions d'hommes meurent dans une année ordinaire, plus de trente millions reçoivent l'existence dans ce même espace de tems : que de variations, que de changemens, produits par ces morts, par ces naissances ! que d'espoir, de vœux, de plaisirs, de peines, d'angoisses ! quelle immensité de projets détruits à la mort, & renouvelles par la naissance de chaque créature !

La vie & la mort alternent sans-cesse ensemble dans tous les régnes de la nature ; la mort alimente la vie ; les hommes eux-mêmes semblent enlevés de dessus la terre pour faire place à des générations suivantes ; rien, rien n'est excepté de ce sort universel ; les ondes

se succèdent & s'engloutissent réciproquement ; on ne voit par-tout que générations & dissolutions ; l'Été riche en moisson fait disparaître le printems fleuri , pour faire place lui-même à la mûre automne ; & l'hyver meurtrier , en lui ôtant l'existence , prépare cependant les générations du printems. C'est ainsi que la nature se détruit elle-même , pour se reproduire sans cesse : semblable au phœnix , elle se brûle pour ressortir vivante & avec un nouvel éclat de ses cendres. Telle est la grande loi de toutes les existences. — En est-il autrement avec les arts ? — Ou sont a présent cette Asie , cette Afrique , si peuplées , si éclairées dans l'antiquité ? qu'est devenue la sauvage Europe ? — Les lumières abandonnant la Grèce cultivée & fertile , ont porté leurs flambeaux dans les forêts incultes de la Germanie , & elles le promene nt a présent dans les froides contrées du nord de l'Amérique , tandis que de honteux liens enchaînent le génie de la Grèce. Combien l'empire de la philosophie n'a-t-il pas éprouvé de vicissitudes ! Qu'y a-t-il de durable & d'immuable ici-bas ? Et dans quelles contradictions l'homme ne se trouve-t-il pas avec les loix éternelles de la nature , lorsque bravant orgueilleusement les arrêts Tout-puissans auxquels elle est assujettie , ses vains désirs se créent un autre monde , & qu'il prétend

le gouverner par des loix chimériques? Il ose croire ses sentimens éternels, — & la nature ne l'est pas elle-même; tout ne devoit-il pas l'instruire de leur peu de stabilité? L'amour le plus ardent pour un objet qu'on croit aimer éternellement, ne s'éteint-il pas souvent tout-à-coup au sourire ravissant d'une autre beauté? Un sarcasme suffit pour changer en indifférence l'amitié la plus intime. La résolution la plus réfléchie cède fréquemment aux moindres circonstances, la vertu elle-même, quelque divine que soit son origine, succombe dans un moment de faiblesse, à un regard, à un mot; & le cours d'une année, est un espace immense relativement à l'instabilité des sentimens & des résolutions humaines. Être bizarre, qu'on appelle homme, comment peux-tu te réjouir ou t'affliger, tandis que quelques minutes finissent ta peine ou détruisent tes plaisirs, & que le moment qui réalise ton espoir ou qui accomplit tes vœux, est le même qui te les rend indifférens! Les espérances de l'enfance s'évanouissent, le feu brillant de la jeunesse s'éteint, les plans ambitieux de l'homme fait excitent le sourire du vieillard, & occupé à ramasser de l'or, celui-ci n'aperçoit pas la tombe que la mort creuse précipitamment sous ses pas. Et pourrions-nous nous plaindre que nous soyons ainsi, & que des



contradictions aussi énigmatiques se trouvent dans notre nature ? Non, jouissons de la vie, de ces douces illusions, de ses consolantes espérances, elles nous dérobent ou elles nous adoucissent la vue des coups meurtriers que nous portent le tems.

Toujours bizarre cependant, l'homme, en trouvant sa vie trop courte, en trouve chaque année trop longue ; que de peines il se donne pour en accourcir chaque instant, & que de plaintes, lorsque le dernier jour de ce période arrive ! Semblable au prodigue, il devient avare lorsqu'il ne possède plus que son dernier fol.

La vie est courte, & l'on en dissipe un tiers en choses frivoles, d'usage & de mode ; un autre tiers à ne rien faire ; le troisième à dormir, à désirer, ou à s'amuser de conversations oiseuses. — Quel tems, ô homme, te reste-t-il donc pour vivre ? Le croirois-tu plus long, si mille années composoient ta carrière ? J'en doute fort, du moment que tu l'emploierois ainsi. — D'ailleurs, la nature peut-elle refuser l'existence à des milliers d'êtres, parce que tu t'imagines qu'en vivant quelques cents ans de plus, tu jouirois mieux de la vie ? — Non, ta carrière fixée en mesure de celle des êtres qui te succèdent, doit finir ; il faut faire place à d'autres générations ; & pour remplir tes vœux insensés, la nature ne peut négliger la marche que lui traça le Créateur.

1794 : Que de millions de fois ce nombre fera tracé sans reflexion , dans l'année ou nous entrons aujourd'hui ! mais que ces chiffres peu importants en eux mêmes , deviendront remarquables pour tous les individus qui dateront de cette année leur infortune ou leur bonheur ! Écrits au bas d'une sentence de mort ou d'un acte de grace , les traits qui composent ces chiffres , deviendront des caractères de feu ! — Année de mort & de naissance pour trente millions d'êtres , à quelle immensité de mortels ton millésime ne deviendra-t-il pas sacré , s'il se trouve écrit au bas d'un traité de paix , entre les Puissances belligérantes de l'Europe ?

---

*LA FEMME PRUDENTE, ou HISTOIRE  
DE M<sup>rs</sup>. WILSON ; traduite de l'anglois.*

UN gros négociant de Londres , dont je cacherai le véritable nom sous celui de Wilson , étoit marié à une Dame plus distinguée encore par sa beauté & son mérite , que par les grands biens qu'elle possédoit. Ils passèrent plusieurs années ensemble dans la plus parfaite union. Le chagrin de n'avoir point d'enfans étoit le seul qui troublât leur félicité ; mais l'époux sur-tout y étoit sensible ; ses richesses qu'il voyoit augmenter tous les jours , lui faisoient souffrir avec impatience de n'avoir point d'hé-

ritiers à qui il pût les laisser ; & comme le tems, loin de fortifier l'espérance qu'il conservoit encore d'en avoir, ne pouvoit que la diminuer de plus en plus, il perdit insensiblement toute la tendresse qu'il avoit eue pour sa femme, & l'indifférence qui y avoit succédé, changea bientôt même en dégoût & en aversion.

Ce changement dans le cœur de son époux, fut pour cette vertueuse femme le sujet de la plus vive affliction ; mais telle étoit sa douceur & sa modération, qu'elle ne la lui reprocha jamais que par ses larmes, & encore ne les voyoit-il que quand l'excès de ses mépris & de ses mauvais traitemens la mettoit hors d'état de les retenir.

Il avoit loué depuis quelque tems une petite maison à la campagne, à peu de distance de la ville, où il se retiroit ordinairement le soir, pour éviter ce qu'il nommoit les persécutions de sa femme. Madame Wilson passa sans se plaindre plus d'une année entière dans cette triste situation, voyant rarement son mari qui ne paroïsoit chez lui que quand la nécessité de ses affaires l'y obligeoient : au bout de ce tems, cependant, sa conduite envers elle devint en apparence un peu plus obligeante, il la voyoit plus souvent, & lui parloit quelquefois avec une sorte de tendresse mêlée de compassion.

Un matin, après qu'il l'eut quittée assez amicalement, pour aller passer la journée à la cam-

pagne , elle fortit elle-même , dans le deſſein de voir une de ſes amies qui demouroit à l'autre bout de la ville , & s'étant arrêtée à ſon retour pour acheter du fil dans une petite rue près de St. James , elle vit Mr. Wilſon traverser cette rue & aller fonner à la porte d'une jolie maifon , vis-à-vis de celle où elle étoit. Un laquais à livrée vint ouvrir , & la porte ſe ferma tout de fuite ſans parler de part ni d'autre. Comme cette façon d'entrer & l'ignorance où elle étoit , qu'il eut aucune connoiſſance dans ce quartier , lui donna d'abord quelque inquiétude , elle demanda à la marchande de fil ſi elle connoiſſoit le maître de cette maifon vis-à-vis ? *Vous venez de le voir entrer , Madame* , lui dit cette femme ; *il s'appelle Roberts , on dit que c'eſt un très-honnête homme : ſa femme...* A ces mots , Madame Wilſon changea de couleur. *Sa femme ! Mademoiſelle* , dit - elle en l'interrompant , *je croyois... voulez-vous bien me faire donner un verre d'eau ; cette promenade m'a fort fatiguée. Je vous prie , donnez-moi quelque choſe , je n'en puis plus de laſſitude.* La bonne marchande courut elle même , & à l'aide de quelque liqueur ſpiritueuſe qu'elle avoit à la main , Madame Wilſon ſe remit en apparence aſſez bien pour être en état de choiſir le fil qu'elle vouloit , & apres avoir envoye pour faire venir un carroſſe , elle reprit la converſa-

tion. „ Je crois , dit-elle à la maîtresse de la boutique , que vous avez été effrayée de me voir „ si pale ; mais le beau tems m'a engagée à aller „ à pied , & ma promenade a été trop longue „ pour mes forces : je ferois certainement tombée „ dans la rue , si je n'étois entré chez vous. Vous „ parliez de ce Monsieur vis-à-vis ; je croyois „ le connoître ; mais vous le nommez Roberts ? „ Dites - moi , je vous prie : est-il marié ? — *Oui , Madame , & des plus heureusement du monde*, répondit cette femme : *il aime passionné- ment ses enfans ; & sa femme , à sa grande joie , est actuellement en couche de son premier-né , qui doit être baptisé ce soir ; c'est , dit-on , le plus beau garçon que l'on puisse voir.* — Le carrosse qui arriva dans ce moment , vint le plus à propos du monde pour sauver une nouvelle dose d'eau des carmes à M<sup>me</sup>. Wilson , qui y entra brusquement , en bégayant quelques excuses à la marchande pour la peine qu'elle lui avoit donnée. Pendant que ce carrosse la ramène chez elle , plongée dans un chagrin qui tient du désespoir , nous rappellerons à nos lecteurs que nous leur avons déjà dit que M. Wilson avoit pris un logement à la campagne , où l'on supposoit qu'il se retireroit presque tous les soirs depuis sa brouillerie avec sa femme ; mais d'autres raisons la lui avoient fait prendre , & depuis quelque tems il l'avoit quittée pour cette maison près de St. James , où sa

femme venoit de le voir entrer. Une rencontré que Mr. Wilson avoit faite en parcourant les diverses promenades du parc, étoit l'occasion de cette conduite extraordinaire. Il y trouva un jour dans une allée une jeune femme assise seule sur un banc ; son ajustement, quoique simple, étoit propre, & son air & sa façon de se tenir, la faisoit distinguer sans peine des femmes du commun. Il s'approcha d'elle sans en être aperçu, & vit sur un visage orné de toutes les graces de la beauté & de l'innocence, les marques de la plus profonde tristesse qu'il soit possible d'imaginer. Il s'arrêta quelques momens à la considérer; ce qu'apercevant enfin, elle se leva avec quelque confusion en cherchant à l'éviter : la crainte de la perdre inspira à Wilson assez d'hardiesse pour lui parler ; il lui demanda pardon de l'avoir interrompue, & tira de son extrême beauté & du chagrin dont elle paroissoit pénétrée, des raisons pour excuser sa curiosité.

Un sage auteur dont nous avons oublié le nom, ainsi que celui de son livre, a remarqué que le cœur d'une femme n'est jamais si entièrement occupé par le chagrin, qu'un peu de flatterie ne puisse toujours y trouver place & s'y insinuer par quelque endroit : & comme M. Wilson étoit bien fait & de bon air, la Dame se laissa aisément persuader de reprendre sa place & de lui permettre de s'y mettre auprès d'elle. Wilson  
qui

qui étoit véritablement touché , lui fit mille protestations d'estime & d'amitié , la conjura de lui dire si son bien ou ses services pouvoient contribuer à son bonheur , & lui jura enfin si sérieusement de ne la point quitter , qu'elle ne lui eût fait connoître le sujet de son affliction , que l'étrangère , après un moment de silence , un profond soupir , & une grande abondance de larmes , commença ainsi son histoire. “ Si vous êtes en effet , Monsieur , ce que les apparences me font espérer , j'aurai sujet de bénir le ciel de vous avoir rencontré. Je suis la veuve infortunée d'un officier qui fut tué à la bataille de Dettingue ; comme il n'étoit que simple lieutenant & qu'il n'avoit d'autre bien que sa commission , je l'avois épousé malgré ma mère , dont j'encourus par-là la disgrâce , & qui m'a déshéritée. Puisque c'est pour jamais que j'ai perdu cet époux si cher , il est inutile de vous dire combien je l'aimois , à quel point je lui étois chère , & que je suis incapable de l'oublier. A mon retour en Angleterre , car mon amour me rendit toujours compagne fidèle de sa fortune , j'obtins avec peine la modique pension de veuve d'officier subalterne , & je pris un logement à Chelsea. C'est de cette retraite que j'écrivis à ma mère ; je lui faisois part de la perte que j'avois faite , & de la misère qui en étoit la suite , en implorant le pardon de ma désobéissance. Mais la cruelle réponse que

j'ai reçue, m'a déterminée à ne plus l'importuner de ma vie : je vivois de ma petite pension avec toute l'économie & la peine imaginables, quand un vieux officier, ami de mon défunt mari, me vit par hafard à l'église, & chercha auffi-tôt à découvrir ma demeure. Il vint me faire une vifite, & c'est à la bonté de ce généreux ami que j'ai eu long-tems l'obligation d'une rente de 20 liv. ft. qu'il me payoit par quartier avec tant d'exactitude, qu'il ne manquoit jamais de me l'apporter le matin même du jour qu'elle étoit échue. C'étoit hier ce jour, & ma furprife de n'avoir encore vu ni entendu parler de lui ce matin, a été fuivie d'une inquiétude qui m'a fait mettre de bonne heure en chemin pour aller m'informer de lui à fon logement dans *Pall-mall*. Comment, Monsieur, aurois-je la force de vous dire ce que j'ai appris ! Cet ami, ce bienfaiteur fi généreux, fi défintéreffé, fut tué hier en duel dans *Hide-parc* ! . . . . ”

Ici l'inconnue s'arrêta un moment, pour donner cours à un torrent de larmes qui la fuffoquoient : mais reprenant fon difcours ; „ j'ai été, dit-elle, fi conftance de cette fatale nouvelle, que je ne favois que devenir, & le hafard plutôt que le choix, m'a conduite en cet endroit, où, fi j'ai le bonheur d'avoir trouvé un protecteur (& en vérité, Monsieur, j'en ai bien befoin !) je mettrai ce jour au nombre des plus heureux de ma vie ”.



La belle veuve finit ainsi son histoire, qui étoit vraie dans toutes ses circonstances, & qu'elle avoit faite avec tant de graces, d'une façon si intéressante & si engageante, que le cœur de Wilson avoit en peu de minutes fait bien du chemin en amour : il la remercia de la confiance qu'elle venoit de lui témoigner, lui jura de ne jamais l'abandonner, & la supplia de lui permettre de la conduire chez elle ; à quoi elle consentit aisément. Ils furent ensemble, en se promenant jusqu'à la porte Buckingham, où ils prirent un carrosse qui les conduisit à Chelsea. Wilson dîna ce jour-là avec elle : il prit des appartemens dans la même maison, où il se fit passer pour garçon & nommer Roberts. C'étoit là cette maison à la campagne dont j'ai parlé, & c'est là où par de constantes assiduités & une générosité sans bornes, il se rendit en peu de tems si bien maître du cœur de la belle veuve, qu'elle n'eut rien à lui refuser.

Les effets d'un commerce si familier devinrent bientôt visibles, dans la taille de la veuve ; circonstance qui augmenta encore le bonheur de Wilson, & qui le détermina à l'emmener en ville : il y prit cette maison près de St. James, dans laquelle sa femme l'avoit vû entrer, & où sa maîtresse, qui passoit dans tout le voisinage pour être sa femme, étoit alors en couche.

Mais il est tems d'aller retrouver M<sup>me</sup> Wilson,

que nous avons laissée dans toutes les horreurs du désespoir & de la jalousie. Heureusement pour elle, son tempérament étoit bon, & la force de son esprit y étoit proportionné ! Elle m'a dit, plus d'une fois depuis, qu'elle passa la nuit qui succéda à ce triste jour dans un état peu différent de la phrénésie.

Son mari rentra chez lui le matin à son ordinaire : comme il avoit le cœur satisfait, & qu'il ne soupçonnoit en aucune façon d'être découvert, il lui fit plus d'amitié que de coutume ; elle reçut ses honnêtetés avec sa grace & sa douceur ordinaire ; & voyant que ses affaires le retiendroient ce jour-là plusieurs heures au logis, elle se détermina, quoi qu'il dût lui en coûter, à aller faire visite à sa maîtresse elle-même, & à y rester jusqu'à ce qu'il s'y rendit. Suivant cette résolution, elle fit venir un carrosse de place, & dans le déshabillé le plus propre & avec la plus grande tranquillité, elle se fit conduire directement à cette maison, se fit annoncer pour parler à Mr. Roberts, & sur la réponse qu'il n'étoit pas au logis, mais qu'on l'attendoit pour dîner, elle demanda si sa femme seroit en état de la recevoir ; ajoutant, que comme elle venoit de fort loin & qu'elle avoit nécessairement à parler à Monsieur, elle seroit obligée à Madame, si elle vouloit lui permettre de l'attendre dans son appartement. Le domestique fut

porter le message & revint tout de suite lui dire que sa maîtresse seroit charmée de la voir. — Malgré toute la résolution dont Madame Wilson s'étoit armée, ses forces pensèrent l'abandonner dans ce moment ; & elle suivit le domestique avec un trouble si grand, qu'elle avoit de la peine à se soutenir. Plus pâle que la mort, elle entra dans la chambre où la Dame étoit assise, sans se souvenir du sujet qui l'y amenoit. Mais la vue de tant de beauté & de graces qui l'accompagnoit, le lui rappella bientôt, & ne lui laissa que la force de se jeter sur une chaise, d'où elle tomba aussi-tôt par terre dans le plus profond évanouissement.

Cet accident mit toute la maison en allarme ; chacun s'empressa de secourir l'inconnue ; mais sur-tout la maîtresse du logis, qui, quoique naturellement remplie de bonté, avoit peut-être d'autres raisons d'être émue que les seuls sentimens de l'humanité. Après quelques minutes cependant, Madame Wilson revint à elle, & jeta d'abord les yeux autour d'elle avec surprise, sans se rappeler où elle étoit : mais se voyant soutenue par sa rivale, aux soins de laquelle elle étoit si obligée, & qui lui demandoit avec une si tendre inquiétude comment elle se trouvoit, elle eut besoin de rassembler toutes ses forces & son courage, pour ne pas retomber dans une seconde foiblesse. L'effort qu'elle fit

sur elle-même, aidé d'un torrent de larmes qui la soulagea, la mit en état, après que les domestiques se furent retirés, de s'exprimer en ces termes, " Je suis en vérité, Madame, une femme bien à plaindre d'être sujette à ces sortes d'accidens, mais je ne causerai plus jamais de trouble dans cette maison; vous êtes une charmante personne, & qui méritez bien d'être rendue heureuse par le meilleur des maris. Hélas! j'ai un mari aussi, mais j'ai perdu sa tendresse; il n'est point inconnu à Mr. Roberts, quoique pour mon malheur il ne me connoisse pas moi. C'est pour lui demander ses avis & son secours que je suis venue ici, & ne le trouvant pas au logis, j'ai demandé la permission de vous voir, M<sup>me</sup>, vous que j'étois impatiente de voir & de connoître.... Moi! M<sup>me</sup>, interrompit M<sup>me</sup> Roberts avec quelque émotion; avez-vous entendu parler de moi? --- On m'a dit que vous étiez telle que je vous trouve, répliqua l'étrangère, & que vous avez ajouté encore à la félicité de Mr. Roberts par la naissance d'un beau garçon: puis-je le voir, M<sup>me</sup>? je l'aimerai pour l'amour de son père.--- De son père! M<sup>me</sup>, répondit la maîtresse du logis: de son père, dites-vous? je vous ai donc mal comprise; ne m'avez-vous pas dit qu'il vous étoit inconnu?--- Quant à sa personne, il est vrai, dit M<sup>me</sup> Wilson; mais je connois son caractère, & c'est pour cela que je cherirai cette innocente créature:

si cela ne vous donne pas trop de peine, Madame, je vous en supplie, faites moi voir cet enfant.

L'importunité de cette prière, l'évanouissement qui l'avoit précédé, & la tristesse marquée de cette inconnue, inspirerent les plus vives allarmes à M<sup>me</sup>. Roberts; elle eut cependant la prudence d'aller chercher elle-même son enfant pour observer sans témoins les mouvemens de l'étrangère. M<sup>me</sup>. Wilson le prit dans ses bras : voilà un bel enfant, M<sup>me</sup>, dit-elle en fondant en larmes; que n'en ai-je un pareil ! Hélas ! s'il étoit à moi, je ferois heureuse... C'est en prononçant ces mots & dans un accès d'affliction qu'il ne lui fut pas possible d'exprimer, qu'elle embrassa l'enfant & le rendit à sa mère. Il fut heureux pour celle-ci d'avoir un prétexte de quitter la chambre ; ce qu'elle venoit de voir & d'entendre ne lui donnoit que trop de sujet de trembler pour elle-même ; & ce ne fut que quelques minutes après avoir rendu son fils à sa nourrice, qu'elle eut la force de rentrer. Les deux Dames se rassirent, & après un triste silence de quelques momens, M<sup>me</sup>. Roberts entâma la conversation. Vous êtes, dit-elle, à plaindre, M<sup>me</sup>, de n'avoir point d'enfans ; fasse le ciel que le mien ne soit pas pour moi une source de malheurs ! Mais je vous conjure par toute la bonté qui paroît en vous, de m'apprendre votre histoire ; peut-estre y suis-je intéressée, mon cœur semble me l'an-

noncer ; mais quoique j'en puisse souffrir , soit que je vive ou que je meure , croyez que je ferai équitable envers vous. M<sup>me</sup>. Wilson fut si touchée d'une façon de penser si généreuse , qu'elle se feroit peut-être fait connoître , si un coup de marteau à la porte de la rue , suivie immédiatement de l'entrée de son mari dans la chambre où elles étoient , ne l'eut prévenue. Wilson s'avançoit d'un air gai & fatisfait vers sa maîtresse ; mais la vue de celle qui étoit avec elle , l'arreta tout court , & lui causa une surprise qu'il feroit difficile d'exprimer. Les yeux des deux Dames furent dans l'instant fixés sur les siens ; ce qui augmenta si fort sa confusion , que M<sup>me</sup>. Wilson , par pitié pour ce qu'il souffroit & pour laisser sa compagne en liberté , lui adressa la parole , en disant : “ Je ne m'étonne pas , Monsieur , de votre surprise , en voyant chez vous une personne qui vous est aussi étrangère : c'est cependant à vous que j'ai à parler ; & si vous voulez bien me favoriser d'un moment d'audience dans une autre chambre , cette civilité mettra le comble à toutes celles que j'ai déjà reçues de Madame.” Wilson qui s'attendoit à une réception bien différente de la part de la femme , se sentit si soulagé par sa prudence , qu'il en retrouva la faculté de marcher , qu'il sembloit avoir perdue , & quittant la chambre avec elle , il la conduisit dans un appartement en-bas , où

ils ne furent pas plutôt entrés, qu'il se jeta sur une chaise & fixa ses yeux a terre, sans oser les lever sur sa femme, qui lui parla en ces termes : " Je crois inutile de vous dire comment j'ai découvert votre secret, & à quel point cette découverte m'a affligée ; qu'il vous suffise de savoir que vous m'avez rendue malheureuse sans retour. Tout fera bientôt terminé entre nous ; je n'ai qu'une question à vous faire & à prendre congé de vous pour toujours. Dites-moi, je vous prie, avec la même sincérité que vous répondrez devant Dieu apres cette vie, si vous avez séduit cette Dame sous de fausses & trompeuses apparences, où si vous n'êtes vous-même tombé dans le crime que par les séductions d'une coquette?— Je vous le dirai dans l'instant, répondit Wilson ; mais permettez-moi premièrement de vous faire une question aussi : M'avez-vous découvert, & cette Dame fait-elle que c'est avec mon épouse que je parle?— Non, je vous le proteste, répliqua-t-elle ; sa physionomie m'a paru si aimable, sa conduite avec moi a été si prévenante, si gracieuse, que je n'ai pas eu le courage de l'affliger ; & si elle a deviné qui je suis, ce n'est peut-être que par l'émotion & l'extrême tristesse où elle m'a vue & que je n'ai pu lui cacher. — Vous avez donc eu un procédé si noble, s'écria Wilson, & ce trait de générosité m'ouvre enfin les yeux pour vous admirer &

vous rendre toute la justice qui vous est due. Apprenez donc , si vous avez la patience de l'écouter , ce qui s'est passé entre nous , je ne vous cacherai rien. ”

Il lui conta alors la rencontre qu'il avoit fait de cette Dame , & tout ce qui étoit arrivé depuis , & conclut , par la résolution où il étoit de la quitter , & par mille protestations d'amour & de fidélité envers sa femme , si après ce qui s'étoit passé elle étoit assez généreuse pour vouloir bien encore le recevoir comme son mari.... “ Il faut  
 „ bien qu'elle y consente , s'écria M<sup>me</sup> Roberts,  
 (qui dans cet instant ouvrit la porte & entra  
 dans la chambre, ) „ il faut bien qu'elle le veuille :  
 „ vous êtes son époux, Monsieur, & vous pouvez  
 „ l'exiger. Pour moi , M<sup>me</sup> , continua-t-elle, en  
 se tournant du côté de M<sup>me</sup> Wilson , „ il ne  
 „ me reverra jamais. Je vous ai fait une injure  
 „ sans le sçavoir; mais je la réparerai de tout mon  
 „ pouvoir; c'est votre époux, Madame, vous ne  
 „ pouvez lui refuser un généreux pardon. Je  
 „ viens d'entendre tout ce qui s'est passé entre  
 „ vous, & je ne suis entré que pour joindre mes  
 „ prières aux siennes, & obtenir de vous de faire  
 „ votre commun bonheur. ”

Ce seroit étendre trop cette histoire que de rapporter tout ce qui fut dit dans cette occasion. Wilson n'épargnoit ni les sermens , ni les soumissions. Sa femme doutoit , étoit incertaine &



verfoit des larmes , & la veuve proteſtoit de ſe ſéparer de lui pour jamais. — M<sup>me</sup> Wilſon ſe rendit enfin. Des ce moment la félicité des deux époux fut fixée à jamais. On pourvut abandonnement à la ſuſſiſtance de la belle veuve & de ſon fils. M<sup>me</sup> Wilſon eut le bonheur, quelque tems après & à la ſuite de tant de chagrins, de lui donner une petite ſœur, avec qui il doit partager l'héritage de ſon père. Sa mère s'eſt retirée à la campagne , où elle s'eſt mariée, deux ans après , avec un gentilhomme du voiſinage très à ſon aïſe , à qui , ſur les premières propoſitions qu'il lui fit, elle a conté exactement toutes les circonſtances de ſon hiſtoire. Son fils va tous les ans lui faire une viſite , & s'y trouve actuellement avec ſa ſœur. Wilſon eſt parfaitement heureux , & cette hiſtoire prouve que quoique la généroſité & la prudence d'une femme ne ſoient pas toujours des qualités capables de retenir le cœur d'un époux , une conſtante perſévérance dans l'exercice de ces vertus ne peut manquer de le regagner tôt ou tard.

---

N.B. Depuis que ce morceau eſt à l'impreſſion , nous avons appris qu'il eſt déjà traduit & connu ; mais il eſt ſi intéreſſant que nous croyons faire plaiſir à ceux de nos lecteurs qui ne l'auroient pas lu , en le leur donnant ici.

---

---

*NOTICE & extrait d'un Livre anglois , combinée de différens journaux littéraires étrangers. Londres , by Richardson. The exemple of France a warning to britain , by Arthur Young, Esq. 1793. 8°.*

L'AUTEUR de cette petite brochure est déjà très-connu par ses Annales d'œconomie rurale ; & après avoir parcouru la France dans tous les sens , peu avant & au commencement de la révolution , il a publié , l'année passé , un gros in-quarto , résultat des observations qu'il a faites dans ses voyages agronomiques , relativement à l'agriculture , aux manufactures , au commerce & aux impôts , ainsi qu'à la situation où se trouvoit alors le peuple en France.

Quoi qu'étant lui-même agriculteur , M. Young soit peut-être trop porté à juger exclusivement de tout , d'après l'influence directe que peuvent avoir les choses sur l'agriculture , sans consulter assez les autres relations politiques : on trouve cependant dans ses observations & dans ses jugemens beaucoup de choses vraies & instructives.

M. Young s'étoit apperçu dans ses diverses courses , que le sort des agriculteurs , classe qui sans contredit constitue la force principale d'une nation , demandoit d'être amélioré en France ; il étoit témoin que dans les commencemens de

la révolution, l'Assemblée nationale paroïſſoit ou promettoit du moins , de vouloir s'occuper de cette claſſe. Dès ce moment, M. Young devint le partisan le plus zélé de la révolution.

Cette diſpoſition , néanmoins , ne l'entraîna point à ſe répandre, comme tant d'autres écrivains enthouſiaſtes , en éloges exagérés & en jubila-tions ſur le nouvel ordre de choſes, & il annonce déjà dans ce précédent ouvrage une tête réfléchie & un obſervateur au jugement duquel on peut ſe fier par la manière dont il détermine ce qu'il attend de l'Assemblée nationale , & quels ſont les points dans leſquels , ſelon lui , elle a bien ou mal agi.

On voit aſſez clairement par ce que nous ve-nons de dire , la raiſon pour laquelle , dans le court eſpace qui ſ'eſt écoulé de la publication d'un de ces ouvrages à l'autre , M. Young a tel-lement changé d'opinion , qu'il ſe déclare dans celui-ci, de la manière la plus prononcée contre la révolution ; elle n'eſt plus , dit-il , ce qu'elle paroïſſoit annoncer dans ſes commencemens.

La propriété , la protection que demande cette propriété , l'émulation qui doit l'augmenter & l'améliorer , tels ſont les points principaux & importants à chaque profeſſion & ſur-tout aux cultivateurs. Depuis qu'il eſt prouvé que le parti dominant non-ſeulement ne s'occupe pas de ces objets , mais qu'il travaille même en ſens con-

traire, & qu'au lieu de favoriser, selon sa promesse, les propriétaires petits ou grands, il ne protège que ceux qui n'ont rien; il étoit naturel qu'un *honnête* cultivateur (titre que M. Young se donne toujours à lui même) devint l'ennemi juré de la révolution.

C'est par les loix & les décrets de l'Assemblée elle-même, que M. Young prouve les effrayantes contradictions qui se trouvent entre les principes affichés par les réformateurs, leurs actions & l'état où ils ont plongé leur patrie, avec beaucoup d'autres pays. Pour faire sentir d'autant mieux ceci, il rassemble les faits les plus incontestables, & fait un rapprochement frappant entre ce qu'il appelle le mal royal (*the royal Evils*) & les remèdes républicains. Le mal, les impôts; le remède, la confiscation des terres: qui les payoient? un déficit de 55 millions dans les revenus, — couvert par un nouveau déficit de 300 millions, pour 10 millions de papiers royaux. — Le remède à ce mal, 3000 millions d'assignats. La dette nationale de 300 millions, guérie par l'augmentation de 9000 millions. Le gouvernement absolu d'un Louis seize, changé contre le despotisme de Marat. Sept prisonniers à la Bastille, & 7000 dans les cachots de la municipalité. Poussant ce parallèle aussi loin qu'il peut aller, l'auteur en conclut que l'ordre social, la sûreté personnelle & toutes les propriétés ont été atta-

quées dans toutes leurs parties de la manière la plus effrayante. Passant ensuite des effets aux causes qui les ont produites, M. Young démontre que la source de tous ces maux sont, 1°. les droits accordés à chaque citoyen, de se faire représenter dans le gouvernement; 2°. les prétendus droits de l'homme; 3°. l'égalité: principes dont tout ce qui existe à cette malheureuse époque, est une suite nécessaire.

La seconde & la plus intéressante partie de cet ouvrage, roule sur l'application que les Anglois, partisans de la révolution, voudroient faire dans leur pays de ces principes. M. Young combat par d'autres principes, aussi bien déduits qu'ils sont clairs & simples, la fausse idée des droits prétendus accordés à chaque individu Anglois, d'influer sur le choix des membres de la Chambre basse: & cette partie de son ouvrage est directement adressée à ceux qu'on appelle les amis modérés de la réforme.

Il se trouvera sans doute des lecteurs qui seront surpris en lisant cette partie de l'ouvrage de M. Young, qu'il puisse blâmer des hommes modérés, bien pensans, bienfaisans, qui voudroient améliorer le gouvernement, & qu'il aille même jusqu'à les juger coupables & dignes de punition; mais si l'on suit l'enchaînement des principes de l'auteur, on ne pourra s'empêcher de convenir avec lui, que dans le tems ou nous

hommes, c'est précisément les efforts que font des hommes pareils, qui sont les plus repréhensibles, parce qu'ils trouvent des partisans parmi les âmes honnêtes, & que leur dangereuse entreprise ne tend à rien moins qu'à une destruction totale, que les réformateurs enragés opèrent alors sans peine par l'impulsion que les autres ont donnée.

Tous les efforts tentés en Angleterre pour y réformer la Constitution, ont leur source, comme le démontre M. Young, dans le principe démocratique aussi dangereux que faux de l'égalité, & tendent moins à réformer qu'à établir une nouvelle Constitution. Cette partie de l'ouvrage est aussi instructive que digne d'être lue par tous ceux qui connoissent ou qui désirent de connoître l'état politique actuel de l'Angleterre; & cette production doit en général être lue avec intérêt, parce que comme les amis de la révolution se fondent par-tout sur les mêmes principes, ceux qu'oppose M. Young aux novateurs Anglois, peuvent, avec quelques modifications, s'appliquer à tous les pays: car ceux mêmes qui ne possèdent point une aussi heureuse Constitution que l'est la Constitution angloise, ne pourroient en recevoir une nouvelle par une révolution, sans que toutes leurs anciennes relations ne fussent détruites.

---

*VITELLIE* , tragédie écrite en françois , qui a fourni à M. du Belloy sa pièce de Titus , & dont l'histoire peut servir d'anecdote littéraire aux amateurs du Théâtre. Imprimée à Brunswick , aux frais de l'auteur , 1793.

DANS l'édition des Œuvres de Mr. du Belloy, publiée il y a 14 ans à Paris, on trouve une lettre de ce poète adressée à Mr. l'abbé Metafaste, dans laquelle, en lui envoyant son Titus, il accuse un militaire, gentilhomme Allemand, de s'être approprié le plan & la composition de cette pièce, & d'en avoir envoyé une copie à l'abbé, sans avoir fait mention de Mr. du Belloy. Celui-ci raconte d'ailleurs dans cette même lettre, que pendant un séjour de six mois qu'il a fait en Allemagne, il avoit instruit ce jeune officier du mécanisme de la versification françoise, laquelle lui étoit absolument étrangère; qu'il lui avoit donné des scènes en prose, pour qu'il s'exerçât à les mettre en vers, & qu'enfin il avoit corrigé ceux-ci. Ce jeune homme, selon Mr. du Belloy, étoit alors si ignorant, que l'existence de la tragédie de Cinna lui étoit inconnue, & qu'aucun de ses compatriotes ne le croyoit capable, dans ce tems-là, ni même plus tard, de concevoir, quelque informe qu'il put être, le plan dont il est fait mention dans

cette lettre : aussi Mr. du Belloy ne doute-t-il pas que l'abbé ne s'aperçoive bientôt, en comparant cette ébauche avec son *Titus*, de la différence totale de ces deux pièces ; puisque dans la dernière, celle que s'attribue Mr. du Belloy, il ne se trouve pas 130 vers de la première, quelque permis qu'il lui fût de reprendre des vers qu'il prétend être de sa composition.

Les imputations contenues dans cette lettre, paroissent trop graves à Mr. Butmi, professeur à Brunswick & éditeur de *Vitellie*, pour ne point mettre au jour dans sa Préface, toutes les preuves qui peuvent les détruire : il nous apprend donc que la pièce qu'il publie s'appelloit *Titus* dans son origine, qu'elle fut donnée au théâtre françois de Brunswick, & après cela sur celui de Berlin.

L'auteur, (Mr. de Rhetz) dans ce tems-là jeune officier au service de Hollande, avoit composé & presque achevé la pièce, pendant le tems que son service militaire l'obligeoit à passer à son régiment : il rapporta son ouvrage à Brunswick, où il le montra, à Mr. du Belloy, alors acteur de ce théâtre, en lui demandant conseil à l'égard de quelques changemens qu'il croyoit nécessaires ; mais il ne fut nullement question de scènes en prose, données par l'acteur François pour être versifiées ; & Mr. du Belloy se contenta de corriger quelques vers, & de compléter la transposition de quelques scènes.



La pièce fut jouée sous le nom de Titus : Mr. du Belloy y remplit le premier rôle. L'auteur ne sachant pas alors l'italien, ne pouvoit avoir traduit des scènes de la clémence de Titus par l'abbé Metastase, comme on voudroit l'insinuer : ce ne fut que long-tems après qu'une traduction françoise du poëte Italien tomba entre les mains de Mr. de Rhetz ; il en fit présent à Mr. du Belloy. Celui-ci avoit envoyé le *Titus* de son ami Allemand au célèbre le Kain, qui, lorsque Mr. de Rhetz se trouva à Paris l'année suivante, lui témoigna le plus grand désir de mettre cette pièce au théâtre ; mais l'auteur ne voulut point y consentir. Plusieurs années s'étant écoulées, Mr. du Belloy se crut en droit de s'approprier quelques centaines de vers de l'ouvrage de Mr. de Rhetz, qu'il inséra dans son *Titus*, tragédie assez mal reçue à Paris, où elle ne fut jouée qu'une seule fois : l'éditeur de *Vitellie* cite ces vers, preuve que les prétentions de l'auteur François étoient mal fondées, & que ses imputations étoient aussi fausses que malhonnetes. Il est vrai, cependant, que Mr. de Rhetz avoit remis à un de ses amis, lié aussi avec l'abbé Metastase, une copie de sa pièce, accompagnée d'une lettre pour cet abbé ; mais celui-ci n'ayant reçu ni l'une ni l'autre, répond à Mr. du Belloy : " il est très-faux qu'un jeune officier Allemand m'aye

» fait voir, ou envoyé votre *Titus*, comme  
 » étant son ouvrage. »

Lorsqu'on connoît l'auteur de cette pièce, publiée actuellement sous le nom de *Vitellie*, on sent combien sont absurdes les accusations d'ignorance & de plagiat que Mr. du Belloy (en s'attribuant hardiment plus de 200 vers de cet ouvrage) voudroit établir contre son auteur véritable : car Mr. de Rhetz se distingua dès sa plus tendre jeunesse par ses connoissances littéraires, particulièrement dans la partie dramatique ; il a cultivé les lettres en général avec un zèle & une application peu commune pendant toute sa glorieuse carrière ; & la modestie, une de ses vertus distincte, est chez lui dans un si haut degré, que bien éloigné de se parer d'un faux mérite, il n'a pu, jusques à présent, se résoudre à s'avouer l'auteur de la tragédie dont nous donnons ici une analyse à nos lecteurs, que nous avons extraite & combinée de différens journaux allemands.

Jalouse de Bérénice & animée par le désir de venger son père, *Vitellie*, fille de l'empereur *Vitellius*, a conjuré contre la vie de *Titus*. *Lentulus* & *Sextus* sont ses principaux complices. *Sextus*, favori de l'empereur, balance encore, il est vrai : il n'a d'autres motifs pour commettre le crime qu'il médite que son amour pour *Vitellie*, & ce qu'il doit à son empereur, à son ami, combat

avec violence dans son ame contre les sollicitations que lui fait son amante & les reproches amers dont elle l'accable.

Titus cependant, averti par un esclave du complot qui menace ses jours, remet à son ami le soin de découvrir les auteurs de la conjuration, & celui d'instruire de son amour la fille de Vitellius, en la préparant à recevoir l'offre de sa main.

Sextus coupable, Sextus amoureux lui-même, frémit en recevant ces deux commissions : son trouble est prêt à le trahir ; resté seul, il s'écrie, hors de lui-même :

Dans quel goufre de maux cet instant me replonge !  
 Qu'exige-t-il ? quel choix !... Vitellie, est-ce un songe ?  
 Je dois t'en prévenir... Lui?... Titus son époux ?  
 À quoi, dans ce moment, Dieux me réduisez-vous !  
 Je perds donc à jamais le seul objet que j'aime,  
 Et Titus aujourd'hui me le ravit lui-même :  
 Quand je veux le sauver, il m'arrache mon cœur.  
 Tremble, cruel ! & crains ma jalouse fureur :  
 Que dis-je ? Ah ! j'y succombe, & mon ame interdite  
 Ne fait plus démêler le tourment qui l'agite :  
 L'amour & les remords s'y trouvent confondus,  
 Et leur tumulte affreux tient mes sens suspendus.

Vitellie qui survient, trouve Sextus dans l'agitation la plus violente : il doute de sa fidélité ; elle le rassure. L'amour triomphe & le remords se tait. Celui-ci lui avoit dicté une lettre, dans laquelle il avertissoit Titus du danger qui menace sa vie ; il la sacrifie à son amante.

L'empereur arrive dans cette entrevue ; c'est de sa propre bouche que Vitellie apprend l'amour qu'il a pour elle, le dessein qu'il a formé de lui donner la main : trop troublée pour répondre à une proposition si inattendue, la princesse demande un délai, qu'elle employe à referrer encore la trame perfide qu'elle ourdissoit contre le prince généreux dont elle veut la perte, sans pouvoir se défendre néanmoins, de quelque tendresse pour lui. Elle l'avoue même à Sextus, dont l'étonnement arrive à son comble, lorsqu'en lui faisant cet aveu elle lui réitére la promesse de le choisir lui pour époux, s'il féconde ses projets.

Dans le 4<sup>e</sup> acte, celui qui a le plus d'action, on voit déjà les flammes, signal des conjurés, s'échapper du capitol. Le moment est venu de consommer le crime : Sextus paroît. Il est extrêmement agité & irresolu, & c'est alors qu'on vient lui apprendre le danger que court son amante, arrêtée par l'empereur lui-même à l'instant où, suivie de Lentulus & de ses complices, elle a voulu s'échapper du capitol. Alors Sextus y court; déjà le poignard est levé, il est prêt à frapper l'empereur, tandis que celui-ci s'occupe du soin de le sauver des flammes. La garde accourt; Sextus voyant son coup manqué, veut se tuer lui-même; mais Vitellie retient en bras. Titus douloureusement étonné de la

perfidie d'un ami , fort ; les deux coupables restent sur la scène, & Publius vient leur apprendre la défaite des conjurés, la mort de Lentulus, & l'acte finit par l'arrestation de Sextus , qu'on emmène pour le faire comparoître devant le sénat.

La sentence de mort est prononcée contre le régicide ; on la présente à Titus. Dans le cinquième acte il doit la signer , son cœur s'y refuse : il demande qu'on amène son coupable ami , & apprenant de lui que son amour pour Vitellie fut le motif de son crime , il la lui cède. Mais Sextus demande la mort. Vitellie survient , & reconnoissant ses crimes , elle s'en est punie elle-même par le poison , & elle meurt. Sextus est remis en liberté par Titus, qui ne se bornant pas à ce premier acte de générosité, lui rend son amitié & pardonne aux autres conjurés , en disant à Publius :

Toi, dis aux conjurés que Titus leur pardonne :  
S'il faut que la rigueur soit l'appui seul du trône ,  
O ciel ! rends donc mon cœur conforme à ce devoir ,  
Ou mets en d'autres mains le suprême pouvoir.

Ces derniers vers sont une heureuse imitation de cet air connu de Titus , dans le *Métastase* :

*Se all' I pero , amici Dei ,  
Necessario e un cor severo ,  
O togliete à me l Impero ,  
O a me date un altra cor.*

Les journalistes desquels nous empruntons cet article , n'ont pu, vu les bornes de leurs feuilles, s'arrêter sur des beautés de détail , dont le plan, les caractères , les situations & le stile de cette pièce fourmillent. Ils renvoient leurs lecteurs à la préface de l'éditeur de *Vitellie*, dans laquelle celui-ci établit une comparaison de cette pièce avec le *Titus* de M. du Belloy, en assurant que *Vitellie* l'emporte à tous égards. On aura bientôt du même auteur Allemand une seconde tragédie françoise , intitulée *Guise le balafré*.

---

*Quelques fragmens sur la vie de Lavater ; un énoncé de ses poësies , & quelques réflexions sur ses écrits. Le tout est extrait des caractères des poëtes les plus distingués de l'Allemagne.*

**N**É à Zurich , le 15 Novembre 1741 , avec un esprit vif, le cœur bon, & sur-tout le genre nerveux très-sensib<sup>e</sup> , M. Lavater encore enfant , montra dès son plus bas-âge la pénétration la plus fine : timide d'ailleurs, il étoit fort fémillant & ne pouvoit jamais rester en place. Obligé , comme tous les enfans de son âge, de suivre les écoles latines , qui alors étoient bien loin d'être aussi bonnes qu'elles le sont devenues depuis , il faisoit son devoir , parce qu'il falloit le faire , mais cependant sans peine. La vivacité de son esprit lui fit

trouver un milieu entre les jeux vifs de l'enfance & des études aussi arides : il s'occupoit de mille jeux enfantins , soit physiques, soit métaphysiques. Dans les classes supérieures, son zèle pour les sciences fut excité par les conseils de Bodmer , de Breitinger , & par l'émulation de quelques condisciples distingués. Lavater se fit bientôt connoître pour aimer à penser lui-même , d'une manière libre & hardie. Il y avoit beaucoup d'hommes qui lui refusoient le mérite de voir clairement , parce qu'il ne pensoit point sur beaucoup de choses comme le commun des hommes , & parce qu'il ne parloit & n'écrivoit jamais sans que ses discours ou ses écrits ne portassent l'empreinte d'un cœur chaud , & ne manifestassent des traits d'une imagination hardie.

Avant d'être fait ministre , il avoit déjà donné des preuves éclatantes de son zèle ardent pour la justice. Son cœur sensible & bienfaisant , & plusieurs petits écrits sur la morale & la religion , lui avoient déjà gagné le cœur de la plupart de ses concitoyens. Il reçut les ordres, au mois de Mai 1761 : deux ans après, en Mars 1763, il fit un voyage avec les deux frères Hefs, (\*) tendres amis que la mort lui a enlevés , & Henri Fiefsli , peintre célèbre, qui est a present

---

(\*) Felix, l'aîné , célèbre par un discours sur les Sermons moraux & philosophiques.

Jean-Jaques, le cadet, auteur de la vie de Jesus-Christ.

en Ang<sup>l</sup>eterre. Ils entreprirent le voyage de la Prusse, sous la conduite du célèbre Sultzer, & Lavater y fit un assez long séjour chez le célèbre Spalding.

Lavater est assez généralement mal connu, quant à la philosophie & à la théologie, soit qu'il n'aye pas eu le tems de se développer dans ces deux parties, soit qu'il fût destiné à n'être connu que comme auteur ascétique & évangélique, comme poëte & nullement comme philosophe & comme théologien.

Il est certain cependant, que son système théologique est fidèle, quoique hardi. Et en examinant des idées dont la seule discussion passe pour hérétique, il n'en remplit pas moins dignement les devoirs de sa charge. Il employe avec le plus grand scrupule tous les moyens ordinaires pour augmenter les degrés de ses connoissances & la masse de sa félicité : sa vie est un cours non interrompu d'actes d'humanité & de bienfaisance.

Toute la ville de Zurich applaudit à l'éloquence de ses sermons. On fait combien il se rend utile à l'Etat, combien il est tendrement attaché à son troupeau, & que c'est à ses seules recommandations qu'il a dû son avancement.

Après avoir été diacre de l'église des orphelins, il en fut nommé premier pasteur en 1774. En 1778, les paroissiens de l'église de St.



Pierre, les seuls dans le canton de Zurich qui aient le droit de nommer leurs ministres, se choisirent Lavater pour diacre, puis en 1786 pour premier pasteur. Il n'est pas possible d'imaginer un genre de vie plus actif que n'est celui de M. Lavater : il compose sans-cesse ; le zèle constant supplée à la verve, qui ne sauroit être toujours la même. Cependant, même dans ses premières poésies, il ne s'est jamais permis beaucoup de licence ; sage retenue dont peu de jeunes auteurs peuvent se vanter ; & en faveur de la richesse de ses expressions, on peut lui pardonner de n'avoir pas fait une étude particulière des autres poètes.

Mr. Lavater s'est toujours donné de plus en plus beaucoup de peine pour perfectionner ses ouvrages : ses dernières poésies lyriques en vers hexamètres, sont versifiées plus purement, plus variées, & sont, en un mot, plus soignées que les premières. De même qu'en général il donne à tous ceux qui le connoissent un exemple qui les entraîne comme un torrent à la recherche de la perfection ou de l'amélioration effective, de même il s'annonce pour s'en être fait à lui-même une étude dans ses poésies & ses sermons.

Tout lecteur sera obligé de rendre hommage à la beauté de la versification dans le Jésus Messie, d'après l'Apocalypse ; à la sublimité de l'ode sur l'Ascension ; à la sagesse de l'instruction dans l'é-

pitre à son fils ; aux sentimens si religieux de l'Eloi dans la *Messïade* ; à l'onction du dernier recueil des cantiques spirituels ; à l'imagination du poëme de l'union après la résurrection ; à la naïveté des chansons Suisses ; à la peinture si naturelle de la cataracte du Rhin. Peut-être que la *Messïade* de Lavater surpasse autant celle de Klopstock, pour la clarté des idées & la théologie biblique , que celle-ci s'élève au-dessus de l'autre par l'ensemble épique ; & l'on trouvera dans cet ouvrage , comme dans toutes les autres poësies de Lavater , que la poésie est toujours soumise chez lui , à la vérité , à la vertu , à l'humanité (\*).

*De la Littérature des habitans de la grande Grèce & de l'ancienne Sicile, & de celle des Romains, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort d'Auguste; extrait d'un livre italien qui a pour titre : Storia della litteratura Italiana, di Girolame Tirabochi della Compagnie di Gesu , ou Histoire de la littérature italienne, par Jérôme Tirabochi.*

QUOIQUE cet ouvrage ne soit pas nouveau, comme il n'en existe point d'autre traduction.

(\*) C'est le seul morceau sur Lavater auquel M. Meister n'a pas de part ; aussi ne se trouve-t-il pas dans son ouvrage.

française qu'un abrégé entrepris à Berlin en 1776 par quelques gens de lettres, nous pensons faire plaisir à nos lecteurs, en leur donnant une idée de cette histoire littéraire d'Italie, dans laquelle l'auteur n'a épargné ni soins, ni peines, ni recherches, pour traiter sa matière à fond. Il en a fait une histoire aussi bonne qu'intéressante & instructive : elle fut annoncée dans le moment où elle parut avec de grands éloges & comme étant digne d'occuper l'attention du public.

Ce qui porte à présent le nom de royaume de Naples, étoit anciennement appelé *grande Grèce*. Les colonies grecques, qui remplirent ce pays, lui donnerent ce nom, sous lequel on a quelquefois compris la Sicile.

La philosophie reçut ce nom dans le monde à l'établissement de la secte italique, formée à Croton dans la grande Grèce, par le célèbre Pythagore. Selon quelques-uns, il étoit originaire de Samos, & de la Toscane, selon quelque autres. Il fonda à Croton une école célèbre, dont le premier objet étoit d'enseigner la crainte des Dieux & la bonne morale. On passoit ensuite aux sciences. On attribue à Pythagore un grand nombre de découvertes ; mais on n'a pas ses ouvrages : on prétend même qu'il n'a rien écrit.

Pythagore eut plusieurs disciples célèbres qui ont fait des élèves distingués. Parmi les uns & les autres on compte Empedocle, Epicharme,

Timée, Architas, Ocellus. Comme la secte italique embrassoit toutes les sciences les plus utiles, ces philosophes ne s'arretèrent pas aux simples notions philosophiques : l'astronomie, la médecine, la législation, la poésie, la musique, le théâtre, furent les objets sur lesquels les Pythagoriciens exercèrent leurs talens.

Cependant, une secte si savante & si utile ne subsista qu'environ deux cents ans. Le silence de cinq ans prescrit aux élèves, l'abstinence de tout ce qui étoit animé, & d'autres principes rigoureux de cette philosophie, la firent périr peu à peu.

La grande Grèce donna aussi naissance à la secte éléatique ; Xénophon de Colophon, pythagoricien, en fut le fondateur. Il ouvrit son école à Velia, autrefois Élée, d'où cette secte prit son nom.

- La Sicile donna les premiers sectateurs du matérialisme : Dicéarque de Messine en fut le chef. Il nia l'existence de l'âme ; il alla jusqu'à soutenir qu'il ne falloit pas songer à l'avenir, & qu'il nous étoit plus utile de l'ignorer que de le connoître ; mais en même temps il écrivoit un ouvrage très-estimé sur les devoirs des magistrats & des sujets.

Deux grands gémés, l'un de la grande Grèce, l'autre de Sicile, qui ont régné un lustre tout nouveau aux mathématiques, Archytas de Tarente

étoit pythagoricien : il excella dans la géométrie, dans l'algèbre & dans les mathématiques ; il eut le malheur de périr dans la mer Adriatique. Archimède de Syracuse surpassa de beaucoup Archytas, en réputation & en génie. Il s'étoit borné dans les commencemens à la simple théorie, où il avoit fait des decouvertes très-heureuses : le roi Hiéron, son parent, l'obligea à passer à la pratique. On en raconte beaucoup de merveilles : reste à savoir si elles sont véritables. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Archimède inventa la vis hydraulique, l'autre vis qui s'appelle *sans fin*, comme aussi la poulie mobile ; il établit les loix de l'équilibre, il imagina ou perfectionna la sphère artificielle. Enfin, par l'invention de plusieurs machines de guerre, il tira force en longueur le siège de sa patrie par les Romains : mais la ville ayant été surprise de nuit par escale, ce grand mathématicien fut tué par un soldat qui ne le connoissoit pas, au grand regret du général Marcellus qui lui fit dresser un superbe tombeau.

On dit communément que les premières loix écrites parmi les Européens, ont été celles de Lycurgue. Cela est faux ; ayant ce législateur, Eucleus de Locres dans la grande Grèce, avoit donné par écrit ses loix à ses concitoyens. Il y eut ensuite Charondas de Crotona, Diocles de Syracuse & d'autres, qui donnerent des loix à

leurs compatriotes ou à des étrangers: entr'autres, Onomacius de Locres, fut le législateur des Crétois, qui n'avoient suivi jusqu'alors que les traditions de Minos.

Plusieurs poëtes célèbres fleurirent dans la Sicile. Le mérite principal des Siciliens est d'avoir inventé plusieurs genres de poësie. *Stesichore* d'Hymène fut l'inventeur de la poësie pastorale & des cœurs. *Théocrite* & *Moschus*, tous les deux Syracusains, portèrent à la plus haute perfection l'églogue & l'idille. *Empédoclès* d'Agrigente, imagina la poësie philosophique, & composa des poëmes sur la sphère & sur la nature. *Epicharme* de Mégare en Sicile, introduisit dans la comédie le dialogue & les scènes: c'est pour cela qu'Aristote dit que la comédie est née en Sicile. *Sofron* de Syracuse imagina un autre genre comique, l'art des mimes. Enfin, *Rinton*, pareillement de Syracuse, fut le premier qui fit des vers dans le genre burlesque.

C'est aussi un mérite particulier des Siciliens, d'avoir fait un art de l'éloquence, en lui assignant des règles. *Cicéron* assure que les inventeurs de cet art furent *Corax* & *Tisias*, Siciliens. Le second fut le précepteur du fameux *Isocrate*: mais sa renommée & celle de *Corax* furent presqu'anéantie par la gloire de *Lisias* & de *Gorgias*. Le premier étoit de Syracuse: quoique né

par hazard à Athènes, il apprit l'éloquence en Sicile, l'enseigna dans la grande Grèce & fut ensuite en donner des leçons aux Athéniens. *Gorgias*, surnommé *Léontinus*, parce qu'il étoit né dans la ville de *Leontini*, passa aussi à *Athènes*, où il acquit une réputation étonnante & de très-grandes richesses. Platon le turlupina un peu dans son dialogue intitulé *Gorgias*; mais cela ne nuit point à ce grand orateur, qui continua d'être l'idole des Athéniens.

La grande Grèce & la Sicile eurent pareillement des historiens célèbres. Philiste de Syracuse est comparé par *Denys d'Halicarnasse* au célèbre *Thucydide*. Timée de Tarmine fut le premier qui introduisit la chronologie dans ses récits, en distinguant les tems par olympiades. On a perdu ses ouvrages & ceux des autres historiens; & il ne reste qu'une petite partie de l'histoire de *Diodore*, surnommé le *Sicilien*, qui vivoit du tems de *César*.

Enfin, les peuples de ces deux pays, la grande Grèce & l'ancienne Sicile, ont excellé dans les *beaux-arts*. Ils ont frappé des *médailles* longtems avant qu'on en frappât dans la Grèce. La manière & les caractères de ces médailles en découvrent l'antiquité.

Les Agrigentins se signalèrent dans l'*architecture*: leurs temples & leurs autres bâtimens publics, étoient d'une structure admirable. Les

ruines de Possidonia & d'Herculanum prouvent que les anciens habitans de la grande Grèce excelloient dans l'architecture. Pour la *peinture*, il suffit de dire, que suivant la plus grande probabilité, le fameux Zeuxis étoit Italien, natif d'Héraclée, dans la grande Grèce.

Ainsi tout concourut à orner & illustrer ces peuples qui, par la vivacité de leur génie, tinrent long-tems dans le monde le premier rang pour les arts & les sciences; ils furent les premiers qui commencerent à les répandre dans Rome.

Pendant cinq cents ans, les Romains ne connurent d'autre art ni d'autre science que la guerre. Mais après qu'ils eurent soumis la grande Grèce & la Sicile, des particuliers venus à Rome de ces contrées, y introduisirent le goût des lettres. On commença par la poésie théâtrale. Livius Andronicus, originaire d'un de ces deux pays, jadis esclave, ensuite affranchi, fut le premier qui écrivit des piéces de théâtre en latin. Sa première piéce fut jouée à Rome, l'an de cette ville 513: celle de *Gneus Nevius*, natif de la Campanie & soldat Romain, en 519. Ces deux poétes étoient en même tems acteurs. Mais *Nevius*, outre les comédies & les tragédies qu'il écrivit, excité sans doute par le bon accueil qu'on faisoit à celles d'*Andronicus*, composa un poéme sur la première guerre punique, dans laquelle il avoit servi.



Cependant la langue latine étoit encore barbare : ce fut Ennius qui commença à la polir. Il étoit Calabrois de naissance, bon guerrier, & très-grand poète pour son tems. Il écrivit l'histoire de Rome en vers, & il l'intitula *les Annales*. Il fit encore plusieurs pièces de théâtre, & il acquit parmi les Romains une espèce de vénération qui subsista pendant plusieurs siècles ; ce fut au point qu'il passa pour le père de la langue latine.

Dans le même tems vivoit Plaute, dont heureusement on a encore vingt comédies. Mais il ne nous est rien resté de Cecilius Statius, auteur comique ; ni de Pacuvius, auteur tragique ; ni de Laccius qui écrivit dans les deux genres. Nous avons les comédies de *Térence* : elles nous font voir combien de son tems la langue & la poésie latine avoient fait de progrès. *L'Andrienne* ; sa première pièce, parut sur le théâtre, l'an 587.

Caton, surnommé l'ancien & le censeur, vécut pendant la seconde guerre punique, & long-tems après. Il se distingua également dans la guerre, dans la politique, & dans la littérature. Caton écrivit une fort bonne histoire Romaine, qu'il appella *les Origines* : ouvrage très-nécessaire pour les Romains qui en manquoient absolument. Il excella aussi dans l'éloquence, & il composâ des Traités fort estimés sur plusieurs arts & plusieurs sciences. Ce Romain fit tout cela sans savoir

même la langue grecque, qu'il n'apprit que dans la vieillesse. Les Grecs commençoient de son tems à inonder Rome. Caton leur déclara une guerre ouverte, comme à des hommes qui, avec les sciences, apportoit à Rome la dispute, la mollesse & les vices.

Dans ce tems-là, les Romains ayant commencé à soumettre la Grèce & l'Asie, recueillirent dans leur ville tous ceux d'entre les Grecs qui jouissoient de quelque réputation de doctrine. *Cratès* de Melos fut le premier qui ouvrit à Rome une école de grammaire grecque, où l'on passoit en revue tous les bons auteurs. Il fut suivi par *Panetius*, grand philosophe stoïcien; par *Polibe* historien très-célèbre, & par plusieurs autres savans. Alors l'ardeur de la jeunesse Romaine pour les sciences grecques, & particulièrement pour la philosophie, alla tout-à-coup jusqu'au fanatisme. Caton s'y opposa; il fit chasser les savans. Mais il en revint d'autres, & Rome en fut remplie plus qu'auparavant. Tout ce que le zélé Caton put faire, fut d'éloigner les chefs des sectes philosophiques, dont les disputes journalières & très-vives occupoient, entraînoient même les Romains & les sénateurs, hors de la sphère de leurs devoirs. Cependant les sciences s'établirent à Rome sur un pied solide, & y formèrent les grands hommes qui illustrèrent la littérature

Romaine, & la portèrent au plus haut degré de perfection pendant ce siècle, qu'on nomme d'*or* & d'*Auguste*. Ce siècle, devant lequel la puissance de Rome & la littérature d'Italie s'augmentèrent en même tems, s'écoula depuis la destruction de Carthage jusqu'à la mort d'*Auguste*. Il vit naître les plus grands hommes que Rome ait eu dans toutes sortes de sciences.

Parmi les poètes les plus connus, & dont les ouvrages nous sont restés en tout ou en partie, on compte *Lucile*, inventeur & père de la satire: *Lurèce*, ce poète philosophe, qui par les charmes de la versification & la sublimité des pensées, fut embellir l'erreur: *Catulle*, le premier qui introduisit avec succès cent métiers divers dans la poésie latine: *Tibulle*, dont les élégies sont ce qu'il y a de plus doux, de plus tendre, & de plus passionné parmi les Grecs & les Latins: *Horace*, grand dans le genre didactique, plus grand dans la satire, & supérieur à tout dans ses odes: *Virgile*, qui ayant franchi trois routes inconnues jusqu'alors aux Latins, égala *Téocrite* dans les poésies pastorales, surpassa *Hésiode* dans ses Géorgiques, & laissa in lécis, qui de lui ou d'*Homère*, étoit plus grand dans le genre épique. Ensuite on trouve Ovide, ce favori des muses, qui, l'ayant inspiré dès sa plus grande jeunesse, en firent un poète galant, aisé & à la mode; ce-

pendant malheureux pour avoir trop approfondi les mystères de l'amour, & répréhensible en ce qu'il aimait mieux se livrer à son talent que se modérer. *Properce*, ce grand imitateur de Callimaque, & dont les élégies ont plus d'harmonie & de force que de tendresse. *Manilius*, poète astronome : *Gallus*, qui par de beaux vers, mais trop licentieux, illustra sa *Lycoris* : *Phèdre*, par le moyen duquel les Latins n'envisagerent plus aux Grecs leur *Esopé*. Enfin plusieurs autres poètes, dont on n'a que les noms & le regret d'avoir perdu leurs ouvrages.

Parmi ceux qui se distinguèrent dans l'éloquence, il y eut les deux *Gracques*, un *Crassus*, un *Antoine*, un *Hortensius*. Mais tous doivent céder au grand Cicéron, le vrai père de l'éloquence latine. *César* auroit été le premier homme de sa patrie, dans le barreau & dans les autres genres de littérature, s'il n'eût mieux aimé être le premier en puissance. *Cicéron* & *Quintilien* font les plus grands éloges de ses harangues, Cependant l'éloquence ne fit que tomber, depuis la mort de Cicéron.

L'histoire eut aussi de grands hommes pendant cet âge. *Cicéron* qui en étoit grand amateur & qui sentoit le besoin que Rome avoit de bons historiens, prit à tâche d'exhorter les savans à s'appliquer à cette étude. Lui-même en donna l'exemple en grec & en latin : mais

rien n'existe de ce que ce grand homme a fait dans ce genre. Les *Commentaires* de César ont échappé à la voracité du tems ; & cet ouvrage clair , net & précis , est d'autant plus admirable , qu'il a été fait parmi les guerres , les expéditions & les voyages. Nous avons aussi des histoires écrites d'une manière presque inimitables , par *Cornelius Nepos* & par *Salluste* : mais on ne peut assez regretter tout ce qu'on a perdu de l'histoire de *Tite - Live* , ouvrage immense , dont il nous reste à peine la moindre partie.

Pour achever d'éclairer les Romains , en leur ôtant jusqu'à la moindre trace de l'ancienne barbarie , il falloit conserver le flambeau de la philosophie , qui avoit commencé à briller dans Rome à l'approche des Grecs. La publication que les Romains firent des écrits d'*Aristote* , que les Grecs eux - mêmes avoient perdus , & dont l'abrégé contient l'histoire , contribua à conserver ce flambeau & à en augmenter la splendeur. Le plus grand parmi les philosophes Romains de ce siècle , fut *Cicéron* , comme l'attestent ses ouvrages philosophiques qui nous sont restés , & ceux dont nous n'avons que des notices. *Caton d'Utique* & *Brutus* furent aussi deux grands philosophes de la secte des stoïciens : *Sextus Pythagoreus* essaya de faire un mélange de cette secte avec l'ancienne secte pythagoricienne ;

mais son projet échoua : Rome étoit trop corrompue. *Nigelius Fegulus* auroit été bon astronome, s'il n'avoit donné dans l'astrologie judiciaire, pour laquelle les Romains eurent toujours beaucoup de penchant. *Sextius Strabon*, *Varron* & *Vitruve*, excellèrent dans les mathématiques. César aima singulièrement cette science : on fait que l'on doit à cet homme, grand en tout, la réforme du Calendrier ou *periode julienne*. L'étude de la jurisprudence, si nécessaire, soit dans une république, soit dans une monarchie, occupa utilement les beaux génies Romains. *Cicéron*, homme qu'on peut appeler universel, se distingua dans cette étude, & c'est lui qui nous a fait connoître un *Aquilius*, un *Scévola*, un *Sulpicius Rufus*, tous célèbres dans la science des loix, & tous parvenus, par ce moyen, aux grands honneurs de la république. Du tems d'*Auguste* il y eut un *Alphènus Varus* qui excella dans cette profession, & qui, le premier de tous les légistes, la réduisit à des réglemens & lui donna une forme, par les *Digestes* qu'il publia. C'est cet Alphènus, dont Horace a dit, (*Sat. III. liv. I*) " la jurisprudence  
 » pour laquelle il quitta son métier, lui valut le  
 » consulat."

Plusieurs rhéteurs & grammairiens fleurirent à Rome pendant ce siècle. Quant à la médecine, s'il y eut de grands hommes dans cet art, ce ne

fut pour la plûpart que des étrangers ou des affranchis : mais dans la littérature mixte , se distinguèrent le célèbre *Varron*, qu'on pouvoit appeller *une Bibliothèque vivante*, & qui écrivit supérieurement un nombre prodigieux de livres sur toutes sortes de matieres : *Tullius Tiron*, qui aida *Cicéron*, dont il étoit l'affranchi & le secrétaire, dans les travaux littéraires. Il y eut dans le même tems à Rome des femmes savantes, comme *Cornélie*, fille du grand *Scipion*, & mere des deux *Gracques*, qui par sa vertu & par sa science, fut la merveille de Rome & des étrangers : *Corellie*, femme philosophe du tems de *Cicéron* ; & *Hortensia*, fille de l'orateur *Hortensius*, femme très-éloquente.

On ne négligea pas à Rome ce qui contribue à conserver & à étendre les sciences, c'est-à-dire les bibliothèques. On commença par en former de particulières : *L. Sylla*, *Lucullus*, *Atticus* & *Cicéron* en eurent de nombreuses & de bien choisies : *Afinus Pollion* fut le premier qui en ouvrit une publique : *Auguste* excité par un si bel exemple, étant d'ailleurs grand protecteur des gens de lettres & savant lui-même, en ouvrit une & en dota richement deux autres, l'une sur le mont Palatin & l'autre sous le portique d'Octavie. Depuis ce tems, la mode des bibliothèques se répandit dans Rome, & il n'y eut pas de citoyen aisé qui n'en eut une.

Tels furent les progrès rapides que les sciences firent à Rome, d'où elles se répandirent dans toute l'Italie. Les beaux-arts s'en ressentirent, & brillèrent du plus vif éclat : l'architecture sur-tout, dans laquelle les Romains vainquirent les Grecs, & furent les maîtres de toutes les nations cultivées. Le célèbre Vitruve qui fleurit sous Auguste, porta cet art à la plus grande perfection.

*La suite au Journal prochain.*

---

*Extrait d'une Lettre d'un Genevois résidant en Suisse, sur le projet de Constitution Genevoise.*

**J**E vous remercie pour l'envoi du projet de constitution : si le nom de Mr. G. n'eut été attaché à cet ouvrage, il m'auroit un peu moins étonné; mais un homme sage comme il l'est, une tête profonde & pensante, mettre le sceau de son approbation à ce projet ! voilà ce que je ne comprends pas.

Je crois qu'il vaut mieux tomber entre les mains des ambitieux que des fous. Les premiers vous font autant de mal que leur intérêt le demande; mais ils ont un esprit conservateur, parce qu'un Etat détruit ou dégradé ne sert



plus à leur ambition. Les autres font beaucoup de mal de gaité de cœur; ils vous écorchent tout vifs, en vous assurant que c'est pour votre bien; ils vous dissèquent une république en petits morceaux, avec l'intention filiale de la rajeunir, & ils sont si persuadés de l'excellence de leur système, qu'ils aiment mieux que la république ne soit pas, que de n'être pas comme ils la veulent.

Quand un petit Etat, comme le nôtre, s'est maintenu par une espèce de prodige, de deux ou trois cents années, le préjugé naturel est que sa constitution ne doit pas être si mauvaise. Lorsque ce petit Etat a produit un grand nombre d'hommes distingués dans tous les genres, lorsqu'on y trouve du mouvement dans tous les esprits, du développement dans toutes les sciences, des succès dans toutes les carrières de l'industrie, le préjugé naturel est encore que la constitution qui a rendu cet Etat prospère, qui l'a signalé dans l'Europe, qui a créé des talens & des vertus, n'est pas une constitution oppressive & barbare. S'il plaît à un orateur d'appliquer à cette ville ce grand mot, que *le despotisme brûle la terre où il passe*, au lieu de l'applaudir, il faut lui demander ou font autour de lui les traces de ce feu destructeur. Si au contraire on lui montre par-tout des principes étonnans de vie, si on lui fait voir une

sève abondante circulant dans tous les canaux, on pourra conclure contre l'orateur que le despotisme n'a pas passé sur cette terre, mais que la liberté l'avoit fécondée.

La conservation surprenante de notre petite république, sa prospérité toujours soutenue, sa réputation étoient un phénomène dont le Comité devoit tenir compte. Il devoit porter la main avec quelque tremblement sur une constitution qui avoit en sa faveur le témoignage des siècles.

Je fais bien que nous avons toujours été remuans, que nous avons toujours ajouté, retranché, défait & refait, & qu'on ne doit pas le même respect à des loix dont nous avons vu plusieurs naître & mourir en peu d'années. Mais dans tous ces changemens on avoit conservé les formes principales, on laissoit subsister les fondemens de l'édifice, on changeoit les appartemens; on ne bouleversoit pas le terrain de toutes parts, on ne rendoit pas la maison méconnoissable à ses habitans, & c'est ce qui a sauvé Genève au travers de toutes ses vicissitudes. En effet, nous avons eu plus ou moins de liberté; mais tous les partis sont restés dans certaines limites connues. Ils se mesuroient des yeux; ils voyoient ce qu'ils avoient perdu; ils se reconnoissoient toujours, & l'esprit Genevois s'est conservé.

Dans ce nouvel ouvrage, on ne fait plus s'il s'agit d'instituer dix millions d'hommes nouveaux, ou trente mille hommes anciennement civilisés. Rien n'y retrace Genève : rien ne lie l'existence passée à l'existence future. C'est une mort politique, une solution complète de continuité sans aucun besoin ; on détruit toutes nos habitudes, on nous donne à recommencer notre expérience. Vous n'êtes plus Genevois, nous dit le faiseur, vous serez des hommes de ma façon : fiez-vous à mon génie ; j'aime à créer, & je vous prens pour la matière que je vais travailler à plaisir. — Je trouve là - dedans un excès de présomption qui me révolte, & une ignorance du cœur humain ou un mépris de ses plus douces affections qui me paroît tenir de la barbarie.

Le premier principe est donc violé par-tout, ce principe si pur & si sûr de ne changer que ce qu'il est absolument nécessaire de changer, de cacher les changemens, les innovations sous les formes antiques, de se servir autant qu'on peut de ce qui existe, de conserver les sentimens, les habitudes, les signes & les caractères particuliers, de ne pas effacer la physionomie d'un peuple, & de lui laisser cette identité précieuse qui le fait se retrouver dans son histoire. Consultez avec attention l'écrit de Rousseau sur la Pologne.

Quand un génie infailible donneroit à un peuple une constitution toute nouvelle , elle auroit mille inconvéniens , par cela seul qu'elle seroit nouvelle. Elle auroit à lutter contre les habitudes , elle détruiroit des sentimens tout formés , & attendroit long-tems que les uns fussent en état de la comprendre , les autres accoutumés à lui obéir. Il faudroit que ce génie infailible , en faisant une nouvelle constitution , fit aussi de nouvelles têtes. Il faudroit qu'il fût sûr de guérir toutes les passions , & de se rendre maître de tous les préjugés : sans cela , il seroit le malheur de la génération présente , & alors sa sagesse ne seroit que de la folie.

Mais le génie qui a fait ce projet de constitution , paroît à mes foibles lumières bien loin de l'infailibilité. Je suis même embarrassé pour trouver dans son ouvrage aucune espèce de mérite. L'autorité est par-tout , excepté où elle doit être. La multiplicité des magistrats est portée à un point burlesque. On diroit que l'auteur a voulu faire une satire de la vanité de ses compatriotes , & non pas instituer un gouvernement. L'organisation judiciaire est un dédale. Rien n'est simplifié ; au contraire , la machine du gouvernement devient si lourde , & si surchargée de rouages , qu'il est impossible qu'elle puisse durer une année.

S'il faut recevoir une telle constitution par

complaisance pour le club, soit; c'est une affaire de prudence & non de choix; il n'y a point de conseil à donner dans l'éloignement. Qu'on fasse du jour au jour tout ce qu'il faut pour éviter les violences & sauver l'indépendance, cela suffit. Comme nos révolutionnaires sont plus fous que furieux, comme ils ont l'envie de déclamer & non celle de boire du sang, & que de plus il y a parmi eux beaucoup d'esprit & de sagesse, ils ne tarderont pas à sentir que les ruines de Genève ne se répareront pas avec les harangues du club; que la sécurité intérieure, fruit d'un bon gouvernement, est l'unique moyen de rappeler l'industrie, de soutenir les familles, de retenir dans nos murs ceux qui peuvent contribuer au rétablissement de l'Etat, & quelque belle que soit à leurs yeux une révolution, ils comprendront que c'est un genre de luxe & de magnificence dont une petite république ne peut pas long-tems faire les frais.

---

---

*OBSERVATIONS sur une matière sucrée ,  
suppléant le sucre. Procédés à employer  
pour s'en servir. Par Antoine-Alexis Cadet  
de Vaux. (Extrait du Cultivateur.)*

L'INDUSTRIE s'endort dans le sein de l'abondance : c'est le besoin qui la tire de son état d'engourdissement.

J'ai la longue habitude du café ; y renoncer auroit pu me devenir préjudiciable : mais renoncer au sucre ne peut entraîner aucun inconvénient. J'ai donc cessé d'en prendre, du moment où le prix de cette denrée s'est élevé au point de ne pouvoir plus en user sans une sorte d'impudeur. Cependant il faut du sucre pour quelques usages domestiques, auxquels il est vraiment indispensable, & c'est d'une matière sucrée, suppléant le sucre, que j'ai à vous entretenir. Déjà on avoit substitué le miel au sucre, de puis les événemens dévastateurs qui se sont succédés dans nos colonies ; j'avois même indiqué ( voy. la feuille du *Cultivateur*, du samedi 23 Juin 1792, N<sup>o</sup>. 50, page 199. ) le moyen de l'employer à la préparation des confitures (\*).

Le prix du beau miel ayant depuis augmenté, de manière à priver en quelque sorte de cette

---

(\*) M. de Gouffier a fait des confitures très-bonnes avec ce miel, d'après ce procédé.

ressource, j'ai encore publié dans vos Nos. suivans, la méthode de purifier le miel le plus impur, & de le rapprocher du sucre par sa saveur agréable (\*).

Aujourd'hui le beau miel, le miel le plus commun font d'un prix excessif, & cependant il faut du miel, ne fût-ce que pour alimenter, dès le mois qui vient, les abeilles qui n'ont rien moins que prospéré l'année dernière.

Excusez ce préambule; mais l'objet dont j'ai à vous entretenir, est assez intéressant pour que je me permette de le faire un peu désirer.

J'avois imaginé de donner aux mouches de la mélasse en place de miel; la mélasse est ce sirop noir, épais, qui découle du sucre, après qu'il a été versé dans les moules, c'en est l'eau-mère.

On fait avec la mélasse une eau-de-vie de mauvaise qualité, qui ne s'emploie que pour vernis, & c'est à cela que je bornerois son usage, si les pains-d'épiciers ne l'employoient en place de miel, depuis l'excessive cherté de ce dernier.

La mélasse ne s'applique, comme matière sucrante, à rien dans l'économie domestique. En effet, elle appelle le dégoût, elle est fade &

(\*) L'auteur de ces observations a présenté à l'une des seances de la société d'agriculture, deux sirops; l'un fait avec le miel le plus commun; l'autre avec ce même miel purifié par le charbon, & ce dernier a été pris pour un vrai sirop de sucre; qualification qu'il lui avoit donnée.

tout à la fois âcre, & elle a une odeur désagréable. Je ne sache guère que les enfans qui en mangent ; encore est-ce passagèrement. Aussi la mélasse, dans le commerce, ne suit pas le prix du sucre, mais bien celui des eaux-de-vie; ce qui va cesser d'avoir lieu, d'après les usages économiques auxquels je l'aurai appliquée.

Quant à mes mouches, elles n'ont pas fait fête à la mélasse ; j'en avois mis sous six ruches, elles n'y ont pas touché, & j'ai retiré poids pour poids, la quantité que j'y en avois mise.

Il est tems d'en venir au fait ; or le fait est que c'est cette même mélasse que je convertis en une matière suppléant le sucre. J'ajouterois complètement, s'il ne s'agissoit que de café à l'eau, de café à la crème, de compôtes, de crème d'entre-mets, de pâtisseries, &c. ; car le goût le plus délicat ne peut pas distinguer ces mets édulcorés avec le sucre ou la mélasse ; la prévention sur ce point est en défaut. J'ai fait servir du café à la crème dans plusieurs tasses, deux crèmes d'entre-mets, deux charlottes, les uns sucrés avec le sucre, les autres avec la mélasse ; le palais les a confondus, & il a fallu pour les distinguer, recourir aux marques destinées à les faire reconnoître. Je n'ajoute pas complètement, parce que cette substance ne réussit pas avec le thé, par exemple, avec les ratafiats, la crème douce. Elle communique, dans ce cas,



un goût de caramel. J'ajoute, qu'elle sucre plus que le sucre; une seule cuillère à café suffit pour une tasse à café de six onces.

La mélassé ne coûtoit que 10 sols la livre, il y a un mois, époque de mon expérience: je m'en suis procuré, & j'ai, à ce modique prix, une matière suppléant le sucre, qui maintenant coûte trois livres.

Comme je tiens à une sorte de mépris tout ce qui a l'air de secret, & qu'il n'entre pas dans mon caractère d'aimer les jouissances exclusives, j'ai communiqué à tous ceux que j'ai rencontrés, ce procédé si économique, & c'est une privation de moins pour ceux qui l'ont employé.

Je vous en aurois fait part plutôt, si je n'avois pas voulu m'affurer des résultats, avant de les publier; car j'ai dû me défier d'une prévention par donnable, quand il s'agit d'une découverte utile.

En parlant de prévention, je vais en citer un trait. Une personne qui ne peut concevoir que du charbon enleve à la mélasse son odeur & son goût désagréables, prétendoit la distinguer parfaitement dans les mets ou elle entroit, & elle s'est décidée à ne vouloir rien manger de préparé avec cette matière; on le lui a promis: depuis on lui a constamment servi les mêmes mets; & sous cette caution qu'ils étoient au sucre, ce n'a plus été pour elle que de véritable sucre; il a fallu plus de trois témoins pour la désabuser. Aujourd-

d'hui que le prix de la mélasse est augmenté, elle en est au regret de son entêtement.

Maintenant il reste à décrire le procédé. Je viens de dire que c'est le charbon ; c'est le même que j'ai appliqué au miel.

Prenez Mélasse . . . . . 24 liv.

Eau. . . . . 24 liv.

Ce qui fait 12 pintes de Paris.

Charbon noir, bien sonore ; c'est-

a-dire , exempt de fumérons, . 6 liv.

Concassez grossièrement le charbon ; mêlez les trois substances dans un chaudron , & faites bouillir doucement à un feu de bois clair. Après une demi-heure d'ébullition , versez dans une chauffe. La liqueur passée , remettez-la sur le feu pour évaporer le surplus de l'eau & rendre à la mélasse sa première consistance.

On verse quelques verres d'eau bouillante sur le charbon qui est dans la chauffe : après l'avoir déjà laissé bien égoutter , & on les ajoute à la liqueur en évaporation. ( Ce charbon qu'on met sécher à l'air , n'a rien perdu de sa qualité combustible.) 24 livres de mélasse donnent 24 livres de sirop ; le charbon , comme je viens de le dire , peut réserver ; il n'en coûte donc que le fagot pour faire bouillir & évaporer la liqueur ; en sorte que le procédé n'ajoute rien à la valeur de la chose.

Ayez une cuillerée de mélasse délayée dans de l'eau , pour point de comparaison. A peine la liqueur est-elle bouillie, goûtez l'une & l'autre : la différence est frappante. L'opération finie, la mélasse ne conserve plus qu'une légère faveur de caramel, que l'on donne souvent même au sucre, pour la préparation de certains alimens ; faveur qui, dans la mélasse purifiée, semble disparaître entièrement, quant aux mets qui demandent de la coction, tels que compôtes, pâtisseries, crèmes, &c.

Je ne peux mieux comparer le gaz qui s'échappe au moment où le charbon agit, qu'à la vapeur aigre qui s'élève au moment où l'on ajoute le vinaigre au lait pour le convertir en petit-lait. D'où vient cette analogie ? Je l'ignore. Du reste, je n'entrerai dans aucun détail de théorie sur ce procédé. Je m'applaudis si sa publicité peut diminuer les privations de quelques-uns de mes concitoyens.

P. S. Cette lettre terminée, la ménagère me fait part d'un fait qui vient à l'appui du phénomène que j'indique, au sujet du gaz acide qui se dégage par l'action du charbon. Si on met le sirop dans la crème bouillante, elle tourne ; il faut ne l'ajouter qu'en retirant le vaisseau du feu.

---

## V E R S

A MADemoiselle CONSTANCE,  
à l'occasion de son Mariage.

C E jour de tes jours le plus beau  
De myrtes t'a donc couronnée ,  
Chère CONSTANCE , & l'Hyménée  
Empruntant de l'amour les traits & le flambeau,  
Vient de fixer ta destinée.  
Sans contrainte aujourd'hui tu peux suivre la loi  
De l'heureux penchant qui t'inspire ;  
Tu peux aimer , tu peux le dire ;  
L'amour même devient une vertu pour toi.  
Laisse , laisse gronder les censeurs intraitables  
De l'hymen & de ses douceurs ;  
Ils ont beau répéter que des liens durables  
Ont plus d'épines que de fleurs :  
Si l'hymen est gênant , si ses loix sont cruelles ,  
C'est aux ames qu'amour refusa d'assortir ,  
Et qui ne savent auprès d'elles  
L'appeller ni le retenir.  
Jeune Épouse , veux-tu dans le nœud qui t'engage,  
Retenir cet Enfant volage ,  
Compte peu sur tes traits charmans ,  
Cette fraîcheur , ces agrémens  
Qu'on admire sur ton visage :  
Pour inspirer un feu constant ,  
Ce n'est pas assez d'être belle ;

C'est à la Beauté qu'on se rend,  
 Mais c'est au cœur qu'on est fidelle:  
 C'est dans l'accord intéressant  
 D'un esprit doux & sage & d'une ame sensible  
 Que se trouve attaché le secret infailible  
 De fixer un Époux & d'en faire un Amant.  
 Du Ciel que tu chéris, tu reçus en partage,  
 C O N S T A N C E, ces aimables dons:  
 Ah! mieux que moi l'amour t'en apprendra l'usage,  
 Et je te livre à ses leçons.

---

## E N I G M E.

**D**ES grands desseins aux grands effets  
 Je conduis les cœurs magnanimes;  
 Souvent je protège les crimes,  
 Et j'ôte l'éclat aux bienfaits.  
 Les femmes sans beaucoup de peine  
 Ne sauroient me garder la foi,  
 Et fille ne tient que de moi  
 L'honneur dont elle fait la vaine.  
 Je suis difficile à trouver,  
 Et plus encore à conserver;  
 Mon sort me défend de paroître:  
 Les curieux me font la cour,  
 Et cependant je cesse d'être  
 Au moment où je vois le jour.

(Le mot au Numéro prochain.)

## L O G O G R I P H E.

**M**ON tout a dans la guerre un emploi violent ,  
 Qui dans ce tems , hélas ! fait un affreux ravage ;  
 Mon chef ôté , je suis d'un animal pesant  
     Le nom porté dans son jeune âge.  
 Coupez ma tête encore , & je fais d'un amant ,  
 Lorsqu'il vient à sa belle offrir son tendre hommage,  
     Le désespoir & le tourment ,  
     A moins de voir bien clairement ,  
     Exprimé sur son beau visage ,  
 Que son cœur en secret pense différemment.  
     Tranchez encore mon chef restant ,  
 Je deviens un pronom dont on ne fait usage  
     Qu'en parlant généralement ;  
 Sur-tout quand nous voulons autour d'un innocent,  
 Dont les vertus nous font ombrage ,  
 De soupçons odieux élever un nuage ,  
     Sans l'accuser directement,

( *Le mot au N<sup>o</sup>. prochain.* )

## C H A R A D E.

**C'**EST un élément qui produit mon premier ;  
 Dans un second s'étend & se perd mon dernier ;  
 Dans un troisième est mon entier.

( *Le mot au N<sup>o</sup>. prochain.* )



---

LE VRAI CHRÉTIEN & LE PHILOSOPHE,  
OU HISTOIRE DE M. DUVAL.

*Morceau tiré du Miroir , ouvrage périodique Écossais ;  
Vol. II, p. 3. Feuille du samedi 19 Juin 1779.*

IL y a environ 40 ans qu'un philosophe Anglois, dont les ouvrages ont été lus & admirés depuis dans toute l'Europe, résidoit dans une petite ville des provinces méridionales de France. Quelques désagrémens qu'il avoit eu dans sa patrie, l'engagèrent à y fixer son séjour. Rien n'y pouvoit troubler la solitude & la tranquillité dont il vouloit jouir. N'y connoissant aucun individu, parlant à peine la langue du pays, évitant avec soin toute liaison particulière, il pouvoit, dans une retraite aussi complète, se livrer entierment aux idées abstraites qui faisoient alors l'objet de ses méditations, & dont le développement le rendit dans la suite un des écrivains les plus célèbres de son siècle. Peut-être est-il rare de réunir en même-tems beaucoup de savoir, & beaucoup de délicatesse & de sensibilité; un exercice continuel des facultés de l'esprit, dessèche ordinairement le cœur; & qui dit un philosophe, dit un homme qui veut être trop au-dessus des foiblesses de l'humanité, pour compâtrer aux peines des maj-

heureux & leur donner un tems qu'ils préféreroient consacrer en entier à l'étude. Celui dont nous parlons, a souvent été accusé d'égoïsme & d'insensibilité ; mais on convient généralement de la douceur de son commerce, de son humanité & de la bonté de son cœur : tous ceux qui ont connu Mr. H... lui rendent cette justice ; il n'est pas possible d'être plus aimable quand il vouloit l'être ; & s'il n'étoit pas aisé de l'émouvoir, on étoit du-moins toujours sûr d'éveiller sa bienfaisance.

Un matin qu'il étoit plus absorbé qu'à l'ordinaire, par les réflexions profondes dont le résultat devoit un jour étonner l'univers, une vieille gouvernante, qui dirigeoit sa maison, entra dans son cabinet & lui raconta qu'un vieux gentilhomme & sa fille étoient arrivés la veille dans le village, qu'ils étoient en route pour un pays éloigné, que le père étoit tombé dangereusement malade pendant la nuit, que les gens de l'auberge où ils logeoient croyoient sa maladie mortelle, & que le chirurgien du village étant absent, ils l'avoient envoyée chercher, sachant qu'elle avoit quelques connoissances en médecine ; qu'elle en venoit à ce moment, & que c'étoit une vraie pitié de voir ce vieillard souffrant sur son lit de mort, & bien moins affecté de ses maux que de la détresse qu'ils caufoient à sa fille. Le philosophe, fâché d'être



interrompu dans ses méditations, avoit d'abord fait peu d'attention à ce que lui disoit sa gouvernante; mais intéressé, malgré lui, par ce touchant récit, il posa son livre, rompit la chaîne des idées qu'il lui avoit inspirées, se leva, jeta sa robe de chambre, mit son habit, & suivit sa gouvernante à la chambre du malade: c'étoit, lui dit-on, la meilleure de la mauvaise petite auberge où ils avoient été contraints de s'arrêter, & cependant elle étoit si fâle & si délabrée, que l'Anglois recula d'horreur en ouvrant la porte. Il n'y avoit d'autre plancher que la terre, d'autre plafond que quelques poutres recouverts de planches mal jointes & de toile d'araignée. Sur un mauvais matelas posé à l'un des bouts, de ce que l'hôte appelloit une chambre, étoit couché le vieux malade; & sa fille assise sur le pied du grabat, avoit une robe de matin de toile blanche, de beaux cheveux bruns, relevés négligemment, retomboient sur son front; ses yeux humides de larmes qu'elle s'efforçoit de retenir, étoient fixes sur son père, & suivoient tous ses mouvemens avec une telle attention, que Mr. H... & sa gouvernante étoient depuis quelques momens dans la chambre sans qu'elle les eût aperçus. Rompant enfin ce silence, *Mademoiselle*, dit la gouvernante, à demi-voix... Alors l'étrangère se leva, s'avança, & laissa voir à l'Anglois le plus charmant visage:

l'abattement, l'inquiétude, le chagrin profond, empreints sur sa physionomie, la rendoit encore plus belle & plus touchante. Lorsqu'elle vit un étranger, on aperçut en elle un mélange de timidité, de politesse & une légère rougeur qui ranima ses beaux traits. L'émotion, & cependant le plaisir qu'elle ressentoit de voir quelqu'un qui venoit sans doute au secours de son père, exprimés avec un aimable embarras & du son de voix le plus doux, augmentèrent beaucoup l'intérêt du philosophe. — Il n'y avoit pas de tems à perdre en paroles, & M. H... offrit ses services avec une sincérité qui dût persuader.

„ Monsieur est misérablement ici, dit alors la gouvernante en s'avançant. — S'il étoit possible qu'on pût le transporter jusques chez moi, ajouta son maître. — Nous avons un bon lit vacant dans la chambre à côté de la vôtre, reprit la gouvernante; — & un cab net à côté du vôtre, ajouta le philosophe, pour — pour M<sup>lle</sup>, dit l'honnête fille. — Pendant cet entretien rapide, la jeune personne baïsoit les yeux, les relevoit sur son père, & paroïsoit partagée entre la crainte d'aller loger chez un étranger & le desir de voir son père mieux placé: elle se baïssa en s'agenouillant à côté de lui, & lui fit part de la proposition obligeante qu'on leur faisoit. Le vieillard ne pouvoit parler; mais un foible regard d'acquiescement & de reconnois-

fance, un léger signe de tête, sa foible main qu'il essaya de tendre à M. H..., décidèrent sa fille à tout accepter ; & ses scrupules céderent à la tendresse filiale. Le malade fut enveloppé dans ses couvertures & porté chez le gentilhomme Anglois, où sa fille le suivit, ne le perdit pas de vue, & s'établit jour & nuit à son chevet. La bonne gouvernante lui aida à le soigner & lui administra des remèdes de sa pharmacie : le chirurgien arrivait alors, les approuva, & en ajouta d'autres. La nature & la Providence firent plus encore ; & au bout de 8 jours le malade hors de tout danger, put remercier son bienfaiteur & se faire mieux connoître : il se nommoit *Duval* ; il étoit Suisse, du pays Roman, ecclésiastique réformé, ou protestant. Il venoit de perdre une épouse chérie, qu'une maladie de langueur, pour laquelle on lui avoit ordonné l'air pur du midi de la France, avoit conduite au tombeau. Après le plus triste & le plus inutile des voyages, Duval étoit actuellement en route pour retourner chez lui avec sa fille, unique enfant que lui eut laissé l'épouse qu'il pleuroit.

Nous avons dit que Duval étoit ministre : il avoit choisi cette belle vocation, & il l'aimoit, c'est-à-dire, qu'il étoit dévot de bonne foi ; mais il n'avoit point cette austérité, cette sévérité de principes qui en font trop souvent la suite. Si

le philosophe Anglois n'étoit pas tout-à-fait aussi dévôt que le bon pasteur, il étoit du-moins tout aussi indulgent pour ceux qui n'étoient pas dans ses idées, & ne disputoit jamais avec eux. La convalescence de Duval augmentoit le zèle, la ferveur & la reconnoissance, du père & de la fille, pour l'Être suprême, qui rendoit à l'un la vie & la santé, à l'autre le meilleur des pères. La vieille gouvernante *hérétique* aussi, (comme on l'appelloit au village) enchantée d'avoir un ministre de sa religion, se joignoit à leur dévotion, & s'affligeoit de voir son maître, dès qu'il en étoit question, prendre son chapeau, son bâton, appeler son chien, & les laisser à leurs prières & à leurs lectures. — Mon maître, dit-elle enfin un jour; lorsqu'il les eut quitté, elle s'arrêta avec un geste de pitié — Eh bien, votre maître, dit M<sup>lle</sup> Henriette Duval, c'est le meilleur des hommes. — Oh oui, sans doute, reprit la gouvernante; il ne lui manque que d'être chrétien; mais c'est bien le meilleur des incrédules. — Il n'est pas chrétien! s'écria Henriette; cependant il a sauvé mon père: oh mon père, sauvez-le à votre tour; rendez-le chrétien, cet excellent homme; il est si digne de l'être! Avec tant de vertus, comment n'est-on pas chrétien! . . . .

„ Mon enfant, répondit M. Duval, il y a un fond d'orgueil attaché aux connoissances humaines, qui rend les hommes aveugles aux sublimes

vérités de la révélation : l'orgueil fait plus d'incrédules que le libertinage : il n'arrive malheureusement que trop souvent que c'est précisément dans cette classe de gens distingués par leur esprit, leur génie, leurs talens, & même quelquefois par leurs vertus, qu'on trouve le plus de philosophes matérialistes, & qu'ils font le plus dangereux, soit lorsqu'ils consacrent leur éloquence à ébranler la foi de ceux qui les lisent ou les écoutent, soit par l'exemple de leurs vertus mondaines : j'ai toujours vu qu'il étoit bien plus facile de ramener ceux à qui le tumulte du monde & de leurs passions a fait perdre l'idée de leur Créateur, que les incrédules à système ; la fumée des passions est plus aisément dissipée que l'épais brouillard d'une fausse théorie & d'un système illusoire. — Mais Mr. H... dit Henriette, oh mon père, il faut qu'il soit chrétien..." Elle fut interrompue par l'arrivée de leur hôte : il prit sa main avec un air d'amitié & de bonté ; elle la retira en silence, baissa les yeux tristement & sortit.

„ Je viens de remercier Dieu de ma guérison, dit le bon Duval. — C'est très-bien fait, répliqua le philosophe. — Je ferois bien malheureux si je ne mettois pas mon entière confiance en Dieu, continua le vieux pasteur en hésitant ; car si je n'étois pas sûr que c'est pour mon plus grand bien qu'il me rend à la vie, à cette vie

si mêlée des plus cruelles épreuves : je serois plutôt fâché qu'elle m'eût été rendue , & que vous ne m'eussiez pas laissé aller tout doucement à une meilleure , au lieu de me soigner & guérir avec tant de bonté , dit-il , en serrant la main de l'Anglois. Mais quand je considère que cette vie dont je jouis de nouveau , est un don du Tout-Puissant , j'éprouve un sentiment bien différent ; mon cœur est dilaté par l'amour & la reconnoissance , il est préparé à faire la volonté de mon Dieu , non comme un devoir , mais comme un plaisir. — Vous dites très-bien , mon cher ami , répliqua le philosophe ; mais vous n'êtes pas encore assez fort pour parler beaucoup ; il faut même d'après votre idée , prendre plus de soin de votre santé , & ne pas risquer de la perdre encore. Pendant votre prière , moi je formois un projet qui m'est venu à l'esprit ce matin quand vous avez parlé de votre départ : je n'ai jamais vu la Suisse , & j'ai grande envie de vous accompagner , vous & votre Fille , jusques dans votre pays ; je veillerai sur votre santé pendant la route ; puisque je suis votre premier médecin , il faut que j'achève ma cure , & que je vous ramène sain & sauf chez vous. ”

Les yeux encore languissans du bon Duval , s'animerent à cette proposition : il appella sa Fille & lui en fit part ; elle en fut aussi charmée. Quoique leur hôte ne fut pas *chrétien* , peut-être

même que cela redoubloit l'intérêt qu'ils sentoient pour lui, en y mêlant une forte de tendre pitié & de desir de le ramener à la vraie foi. La bonne & simple Henriette ne doutoit pas que la touchante éloquence de son digne pere, & plus encore son exemple, n'eut cet effet sur l'ame de leur bienfaiteur. Hélas ! elle ne savoit pas combien les beaux esprits sont fixes dans les idées qu'ils ont une fois adoptées, combien il est difficile de raisonner avec eux, & de répondre à leurs brillans sophismes ! Son pere qui le savoit mieux qu'elle, résolut même d'éviter toute dispute, pour ne pas risquer d'ébranler la foi de cette ame pure & naïve, sans réussir à en donner au philosophe : il se contenta de prier ardemment l'Être suprême de faire descendre sur lui un rayon de sa divine lumière. D'ailleurs, il étoit dans le caractère de l'honnête pasteur, d'être disposé à l'indulgence & de pardonner à l'erreur. Sa religion & celle qu'il avoit inspirée à sa fille, étoit toute dans le cœur, & la haine ou la colère ne pouvoient y trouver place.

---

ILS partirent donc tous les trois, & voyagerent à petite journée, Mr. H... voulant, comme il l'avoit dit, soigner son vieux ami, & ne pas trop le fatiguer. Ils eurent tout le tems de se connoître mieux encore les uns les autres & de former par conséquent une liaison plus intime.

Duval trouva chez l'aimable Anglois une simplicité de caractère, une affabilité, une bienveillance naturelle, qui font rarement le partage des savans. Henriette, qui depuis la découverte de ses principes étoit un peu prévenue contre lui, fut obligée de revenir de cette prévention ; elle ne lui trouva point cet amour-propre, cette importance, cette espèce de mépris que les génies supérieurs se croient en droit de témoigner au vulgaire, & qui leur fait garder un silence dédaigneux avec ceux qu'ils ne jugent pas dignes de les entendre : Mr. H... au contraire, traitoit tous les sujets de conversation les plus ordinaires avec une gaité, une bonhomie qui laissoit croire qu'il y prenoit le plus grand intérêt ; il évitoit toujours de parler philosophie ou religion ; mais quand il lui arrivoit de traiter quelque autre sujet relevé, c'étoit avec une facilité, une clarté qui le mettoit à la portée de tout le monde, & laissoit presque croire à ceux qui l'écoutoient, qu'ils en savoient autant que lui.

De son côté, il étoit charmé de la société du bon ecclésiastique & de sa charmante fille ; il retrouvoit en eux l'innocence des premiers siècles : jointe à la culture d'esprit & d'éducation qui distingue celui-ci, tous les sentimens honnêtes & vertueux étoient exprimés avec chaleur & vivacité ; le mal n'osoit pas même approcher de leur pensée, & l'ingénuité la plus touchante



ajoutoit un nouveau charme à leur entretien. Bien plus sensible aux beautés de la nature que la plupart des gens du monde, familiarisée dès l'enfance avec tous ces objets, rien n'échappoit à M<sup>lle</sup> Duval : plus d'une fois dans la route elle fit observer à leur compagnon de voyage, des curiosités naturelles, des points de vue, des sites agréables qu'ils n'auroient pas remarqué, & qui lui faisoient le plus grand plaisir : enfin il est sûr que s'il eut été plus susceptible qu'il ne l'étoit en effet, le danger eut été grand pour son cœur ; mais s'il ne devint pas ce qu'on appelle amoureux, il sentit au moins que l'amitié d'Henriette étoit nécessaire à son bonheur : plus d'une fois il envia à son père la possession d'une telle fille ; & c'est bien plus, qu'il ne se seroit jamais cru capable de sentir pour aucune femme.

Après un voyage de onze jours, ils arrivèrent à la demeure de Duval ; elle étoit située dans une de ces vallées du canton de Berne, où la nature en repos, semble avoir entouré sa retraite de montagnes inaccessibles, pour rester ainsi tranquille, pendant l'espace des tems, à l'abri des incursions & des ravages de la guerre. Un ruisseau considérable roule avec fracas ses eaux tumultueuses dans les montagnes voisines ; on l'entend & on le voit au milieu d'un bois épais de noirs sapins qui régne sur un des côtés de l'horizon, tomber en cascade écumante de ro-

chers en rochers , couler ensuite doucement dans un lit moins rapide & plus étendu , traverser, en serpentant, une belle plaine ombragée & cultivée, & venir former un petit lac au-devant d'un assez grand village ; à l'un des bouts se trouve le presbytère & l'église du bon Duval ; l'aiguille du clocher s'élève au-dessus d'un bosquet de hêtres qui touche le village ; toutes les maisons sont de bois , peintes en rouge & couvertes de chaume ; ce qui joint au verd foncé des montagnes, à la neige qui les couronne, & au bleuâtre de l'eau du petit lac, produit le coup-d'œil le plus pittoresque.

Mr. H... jouit de la beauté de la scène ; mais elle rappella trop vivement à ses amis, le souvenir d'une épouse & d'une mère. L'affliction du vieillard étoit silencieuse ; sa fille pleuroit aux sanglots ; son pere prit sa main , la baïsa deux fois , la pressa contre son sein , éleva les yeux au ciel , le contempla quelques instans , puis essuyant quelques larmes qui les remplissoient , il se tourna d'un air serein du côté de son hôte & lui montra les objets les plus frappans du point de vue. Le philosophe interpréta parfaitement tout ce qui venoit de se passer dans l'ame du vieillard ; il en fut ému & touché ; & tout en l'appellant du nom de crédulité , il ne put qu'admirer la force qu'elle donnoit à cet époux affligé , & sa parfaite résignation.

Il n'y avoit pas long-tems qu'ils étoient arrivés, quand plusieurs des paroissiens de M. Duval qui avoient appris son retour, vinrent au presbytère pour le voir & lui souhaiter la bienvenue. Ces honnêtes gens étoient gauches ; mais exprimoient dans leur langage grossier la sincérité de leur affection pour leur digne pasteur : ils essayèrent un compliment de condoléance, sans savoir y mettre la délicatesse que la circonstance exigeoit. Cependant M. Duval le prenant en bonne part, les remercia : Dieu l'a voulu, leur dit-il. Ils virent que ce mot seul répondoit à tout, & se turent. La philosophie n'en auroit pas fait autant avec mille paroles. La soirée étoit avancée & les bons payfans alloient se retirer, quand l'horloge frappa sept heures & que les coups furent suivis du son de la cloche : les villageois qui s'en alloient déjà, s'arrêtèrent, en tournant leur regard sur leur pasteur. Il expliqua ce que c'étoit à son hôte : c'est le signal, dit-il, de notre dévotion du soir ; j'ai l'habitude de remercier Dieu en famille avant l'heure du repos, de la journée qu'il nous a accordée ; & comme c'est le moment où les villageois se retirent de leurs travaux, je fais sonner une cloche, pour avertir ceux qui désirent d'y assister : un petit fallon au plein-pied de la maison, nous sert de chapelle : nous allons y passer. J'éprouve une vraie satisfaction de

reprendre ma place au milieu de mes enfans , & de nous élever ensemble à notre Père commun. Si vous voulez pendant ce tems-là vous promener dans les environs , je vous donnerai un guide ; ou si vous préféreriez m'attendre , vous trouverez ici , dit-il , en ouvrant une armoire & lui montrant des livres , quelques vieux amis qui pourront vous amuser. — Non , sûrement , répondit M. H... ; & puisque vous me permettez de choisir , je suivrai M<sup>lle</sup> Henriette , & j'affisterai à votre dévotion. — Elle est notre organiste , dit Duval : j'ai toujours trouvé que la musique d'église élève l'ame : ma fille avoit assez de talent ; un de nos parens , habile musicien , les a cultivés , & j'ai fait construire un petit orgue pour accompagner les sacrés Cantiques : je ne l'ai pas fait poser à l'église , parce que hors des heures de dévotion , Henriette s'exerce quelquefois. — C'est un nouveau motif pour désirer d'y être admis , lit l'Anglois ; — & ils passèrent ensemble dans la piece destinée aux prières. Au fond étoit le petit orgue , cachée par un rideau ; M<sup>lle</sup> Duval l'ouvrit , se plaça devant le clavier apres avoir refermé le rideau , & commença un prélude de sa composition , dans le genre solennel & touchant , auquel succéda l'accompagnement d'un hymne chanté par les voix rustiques des villageois. — Non-seulement Mr. H... n'étoit pas musicien , mais jusqu'à ce moment-là

il s'étoit cru tout-à-fait infensible aux charmes de la musique : néanmoins, ce talent si inattendu chez sa jeune amie , dont jamais elle ne lui avoit parlé , quoiqu'elle le possédât à un degré supérieur , ce genre auguste & touchant , cette réunion de voix s'élevant d'un commun accord pour le même objet , fit impression sur lui & le frappa. Les paroles du Cantique, tirées de la Ste. Ecriture, étoient aussi simples que ceux qui les chantoient ; c'étoient les louanges de Dieu & du soin qu'il prend de ses créatures : une strophe parloit de la mort du juste & de la félicité qui l'attend : l'orgue fut touché d'une main moins ferme ; elle s'arrêta, elle recommença, elle cessa , & l'on n'entendit plus que les sanglots de la sensible organiste. Son père fit un signe pour arrêter le chant , se leva & commença les prières : sa voix trembloit , mais son cœur étoit dans ses paroles : bientôt il surmonta son attendrissement , & se fit entendre avec force & onction ; il s'adressoit à l'Être qu'il adoroit , & il parloit de ceux qu'il aimoit. Ses paroissiens les yeux fixés sur lui , paroissoient tous animés de son ardeur : le philosophe lui-même se sentit ému pendant quelques momens : le sentiment , qui est l'instinct de l'homme , l'emporta sur les sophismes de l'esprit , & lui fit oublier son système & sa fausse philosophie.

La religion de Duval étoit celle du sentiment

& non pas de la théorie : convaincu comme il l'étoit, il n'étoit peut être pas assez fort sur la logique & le raisonnement ; pour oser se charger d'une aussi belle cause , il auroit craint d'affoiblir ce qu'il sentoit avec tant de force. Son hôte, de son côté, évitoit tout ce qui auroit pu le scandaliser & amener une dispute. Leur conversation ne tournoit donc jamais sur la croyance de l'un ou de l'autre. Cependant il échappoit quelquefois au vieillard de parler de la sienne dans la plénitude d'un cœur qui désiroit de répandre le bonheur dont sa foi le faisoit jouir : l'idée de son Dieu & de son Rédempteur étoient si imprégnés dans son esprit , que tout le ramenoit là : un philosophe auroit pu l'appeller enthousiaste ; mais s'il en avoit la ferveur, il n'en avoit pas le fanatisme & l'aspérité. — Notre Père qui est au ciel , disoit souvent l'excellent homme ; car il aimoit Dieu d'un amour vraiment filial , & regardoit tous les hommes comme ses frères. — Mon ami, disoit-il un jour à Mr. H..., quand ma fille & moi nous parlons ensemble de la délicieuse sensation que nous fait éprouver la musique , vous regrettez souvent de n'en pas sentir le pouvoir comme nous. C'est un sens à part , dites-vous , une faculté de l'ame que la Nature vous a refusée ; & par l'effet que vous voyez qu'elle produit sur les autres , vous regrettez de n'être pas susceptible de ce plaisir.

Vous

Vous êtes dans l'erreur, mon ami : la bonne Nature ou Providence, refuse rarement à ses créatures ce qui peut ajouter à leur bonheur ; mais il faut cultiver ces dons pour en jouir : elle ne vous a point refusé ce sens , puisqu'elle vous a donné celui de l'ouïe & une ame sensible. Si je ne me trompe , notre pet te musique d'église vous émut & vous fit plaisir : je n'en veux pas davantage, pour vous assurer que vous en éprouveriez le charme comme nous , si vous n'aviez pas négligé tout-à-fait cette étude-là , & si votre oreille étoit plus exercée à entendre de la bonne musique ; si vous compreniez la cause & l'effet de ces accords harmonieux qui nous enchantent. Vous convenez déjà de leur réalité, sur ceux qui savent & qui aiment la musique ; pourquoi ne voulez-vous pas qu'il en soit de même de la religion ? Vous pouvez m'en croire : la persuasion intime que j'ai de ces vérités sacrées, l'idée que je dépends immédiatement d'un Dieu tout-puissant & tout bon, me donne un bonheur , une énergie , que je ne voudrois pas perdre pour toutes les jouissances de ce monde ; cependant je suis loin d'en céder ma part & de n'en pas sentir le prix ; mais la pensée que c'est de Dieu que je les tiens , ajoute le plaisir du sentiment aux sensations agréables. Quand je jouis de quelque plaisir , de quelque bien , j'en jouis ainsi doublement ; & quand le malheur

me frappa, quand j'.i ma part des afflictions de l'Humanité, l'idée de Dieu en diminua le poids, en élevant mon esprit au-delà de ce monde périssable, & me donna la force de supporter mes peines avec dignité. L'homme, je le fais, n'est qu'un vermicelle; mais, quand cette idée m'ab. t, j'avois en moi l'enfant de Dieu, l'objet de ses soins, & jè suis relevé à mes propres yeux.—

Nous ne dirons pas, malheureusement, que le philosophe fut convaincu & crut n'avoir rien à répondre; mais il envia du moins la conviction du bon pasteur; trouva qu'il seroit inhumain d'élever le moindre doute ou le moindre nuage sur une foi qui faisoit son bonheur, & garda le silence: il n'avoit, au reste, jamais aimé les discussions métaphysiques & la controverse. Je n'ai point connu d'homme dont la conversation ordinaire fût moins mêlée de pédanterie, & dont la dissertation fût moins pesante. Avec Duval & sa fille, la conversation étoit gaie, simple & familière: l'agriculture, les mœurs des villageois, des comparaisons avec ceux de l'Angleterre, des remarques sur les ouvrages de leurs auteurs favoris, sur les sentimens qu'ils excitoient, & plusieurs autres matières, sur lesquelles une égalité de science leur donnoit tour-a-tour l'avantage, faisoit les sujets de leurs entretiens, & produisoit, non pas des disputes, mais souvent des discussions instructives & agréables. Ils confacroient



aussi beaucoup d'heures à la promenade, & à faire connoître à l'Étranger les points de vue les plus remarquables & les curiosités du pays : ils firent souvent des petites excursions, pour contempler sous différens aspects, ces étonnantes masses de rochers entassés, dont les sommets couverts d'une neige éternelle & découpés en formes bizarres & majestueuses, termine de tous côtés l'horizon de la Suisse.— Duval se laissoit aller aux sublimes idées que lui inspiroient naturellement ces grands objets de la Nature, la plupart inaccessibles à l'homme, mais qui attestent si bien & l'existence & le pouvoir de celui qui les a fondés.

On ne les voit pas en Flandres, dit Henriette avec un profond soupir. — Voila une étrange remarque, dit M. H... en souriant : elle rougit beaucoup, & il n'ajouta rien.

Le moment fixé pour son départ approchoit : ils se séparèrent les uns des autres avec le chagrin le plus si icère. La différence de leurs opinions ne les avoit point empêchés d'être heureux ensemble. Mr. H... regrettoit infiniment cette charmante société ; mais ne pouvant y passer sa vie, il crut philosophiquement qu'il valoit mieux abréger son séjour. Il partit donc, apres avoir arrangé avec Duval & sa fille un plan de correspondance suivie : il leur promit aussi, que si jamais il se retrouvoit seulement à 50 lieues

de leur demeure, il feroit ce trajet de plus, & viendrait encore les visiter.

---

ENVIRON trois ans après, Mr. H... se trouvant à Genève, la vue des montagnes qu'il avoit si souvent admirées avec Duval & Henriette, lui rappella vivement & leur paisible demeure & la promesse qu'il leur avoit faite : ce souvenir fut mêlé du sentiment pénible, des reproches qu'il se fit à lui-même, de ne leur avoir point écrit depuis plusieurs mois. Une indolence qui lui étoit naturelle, lui faisoit négliger ses correspondances, de quelque nature qu'elles fussent : car la critique même de ses ouvrages, la plus aisée à réfuter, restoit aussi souvent sans réponse que les expressions de l'amitié.

Pendant qu'il hésite s'il ira ou n'ira pas en Suisse, & qu'il calculoit le plaisir & la fatigue, il reçoit une lettre de son vieux ami, qui lui revenoit de Paris, où il avoit alors fixé sa résidence. Elle contenoit de douces plaintes de son silence, des assurances d'une éternelle amitié & reconnaissance, & enfin la communication d'un événement qui devoit l'intéresser comme ami de la famille : c'étoit le mariage prochain de M<sup>lle</sup> Henriette Duval, avec un jeune homme de ses parens, élève & pupile de son père, & digne à tous égards du bonheur qui l'attendoit. Attachés l'un à l'autre dès leurs plus jeunes années, ils

avoient été séparés par le goût que le jeune cousin prit pour le militaire : il étoit entré dans un régiment Suisse, à la solde de la Hollande, & s'y étoit distingué par sa bonne conduite, son courage & ses talens. La main de sa cousine Henriette étoit le but auquel il aspirait, & qu'il avoit obtenu : il étoit attendu chez son oncle avec l'impatience de l'amour & de l'amitié ; & le bon pasteur se trouvoit heureux d'unir lui-même ses enfans avant sa mort.

Le philosophe prit en effet un vif intérêt à cette nouvelle ; mais elle ne lui fit peut-être pas autant de plaisir que son ami le supposoit : il n'étoit cependant point amoureux, & jamais la pensée d'épouser Henriette ne s'étoit présentée à son esprit ; mais il la trouvoit la plus aimable personne de son sexe, & il y avoit quelque chose dans l'idée qu'elle alloit appartenir à un autre qui ressembloit à un *disappointement*, & qui, sans savoir pourquoi, le frappa désagréablement. Il eut presque un moment de regret de n'avoir pas prolongé sa visite, cherché à l'emporter sur une impression d'enfance ; il se rappella l'amitié qu'on lui témoignoit, peut-être eût-il pu la changer aisément en un sentiment plus tendre. Mais il se rappella aussi ce mot, *sur les montagnes qu'on ne voyoit pas en Flandres*, & le soupir qui le suivit ; il étoit là, & l'impression n'étoit pas du tout effacée. Il relut la lettre du

pasteur : les éloges de son gendre futur le touchèrent ; il se félicita de n'avoir pas supplanté cet aimable jeune homme , & la philosophie reprit si bien le dessus, qu'il se décida à partir tout de suite, pour les féliciter & pour être le témoin de leur bonheur.

Le dernier jour de son voyage, différens petits accidens l'avoient retardé : il étoit nuit quand il arriva au village où Duval résidoit ; il reconnut cependant les environs , à la faveur d'un commencement de clair de lune , & revit avec plaisir le petit lac , à côté duquel passoit le chemin qui conduisoit au presbytère : il pensoit à la surprise agréable qu'il alloit y causer , lorsqu'il vit des lumières portées par des gens qui paroissoient sortir de la maison du pasteur ; ils marchaient lentement au bord du lac qui les réfléchissoit ; puis il les vit se détourner , & les aperçut encore au travers de quelques arbres épais sous lesquels ils s'arrêtèrent à peu de distance de lui ; il supposa que c'étoit sans doute le jour de la nôce, & qu'on préparoit la quelque petite illumination pour une fête champêtre ; il se réjouit d'arriver à tems pour en être spectateur & augmenter la joie de ce jour : il pressa son cheval ; mais quelle fut sa surprise & son émotion , quand en approchant de l'endroit où les lumières s'étoient arrêtées , il reconnut que c'étoit le cimetière ombragé qui entouroit l'é-

glise, & quand il vit une foule de payfans avec de longs crêpes, un marguilier avec une pèle, enfin tout ce qui annonçoit une inhumation.

Mr. H. descendit de cheval, s'avança avec trouble, & demanda qui l'on venoit d'enfvelir, à une heure aussi avancée & contre l'usage du pays, où les funérailles se font en plein jour. Celui auquel il s'adressa lui répondit avec l'accent le plus douloureux : " Hélas ! Monsieur, vous êtes bien heureux de ne l'avoir pas connue, c'étoit la plus aimable des Demoiselles, la Fille unique... De M. Duval ! s'écria l'Anglois, comme frappé de la foudre. — Hélas oui, Monsieur, c'est bien elle ! — C'est elle, reprit-il ! " & il cacha son visage dans ses mains. Sa surprise & sa douleur frappèrent celui à qui il parloit : c'étoit un homme du village, mais au-dessus de son état, & qui avoit été domestique du jeune futur. — " Je vois, Monsieur, dit-il, que vous connoissiez Mlle Duval. — Si je la connoissois, bon Dieu ! mais comment, & de quoi est elle morte ? où est son Père ?... son Epoux ?... — Hélas ! Monsieur, c'est celui-là qui est cause de sa mort : il l'a précédée au tombeau ! ( & l'honnête garçon pleuroit en disant ceci.) On l'attendoit tous les jours pour la nôce, continua-t-il, lorsque j'apportai la triste nouvelle qu'il avoit été tué en duel par un officier François, son intime ami avant cette querelle,

auquel il avoit rendu les plus grands services. Le cœur de notre jeune Demoiselle s'est brisé; elle n'a vécu que deux jours depuis : elle expira avant-hier au soir, & demanda en mourant, d'être enterrée à la même heure, parce que c'est celle de la prière du soir qu'elle aimoit tant, où elle jouoit si bien de l'orgue, & nous venons de la mettre en son repos. Son digne père a supporté sa mort comme il nous a toujours dit, qu'un vrai chrétien devoit soutenir les épreuves. Il est même si calme & si résigné, qu'il est actuellement en chaire, prêt à faire à ses paroissiens une exhortation, comme c'est l'usage dans ces occasions. Suivez - moi, Monsieur, & vous pourrez l'entendre." L'Anglois suivit en silence & le cœur déchiré, le jeune villageois.

L'église étoit tout-à fait sombre, excepté près de la chaire, où le vénérable Duval étoit assis. Les villageois chantoient, en accens lugubres, un Cantique d'adoration à l'Être que leur pasteur leur avoit appris, à bénir & à révéler. Ce malheureux pere, la pâleur de la mort sur le visage, les yeux à demi-fermés, les mains jointes, paroïsoit plongé dans la plus profonde méditation : une lampe placée près de lui, jettoit une foible lumière sur sa tête, & laissoit voir les rides de l'âge & de la douleur sur son front légèrement couvert de quelques cheveux blancs.

Le chant cessa : Duval se leva, voulut parler,

ses sanglots suffoquèrent sa voix. Il se rassit, se couvrit le visage de son mouchoir, & laissa couler ses larmes : toute l'assemblée en versoit aussi, & Mr. H... n'étoit pas le moins affecté. Enfin Duval fit un effort sur lui-même & commença.

“ Père de miséricorde, dit-il, pardonne ces  
 „ larmes ; assiste ton serviteur pour élever son  
 „ ame à toi ! Mes amis , c'est notre devoir &  
 „ notre bonheur dans tous les tems, dans toutes  
 „ les saisons ; mais dans les jours de détresse  
 „ c'est le plus beau des privilèges : *Venez à moi,*  
 „ dit le Seigneur, *vous tous qui êtes travaillés*  
 „ *& chargés , & je vous soulagerai.* Oui, mon  
 „ Dieu, je viens à toi avec une entière confiance :  
 „ quand tout nous échappe, c'est au Dieu vivant  
 „ qu'il faut aller , & l'on est sûr de trouver la  
 „ consolation : c'est seulement une entière foi  
 „ en la sagesse & en la bonté de l'Être suprême,  
 „ qui peut nous donner la force de supporter  
 „ nos calamités. La sagesse humaine est alors  
 „ d'un bien foible usage : toutes les consolations  
 „ tendent à réprimer la sensibilité, ce premier  
 „ des dons du Créateur, par lequel il a voulu  
 „ distinguer l'homme des autres créatures , qui  
 „ nous fait seule sentir le prix de tous vrais bon-  
 „ heurs sur cette terre , & prépare nos ames à  
 „ jouir de celui qui nous attend. Non , Dieu ne  
 „ veut pas que nous soyons insensibles , il per-

„ met les larmes que je ne puis retenir & que  
 „ votre sensibilité vous fait verser pour moi ;  
 „ mais en même tems il daigne exaucer l'ardente  
 „ prière que je lui ai faite de me donner la force  
 „ de vous parler , de vous exhorter à la sou-  
 „ mission, à sa volonté, non seulement par mes  
 „ paroles, mais par mon exemple : vous partagez  
 „ mes souffrances , partagez aussi mes consolations.

„ J'ai perdu ma fille unique , dernier soutien  
 „ de ma vieilleſſe ; & quelle fille ! Il ne convient  
 „ peut-être pas à un père de parler de ses vertus  
 „ comme elles le mériteroient ; cependant per-  
 „ mettez-le à ma reconnoissance , pour celle qui  
 „ fit le bonheur de mes vieux jours & qui rem-  
 „ plit ses devoirs avec tant d'exactitude. Vous  
 „ l'avez vue , il y a peu d'instans, jeune , belle,  
 „ vertueuse , heureuse , & prête à faire le bon-  
 „ heur de celui que son cœur avoit choisi : son  
 „ lit nuptial est le tombeau. J'allois avoir deux  
 „ enfans ; la mort frappe deux coups à la fois,  
 „ & je reste seul au monde : vous qui pouviez  
 „ juger de ma félicité, jugez de mon affliction.  
 „ Mais j'adore la main qui me frappe ; je me  
 „ soumets à sa volonté ; il est mon Père & mon  
 „ Dieu. Oh , que ne puis-je vous faire sentir à  
 „ tous la consolation qu'il verse dans mon ame  
 „ affligée ! que ne puis-je vous inspirer une en-  
 „ tière confiance en celui qui dispose de la vie



» & de la mort, de qui nous tenons tous les  
 » biens dont nous jouissons ici-bas, & ceux  
 » mille fois plus grands qu'il nous attendent, &  
 » dont la seule espérance doit faire disparaître  
 » toute l'horreur du trépas! car nous ne sommes  
 » pas de ceux qui meurent sans espoir; nous sa-  
 » vons que notre Rédempteur est vivant, qu'il  
 » a racheté tous les hommes, & que nous vivrons  
 » éternellement avec lui dans les demeures cé-  
 » lestes, où le chagrin est inconnu & le bonheur  
 » aussi parfait que durable. — Allez donc, mes  
 » amis; ne pleurez plus sur moi & sur l'enfant  
 » que j'ai perdu — non, je ne l'ai pas perdue,  
 » elle existe dans le sein du meilleur des Pères;  
 » encore un peu de tems, & nous nous retrou-  
 » verons pour ne plus nous séparer. Mais vous  
 » êtes aussi mes enfans: un jour viendra que  
 » nous serons tous réunis. — Vivez en atten-  
 » dant comme elle a vécu: quand votre fin ar-  
 » rivera, mourrez aussi de la mort des justes,  
 » & que votre dernière heure soit semblable à  
 » la sienne ”

Telle fut l'exhortation de Mr. Duval. Tout  
 son auditoire fondoit en larmes; les larmes  
 avoient cessé de couler, & au travers de sa som-  
 bre tristesse on voyoit briller sur son visage un  
 rayon d'espérance & de foi. Il descendit, & Mr.  
 H... le suivit de près. L'inspiration de la chaire  
 étoit passée, la nature reprit ses droits; & la

vue de son ami lui retraçant mille souvenirs déchirans , il jetta les bras autour du cou de l'Anglois , & la tête appuyée sur son épaule , il versa des torrens de larmes. M. H... fut également affecté. Ils traverserent en silence le salon où se faisoit la dévotion du soir. Le rideau de l'orgue étoit ouvert; Duval s'arrêta & recula en frémissant: Mr. H... fut vivement ému lui-même ; il s'avança & referma le rideau , en disant d'une voix basse & pénétrée , *je ne l'entendrai plus !* Le vieillard essuya ses yeux , & menant son ami par la main : vous voyez ma foiblesse, dit-il ; c'est celle de l'humanité ; elle finira bientôt avec moi ; mais ma consolation est au ciel , & n'aura point de fin. —

Je vous ai entendu dans la chaire , répondit Mr. H... ; j'ai admiré votre fermeté , & je me réjouis que vous ayez un espoir aussi consolant. — Oui, je l'ai, mon ami , reprit le digne pasteur , & il ne fera point trompé. Si quelque doute s'élève dans votre esprit , si vous n'avez pas le bonheur de penser comme moi , voyez au moins de quelle ressource est la religion dans l'affliction , & gardez vous de jamais chercher à diminuer de sa force : ce que vous appelez *philosophie* , ne rend pas le bonheur , & nous ôte la consolation.

Le cœur de Mr. H... fut au moins frappé , si son esprit ne fut pas convaincu. Je l'ai entendu

long-tems après confesser que ce souvenir le trouble quelquefois jusqu'à la foiblesse : ni le plaisir de ses découvertes philosophiques , ni la gloire littéraire n'ont pu effacer l'idée de l'aimable Henriette ; & quand il se rappelle le jour de ses funérailles & le vénérable Duval parlant à ses paroissiens , il voudroit n'avoir jamais douté.

Duval survécut très-peu de tems à sa Fille : il mourut comme il avoit vécu , avec la même foi , la même tranquillité , & regardant le jour de son départ de cette terre comme un jour de fête , qui lui rendoit son Epouse & sa Fille.

*LE GUIDE DES VOYAGEURS EN EUROPE, avec une Carte itinéraire de l'Europe & une Carte de la Suisse ; par M. Richard, Conseiller de S. A. S. Mgr. le Duc régnant de Saxe-Gotha & Altenbourg. 2 Vol. in-8°. se trouve à Weimar , au Bureau d'Industrie, 1793.*

**P**OUR donner à nos lecteurs une idée juste de cet utile ouvrage , nous transcrivons ici l'avant-propos du Rédacteur , dans lequel il annonce que son but , en le publiant , a été d'offrir aux voyageurs une collection exacte & soignée de renseignemens & d'observations qui leur éviteroit l'achat de beaucoup de volumes , dont

ils trouveront ici ce qu'il y a de plus essentiel. Il a étendu ses recherches à toutes sortes d'objets ; mais il n'a pas entrepris de les épuiser , ni de satisfaire en entier les curieux de tous les genres. On comprend assez qu'alors il faudroit une bibliothèque entière , & cet ouvrage devant être portatif , auroit été inutile à la majeure partie des voyageurs. D'ailleurs , il y a suppléé en indiquant à la suite de chaque pays & de chaque ville principale , les descriptions les plus récentes , afin de mettre ses lecteurs à portée de recourir aux sources , où chacun peut trouver des connoissances ultérieures.

Le Rédacteur a donné un précis des choses remarquables à voir sur les routes & dans les villes où l'on s'arrête. Il n'a rien négligé de ce qui pouvoit rendre la lecture de ces observations locales moins sèches. Au reste , on ne doit regarder cette partie que comme un abrégé , ou si l'on veut , un Index. Il a aussi désigné les bonnes auberges ; mais quelquefois les bonnes auberges deviennent mauvaises. Quand cela se trouveroit ainsi , il ne seroit pas juste de le lui imputer. Il en est de même des changemens de postes. Les maîtres de poste obtiennent quelquefois la permission d'augmenter d'une demi poste , ou de hausser le prix de leurs chevaux. Si l'on ne trouve donc pas que cela réponde au compte que le guide en a rendu , il ne faut pas pour

cela l'accuser d'inexactitude. Peu de livres vieillissent aussi vite que ceux qui traitent des voyages : les lieux changent d'aspect ; des monumens, des édifices célèbres disparaissent, des collections précieuses se dispersent ; il s'en forme qui les remplacent. Mais un voyageur intelligent saura aisément suppléer à ces lacunes. L'Itinéraire de chaque pays ne trace que les routes principales, parce qu'à l'aide de la table alphabétique, chaque voyageur fera à portée de s'orienter, & de combiner la route qu'il voudra tenir.

Le Rédacteur a parcouru la ci-devant France, la Suisse, & une partie de l'Allemagne & de la Lombardie. Il a donc pu parler de ce qu'il a vu, & il en répond. Mais pour ce qui regarde les autres Etats de l'Europe, où il n'a pas été, il lui a fallu consulter les relations les plus accréditées, & ce fera aux personnes qui parcourront ces pays, à juger si ces relations les ont guidées utilement. Mais il ne dépendroit que du public voyageur, de rendre ce guide à l'avenir plus complet, plus exact, plus digne de son but, si les personnes qui voyagent vouloient bien elles-mêmes contribuer à sa perfection, en faisant parvenir au Rédacteur à son adresse, ou sous l'adresse du Bureau d'Industrie, à Weimar en Saxe, les notes & les corrections qu'elles jugeroient nécessaires. Ce seroit même la satisfaction

la plus douce que le Rédacteur pourroit recueillir d'un ouvrage qui lui a coûté tant de soins & de peines pendant plusieurs années. Au reste, il supplie les lecteurs de pardonner à un étranger & à des protes allemands, les négligences de style, & les fautes d'impression qui pourroient s'être glissées dans cet ouvrage, malgré tous les soins qu'on a pris pour les éviter.

J. J. Rousseau dit dans la *Nouvelle Héloïse*, (lett. 19.) " Qu'aura-t-on gagné à faire parler un Suisse comme un Académicien ? " Au mot *Suisse*, substituez le mot *Allemand*, & le bon J. J. fera l'apologiste du Rédacteur.

A Gotha en Saxe, 1793.

REICHARD.

Aussi vrai qu'il est modeste dans son Avant-Propos, Mr. R. nous paroît tenir ce qu'il promet, & le voyageur guidé par lui, parcourt dans les deux sections, qui composent la première partie de l'ouvrage, l'Europe & tous les pays qu'elle renferme du midi au nord. Il acquiert une idée de la grandeur, de la population, du sol, des religions, des États de cette partie du monde, & sur les mêmes objets de chaque pays en particulier. Il s'instruit des poids, mesures longues, liquides, rondes, & de la valeur des monnoies; les tableaux des différentes villes lui sont présentés. Il trouve l'état des postes, des notices sur les voituriers, des notes instructives,

instructives, & des remarques qui l'intéressent dans ses diverses tournées. Il y voit l'itinéraire des routes avec des observations locales, & il y trouve enfin la notice des Cartes itinéraires des manuels, & des relations de voyage de plus fraîche date.

Dans la seconde partie, le guide communique au voyageur, les observations & les pratiques publiées par le Comte de Berchtold; il y ajoute des remarques intéressantes; il entre dans le détail des connoissances indispensables pour un jeune homme qui voyage; il lui apprend comment on doit tirer profit de ses observations, la manière dont il faut les rédiger par écrit; les soins que doit prendre un voyageur pour sa santé, pour ses effets; le numéraire dont il a besoin; & il l'entretient enfin de toutes les choses nécessaires en voyage pour l'utilité, la commodité & la sûreté. A ses propres remarques & maximes, M. Reichard ajoute celle que Rousseau, Montaigne & Sherlock ont écrites sur les mêmes objets. Il donne aux voyageurs différentes Tables, de la réduction des milles des divers pays de l'Europe, des distances des villes principales, des rapports des diverses mesures, des différents titres du travail des orfèvres en or & en argent, de la pesanteur spécifique des métaux, des comparaisons des différentes monnoies d'or & d'argent, &

enfin des rapports de la dépense dans les voyages en Angleterre, en France & en Italie; tables à la suite desquelles se trouve, pour conclusion de l'ouvrage, la description de quelques fêtes nationales dans différens pays.

Quoiqu'en général cet ouvrage, très-utile aux voyageurs, soit plutôt un livre à consulter qu'à lire de suite, nous y avons trouvé avec beaucoup de méthode & de clarté, des choses très-utiles pour l'instruction de la jeunesse, & même pour celle qui ne voyage pas. Cet ouvrage peut servir d'un cours géographique pratique, moins sec & par conséquent plus facile à retenir que ne le sont les nomenclatures des Géographies élémentaires.

Dans les articles mélanges & observations locales, nous avons trouvé des choses agréables, intéressantes, amusantes pour toutes sortes de lecteurs, & aussi bien décrites que bien choisies. Nous en extrairons ici quelques articles, qui donneront une idée de la manière du Rédacteur, à ceux de nos lecteurs qui ne pourroient se procurer l'ouvrage même.

*Route de Bayonne à Madrid.*

*Observations locales.*

*Miniundo.* Belle entrée des Pyrénées, vues superbes, beaux bois de chênes & de châtaigniers. Plus on avance dans les Pyrénées, & plus les sites deviennent pittoresques; quoiqu'on



Se trouve de tems en tems resserré comme dans un gouffre, & que la vue n'ait souvent pas la liberté de s'étendre à plus de cent toises. La scène est si variée, que les idées qu'elle inspire, sont quelquefois sublimes & toujours renaissantes. Tous les verds imaginés par la nature sont ici rassemblés & confondus : ces collines paroissent avoir été anoncelées pour le sentiment & pour la poésie, & cependant elles ne sont habitées que par des noirs forgerons & quelques laboureurs.

*Route de Madrid à Grenade.*

*Observations locales.*

Des moulins à vent avertissent le voyageur qu'il entre dans la province de la Manche, le théâtre des hauts faits de l'immortel héros de *Cervantes*. On trouve encore dans le canton de la Manche les habits & les mœurs que *Cervantes* a si bien décrit dans son livre inimitable. Il n'y a pas de laboureur, pas de jeune paysanne qui ne connoisse très-bien *Don Quichotte* & *Sancho*. Il y a même dans la *Venta de Quesada* un puits qui porte le nom du chevalier errant. C'est là que ce héros fit sa veille des armes : tel est le fort & la récompense des hommes de génie. Leurs poésies s'accréditent, & chez le peuple même elles ont des monumens. Ainsi *Schakespéar*, parmi les Anglois,

a donné son nom a des chemins & à des montagnes.

En parcourant la France , le voyageur guidé par M R. éprouve un sentiment bien douloureux à la vue de ce qu'étoit autrefois ce superbe pays , du magnifique tableau qu'offroient ces cités opulentes , & de celui qu'elles présentent maintenant.

M. R. cite en note , à l'occasion de Versailles , un passage bien singulier du Tableau de Paris , par Mercier , écrit en 1788 : „ Un jour  
 „ viendra , disoit cet auteur , que les pièces  
 „ d'eaux de Versailles se changeront en marais , les berceaux s'obstrueront , toutes les  
 „ avenues se fermeront ; les chardons étoilés  
 „ étoufferont les gazons , les touffes d'orties  
 „ s'empareront des statues , & des mouffes verdâtres rongeront le sein & les joues de ces  
 „ marbres dont on a admiré la beauté. Une  
 „ multitude d'arbres assiègeront le château , &  
 „ prenant racine dans les fentes , écarteront  
 „ les pierres & démoliront l'édifice. Les planchers feront à jour ; le vent sifflera ; les armes seront effacées , & les ruines seront couronnées de ces végétaux qui rampent & qui  
 „ s'élevent ; un cyprès croitra au lieu ou repose  
 „ la majesté royale , & le tems aura fait monter la végétation sur toutes les parties de ce  
 „ château entr'ouvert , exposé de toutes parts  
 „ a l'action des élémens !”

. . . — Ce jour est venu ! dit Mr. R. mais ce n'est pas le tems qui a produit cette dévastation.

On se repose de ce triste tableau , en parcourant avec le guide l'Italie & la Suisse. S'il y a un pays qui mérite d'être visité , dit Mr. R. c'est certainement la Suisse ; car il n'y en a aucun qui réunisse au même degré , tout ce qui peut attacher un voyageur. Les variétés , la grandeur & le contraste , font le caractère distinctif de ses payfages. L'Italie & l'Angleterre font peut-être les seuls pays où l'on puisse voyager avec un intérêt égal ; mais en mettant de côté la partie des arts , combien la Suisse ne l'emporte-t-elle pas sur l'Italie , par le spectacle majestueux des Alpes & des merveilles de la nature , & par le spectacle bien plus intéressant encore d'un peuple libre & généreux , chez lequel tout annonce la félicité publique. Même en traversant la vaste solitude des *Alpes* , les contrées de la *Fourche* , du *Grimfel* , du *Scholenen* , du *Simplon* , du *Splugen* , &c. sur des chemins tracés au bord des plus affreux précipices , au milieu de ces masses entassées , consumées , & qu'on prendroit pour les ruines d'un autre monde , le voyageur est si profondément ému à l'aspect de ces scènes inattendues , qu'il oublie les fatigues & les dangers de la route , & que ces images de terreur qu'il

a devant les yeux, se changent pour lui en beautés sublimes, qui pénètrent son ame d'un secret ravissement. Ses pensées ont plus d'élévation, ses sentimens plus d'énergie: il double en quelque sorte son existence.

La Suisse est, comme on le fait, le pays le plus élevé de l'Europe: l'air y est tellement épuré par les vents des Alpes, toujours chargés des exhalaisons balsamiques de mille plantes différentes, qu'on en ressent tout de suite l'influence bienfaisante. Cet air donne tant de ressort au corps, & de sérénité à l'esprit, que plus d'un malade a recouvert en peu de tems, sa santé en voyageant en Suisse, par le seul effet du mouvement, sans le secours des remèdes. En effet, s'il est vrai, comme le dit un des plus agréables voyageurs qu'ait produit l'Allemagne, (Mr. *Meiners*) & comme personne n'en doute, s'il est vrai que le plus grand charme des voyages consiste dans un jeu plus parfait des organes du corps, & dans une sérénité extraordinaire de l'esprit, avantages dont on est redevable, soit à l'action de l'air pur qu'on respire en liberté, soit au mouvement soutenu & aux distractions continuelles que procurent les voyages, soit enfin à l'éloignement des soucis domestiques & des affaires sérieuses; il n'est pas surprenant, après ce que nous venons de dire de la pureté de l'air en

Suisse, & de son influence salutaire sur le corps & l'esprit des voyageurs, que les étrangers quittent ce pays avec tant de regrets, qu'ils desirent avec tant d'ardeur d'y retourner, & que le souvenir des momens toujours trop courts qu'ils ont passé dans ces heureuses contrées, vient souvent se retracer à leur esprit avec une vivacité singulière, & soit accompagnée d'une foule de réminiscences agréables. — Non, je ne l'oublierai jamais ce jour, où je vis pour la dernière fois, le Mont-Blanc se teindre du plus beau rose aux rayons du soleil couchant ; où du haut du signal de Bougy, dans le Pays de-Vaud, j'embrassois d'un coup-d'œil, non tous *les Royaumes du monde & leur gloire*, mais le plus bel horizon, & les plus riens paysages que l'on puisse imaginer. Devant moi s'étendoit, comme une mer en miniature, le charmant lac de Genève, dont les bords embellis par onze villes, & parsemés d'une multitude innombrable de villages & de maisons de campagne, m'offroient les sites les plus pittoresques & les plus gracieux : tandis que d'un côté les croupes verdoyantes du Jura, & de l'autre les cimes blanches des Alpes, servoient de cadre à ce magnifique tableau. Non, jamais je ne reverrai un si beau coucher de soleil. Il me sembloit que la nature eût voulu me montrer ces belles campagnes dans toutes leurs parures,

pour rendre plus vif le regret que j'avois de les quitter. Avant de leur dire un dernier adieu, mes yeux se reposèrent encore long tems sur cette vue enchantereffe , qui alloit disparoître pour moi : mes pensées s'arrêtèrent sur la constitution politique de la Suisse, & j'adreffois au génie de l'humanité les vœux les plus ardens pour la conservation de ces heureufes républiques.

Entraîné par l'intérêt que Mr. R. témoigne pour l'heureux & beau pays que nous habitons, nous avons étendu les bornes de notre extrait : en le terminant ici, nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage même, & nous fommes convaincus qu'ils le parcourront avec autant de plaisir que d'utilité.

---

*De l'état de la Littérature à Rome, depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle d'Adrien, depuis la mort d'Adrien jusqu'à Constantin le grand, & enfin de la Littérature de Rome & de l'Italie, depuis Constantin jusqu'à la destruction de l'empire d'Occident. Second extrait de l'histoire de la Littérature italienne, par Jérôme Tiraboschi.*

LA poésie, qui avoit eu le mérite d'introduire le goût des sciences à Rome, continua à y fleurir après le siècle d'*Auguste*, si-non avec toute la

splendeur & la pureté qui l'avoit accompagnée pendant ce siècle célèbre , au moins avec ec et ; elle compte plusieurs personnes douées de talens heureux qui la cultivèrent. Le premier poète de cet âge , soit pour le tems , soit par sa condition , est *Germanicus César* , neveu de *Tibère* : il mériteroit d'être placé dans le siècle précédent , mais il a vécu après la mort d'*Auguste*. Ensuite vient *Lucain* , génie grand & hardi , qui cependant introduisit dans la poésie une enflure déplacée : *Flaccus* , poète foible , comme le fait voir son poème des *Argonautes* : le fougueux *Stace* , dont les *Silves* , qui pour la plus grande partie sont des impromptus , valent mieux que ce qu'il travailla avec soin , & particulièrement sa *Thébaïde* : le diligent , mais tres-foible *Silius Italicus* , grand admirateur de *Virgile* , & son petit imitateur : *Pétrone* , auteur d'une longue satyre ménippée , qui nous étant parvenue en très-mauvais état , a occupé , plus que son fond ne le méritoit , les soins des érudits , & a donné lieu à bien des impostures ; *Perse* , qui s'est fait un grand nom , par l'obscurité presque impénétrable de ses satyres ; *Juvenal* , qui a mieux aimé l'aigreur & les invectives que les agrémens d'*Horace* , dans le genre satyrique ; *Martial* , grand amateur des pointes , & qui , à beaucoup de saillies , a mêlé encore plus de pensées froides ; enfin *Sénèque* le Tragique , auteur

de plusieurs mauvaises tragédies, qui pourtant sont les seules que le théâtre Romain nous offre.

L'éloquence avoit commencé à tomber après la mort de Cicéron. On a un ancien dialogue très-bien écrit, qui détaille les causes de cette chute. On l'a attribué à plusieurs écrivains; mais la vérité est que son auteur qui, à ce qui paroît, vivoit sous *Trajan* ou sous *Adrien*, nous est inconnu. Ceux qui achevèrent de gâter la bonne éloquence, furent les deux *Sénèques*, père & fils; le premier surnommé *le Rhéteur*, & le second *le Philosophe*. A force de faire parade d'esprit, & de mettre par-tout de la nouveauté, ces deux écrivains donnerent dans un raffinement outré, dans l'obscurité, dans l'enflure, dans des pensées plus ingénieuses que vraies, dans des phrases alambiquées, & dans des tours trop recherchés.

*Quintilien*, le plus grand rhéteur qui ait paru à Rome, tâcha en vain de décrier la manière des *Sénèques*, & de rappeler les Romains au bon goût & à l'étude de Cicéron: lui-même, malgré toutes ses lumières, se trouva entraîné dans le style qui régnoit alors. La même chose arriva à *Plin le jeune*, homme très-savant, & protecteur généreux de tous les gens de mérite. Ses lettres & son panégyrique, décèlent le génie heureux, & l'écrivain profond, mais destitué de goût.

Il y eut à cette époque de très-bons historiens,



*Velleïus Paterculus* & *Valère-Maxime* écrivirent sous *Tibère*, & *Quinte-Curce* vécut & écrivit sous le règne de *Claude*. Pour le célèbre *Tacite*, l'on fait qu'il écrivit ses Histoires & ses Annales sous le règne de *Trajan*; tandis que *Suétone*, son contemporain, publioit les vies de douze Césars, & celles des rhéteurs & grammairiens illustres, & que *Lucius Florus* faisoit son épitome de l'Histoire Romaine.

Les deux genres de philosophie *morale* & *naturelle* furent portés à un degre em nent par le grand *Sénéque*, & par *Pline l'ancien*. (L'un & l'autre sont trop connus, pour que nous nous arrètions sur des particularités.) *Columelle* & *Frontin* furent deux autres philosophes : le premier écrivit en maître sur la culture des jardins ; le second qui étoit mathématicien, fit des ouvrages sur l'hydrostatique. Dans le même âge, tous les plus grands philosophes Grecs furent à Rome pour quelque tems. *Epicète*, qui avoit été l'esclave d'un affranchi de *Néron* ; le fameux *Plutarque*, philosophe & historien ; *Démofthène* le cynique, *Tavorin*, *Dion Chrysostome*, & plusieurs autres, répandirent de plus en plus à Rome la lumière de la philosophie. La médecine y brilla aussi sous *Thessalus* de Tralle, & sous *Chrinas* & *Charemidès*, tous deux de Marseille. Mais, à dire vrai, le talent de ces médecins consistoit

plus dans une grande effronterie , & dans le soin qu'ils avoient de décrier *Hippocrate* , que dans une véritable science. Il faut excepter de ce nombre l'illustre *Celse & Scribonius*, qui approfondirent dans leurs écrits l'art de la médecine.

On cultiva beaucoup, à cette époque, la *jurisprudence* : *Capiton & Labéon* y formèrent deux sectes différentes , qui produisirent de grands hommes ; tels que les deux *Sabinus* , un *Caspius Longinus* , un *Jabolenus* , un *Salvius Julien* , un *Nerva Cocceius* , *Proculus* , *Pégase* , *Neratius* , &c.

Plusieurs Empereurs , à l'exemple d'*Auguste*, crurent leur honneur intéressé à protéger les lettres. *Claude* étoit savant : *Néron* avoit la manie d'être poète ; il institua les jeux capitolins, où les poètes pouvoient concourir aux prix que l'on proposoit tous les cinq ans. *Vespasien* assigna de bonnes pensions aux rhéteurs : *Domitien* , grand imitateur de *Néron* , rétablit les jeux capitolins , & y ajouta ceux d'*Albe* , qu'on appella *Quinquatrua* , parce qu'on les célébroit tous les quatre & les cinq ans. *Adrien* , qui passoit pour un savant universel, fonda le célèbre athénée , ou collège de Rome , & assigna de riches appointemens à tous les professeurs : outre cela, on établit de nouvelles bibliothèques , & on rebâtit & enrichit les anciennes. Enfin les *beaux - arts* , quoiqu'en disent quelques au-

teurs, se maintinrent dans le plus grand lustre, moyennant la libéralité des Empereurs, & la noble émulation qu'ils firent voir de se surpasser l'un de l'autre dans le bon goût & dans la magnificence.

Ce fut depuis l'époque de la mort d'*Adrien* jusqu'à *Constantin* le grand, que la littérature d'Italie commença à faire de très-grandes pertes. Elle se soutint durant le règne d'*Antonin* & de *Marc-Aurèle*: mais depuis ce tems il n'y eut presque plus de tranquillité dans l'Empire: des tyrans nombreux s'élevèrent de toute part; l'on se disputa le diadème par des guerres sanglantes; les soldats devinrent les dispensateurs de la pourpre; la plus grande partie des Empereurs furent des étrangers: enfin, Rome, l'Italie, les provinces & les armées furent remplies de barbares: c'est pourquoi les sciences commencèrent à se cacher ou à s'enfuir; les arts dépériront, la langue latine se corrompit, & la barbarie menaça de prendre bientôt la place de l'ancienne politesse.

Il y eut à la vérité des poètes à Rome: les jeux capitolins se célébroient toujours, & ils conservoient le goût de la poésie par l'émulation & des récompenses. Cent poètes chanterent des épithalames aux noces d'une niece de l'empereur *Gallien*; ce prince fut lui-même de ce nombre. Mais parmi la foule de ces versifica-

teurs, trois, dont les ouvrages nous sont restés en partie, & qui furent certainement les plus illustres dans leur tems, prouvent que la poésie avoit fait à Rome une chute rapide.

Ces trois poètes sont, *Sammonicus*, qui a mis en vers des sujets de médecine; *Némésianus* qui a chanté la chasse; & *Calpurnius*, qui a écrit des éclogues. Ces dernières sont les seuls morceaux qui fassent honneur à la poésie de cet âge. Aussi *Calpurnius* étoit-il Sicilien, & il traita bien un genre qui avoit été inventé par ses anciens compatriotes.

Si l'on s'en rapporte aux éloges des auteurs contemporains, Rome n'eut jamais de plus grands orateurs qu'à cette époque. *Fronton*, *Antoine Julien*, *Castritius*, deux *Titiens*, *Aspasius*, furent des prodiges d'éloquence. Rien ne nous reste pour juger du mérite de ces orateurs. Mais puisque l'éloquence avoit bien déchu du siècle même d'*Auguste*; puisque dans l'époque suivante elle n'avoit fait que tomber de plus en plus; puisqu'enfin à cet âge toute la littérature en général penchoit vers sa ruine on peut en conclure que ce ne fut pas le mérite de ces orateurs, mais le mauvais goût qui régnoit à Rome, qui les fit passer pour des prodiges.

C'est au dernier tems de cette époque qu'appartienneut ceux qu'on appelle les auteurs de

l'histoire auguste. Leurs noms sont : *Spartien*, *Capitolin*, *Lampride*, *Gallican*, *Trebellius*, *Pollion*, & *Vopiscus*. Ils ont écrit l'histoire de plusieurs Empereurs, en commençant par *Adrien*, & en finissant à *Numérien*; ils ont suivi le plan de *Suétone*, mais avec peu de succès, à cause de leur style embarrassé, & obscur, comme aussi à cause de l'inutilité des détails où ils sont entrés, tandis qu'ils ont négligé le récit des affaires publiques.

La philosophie eut dans cet âge un très-illustre élève : ce fut l'empereur *Marc-Aurèle*. L'exemple de ce grand Prince réveilla dans toute l'Italie l'étude de cette science : malheureusement il y eut plus d'imposteurs que de vrais philosophes. L'on croit que *Solin*, imitateur ou copiste de *Plin*, vécut à cet âge, comme aussi *Siculus Flaccus* & *Aggenus Urbicus*, qui ont écrit sur l'agriculture.

Quant aux littérateurs ou érudits qui passoient alors sous le nom de *grammériens*, Rome en eut dans ce tems-là de très-illustres. Tels sont *Censorin*, *Apulée*, *Obsequens*, *Elien* & *Auluggelle*.

Dans la jurisprudence fleurirent avec éclat *Sex. Ponponius*, *Ulpus*, *Marcellus*, *Domitius Ulpianus*, & le grand *Papinien*, qui fut longtemps l'oracle de la jurisprudence Romaine.

Mais les beaux-arts qui avoient continué à fleurir sous *Antonin* & sous *Marc-Aurèle*, per-

dirent leurs plus grands artistes sous leurs successeurs. *Alexandre Sévère* fit tous ses efforts pour leur rendre l'ancien lustre : mais les troubles qui survinrent après son règne, entraînent peu-à-peu les arts dans le dépérissement.

Cependant les études grecques furent plus heureuses & mieux cultivées à Rome dans ce tems-là que les latines. *Marc-Aurèle* avoit attiré dans sa capitale les plus accredités d'entre les grecs. De ce nombre fut le grand philosophe & médecin *Galien*, dont le nom fera toujours en vénération à quiconque a la véritable idée de la médecine. Ce fut aussi alors que fleurirent les sophistes ou orateurs, dont *Philoftrate* a écrit les vies. Cet auteur, qui nous a laissé plusieurs ouvrages, étoit de ce nombre : mais *Hérodés Atticus*, homme chéri de plusieurs Empereurs ; fut le plus illustre parmi les sophistes. Ce furent aussi les Grecs qui traitèrent avec solidité & élégance l'histoire romaine. Les ouvrages d'*Appien d'Alexandrie*, de *Dion Cassius*, d'*Arien*, de *Nicomédie*, & d'*Ibérodien*, sont excellens dans ce genre, & presque comparables aux écrits des anciens historiens de Grèce. Quant à ceux qui entre les Grecs faisoient profession de philosophe, & le nombre en étoit infini, il n'y en eut presque pas un seul qui ne se haât d'aller à Rome pour y déployer ses talens & acquérir des honneurs & des richesses.

Parmi

Parmi cette foule , dans laquelle l'orgueil , l'impofture , & l'effronterie régnoient plus que la fcience , fe diftinguerent *Plotin & Porphyre* , deux grands foutiens de la nouvelle feéte des Eclectiques , feéte directement oppofée à la religion chrétienne.

Les ouvrages de ces philofophes , & les calomnies que l'on répandoit par-tout l'Empire contre les chrétiens , obligèrent ceux-ci à étudier , pour fe mettre en état de réfuter les accusations de leurs ennemis , & les arguments des philofophes. On vit alors de favans chrétiens dans prefque toutes les provinces de l'Empire ; l'Italie n'en fut pas dépourvue. *Appollonius* , fénateur romain & martyr , lut dans le fénat une apologie du chriitianifme : *Minutius Felix* , illufre orateur romain , écrivit un favant ouvrage qui nous eft refté , fur le même fujet : le pape *Soter* ; & *Cajus* , *Hermas* , & *Nayotien* , prêtres de l'églife romaine , publièrent plufieurs écrits fur les difputes de ce tems : enfin , le fameux *Laétance* acquit une tres-grande réputation parmi les écrivains eccléfiatiques.

*Conftantin* , en fixant fa réfidence dans la nouvelle Rome , enleva à l'ancienne les arts & les fciences , qui pour la plus grande partie fuivirent la Cour , d'où les uns & les autres tiroient leur éclat & de grande récompenses.

Parmi les successeurs de ce Prince, il n'y eut que *Valentinien I*, qui eut un soin particulier du rétablissement des études à Rome, & qui n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à les faire refleurir. Mais tout tomba sous *Gratien*, *Valentinien II*, *Théodose*, & *Valentinien III*, au point qu'on ôta même les pensions que le fisc donnoit depuis *Adrien* aux professeurs romains. Après la mort du dernier des *Valentiniens*, l'Empire d'Occident fut sans-cesse bouleversé & déchiré, jusqu'à l'an 476, que l'Italie tomba aux pouvoirs des *Hérules* qui anéantirent l'Empire.

Il est surprenant qu'au milieu de ces révolutions, l'Italie ait eu quelques savans. Le seul *Claudian* suffit pour illustrer cette époque. Ce poëte est celui dont les écrits approchent le plus du siècle heureux d'*Auguste*: après lui viennent *Avien* & *Rutilius*, poètes de beaucoup de mérite. *Servius*, *Macrobe*, & *Festus*, littérateurs d'une érudition profonde, & auxquels ne manque que la beauté du style, éclairèrent Rome & l'Italie par leurs savantes recherches dans la littérature latine. *Simmaque*, grand par sa naissance & par ses dignités, fut, tant qu'il vécut, l'honneur & l'ornement du sénat romain, & le soutien de cette même littérature: & *Martius Victorin* passa dans son tems, pour un orateur admirable, quoique ce qui nous



reste de ses ouvrages , en partie sacrés , en partie scientifiques, prouve qu'il faut rabattre les deux tiers des éloges qu'on lui a prodigués. L'*Histoire* eut dans cet âge deux *Aurélius Victor* , & un *Eutrope* , tous abrégiateurs qui ont quelque mérite , mais qui doivent céder la palme à *Ammien Marcellin*, qui, quoique grec & soldat, a écrit une très-bonne histoire , non pour le style qui est mauvais , mais pour la vérité & pour l'exactitude : c'est dommage qu'une bonne partie en soit perdue.

Les circonstances où se trouvoit le christianisme , obligeoient les ecclésiastiques à continuer d'étudier. Ayant triomphé de leurs ennemis par la protection des Princes , il leur restoit à triompher des sectaires par des écrits. Le clergé d'Italie se distingua dans cette occasion ; il donna à l'église un *Eusebe* de Vercelli , un *Lucifer* de Clagliari , un *Zenon* de Vérone , un *Paulin* de Nole , un *Chrisologue* de Ravenne , un *Maxime* de Turin , un *Ambroise* de Milan , un *Ruffin* d'Aquilée , & un *Léon* le Grand. L'institution des Séminaires , dont tout le monde connoît l'importance & l'utilité , est pareillement due à l'Italie. Ce fut dans ce siècle qu'on les introduisit.

Dans cet âge , les *beaux-arts* ne firent que dépérir de jour en jour. Lorsqu'on voulut dresser un arc à l'honneur de *Constantin* , on fut

obligé d'arracher à celui de *Trajan* ses plus beaux ornemens, pour en décorer le nouvel arc. La barbarie s'étoit glissée dans Rome, & il fallut instituer un magistrat, pour avoir l'œil à ce que les beaux monumens de cette ville ne fussent point gâtés ou emportés. Il est vrai qu'on dressa un grand nombre de statues aux princes, aux ministres & aux savans; mais ces ouvrages n'eurent rien de comparable aux beautés de l'art des siècles précédens. Tout ce qu'on fit de mieux, furent les mosaïques, ouvrage dans lequel les ouvriers romains se font toujours distingués.

---

*Notice d'un livre italien, intitulé: Osservazioni critiche Sullo Stato della Liguria, fine ai tempi di Ottone il grande. Con le memorie Storiche di Caffa, ed altri luoghi della Crimea posseduti un tempo da Genovesi, & Spiegazione de' monumenti Liguri quivi esistenti. Del abate Gasparo Luigi Oderico, patriizo Genovese, Bassano (\*) 1792, avec 16 gravures.*

IL n'existe point encore d'histoire concise & critique de l'ancienne Ligurie en général, & particulièrement du gouvernement Génois, des fréquentes révolutions qu'a éprouvé cet Etat,

---

(\*) Petite ville dans le Trev'fan.

de leurs causes, de leurs effets, & enfin de l'augmentation & de la chute de sa puissance. Jusques ici, ces diverses matières ont été ensevelies dans d'épais in-folio, hors de la portée du commun des lecteurs, ou il a fallu se contenter de relations superficielles, fabuleuses & partiales. Mr. l'abbé *Oriquo*, qui séjourne auprès de son frère l'ambassadeur de Gènes à la Cour de Sardaigne, desirant, ainsi que plusieurs de ses compatriotes, hommes de lettres comme lui, d'avoir une bonne histoire de sa patrie, envoya le plan de l'ouvrage que nous annonçons, à M. *Maffola*, professeur en éloquence de l'université de Gènes; & celui-ci l'ayant encouragé à s'occuper lui-même de ce plan, Mr. l'abbé a publié cet essai en 18 lettres, qui contiennent la description de l'ancienne Ligurie & des possessions de la république de Gènes dans la Crimée.

Si l'on excepte le plan général contenu dans la première lettre, on peut regarder ce volume comme étant une introduction à deux autres volumes, dont l'un contiendra l'histoire politique, l'autre l'histoire religieuse de l'Etat de Gènes. La forme épistolaire n'est peut-être pas la plus favorable à de telles recherches, parce qu'elle occasionne des répétitions & de la prolixité, vices qui ne se trouveroient pas dans une exposition suivie. Mais le vrai esprit d'observation domine dans la manière de l'auteur, &

l'on y trouve de plus une concision & une impartialité, très-rare chez les écrivains Italiens.

Des la seconde lettre, l'auteur avouant son ignorance sur l'origine des Liguriens, dit qu'il ne fait s'ils descendent des Etrusques, ainsi que les Ombriens. Il plaifante sur les singulières étymologies par lesquelles on fait dériver ce nom de *Ligur*, fils de Phaëton; de *Liger*, fleuve dans les Gaules; & enfin selon Pelloutier, du mot allemand *liegen* (coucher): & en admettant que les Liguriens étoient un des plus anciens peuples de l'Italie, divisé en différentes branches & désignés sous divers noms, il regarde toute autre tradition, à cet égard, comme s'écartant de la certitude historique.

Rapprochant & comparant les sources diverses où il puise, avec les explications des plus habiles commentateurs, M. *Oriquet* poursuit ses recherches dans les lettres suivantes, sur l'étendue de la Ligurie jusqu'au tems d'Auguste, sur les habitans de cette contrée, sur les colonies Romaines, sur les grands chemins, & enfin sur la nouvelle division faite par Auguste, sous lequel la Ligurie devint la neuvieme province de l'Italie.

Par un nouveau partage arrivé sous Constantin, ou Dioclétien, la Ligurie & les Alpes Cottiennes acquirent une plus grande étendue. Mr. *Oriquet* en décrit les bornes, telles qu'elles sont

établies par *Paul Diaconus*, selon lequel les Alpes Cotiques comprenoient alors Genes & les autres villes maritimes de la Ligurie ; nom qui se maintint jusqu'au dixieme siècle, que le nom de *Marca Italica* lui fut substitué.

Quant au marquisat de Montferrat, ce marquisat, selon M. *Oriquet*, ne fut érigé que sous *Otton* le grand, & il ne s'étendit jamais jusqu'à la mer ; opinion contraire à celle de *Muratori* & d'autres savans, qui lui donnent & plus d'antiquité & plus d'étendue.

Transportant ensuite ses lecteurs du rivage de l'Italie dans la Crimée, l'auteur leur décrit les possessions qu'avoient les Génois dans ces contrées, lors du treizième siècle. Le silence des auteurs contemporains ne lui permet sans doute pas de fixer d'une manière certaine l'année dans laquelle ils devinrent les maîtres de *Cassa*, la capitale de cette presqu'isle; mais des rapprochemens qu'il fait, il résulte une forte vraisemblance que ce fut environ l'année 1266. L'historien *Grégoire Nicéphore*, auteur Bisantin, du quinzième siècle, nous a instruit de la manière dont les Génois prirent possession de plusieurs places de la Crimée & entr'autres de *Cassa*, & son récit explique pourquoi l'on ne peut déterminer avec certitude cette première année. Ils commencèrent à acheter des Tartares, possesseurs de ces contrées, la liberté du commerce, & les places

nécessaires aux dépôts de leurs magasins ; ils les environnèrent d'un petit rempart avec des fossés, contre les tentatives des voleurs. La rapidité de l'augmentation de leur commerce demanda bientôt plus de places, plus de bâtimens, & attira une plus grande quantité de marchands Génois. On aggrandit peu-à-peu le rempart & les fossés ; ils devinrent de vraies fortifications, par lesquelles les Génois mirent à l'abri de toutes attaques : ce qu'ils avoient acquis par leur argent & par leur courage.

Dès l'année 1289, Caffa étoit déjà une ville considérable : le sultan d'Egypte assiégeoit Tripoli ; elle envoya aussi-tôt, sans le demander aux Génois, trois galères bien équipées au secours des assiégés. Le commerce de Caffa & des petites villes qui en dépendoient, doit avoir été très-important. L'administration y étoit composée d'un consul qui portoit le titre de consul de *Gasaria*, de deux conseillers, & d'un chancelier ou scribe. Le consul se changeoit chaque année, & il falloit que cette charge fût aussi honorable que lucrative, puisque les Génois la donnèrent en récompense de ses services à leur Doge *George Adorno*, l'an 1775. Mahomet second ayant conquis cette ville, elle perdit peu à peu de son ancienne splendeur. M. *Oriquet* a joint à ce premier volume 16 gravures, des monumens du tems où cette ville appartenoit aux Gé-

nois ; gravures trouvées par les Russes, lorsqu'ils ont pris possession de *Cassa* & de *Sudak*. Il paroît même que les gravures ont été un des motifs qui ont déterminé l'auteur à entreprendre cet excellent traité. Elles contiennent des figures dessinées d'après des monumens sculptés , & beaucoup d'armoiries & d'inscriptions que M. *Oriquet* a expliquées & déchiffrées avec autant de réussite qu'on peut en avoir, lorsque des écritures peu correctes, ou fort altérées encore par le copiste, obligent le commentateur à remplacer la certitude par des suppositions.

---

*Notice d'un livre allemand, intitulé : le malheureux Allemand , ou le monde bouleversé.*

*Production utile pour le peuple.*

L'AUTEUR de cet ouvrage, M. *Steinbeck*, déjà très - connu en Allemagne par le succès d'une autre production, qu'il a publiée pour le peuple, cherche dans celle - ci à diminuer l'influence qu'ont eu, sur plusieurs individus de sa nation, les nouveaux principes français ; influence qu'il attribue en partie à l'ignorance , en partie aux fausses notions répandues pour faire ressortir les côtés brillans d'une égalité & liberté chimériques. Eclairer le peuple sur la nature de celles qui régnernt actuellement en France, lui présenter un tableau fidele des suites horribles

qu'entraînent ces deux mots ; tel est le moyen qu'il se propose d'employer comme étant inmanquable, pour préserver de cette peste, & révolter contre ces principes le cœur honnête & humain, qui caractérisent la nation Allemande.

Selon l'idée que l'auteur nous donne, dans son Prospectus, du plan qu'il s'est formé, il commencera par exposer à ses lecteurs les causes de la révolution, très-assuré, dit-il, que du moment que le peuple les connoîtra, il jugera qu'elle ne peut avoir lieu en Allemagne, qu'il bénira même l'heureuse constitution sous laquelle il vit, lorsque l'auteur lui aura appris à la connoître, & qu'il fuira avec frayeur tout novateur insensé qui, voulant le gagner, lui présentera l'appât de chaînes brisées, de joug à fécouer, ou d'autres absurdités pareilles.

Passant de ce premier point de vue, uniquement relatif à son pays, à celui que nous offre la France depuis la révolution, M. *Steinbeck* fait un tableau appuyé sur des faits, de l'oppression réelle qu'éprouve le peuple français depuis qu'il se dit libre, des maux inexprimables qui accablent ce malheureux pays, & tous ceux où les mêmes principes avoient pénétrés ; maux qui s'introduiront dans tous les Etats où les sujets seront assez insensés pour chercher dans la révolte, contre les autorités légitimes, la réforme des abus de leur constitution.



Il conclut enfin son ouvrage (auquel, pour satisfaire le goût du peuple, il a donné la forme de dialogue,) par une description historique de la vie de l'infortuné Monarque, victime du délire de son peuple.— Plusieurs gravures, relatives aux faits principaux de la révolution, décorent cet ouvrage, dont la publication s'est faite à la foire d'automne 1793.

---

*LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE-NATURELLE  
D'UTRECHT, à tous les amis de la Nature.*

L'ÉTUDE de la Nature est aujourd'hui si généralement cultivée, qu'il seroit tout au moins superflu d'en entreprendre l'apologie. Tel n'est aussi point notre but. Nous voulons seulement chercher à rendre cette étude plus facile, en établissant un centre commun où les amateurs puissent trouver des lumières, les gens de l'art verser les leurs. Depuis long-tems un semblable établissement manquoit à cette ville, à ces Provinces, & les progrès des sciences naturelles n'ont pu qu'en souffrir.

Le public devra donc voir avec indulgence, nous osons même dire avec intérêt, la fondation d'une société, uniquement destinée à lui faire connoître les richesses que la nature a répandues sur ces heureuses contrées.

L'histoire-naturelle dans toute son étendue ; des vues générales & particulières sur cette belle science , des recherches propres à la faire contribuer au bien-être des hommes ou à leurs plaisirs , tel est l'objet de la nouvelle société. La description soignée des productions propres à ce pays , des observations sur leur histoire particulière , leur réunion dans un cabinet destiné à l'instruction publique , & , si les circonstances le permettent , des cours publics sur chaque partie de la science , mis à la portée d'un chacun , tel est le plan qu'elle croit le plus propre à remplir son but.

C'est sur un terrain presqu'en friche , mais très-fertile , que la société va travailler. Et quoique ce pays ait fourni de très-grands naturalistes , parmi lesquels il suffit de nommer un *Boerhave* , un *Swammerdam* , un *Leeuwenhoek* , un *Lyonet* , &c. on peut dire que son histoire-naturelle particulière est un champ tout-à-fait nouveau , un champ qui promet les plus riches découvertes. Cet attrait suffira sans-doute pour engager les amis de la nature à concourir , par tous les moyens qui sont en eux , aux succès de l'établissement qui vient de s'élever.

Les fondateurs de la société invitent donc les amateurs à leur faire parvenir tous les matériaux qu'ils croiront propres à former l'histoire-naturelle de ces provinces , & des exemplaires, des

échantillons de toutes les productions naturelles qu'ils pourront se procurer. Dès que ces matériaux seront suffisans pour former un volume, la société les donnera au public sous le titre d'*Actes de la société d'histoire - naturelle d'Utrecht*. Elle inscrira avec reconnoissance, à la tête de ces *Actes*, les dons de tout genre qu'elle aura reçus pour la formation de son cabinet d'histoire-naturelle; mais elle avertit qu'elle recevra avec une satisfaction plus particulière encore les productions propres à ce pays.

La société d'histoire-naturelle sera composée de deux ordres de membres; les *étrangers*, c'est-à-dire, tous ceux qui n'habitent point la ville où elle est établie, & les *résidans*, ou ceux qui y font leur domicile.

Mais comme elle ne veut rien donner à la vanité, aux distinctions de rang, elle prévient qu'elle ne recevra parmi ses associés que des personnes qui feront à même de concourir à ses succès, soit par leurs travaux, soit par des dons propres à enrichir son cabinet. Elle sera sur-tout sévère à cet égard pour les membres résidans: ils devront s'obliger à fournir au moins un mémoire, une suite d'observation ou de descriptions, chaque année, en joignant toujours aux descriptions un exemplaire des productions décrites.

Les membres *étrangers* ne seront reçus qu'a-

pres la communication d'un mémoire , de quelques observations ou descriptions , aussi avec un exemplaire des objets décrits , ou après un envoi conséquent d'objets d'histoire - naturelle. La société se réserve de prononcer , par la suite , sur le nombre de membres tant résidans qu'étrangers qu'elle croira devoir admettre dans son sein. Elle tiendra des séances générales & particulières. Tous ses membres pourront assister à celles-là. On décidera dans la première de ces séances combien de fois elles devront se convoquer par an ; on y lira habituellement des mémoires ; on y rendra compte de l'état de la société , de ses fonds , de son cabinet &c. ; & l'on priera chaque membre de proposer les vues qu'il croira propre à concourir au bien-être de l'établissement.

Tous les membres seront invités de communiquer à la société un Exemplaire des ouvrages d'histoire-naturelle qu'ils auront fait imprimer ; & , autant que ses fonds le lui permettront , elle acquerra les ouvrages les plus importants en ce genre ; ces ouvrages feront partie de son cabinet , & serviront , comme lui , à l'instruction publique. Ces dons ne seront pas inscrits avec moins de reconnoissance dans les *Actes* de la société.

Les membres résidans liront dans leurs assemblées particulières leurs mémoires , leurs observations ; & chacun d'eux sera prié de communi-

quer toutes les nouvelles découvertes d'histoire-naturelle qui feront parvenues jusqu'à lui, l'annonce des livres nouveaux en ce genre, &, s'il est possible, une analyse serrée de ce qu'ils contiennent. Les membres étrangers sont également invités à ce genre de travail. Le résidant, qui fera les fonctions de secrétaire, réunira toutes ces notices, & en formera un tableau qui sera lu à chaque séance générale. Ce tableau présentant ainsi l'exposé des découvertes qui auront eu lieu d'une séance à l'autre, instruira tous les membres de ce qui a été fait, dans les pays où la société aura des correspondans, pour les progrès de l'histoire-naturelle. Sous ce point de vue l'établissement de la société ne peut manquer de paroître très-intéressant.

La société se procurera les ouvrages périodiques qui s'occupent le plus de l'histoire-naturelle, en particulier le journal d'histoire-naturelle de Paris, & celui de physique. Ces journaux se trouveront à la disposition de tous les membres, d'après les réglemens particuliers qui seront faits à ce sujet.

Dès que la société aura acquis quelque consistence, elle s'occupera de l'établissement de cours public d'histoire-naturelle. Chaque branche sera traitée par un membre particulier, & l'on s'efforcera de donner à ces cours tout l'intérêt dont ils sont susceptibles. La contribution que cha-

que auditeur devra fournir, & que la société elle-même fixera, sera consacrée à ses établissemens, Cabinet, Bibliothèque, &c. Et des que les fonds seront suffisans, elle établira un démostrateur, dont l'occupation unique fera de donner à toutes les personnes qui s'adresseront à lui, les lumières qu'elles lui demanderont, sur la branche de l'histoire-naturelle dont elles s'occupent, & de leur fournir la vue du cabinet de la société.

La société cherchera à établir des correspondances dans les pays où ses membres n'en auroient point encore, dans la vue d'en tirer des lumières & des productions. Les membres pourront envoyer à la société les questions sur lesquelles ils désireroient d'être instruits; elle s'efforcera toujours d'y répondre par elle ou par ses correspondans; ce qui établira entre tous les associés une communication de lumières aussi agréable qu'importante.

Le but principal de la société étant de répandre le goût de l'histoire-naturelle, elle admettra à ses séances comme élèves, les jeunes gens qui montreront d'heureuses dispositions & un penchant décidé pour l'étude de la nature. Il suffira qu'ils soient connus & recommandés par un des membres résidans. Dès que la société les croira propres à contribuer à ses succès, elle s'empressera de les recevoir dans son sein.

Comme

Comme il pourroit arriver que des amateurs, qui ne seroient point membres de la société, désireroient d'assister à ses séances générales, il sera permis à chaque associé d'en faire entrer un sous son nom, & sous les cartes que la société délivrera à cet effet.

Toutes les personnes qui auront fait des observations intéressantes, des expériences curieuses, sur quelque production naturelle, sont invitées de les envoyer à la société, qui les consignera toujours avec plaisir dans ses *Actes*. Ces *Actes* deviendront ainsi un dépôt infiniment précieux, où l'on trouvera les matériaux les plus propres pour former l'histoire-naturelle de ces provinces.

La société se propose aussi de recueillir, autant qu'elle pourra, l'histoire des naturalistes que ce pays aura nourris dans son sein, & de rendre ainsi un juste hommage au mérite ignoré ou méconnu.

Elle se propose enfin de chercher à exciter l'émulation, en proposant régulièrement des prix. Elle demande pour le premier, consistant en une médaille d'or de la valeur de 20 ducats: *Combien l'étude de l'histoire-naturelle a-t-elle contribué jusqu'ici au bien public & particulier; ne pourroit-on pas rendre cette étude plus utile encore, & quels seroient les meilleurs moyens pour parvenir à ce but?* — On ne pres-

crit aucunes bornes à l'étendue des mémoires : ils peuvent être écrits en allemand, italien, hollandois, français & latin ; cependant la société invite les auteurs à écrire de préférence dans ces deux dernières langues. Le concours sera ouvert jusqu'au premier de Mars 1795. Les paquets doivent être adressés, francs de port, à MM. B. WILD & J. ALLHEER ; en écrivant sur l'adresse, *pour la société d'histoire-naturelle d'Utrecht*. Les auteurs n'écriront leur nom que dans un billet cacheté, attaché aux mémoires, & portant la même devise, ou la même lettre initiale, dont sera signée leur réponse à la question.

Utrecht le 16 Septembre 1793.

---

*Mr. DEVELAY, suffragant de la chaire de Mathématiques à Lausanne, à M. PICTET, Professeur de Philosophie à Genève, Membre de la Société Royale de Londres, &c.*

DANS la lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser le 13, & qui se trouve imprimée au dernier numéro du Journal de Lausanne, j'annonçois une nouvelle expérience hydrostatique, contredisant, en quelque sorte, une ancienne expérience du même genre, sans-cesse répétée. Voici ce dont il s'agit.



Pour prouver que les liquides pèsent, comme on dit, en eux-mêmes, ou dans leur propre élément, on prend un flacon vide & bouché, on le suspend avec un fil à l'un des bassins d'une balance, on le fait plonger dans une masse d'eau, puis on le met en équilibre avec un poids suffisant, placé dans l'autre bassin. Cela fait, on le débouche, il se remplit d'eau, & fait pencher la balance. Le poids qu'il faut ajouter dans le bassin opposé, pour rétablir l'équilibre, est précisément égal au poids de l'eau que le flacon peut contenir. D'où l'on conclut que l'eau pèse en elle-même, ou dans son propre élément, autant que dans l'air.

Jé conviens du fait ; mais, je combats le moyen par lequel on veut l'établir : car, si après avoir pesé dans l'eau le flacon vidé & fermé, on le casse en plusieurs pièces, & que l'on pese de nouveau toutes ces pièces dans l'eau, on obtient absolument le même résultat (\*).

Ce n'est donc pas l'eau qu'on pèse dans cette expérience : c'est un corps solide, dont la masse reste la même, & dont le volume varie ; du

---

(\*) Je me fers, au lieu d'un flacon de verre, d'un tube de laiton, qui se partage en deux, dans sa longueur, & qui est garni d'un couvercle à ci aque bout. Cette machine, d'une construction assez difficile, a été exécutée par Mr. *Develey le jeune*, artiste habile, & le *Paul* de notre ville.

moins relativement au liquide dans lequel il est plongé.

Or, l'on fait d'ailleurs, qu'un corps plongé dans un liquide, semble perdre de son poids une partie égale au poids du volume de liquide qu'il déplace. Et ce principe fournit l'explication de notre phénomène.

Quand le flacon est vide, le volume de l'eau déplacée est égal à la capacité intérieure du flacon, jointe à l'espace que le verre même occupe.

Quand le flacon est plein, & qu'il y a de l'eau qu'il contient communie avec la masse, qu'elle fait, pour ainsi dire, corps avec elle (\*), il n'y a plus de liquide déplacé qu'un volume égal à l'espace occupé par le verre.

Dans ce cas, le flacon perd moins de son poids; & l'on voit que la différence est précisément le poids de l'eau qui remplit la capacité intérieure.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lausanne le 29 Décembre 1793.

---

(\*) Si l'on veut boucher le flacon, quand il est plein d'eau, comment peut-on supposer alors que cette eau soit dans son propre élément ?

---

*LE TEMS, STANCES, à M. C\*\*.*

**R**APIDEMENT le tems s'envole ,  
 Et nos jours volent avec lui ,  
 Nos jours de tristesse & d'ennui :  
 Et c'est , hélas ! ce qui console.

Les plaisirs , les jeux , les amours ,  
 Instans heureux , douleur amère ;  
 Ce qui charme ou qui desespère ,  
 Tout par le tems finit son cours.

Ah ! profitons de la saison  
 De notre court pèlerinage :  
 Un clin-d'œil amène un naufrage ;  
 Un clin-d'œil ôte la raison.

Combien le cœur a de foiblesse !  
 Combien il a de repentir !  
 Pour être heureux dans le plaisir ,  
 Il faut y mêler la sagesse.

O bienheureux qui meurt enfant !  
 Il ne fait point l'apprentissage ,  
 De soucis , de maux , de tourment ,  
 Dans un monde faux & volage.

Hélas ! je voudrois comme lui ,  
 Avoir vécu , puis disparaître : -  
 Ce qui console mon ennui ,  
 Est de voir dépérir mon être.

Ainsi , dans mes plaintifs accents ,  
 Parloit ma muse , jeune encore :  
 L'amitié , que mon cœur a jore ,  
 Forma des plaintes sur mes chants.

A la voix de l'enchanteresse  
 Je sentis renaître mon cœur :  
 O Tems ! emporte ma tristesse ;  
 J'ai connu l'instant du bonheur.

R . . . . .

*L'Enfant & le château de cartes.**Fable.*

**U**N enfant s'étant empressé  
 D'occuper d'un brelan le tapis inutile ,  
 Des cartes qu'on avoit laissé  
 Construisoit un château fragile :  
 Déjà , voyant son bâtiment très-haut ,  
 Sa joie devient inexprimable ;  
 Dans son transport il fait un faut....  
 Adieu l'édifice admirable !  
 O désespoir ! ô désolation !  
 Rien , d'abord n'est égal à son affliction ;  
 Mais bientôt reprenant patience & courage ,  
 Il se remet à son ouvrage  
 Avec plus de précaution.  
 Ses doigts craintifs ne touchent plus qu'à peine ;  
 Il évite la table ; il retient son haleine ;  
 Et fait si bien qu'il finit son château ,  
 Qui cette fois est bien plus beau.  
 Qu'arrive-t-il à le château fort solide ,  
 Déjà le marmot en est las ;  
 Ce passe-tems lui devient insipide ,  
 Et lui-même il le jette à bas.  
  
 O toi , qui du destin accuses l'inconstance ,  
 Tu ne vois pas que ta légèreté  
 Avec son instabilité  
 Est sans cesse d'intelligence :  
 Ton cœur est bientôt dégoûté  
 D'une facile jouissance ;  
 Et le plus solide projet ,  
 Si du fort il n'est le jouet ,  
 Il le devient de ton inconséquence.

*Question proposée en société.*

**S**I trop jaloux de voir Climène aussi parfaite  
 Un Dieu vouloit lui ravir à jamais  
 Ou son bon cœur, ou ses attraits,  
 Que le choix dépendit de ton ame inquiète,  
 Dis-nous, de ces deux biens lequel tu céderois ?

*La Réponse au Numéro prochain.*

*Explication de l'Énigme, du Logogriphe, de la  
 Charade, du Journal précédent.*

Le mot de l'Énigme est *secret* ; celui du Logogriphe est *anon*, où l'on trouve *anon*, *non*, *on* ; celui de la Charade est *poisson*.

Le mot du Logogriphe du N°. 52 de l'année 1793, a été oublié dans le 1<sup>er</sup> Janvier ; le mot est *charpie*.

*E N I G M E.*

**J**E suis un animal qui jamais ne frissonne ;  
 Je marche sur trois pieds & n'ai point de consonne.

*L O G O G R I P H E.*

**L**E C T E U R, je suis fort grand, & je n'ai que cinq pieds,  
 Ce qui n'est point contradictoire.  
 Vous trouverez en moi, si vous m'étudiez,  
 La divinité du Grimoire ;  
 Ce que le Français fuit le plus exactement ;  
 Ce qu'on donne aux enfans quand ils viennent de naître,  
 Ce qui pour bienfaisant doit nous faire connoître,  
 Un pronom possessif qui plaît assez souvent ;  
 Enfin ce qui par fois termine un bâtiment.

## C H A R A D E.

L'AUTOMNE finissant , laisse voir mon premier  
 Au visage vermeil , d'un bras robuste & ferme  
 Remplir , & tour-à-tour écouler mon dernier :  
 N n tout est l'instrument aussi bien que le terme ,  
 Des plus nobles plaisirs d'un peuple en liberté ,  
 Qui n'a ni Dieu , ni Roi , ni de propriété.

*Annonce de Livre.*

*L'exemple de la France , avis aux Anglois & autres nations*, publié d'après la seconde édition de l'ouvrage de M. Arthur Young, avec quelques remarques. (Prix 24 sols de France ) Bruxelles, chez *Emanuel Flon*. Se trouve chez M<sup>rs</sup> *Durand, Ravel & Comp.* à Lausanne.

Ce petit ouvrage, qui n'est point une traduction ni complète ni littérale du livre de Mr. Young, dont nous avons donné une notice dans le Journal de Janvier, réunit sous un même coup-d'œil ce qui dans le livre du célèbre Anglois peut être à l'usage de toutes les nations; & l'auteur de cette brochure la termine par des Réflexions qui, en servant de développement & d'applications des principes de M. Young, prouvent clairement que si la possibilité d'un gouvernement démocratique peut exister, ce ne peut être que sous des conditions difficiles à réunir, que Rousseau souvent cité sans l'avoir lû, ou sans le comprendre, conclut qu'il n'y a qu'un peuple de Dieux auquel la démocratie puisse convenir.

## E R R A T A

Das l'E igme du mois de Janvier on a mis *Et* fille ne  
 tient que de moi lisez *Et* telle ne tient

*AMURATH ou l'ANNEAU DE SINDARAC.**Conte Indien ; traduit de l'anglois.*

QUE les hommes livrés à leurs passions apprennent à les vaincre , & que le bonheur soit le prix de leurs efforts. Tel étoit le souhait que formoit Amurath , sultan d'un Royaume de l'Inde , parvenu à la sagesse par l'adversité : il désiroit que son exemple instruisit les autres hommes , & il leur racontoit l'histoire des merveilles de sa vie.

L'ange de la mort avoit fermé les yeux de mon père *Abradin* ; je lui succédaï dans ma dix-huitième année. Je fus plus effrayé dans les premiers momens de sa perte, du fardeau que m'imposoit ma naissance , qu'ébloui de l'éclat du trône ; ma douleur adoucissoit mon caractère ; la flatterie n'avoit point encore trouvé le chemin de mon cœur. Uniquement occupé de l'auteur de mes jours , ma mémoire se retraçoit sans cesse mon père mourant ; je croyois le voir, entendre sa voix défaillante me recommander au Ciel , & j'imaginois même sentir sa main chérie pressant encore la mienne à son dernier moment.

Entièrement à ma douleur, je passois mes jours confiné dans mon appartement. Un soir que j'en sortis, pour rendre mes hommages aux manes de mon pere , je me prosternois sur sa

tombe , des larmes filiales inondoient mes papieres ; tout-à-c up je me fens frapper sur l'épaule avec une baguette : je leve les yeux ; j'aperçois un être dont les regards répandirent la plus vive lumière , & duquel la barbe avoit l'éclat & la blancheur de la neige. Je fuis, me dit-il, le génie *Sindarac*, l'ami de ton père *Abradin*, qui fut la terreur de l'ennemi, les délices de son peuple, dont le fourire semblable à l'éclat d'une belle matinée, répandoit l'allégresse, & dont un regard sourcilieux étoit plus terrible que l'ouragan précédant la tempête. Soumets-toi à ma puissance, & ton sort ressemblera au sien.

Je me prosternai a ces mots devant le Génie : à ce témoignage de ma docilité, il me mit au doigt de la main gauche une bague d'un rubis très-foncé, & brillant d'un éclat peu ordinaire. » Cette bague, me dit le Génie, t'in-

» traira des bornes du bien & du mal ; par elle

» tu feras à même d'apprécier le l ut & la nature

» de chacune de tes act'ons. Sois attentif à ses

» avertissemens secrets, & dél'ste-toi de ce que

» tu as dessein de faire, du moment ou la ba-

» gue te pressant le doigt, le rubis pâlera ; car

» fois sûr qu'elle ne t'avertira que lorsque tu

» transgressera les loix de la justice ; ainsi con-

» sidére-la comme le gage de ta gloire & de

» ton bonheur, & porte-la constamment ».



Le don que me faisoit le Génie , me pénétra de reconnoissance ; mais ma surprise de son apparition ne me permit pas l'expression de mes sentimens : Sindarac remarqua mon trouble & s'éloigna de moi avec un doux fourire,

Très-circonspect dans le premier mois qui suivit cette aventure, je veillois tellement sur moi-même, que je ne reçus aucun avis de ma bague ; je commençois à douter presque de sa vertu. Distrait par quantité d'objets, ma douleur s'affoiblit, je m'appliquai aux affaires ; cependant la jeunesse de ma Cour se plaignoit d'une trop longue interruption dans les plaisirs. Je me prêtai à ordonner une chasse aux lions ; mais arrivé dans la plaine, mon ancienne ardeur pour cet exercice se réveilla, je m'y livrai avec toute la fougue de la jeunesse ; & la chasse étant aussi longue qu'infructueuse, je revins à mon Palais mécontent & harrassé.

Je rencontrai, en entrant au ferrail, un petit chien qui avoit appartenu à mon père : peu disposé à partager la joie qu'il me marquoit de mon retour, importuné de ses caresses, je lui donnai, dans mon dépit, un coup de pied si violent, qu'il eut à peine la force de se traîner sous un sofa de l'appartement, ou il fut se cacher. Aussitôt la bague pressa mon doigt, & en y portant la vue, je m'apperçus qu'elle avoit perdu de son éclat.

L'étonnement & le regret que j'éprouvai à cet aspect, firent bientôt place à d'autres sentimens. " Quoi ! m'écriai-je avec indignation, le Sultan Amurath, duquel mille rois sont tributaires, qui dispose à son gré de la vie de différens peuples, n'ose frapper un petit chien sans encourir le reproche d'avoir transgressé les loix de la justice !" A cette réflexion mon doigt fut ferré de nouveau, & le rubis pâlit encore ; au même instant un violent coup de tonnerre se fit entendre, les voûtes du palais en furent ébranlées, & Sindarac se présenta à mes yeux.

» Amurath, me dit-il, pourquoi te rendre  
 » coupable en maltraitant un être doué comme  
 » toi, par l'Être suprême, de la double faculté  
 » du plaisir & de la peine ? M'allégueras-tu  
 » peut-être ta puissance & la foiblesse ? Je pour-  
 » rois donc aussi te faire sentir ma supériorité.  
 » Cependant je n'en use pas ainsi, parce que  
 » ma bonté règle ma puissance, & parce qu'un  
 » avis salutaire peut encore te corriger. Sois donc  
 » moins prompt à te livrer à ta colère, à ton  
 » humeur, ou crains que ma bonté même ne  
 » me porte à sévir contre toi, seule ressource  
 » qui reste lorsqu'on méprise les reprimandes  
 » & les châtimens ».

Troublé, confondu, par les reproches du Génie, je tombai à ses pieds. Reprenant alors la parole d'un ton moins courroucé : " N'at-

„ tends pas, me dit il , que pour satisfaire ou  
 „ ton orgueil ou ta curiosité , je t'apparaisse en-  
 „ core : compte sur mon amitié , & confie-toi  
 „ à la bague que tu as reçue de moi ”.

La chasse ayant été l'occasion de ma faute , je n'y retournai plus , & me livrant à d'autres plaisirs , j'invitai les Seigneurs de ma Cour à un banquet somptueux , accompagné de musique & de danse : voulant jouir d'un plaisir nouveau , j'en bannis toute étiquette , en déclarant que j'entendois que les convives me traitassent ce jour-là comme leur égal , & non comme leur Souverain. Pour animer la conversation pendant le repas , j'encourageois leur plaisanterie en m'abandonnant à toute la vivacité de mon imagination. Mais en mettant de côté tout ce qui appartenoit au Monarque , je n'avois pas , en effet , assez de vraie grandeur d'ame pour mépriser ce que je semblois dédaigner. Je jouissois de la déférence volontaire qu'on me témoignoit , & je fus secrètement offensé qu'Alibec , mon visir , qui s'efforçoit à engager les convives à jouir de la liberté que j'avois accordée , leur en donna lui-même l'exemple.

Choqué de ce procédé , quoiqu'Alibec mérita plus qu'aucun autre mon estime , je le choisiss pour l'objet de mes railleries. Trompé d'abord par ma feinte condescendance , & se croyant sûr de mon approbation par la conduite qui lui at-

tiroit ma colère, il fut aussi chagrin que confondu, lorsqu'il s'aperçut que je cherchois en effet à le rendre méprisable : déjà je jouissois de sa peine, je triomphois de mes lâches succès; soudain ma bague me ferrant le doigt, je la vis changer de couleur. Mais quelques-uns de mes courtisans ayant découvert & secondant mes intentions, satisfaisoient à la fois ma vanité & mon ressentiment; & m'efforçant à écarter dans le vin les avis importuns que me donnoit ma bague, mes sarcasmes devinrent plus amers, la contenance d'Alibec annonçoit l'augmentation de sa détresse : ma bague m'avertit encore, je n'en tins compte; alors le visir poussé à bout, se défendit enfin, & de façon à prouver qu'il avoit eu jusques là pitié de ma foiblesse. Ses réparties furent si piquantes, que recourant à l'invective, je devins outrageant. Cependant Alibec s'efforçant à sourire, pour déguiser la peine qu'il éprouvoit : "Amurath, me dit-il, si le Sultan favoit qu'après avoir invité vos amis à se livrer à leur gaieté dans le festin que vous leur donnez, vous avez, non content de vous arroger sa puissance, outragé ceux qui ne pouvoient savoir que vous vous offenseriez d'être traité amicalement & familièrement, vous encourriez, j'en suis sûr, la disgrâce de ce Prince."

Ce sarcasme mordant que je provoquois depuis long-tems chez un homme échauffé par le

vin, me mit en fureur : la rage dans l'ame, je m'élançai vers lui pour le percer de mon poignard, lorsque ma bague me pressant fortement le doigt, me força à un retour sur moi-même ; & ce ne fut pas sans quelque é notion que je remarquai que sa couleur étoit devenue tout-à-fait blanche : mais loin de veiller sur moi-même pour éviter à l'avenir de semblables reproches, je me tranquillifai, en me rappelant que le Génie ne m'allarmeroit plus par sa présence. Dès ce moment, ma conduite devint de jour en jour plus irréguliere, les avis de la bague toujours plus répétés, quoique moins puissans, jusqu'à-ce qu'enfin je m'y familiarifai tellement, que je cessois même de m'appercevoir de ses avis.

Mes courtisans ne tardèrent pas à reconnoître que je voulois être flatté : je fus donc encensé, & je récompensois mes flatteurs tantôt par des places, tantôt par des pensions. Je remis le gouvernement de mes Royaumes à de petits tyrans qui opprimèrent les Peuples. Je ne m'occupai que de mon ferral, & je le remplis de femmes, avec lesquelles je m'abandonnois à la volupté & à la mollesse. Jusques-là toutefois mes mains étoient pures de sang, & je n'avois pas encore cherché à jeter du ridicule sur les loix que je négligeois d'observer.

Mon ressentiment contre Alibee, quoiqu'in-

juste, étoit inflexible, & dégénéra enfin dans une haine implacable. Je le retins cependant à ma Cour, dans le dessein de l'abreuver à loisir des outrages que je lui préparois.

Ce Prince avoit une fille nommée *Selima*, destinée à être mon épouse par le choix de mon père : la mort de celui-ci avoit retardé notre mariage. J'étois peu disposé à élever *Alibec* au rang de mon beau-père ; néanmoins fort touché des charmes & de l'esprit de *Selima*, je formai le projet de la séduire, très-résolu à la charger d'affronts, sitôt que ma passion seroit satisfaite : mais la vertueuse résistance de *Selima*, ses larmes, ses reproches s'opposant à ma victoire, ma haine contre *Alibec* s'accrut encore. Je regardois mon manque de réussite comme le triomphe d'un esclave dont j'avois juré la perte. Sa fille me paroissoit le juste instrument de son déshonneur, & mes desirs retenus jusques-là par une sorte de tendresse, devinrent si effrénés, que ne pouvant plus rien espérer de la séduction, je résolus d'employer jusqu'à la violence pour satisfaire ma brutale passion.

L'infortunée *Selima* fut aussitôt transportée par mon ordre, dans un appartement du ferraillage ; je m'y rendis moi-même à minuit, par une porte secrète. Quel fut mon trouble, lorsque je n'y trouvai pas ma victime ! — Ma rage fut poussée à un tel point, qu'au lieu de me retirer

& de laisser ignorer que j'avois été trompé dans mes vues, j'appellai les femmes de Selima, & je leur demandai, avec l'accent de la fureur, ce qu'elle étoit devenue : muettes, interdites de crainte, elles gardèrent le silence : je réitérai ma demande, en les menaçant du dernier supplice, & j'appellai à grands cris les ministres de la mort. Alors se prosternant à mes pieds, elles me dirent unanimément, qu'elles ignoroient où étoit leur maîtresse ; qu'en la quittant pour aller se coucher, elles l'avoient laissée seule & pensive, assise sur un sofa, & que depuis leur sortie, personne n'étoit entré dans son appartement. En déconcertant mes mesures, cet événement ne changea rien à mes projets : je remplis mon Palais de trouble & de terreur, espérant retrouver Selima. Mes efforts furent vains ; je me vis réduit à me retirer sans pouvoir obtenir aucune lumière sur son sort ; mon esprit se perdoit dans mille conjectures. Les fenêtres de son appartement étoient ouverte ; elle avoit pu s'échapper par-là ; peut-être quelqu'un de mes esclaves, plus heureux que moi.... Cette idée redoubla mon supplice ; mille autres, toutes aussi vagues, le rendoient insupportable, & je ne trouvois de consolation que dans celle de faire servir l'absence de Selima, de prétexte pour me venger d'Alibec.

Des le matin suivant, je donnai l'ordre de

l'arrêter; il fut conduit en ma présence : j'allois lui parler, mais se prosternant devant moi, il prévint en ces termes, l'accusation que je comptois former contre lui. „Puiffe, dit-il, le  
 „ sultan Amurath, dont l'ange de la mort sert la  
 „ colère, jouir à jamais du fourire du ciel! Puiffe  
 „ le trépas terminer les jours du malheureux  
 „ Alibec! Mais que mon Maître épargne Selima,  
 „ qu'il laisse en paix l'esclave qui ne trouve  
 „ plus grace devant ses yeux”. Ma fureur à ces mots ne put se contenir. Comment, m'écriai-je, oses-tu demander que je te rende ta fille, lorsque tu l'as toi-même enlevée; toi dont ma justice auroit dû des long-tems finir le cours de ta criminelle vie? Mais si tu ne me rends Selima dans une heure, n'espère aucun pardon, & résous-toi à la mort. „Que le plus puissant Monarque de l'Orient, répondit Alibec, ne se permette point de se jouer du malheur du foible; mais si notre mort est résolue, qu'il ne nous prive pas du moins du bonheur de mourir ensemble”.

Très-convaincu par ce que je venois d'entendre, qu'Alibec croyoit que j'avois Selima en mon pouvoir, & que j'avois juré sa perte, je persistois à vouloir qu'il me livrât sa fille; & avant de le congédier, je lui intimai de nouveau l'ordre de la remettre en mon pouvoir, sous peine de mort.



Durant cette fuite d'événemens, ma bague avoit en vain rempli son office ; mais dans cet instant elle me ferra le doigt si violemment, que je fus obligé d'y faire attention. Je me retirai plein de dépit. » Quel est donc mon dessein, me dis-je ? Quoi ! Amurath ne seroit qu'un malheureux esclave, asservi à un tyran invincible ! Mon autorité royale est restreinte par un être malveillant, qui par des avis continuels, transforme en crime chaque action de ma vie. Gémirai-je encore long-tems sous ce joug insupportable ! Cette bague maudite est le signe de ma servitude & l'instrument de mon déshonneur. Le Génie dont je la tiens, occupe peut-être maintenant quelque point dans l'atmosphère, ou fait rouler quelques planètes sur son orbite, ou ébranle, par de violentes secousses, quelques terres éloignées ; mais assurément il a un emploi plus important que de veiller sur moi : peut-être même n'a-t-il imaginé ce talisman que pour me priver de la jouissance de quelques biens dont il prétend jouir exclusivement. Je sens que tous mes desirs sont contrariés, & le vrai bonheur réside dans leur contentement”.

J'avois à peine cessé de parler, quittant ma bague, je la jettai par terre avec un mépris mêlé d'indignation. Au moment même, l'air s'obscurcit & un nuage se forma sur ma tête. La foudre

en fortit, & Sindarac m'apparut au milieu des éclairs. A son aspect je restois immobile & en silence ; un froid glacé se glissa dans mes veines, & mes cheveux se hérissèrent. Je n'eus ni la force de conjurer sa colère, ni celle d'avouer mon crime, & j'entendis, sans l'interrompre, la terrible sentence qu'il prononça contre moi, avec calme & dignité. " Vous vous êtes, me dit il, „ dégradé de la dignité d'homme, autant que „ cela vous a été possible : c'est pourquoi vous „ ne conserverez plus une forme qui dément „ votre nature, & votre exemple ne prêchera „ plus le vice." A ces mots Sindarac me toucha de sa baguette, & pendant que le son de sa voix résonnoit dans les airs, je me trouvois tout-à-coup au milieu d'un désert, métamorphosé en monstre, dont la moitié du corps avoit la forme d'un loup & l'autre moitié celle d'un bouc. Dans cet état je conservois avec mes facultés intellectuelles, le souvenir de tous les événemens de ma vie. Mais mes passions devinrent féroces, & m'abandonnant a toute ma fureur, je me roulois sur le sable, puis je traversois rapidement le désert pour me fuir moi-même. Tantôt me livrant à ma rage, tantôt au plus affreux désespoir, je vomissois mille imprécations contre le Génie, ou je me maudissois moi-même pour m'être rendu indigne de son amitié.

Une agitation si violente épuisa en peu de

tems toutes mes forces : je me traînois dans un antre que j'apperçus près de moi , & j'y tombai dans une espèce d'anéantissement. Je m'endormis à la fin ; mais le sommeil, loin de prolonger cet intervalle de repos , y mit fin en me retraçant l'apparition du Génie & sa terrible sentence : je m'éveillai sans être délassé , & tourmenté par la faim , il me fallut chercher ma proie ; & si quelque chose avoit pu soulager mon horrible situation , c'eut été avec l'espoir de trouver de la nourriture , celui de faire retomber sur les animaux, que je m'apprêtois à dévorer, une partie des maux que j'endurois : car en m'affligeant d'avoir été puni , je n'avois aucune répentance de mes crimes ; & m'imaginant que Sindarac ne pouvoit ni diminuer ni adoucir mes souffrances, il n'y avoit ni crainte ni espoir qui put m'empêcher de suivre mon penchant à la vengeance & à la cruauté. Mais tandis que je méditois la destruction des autres , je tremblois que quelque monstre plus fort que moi ne me dévorât moi-même.

Au milieu des divers tourmens que j'éprouvois, j'entendis tout-à-coup les aboyemens des chiens, les hennissemens des chevaux , les cris des chasseurs ; & tel est l'amour de la vie que , si malheureuse que fut la mienne, mon cœur défailloit, je ne pouvois me cacher , & j'étois trop foible pour fuir ou pour leur résister ; je m'arrêtois.

réfolu de les attendre : étonnés à ma vue , ils parurent héfiter s'ils s'avanceroient ou non ; mais un efclave jettant un filet fur moi , ils me traînèrent a la ville. J'entrois dans la capitale de mon empire au milieu des clameurs d'une populace empreffée , qui la veille auroit redouté ma vue : plus loin j'entendis une musique brillante ; des hérauts approchèrent , & Albec fut proclamé fouverain en ma place. La pompe de la cérémonie ayant attiré la multitude , je me vis en un instant abandonné. Enfin je fus conduit à la ménagerie royale , pour y être gardé avec d'autres animaux.

Arrivé à la ménagerie, j'y fus confié à la garde d'un efclave noir, que je ne me fouvenois point d'avoir vu. Après qu'il m'eut donné de la nourriture & que j'eus recouvré mes forces, il reconnut en moi un tel fond de férocité, qu'il me laiffoit jeûner plufieurs heures avant de me donner ma pitance ; furieux de ce retard & oubliant ma dépendance , je rugiffois horriblement dès qu'il m'approchoit : ma rage le porta à joindre les coups à la faim, pour me dompter & pour prendre fur moi l'afcendant que fa charge exigeoit. Ainfi employant tour-à-tour les coups & la faim jufq' à ce que la crainte & la foibleffe euflent corrigé ma férocité , je devins plus traitable , & cette douceur , effet de la contrainte dans fon origine , me devint peu à peu habituelle.

Mon gardien alors me traita moins durement; j'essayai de lui témoigner quelque gratitude : flatté de ma soumission & jaloux de prouver le succès de sa méthode, il se hasarda à me caresser en présence de ceux qu'amenoit la curiosité : bientôt une forte d'amitié s'établit entre lui & moi. Un jour qu'il me donnoit à manger, un tigre nouveau venu dans la ménagerie ayant renversé la barrière qui nous séparoit, s'élança sur lui pour le mettre en pièces; aussi-tôt je saisis cette bête farouche à la gorge & je la terrassois; aidé de mon secours, le gardien eut le tems de tirer son poignard, dont il perça le tigre; puis se retournant vers son libérateur pour le caresser, il tressaillit soudain d'étonnement en voyant que je n'étois plus un monstre, mais un chien.

Frappé moi-même de cette métamorphose, j'en profitois, & je sortis de ma prison. Je considérois cette nouvelle transformation comme une récompense de ma fidélité, & je ne fus peut-être jamais aussi heureux que dans les instans qui suivirent cette mutation. Je recouvris ma liberté; je réfléchis qu'elle ne pouvoit plus m'être ravie, & je me flattois enfin, qu'ayant sous cette nouvelle forme quelques-unes des qualités qui distinguent l'homme, je serois plus caressé par eux que les autres animaux. Ces motifs de joie s'évanouirent néanmoins bientôt, par le sou-

venir de la dignité ou j'avois été élevé auparavant. Mais je ne laissois pas que de remercier le Génie qui venoit de me rapprocher, pour ainsi dire, de ma première existence. Comme animal, je lui témoignois plus de gratitude pour un adoucissement de punition, que je ne lui en avois marqué quand il m'avoit offert le comble de la grandeur & de la félicité. Quiconque n'a pas connu l'infortune, ne peut convenablement apprécier les faveurs du ciel.

Mon esprit un peu calmé, je désirois voir mon ferrail, & suivant un émir, que je savois être l'ami d'Alibec, je parvins en sa présence. Le lieu, les personnes, un retour sur mon état passé & présent, me jetterent dans le plus grand trouble: je me rendis au jardin sans être remarqué, & je me couchai à l'ombre d'un amandier, pour m'abandonner à mes réflexions; car quelque mélancolique qu'elles fussent, je ne voulois point les écarter de mon esprit, & je m'y livrai sans contrainte, lorsqu'un petit chien, le même que j'avois maltraité au retour de ma chaise, accourant à moi, me combla de ses caresses. Emu & touché de ces témoignages d'amitié: quoi! m'écriai-je, tu me reconnois sous cette forme! tu es toujours fidele à ton maître! quoiqu'il soit retranché de la société du genre-humain, tu lui conserves encore une affection qu'il a repoussée! Ce pardon généreux de l'injure

l'injure , cette amitié inébranlable , est-elle donc au - dessous ou au - dessus de l'homme ! Plein de ces réflexions , j'allois rendre careffes pour careffes au petit chien , lorsqu'Alibec entra dans le jardin & ordonna de m'en chasser.

J'appris en retournant au ferrail , qu'on avoit trouvé dans mon appartement un corps semblable au mien , & qu'Alibec avoit été choisi par le peuple , d'une voix unanime , pour être mon successeur. Mais il ne me fut pas possible d'obtenir aucune lumière sur Selima : tout ce que je pus découvrir , c'est que son appartement étoit occupé par une autre. Je me trouvois mal par-tout où j'étois , & cédant au desir de courir , je sortis un soir du jardin , & après avoir marché jusqu'à minuit , je m'endormis sous un sycamore.

A mon réveil , je contemplois avec surpise une muraille de marbre , qui paroïssoit s'élever jusqu'aux cieux , & des portes sur lesquelles étoient sculptés tous les emblèmes du plaisir. L'inscription suivante étoit gravée en lettres d'or au-dessus du port. il » *C'est ici qu'on*  
 » *jouit d'une liberté & d'un bonheur sans bor-*  
 » *nes. Les goûts de la nature ny sont point*  
 » *contrariés par la religion , ni la volupté ef-*  
 » *frénée par l'œil aîstère de la vertu. Qui que*  
 » *tu sois , la porte s'ouvrira à ton seul desir.*  
 » *Entre donc , & sois heureux !'*

A cette lecture, mon cœur fut agité des mouvemens les plus tumultueux ; mais mes desirs se calmerent bientôt par la réflexion que je n'avois plus la forme humaine. La curiosité cependant me poussa à entrer ; la porte s'ouvrit, & se referma à l'instant même sur mes pas.

J'étois à peine entré, que tous les excès s'offrirent à mes yeux, & avec eux toutes les horreurs & toutes les souffrances de la misère : on voyoit au premier aspect, que tous les habitans de ce lieu étoient travaillés par quelque maladie : souvent on rencontroit des figures portant l'empreinte de la fureur ; on n'appercevoit çà & là qu'yvresse & débauche. Le viol, l'assassinat, la prostitution & les querelles étoient les seuls objets que les rues & les maisons présentaient aux regards.

Voyant que je ne pouvois retourner en arrière, je m'avançois d'un pas timide & circonfpect ; car j'étois persuadé que je n'échapperois aux outrages qu'en évitant la rencontre des méchans, dont aucune loi ne peut réprimer le penchant au mal, & je reconnus, mais trop tard, que le vice trouve enfin son châtement en poursuivant le bonheur.

Comme il étoit déjà tard, je me déterminai, pour passer sûrement la nuit, à quitter la route publique : une maison parut m'offrir un asile, elle étoit entourée d'un fossé ; je le passai à la



nage , & je me retirai dans un coin du jardin. Le bruit de la danse & le son des instrumens vint alors réjouir mes oreilles ; mais un moment après , j'entendis les transports de la rage , les cris de la terreur , les lamentations du désespoir. Bientôt on jeta par la fenêtre de la chambre à manger , de la venaison. Ce mets tomba à mes pieds : j'étois à jeun depuis ma sortie du ferrail ; je me félicitois de ce hasard heureux en apparence. Quand je fus rassasié , je me couchai , en attendant le jour avec espoir & crainte. Mais peu d'instans apres , quelques personnes sortirent de la salle du festin avec des flambeaux , & se mirent à chercher la venaison qui avoit été jettée : ne la trouvant pas , ils conclurent que je l'avois mangée. On me saisit , je fus conduit dans la chambre. Je ne savois que conjecturer de cette aventure , ignorant si j'étois un objet de haine ou d'amitié. Un instant suffit pour éclairer mes doutes. La conversation des convives m'apprit que ces viandes que j'avois mangées , étoient présumées empoisonnées , & les effets du poison ne pouvoient tarder à se faire sentir. En attendant , toutefois qu'il put agir , on m'enferma dans une chambre , où j'eus tout le tems de réfléchir avec douleur & tremblement sur la déplorable issue du repas que je venois de prendre. Au milieu de ces agitations , une vive lumière remplit tout-à coup la chambr

bre, & le Génie m'apparut. Rempli de confusion, je me traînai vers lui, mais non sans quelque espoir en sa bonté. "Dans peu de momens, dit-il, l'ange de la mort va t'enseigner que les besoins de la nature ne peuvent être satisfait sans danger, là où règnent les appétits défordonnés du vice. Ta faim demandoit de la nourriture; mais la vengeance du libertinage a empoisonné les mets que tu as pris". A ces paroles, mon sang se glaça dans mes veines. Je reconnus ma folie, & j'eus horreur de moi-même. Mais au moment où je voulois exprimer mes vifs regrets, je tombai dans les angoisses de l'agonie; mes yeux s'éteignirent; j'éprouvai des convulsions affreuses, & j'expirai.

L'étincelle subtile du feu immatériel dont mon corps étoit animé, en sortit à l'instant pour animer une colombe. Il m'est impossible d'exprimer le plaisir que je ressentis, en me voyant sous cette forme nouvelle. Je regardois mes ailes non-seulement comme un moyen de salut, mais encore comme une faveur de Sindarac, auquel j'avois sincèrement le desir de plaire. Je pris sans délai mon vol par la fenêtre, & dirigeant ma route vers la muraille par laquelle j'étois passé, je décidai de la franchir, dans l'intention de fuir pour jamais des lieux où le crime & la perfidie étoient à côté des plaisirs & de la volupté. Mais quand j'arrivai vers

la muraille, j'entrai dans une région fulphureuse, qui me suffoqua si vivement, que mes ailes pouvoient à peine me soutenir. Il étoit environ minuit, & je m'abattis près d'un souterrain, où je crus appercevoir quelques foibles rayons de lumière. J'y entrai sans allarmes; car cette caverne sembloit plutôt la retraite de la pénitence que l'asile de la volupté. Cependant, dans la crainte que le bruit de mes ailes ne me découvrit à celui qui l'habitoit, je m'avançai prudemment sur mes pieds. A mesure que je fus plus avant, le souterrain s'élargit, & à la clarté d'une lampe suspendue à la voûte, je découvris un hermite qui écou-toit une jeune fille, & qui paroissoit fortement ému de tout ce qu'elle lui racontoit. L'hermite m'étoit inconnu; mais cette jeune fille, oh surprise agréable! ç'étoit Selima. Aux transports que me causa sa vue, succéda le res-souvenir des efforts que j'avois employés pour la corrompre: j'eus horreur de moi-même, & je me réjouis de ce qu'elle avoit su les rendre inu-tiles. Plein d'impatience & de curiosité, j'aspi-rois, pour ainsi dire, chaque parole qui sortoit de sa bouche. Un soir, (dit-elle, en continuant son récit,) qu'Amurath venoit de me quitter, après avoir employé tous les moyens de séduc-tion, je restai seule; mais ses témoignages de tendresse avoient tellement égaré mon imagina-

tion, que je ne fautois me rappeler sans rougir, des combats que j'éprouvai entre mon devoir, mon ambition & mon goût pour le sultan : Pourquoi, m'écriai-je, lorsque mon père a fait échouer mon mariage, par un excès de présomption, n'accepterois-je pas les avantages qui me sont offerts ? Pourquoi la rigidité de la vertu ne céderoit-elle pas à la voix impérieuse de la nature ? A ces mots, je me vis enveloppée d'un nuage, emportée rapidement dans les airs ; & lorsque le nuage disparut, je me trouvai au bord d'un canal, qui entourait un magnifique édifice & un vaste jardin : je vis plusieurs personnes le long du canal ; à l'indécence de leur maintien, je ne pus me défendre d'une sorte d'effroi. Plus loin, j'aperçus deux hommes se battant en duel pour une femme. Bientôt la foule qui les regardoit se porta de mon côté ; la terreur s'emparant de mon ame, je promenois rapidement mes regards autour de moi, pour tâcher de découvrir quelque endroit où je pusse me retirer. Une personne richement vêtue s'aperçut de mon embarras, & m'invita d'entrer dans la maison que le canal entourait. Je m'y rendis avec joie ; mais elle fut bientôt troublée, car quoiqu'on m'y reçut bien, je me voyois dans un lieu de prostitution, entourée de viles créatures, cédant à tous leurs penchans, & pour lesquelles rien n'étoit sacré ; je

me vis en un instant au milieu d'une troupe de femmes dont la présence me couvrait de confusion. Quoique je ne répondisse en aucune manière aux avances de l'homme en la puissance duquel ma malheureuse destinée m'avoit mis, ces femmes devinrent jalouses de ses attentions pour moi. Les efforts qu'il faisoit pour me distraire du chagrin où il me voyoit plongée, étoient vains. Sur mon refus de danser, il ordonna à la musique de jouer; mais mon ame accablée de tristesse, ne prenoit aucune part à cet amusement. O ciel! me disois-je, que ta justice est lévere! Tu transportes dans des lieux où l'on foule aux pieds toutes les loix de l'honneur & de la décence, ceux qui ont conçu des desirs criminels! Qui me sauvera de ma propre folie? Qui protégera ma vertu contre une licence effrénée? — Comme je parlois ainsi, un être invisible m'encouragea en ces termes: „ La vertu a des amis puissans, profite seulement de leur secours, & tu seras sauvée”. Ces paroles me rassurèrent, & j'attendis avec joie & confiance le secours promis, que je sentojs mériter par mes regrets, d'avoir un moment hélicité entre la vertu & le vice.

On se mit à table: la plus considérable des dames me servit de la venaison; mais j'entendis encore la voix amie m'avertir que ce mets étoit empoisonné: pâle & tremblante,

j'éloignai à l'instant mon siège de la table ; la dame, d'un air empressé, me demanda ce que j'avois : au lieu de lui répondre, je jettai par la fenêtre ce qu'elle venoit de me servir, & je déclarai qu'elle cherchoit ma mort. Son trouble, à cette accusation, convainquit le maître du festin, qu'animée par la crainte d'avoir en moi une rivale, elle avoit voulu m'empoisonner. Il se leva en fureur, & donna l'ordre qu'on rapportât les viandes que j'avois jettées : un chien fut amené, qu'on supposa les avoir mangées. Cependant on n'eut point le tems de découvrir la perfidie. Ma rivale profitant du tumulte, perça d'un coup de poignard le maître du logis, & se tua aussitôt après.

La confusion devint telle que je pus m'évader. Long-tems errante dans la ville, je cherchois quelque asyle sûr pour mon innocence, & où mes yeux fussent délivrés du honteux spectacle qui s'offroit de tous côtés à mes regards. Sans doute l'Être Tout-Puissant, qui a mis dans nos cœurs l'horreur du vice, a conduit mes pas vers vous, qui prenez un si vif intérêt à mes peines, & en qui seul j'espère trouver mon libérateur.

Je contemplois Selima pendant qu'elle parloit, & je voudrois en vain exprimer ce que je sentis, en apprenant de sa bouche même, l'amour qu'elle avoit pour moi. Les remords

déchirèrent mon cœur : ma passion s'accrut incroyablement ; mais elle étoit pure , le desir étoit restreint par l'estime : en un mot , mon cœur brûla d'une flamme que je n'avois point encore connue ; en éprouvant ce sentiment , je recouvris ma première forme , & Selima vit Amurath tomber à ses genoux.— Mon apparition imprévue ternit les belles couleurs de son teint : elle s'évanouit ; je prévins sa chute , je la retins dans mes bras , & me tournant vers l'hermite pour implorer son secours , je trouvai le bon Génie à sa place , & Selima recouvrit aussitôt l'usage de ses sens.

„ Levez-vous , nous dit *Sindarac* , & regardez autour de vous ”. Nous obûmes. L'obscurité s'évanouit ; nous nous trouvâmes sur la route de Golgonde , & les tours de la ville s'offrirent à mes yeux. „ Va , Amurath , dit le Génie ; deviens l'époux de Selima & le père de ton peuple. J'ai dans une vision révélé tes aventures à Alibec. Ce visir attend ton retour , & des chariots , par son ordre , viennent à ta rencontre. Va , & je vais publier qu'Amurath , sultan de l'Orient , instruit par le ciel même , revient pour gouverner en sage & rendre ses peuples heureux ”. Je levois les yeux , & j'aperçus des chariots qui venoient au-devant de nous. Alibec étoit transporté , en nous voyant , d'une joie que je ne puis ex-

primer ; & le peuple faisoit rétentir l'air de ses acclamations. *Sindarac* annonça mon retour au milieu de l'éclat du tonnerre , & tous mes peuples en furent informés. J'ai régné depuis dans la paix & la prospérité.

Lecteur, sans avoir la bague d'Amurath, vous avez un témoin de toutes vos actions. Que de fois ne vous a-t-il pas averti ! que de fois ne s'est-il pas fait entendre , lorsque vous avez quitté le sentier de la vertu ! Ne négligez pas les avis de cet ami de votre ame , & que votre conscience soit pour vous un autre *Sindarac* !

*Le RÉTABLISSEMENT de la MONARCHIE.*

*In - 8°. sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur.*

*Septembre 1793, avec cette épigraphe :*

. . . . . *Si fortè virum quem  
Conspexere , silent.*

**D**ANS cet ouvrage, qui nous paroît tres-propre à faire sensation sous plus d'un rapport, chez les différens partis, quelle que soit leur opinion. L'auteur ne laisse point son lecteur en suspens sur celle qu'il adopte lui-même. Dès son introduction il annonce le but de son ouvrage, dirigé contre les constitutionnels, nom sous lequel il comprend tout ce qui n'étant pas décidément jacobin, n'est pas purement royaliste ;



& poussant encore plus loin sa sincérité, il nous donne dès les premières pages sa profession de foi politique, pour montrer d'avance à ceux qu'il voudroit ramèner, le but où il veut les conduire, & par-là leur ôter la frivole excuse de pouvoir dire qu'ils auront été séduits avant d'être convaincus.

Très - persuadé lui - même qu'il n'est point d'option ni de moyen terme entre l'ancienne Monarchie ou la ruine de la France ; que toute opinion mitoyenne, tout accommodement, ou tout ce qui, sans en avoir le nom, en produiroit l'effet, auroit des inconvéniens généraux & particuliers. L'auteur demande que pour connoître, pour apprécier, pour démontrer les uns & les autres, on étudie également les faits & les principes ; qu'on les rapproche pour leur donner une force mutuelle ; qu'on se pénètre bien de la situation politique, morale & religieuse de la nation, avant & depuis les Etats - généraux ; & qu'on recherche enfin avec soin le tempérament du malade & les causes de la maladie, avant d'appliquer le remède.

En conséquence de ce plan, l'auteur divise son ouvrage en trois parties, dont la première comprend l'exposition des faits, qu'il divise en quatre époques, pour que l'ensemble & le résultat soit plus facile à saisir.

La seconde contient l'examen des principes,

qui font ceux de tous les Etats, qui appartiennent à tous les hommes, que la nouvelle philosophie a voulu sans-cesse affoiblir ou changer, mais qui rétablis dans toute leur pureté, s'élevaient contre tous les faux systemes, & deviennent des témoins sûrs pour le présent & des guides fideles pour l'avenir.

Enfin, dans la troisième partie l'auteur, pour déterminer quel est le seul parti qui puisse aujourd'hui sauver la France, examine ces quatre questions :

1°. Si la France peut rester République ?

2°. S'il faut en revenir à la Constitution de 1791 ?

3°. S'il faut faire un accommodement ?

4°. S'il faut revenir à la seule autorité Royale ?

Les faits qui concernent l'étonnante révolution de la France, sont trop connus de toute l'Europe, pour que nous nous arrêtions sur chaque époque distincte que parcourt l'auteur dans la première partie de son ouvrage. En convenant qu'il s'étoit glissé des abus dans l'administration, qu'il s'en étoit introduit de plus grands encore dans les finances, l'auteur ne regarde point ces abus comme la première cause de la révolution ; ils pouvoient, dit-il, servir de prétexte aux clameurs de quelques factieux ; mais la réforme étoit facile & désirée. Tout ce qui constituoit l'Etat sembloit, à l'exemple du Sou-

verain, se prêter avec zèle à cette réforme, qui, selon l'auteur, ne devoit consister, quant à l'administration, qu'à faire exécuter des loix existantes, mais négligées; & quant aux finances, à réduire les charges & à mettre à profit les ressources innombrables de ce superbe Empire.

Malheureusement des vices plus dangereux que des abus existoient en France, & c'est à leur réunion dans des tems orageux & dans une assemblée nombreuse, que l'auteur attribue l'explosion terrible de laquelle l'Europe entière a ressenti la commotion.

Plaçant avec raison à la tête de cette combinaison de vices dangereux, l'affoiblissement de la religion, l'auteur développe les atteintes qu'elle reçut, d'abord par les attaques sourdes, ensuite ouvertes d'une fausse philosophie; il fait sentir que l'abandon & l'oubli des principes moraux, est une suite nécessaire de l'ébranlement donné aux préceptes religieux. Déchirant ensuite le voile qui couvre les opérations de la secte philosophique, il nous la montre substituant aux fécondes vertus de la religion, les stériles vertus de l'orgueil, & présentant soigneusement aux yeux d'un vulgaire crédule, l'importante apparence d'une façade brillante pour miner plus sûrement les bases de l'édifice & le remplir d'égoïstes. Fidèles aux principes de la secte qui les fit naître, ces égoïstes se couvrirent avec soin

du beau masque de la philanthropie ; l'amour collectif du genre humain devint leur mot de ralliement ; & à l'abri de cette vertu simulée, on étendit & conséquemment on relâcha les vrais liens de la société : l'égoïsme, présage le plus funeste du bouleversement des Empires, prit un accroissement rapide, & trouva de nouveaux alimens dans la multiplicité des emprunts viagers, & dans la fureur de l'agiotage.....

Opposant à cet aperçu des causes premières de la révolution, le tableau de ce qui constitue les vrais liens de la société, & faisant sentir à ses lecteurs, que l'égoïsme & la fausse philosophie les détruit tous ; l'auteur conclut que, si dans l'état moral où se trouvoit la France en 1786, (époque où les abus & les besoins publics parurent exiger une grande réforme,) on eût calculé le déficit de la morale plus que celui des finances, cette réforme se seroit opérée avec le secours seul de l'autorité, à qui elle eût assuré une plus grande confiance ; on n'eût point assemblé les Notables, encore moins les Etats généraux ; on eût senti que si le ressort du gouvernement *se relachoit en s'étendant*, sa force deviendroit tout-à-fait nulle ; qu'il faut donc remonter & serrer le ressort à mesure qu'il cède, qu'autrement l'Etat qu'il soutient tomberoit en ruine (\*). On eût

---

(\*) Contrat Social, Liv. III.

ſenti enfin , que les opinions ſyſtématiques minent ſourdement les fondemens d'un Etat; qu'elles ſont d'autant plus dangereuſes , que leurs progrès ſont plus cachés : qu'elles ſe forment, ſe propagent, ſe réuniffent en ſecret , juſqu'à ce qu'elles trouvent une occaſion favorable pour acquérir un grand mouvement & donner un grand choc ; qu'alors la force avec laquelle elle ſe précipite , ſuit les loix des corps phyſiques, & devient le produit de leur maſſe multipliée par leur vîteſſe.

Obſervant dans les trois autres époques la même marche qu'il a ſuivie dans la première, l'auteur établit l'état & les diſpoſitions où ſe trouvoit la Nation dans chacune d'elle ; & toujours fidèle à ſa promeſſe , en nous donnant le tableau ſuccinct des motifs , des reſſorts , & des moyens des diverſes factions , il ſ'attache à prouver que c'eſt aux conſtitutionnels plus qu'aux républicains qu'on doit attribuer la ruine du monarque & de la monarchie.

Dans la ſeconde partie de cet ouvrage , deſtinée au développement des principes , l'auteur commence par examiner ſ'il exiſte *un droit naturel*. “ Si l'on entend par-là, dit-il, la chaîne des rapports *naturels* de l'homme *en ſociété*, je conviens ſans peine qu'il en exiſte un ; mais ſi par *droit naturel* on entend , comme le diſent & le voudroient les philoſophes, les droits de l'homme

dans *l'état de nature*, je dis, que dans ce sens il n'y a point de *droits naturels*. L'homme, dans *l'état de nature*, n'a point de *droits*; il n'a que des *facultés*: le mot *facultés* emporte l'idée absolue de l'usage que chaque individu peut faire de ses forces: le mot *droits* emporte nécessairement une idée relative; un être isolé peut avoir des *facultés*, mais il n'a point de *droits*; l'idée de *droits* ne peut se concevoir sans des obligations, des rapports, des devoirs, toutes choses qui n'existent pas dans *l'état de nature*. L'idée de *facultés* n'a pas besoin de tout cela pour être connue, parce qu'elle ne suppose d'autres rapports que celui de ma force, à la chose sur laquelle j'en veux faire usage. Je passe seul dans un désert; j'y trouve un fruit: j'ai la faculté de le prendre: plusieurs hommes arrivent; tous ont la même faculté que moi, aucun n'en a le droit.

Veut-on dire que nous en aurons chacun le *droit*? ce sera le droit de *tous à tout*: or le *droit de tous à tout* n'est point un *droit*; car rien n'en peut régler l'exercice que le plus ou moins de forces que chacun peut employer à cet effet: ce prétendu *droit* sera donc le *droit du plus fort*, c'est à-dire, un état de guerre auquel on ramène les hommes, quand on leur parle de leurs droits, dans *l'état de nature*; & alors même on leur dit une absurdité, en leur disant que leurs *droits* sont *égaux*; car ces *droits*, n'étant autre

autre chose que leurs facultés, doivent suivre l'inégalité que la nature a mise dans la distribution des forces individuelles. Les seules lumières du bon sens suffisent donc pour prouver qu'on ne peut prendre l'homme dans l'état de nature pour régler ses droits dans l'état de société.

L'homme, dans l'état de nature, n'avoit que des facultés, dont l'exercice n'avoit d'autres limites que ses forces. La société établit entre lui & ses semblables des relations; de ces relations naissent les devoirs qu'elle lui impose, & les droits qu'elle lui donne. Ces droits ne sont pas plus faits que ces devoirs pour confirmer les facultés de la nature; au contraire, elles les remplacent. Ainsi ma volonté particulière étoit certainement une faculté naturelle; j'y renonce en entrant en société, pour me conformer à la loi, qui est la volonté générale. Je tenois de la nature la faculté de me faire justice à moi-même: j'y renonce, en acquérant le droit de recourir à la justice sociale. Vouloir nier cette vérité, c'est vouloir jouir à la fois des droits de l'homme civilisé & de celui qui ne l'est pas: c'est réclamer au nom de la société civile des droits qui non-seulement ne supposent pas son existence, mais qui même la détruisent, du moment qu'on les exerce.

Passant de ces développemens aussi clairs que justes, sur le principe des droits & sur celui de

L'égalité, à des observations sur le but & les avantages de la société civile, l'auteur établit que dans l'état de *société* les hommes ne naissent pas plus *égaux* que dans l'état de *nature*. Dans celui-ci leurs *facultés* sont inégales; dans l'autre leurs *rappports* sont différens; ils redeviennent *égaux par la loi*; c'est-à-dire, qu'elles donnent à tous un *droit égal* à sa protection; mais cette protection même n'est autre chose que le maintien des *inégalités* que la société établit. Dans le même sens les hommes demeurent *égaux* aux yeux de la loi; jamais on ne l'a nié: mais leurs droits ne sont *égaux* ni au moral ni au physique. Ces *droits* sont ceux de tous; mais ils ne sont pas *égaux* pour tous; ils sont en communauté, mais non en égalité; parce que tout met dans le monde moral autant d'*inégalités* que dans le monde physique: c'est de-là qu'est venu le besoin de la loi; c'est sur les inégalités qu'elle a établi la liberté, lorsqu'on a voulu les détruire, au moins en partie, par une égale portion de biens, il a fallu détruire la liberté même.

A Sparte, le rêve de la liberté réalisa l'esclavage; il fallut, en distribuant également les terres à des *citoyens égaux*, établir des esclaves. Rome fut dans le même cas; ses citoyens guerriers au champ de Mars, souverains dans le *Forum*, étoient libres; mais ses campagnes étoient peuplées d'esclaves, ses boutiques d'affranchis,



& on en peut dire autant de presque toutes les républiques de l'antiquité. — Voilà cependant ce prétendu colosse de l'égalité : regardez sa base, elle pose sur la servitude.

Passant du développement des principes sur le droit naturel, sur le droit de société, & sur l'égalité, à l'examen du principe de la souveraineté du peuple, l'auteur prouve par des raisonnemens très-simples, que cette souveraineté est un principe abstrait, un être de contemplation qui dispaeroit dès qu'on veut l'approfondir, & qui ne peut se réaliser que dans un très-petit Etat ou dans le premier âge d'une société. Exposant ensuite le danger des abstractions, lorsqu'on veut établir & appliquer d'après elles des principes moraux & politiques, & rapprochant les principes & les devoirs d'un législateur des principes & de la marche d'une assemblée d'usurpateurs, l'auteur cherche à prouver dans cette seconde partie, comme il l'a démontré dans la première, la grandeur des maux que les constitutionnels ont fait à la France, ceux qu'ils veulent & peuvent encore lui faire : & il s'occupe enfin dans la troisième partie de son ouvrage, de l'examen du seul parti qu'il reste à prendre pour sauver la France.

Nous regrettons que les bornes & la nature de notre Journal ne nous permettent pas de donner, dans cet extrait, le développement des

quatre questions importantes dont l'auteur s'occupe dans cette dernière partie. Nous nous contenterons d'indiquer que ses conclusions & le résultat de ses observations répondent au but qu'il s'est proposé & qu'annonce le titre de son ouvrage ; & en y renvoyant ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas lu , nous ne doutons pas que ceux mêmes qui trouveront dans cette production des opinions exagérées, ne lui accordent le mérite de contenir beaucoup d'idées vraies & d'être bien écrite.

---

*Annonce d'un Livre allemand.*

ON ne peut douter du desir formé par tous les amateurs de la littérature allemande , de posséder une édition complète & bien exécutée des Œuvres du célèbre Wieland : le Libraire George - Joachim Göschen annonce cette nouvelle édition , encouragée par Mr. Wieland lui-même, qui donne à l'éditeur toutes ses productions , les unes entièrement retravaillées , les autres corrigées , telles enfin qu'elles resteront à l'avenir ; avec un supplément , dans lequel seront rejettés les Œuvres de sa première jeunesse. L'éditeur donnera quatre formats différens de cet ouvrage , chaque livraison de 5 volumes , contenant 5 alphabets. *Agathon, le nouvel Amadis & l'Amour accusé* , composeront la

première livraison, qui paroîtra à la foire de Leipfick, 1794. Tout l'ouvrage renfermera 30 ou 40 alphabets, & paroiffant fuccelfivement d'année en année, fera complet au bout de fix ans.

La collection d'estampes, faites par les meilleurs maîtres, compofera un volume féparé pour le format in-4°; mais les amateurs pourront l'acquérir avec les autres formats.

La fouscription pour le format in-4°. papier velin poli, de la plus belle forte, pour 5 alphabets & avec le volume d'estampes, eft de 25 écus.

Pour le format grand in-8°. fur papier velin, de la féconde forte, avec le volume d'estampes; on payera 12 écus 12 gros.

Pour l'in-12, papier velin, féconde forte, pour 5 alphabets & le volume d'estampes, le prix de la fouscription fera de 11 écus 16 gros.

Et enfin pour l'édition ordinaire, fans estampes, on payera 2 écus.

On peut fe procurer cet ouvrage à Leipfick chez l'entrepreneur, George-Joachim Gofchen, ou à Zurich, chez MM. Orell, Gefner & Fuesli.

L'annonce ci-deffus a excité entre les Libraires-Imprimeurs de Leipfick, une querelle femblable à celle qu'occasionnoit les impressions & réimpressions des Œuvres de Voltaire. La Librairie Weidmann de Leipfick, a publié une efpece de protefte contre l'entreprise de Mr. Gofchen, la taxant d'être une contre-façon des

Œuvres de Wieland , dont eux avoient acquis la propriété : & M. Gofchen répond à cette attaque par l'avertissement suivant , inféré dans la Gazette de Schaffhouse, n°. 3, daté du 8 Janvier 1794 , & adressé à MM. Weidmann.

» Tout homme est sujet à l'erreur , & il n'est point rare que celle-ci entraîne chaleur & précipitation. Cette réflexion me tranquillise sur l'offense qui m'est faite ; mais attaqué publiquement , qu'il me soit permis de publier aussi ma défense.

1°. Je n'imprime point en secret , à Leipfick , la collection des Œuvres de Wieland : dans cette ville , & en général en Saxe , toute contrefaçon & l'impression de tout ouvrage mal acquis sont sévèrement défendus. Je tiens mes manuscrits de l'auteur lui-même ; & ne fera donc pas une contre-façon. Vous m'avez traduit en justice pour cette entreprise , & les tribunaux ont décidé en ma faveur. Vous désirez que je n'imprime pas la collection des Œuvres de Wieland , parce que vous avez imprimé quelques-unes de ses productions séparément : jè réponds , que l'auteur , en vendant ses Œuvres séparément , n'a pas vendu son droit d'en faire une fois une collection complète. J'ai comme vous , imprimé quelques-unes des productions de M. Wieland : selon vos principes , vous n'oseriez donc faire une collection de ses Œuvres , & ainsi M. Wie-

land seroit le seul auteur dont les ouvrages ne pourroient être publiés collectivement. Aucun éditeur d'Œuvres séparées, n'est en droit d'empêcher l'auteur de les faire réimprimer en collection par quelqu'autre. Des amateurs de paix pourroient dire que nous aurions dû nous réunir pour cette entreprise. Pour répondre à cette observation, je publie : qu'avant de faire un pas dans l'affaire, j'ai représenté à Mrs. Weidmann qu'ils avoient des Œuvres séparées de M. Wieland; que j'en avois aussi, quoi qu'en moindre quantité; qu'il en existoit une grande partie dispersées dans différens Journaux; qu'enfin il y en avoit qui n'étoient point imprimées, & que personne que moi ne pouvoit former de prétentions sur le total, vu que je l'avois acheté de l'auteur : j'étois prêt, s'ils le vouloient, à m'associer avec eux pour les frais, pour le gain ou la perte de l'entreprise. Sur quoi je reçus pour réponse : que la Librairie Weidmann ne pouvoit entrer dans cette association, puisque je ne serois pas content de ce qu'ils pourroient m'offrir, & ne voudrois pas me soumettre à leurs conditions."

Tel est le fait; & sans m'arrêter davantage à entretenir le Public sur cette dispute, je vais m'occuper avec zèle à compléter la collection des Œuvres de Wieland.

Leipsick, Decembre 1793.

G. J. GOSCHEN.

---

*Sur Mr. GIBBON, mort à Londres le 16 de  
Janvier 1794.*

**I**L nous est enlevé cet homme célèbre, dont le séjour au milieu de nous illustroit notre ville. M. Gibbon n'est plus; des lettres particulières de Londres l'apprennent à ses amis, & les papiers publics instruiront l'Europe entière de la mort de cet homme, qui par la riche variété de son génie, sembloit appartenir à toutes les nations.

On nous aidera peut-être à donner un jour sur la vie littéraire de M. Gibbon, les éclaircissemens nécessaires pour suivre ce grand homme dans les vastes travaux qui ont produit son immortel ouvrage: nous nous bornons ici à rappeler à nos concitoyens les qualités & les vertus qui firent pendant dix ans le charme de la société dans laquelle l'amitié l'avoit fixé, & dont l'amitié, par un coup fatal, l'a enlevé pour jamais.

M. Gibbon apprend qu'une mort subite vient de ravir à son ancien ami, mylord Scheffield, une femme chérie; rien ne l'arrête, il part pour Londres, & ce malheureux voyage est résolu, exécuté presqu'au même instant. Combien d'autres traits n'aurions-nous pas à citer de sa touchante affection pour ses amis! mais les pleurs que sa mort fait répandre, en font un témoignage; car c'est en aimant qu'on est aimé.

M. Gibbon réunissoit à des connoissances immenses la mémoire la plus heureuse , l'esprit le plus juste , l'imagination la plus brillante , un tact fin , un jugement sûr & le goût le plus parfait ; & tant de qualités souvent ennemies de la sensibilité , loin de nuire à la sienne , ne la rendoient que plus profonde.

Il croyoit à l'amitié ; il en remplissoit les devoirs avec délicatesse & avec toutes ces attentions muettes dont le sentiment seul a l'idée & le secret. Enfin , il faisoit le bonheur de tous ceux auxquels il s'unissoit intimément , & ce sentiment survivoit dans son cœur à l'absence & à la mort même.

Cet homme célèbre , fait pour les plus grands théâtres , aimoit notre pays ; il étoit attaché à notre Gouvernement, il en apprécioit la sagesse ; il estimoit nos mœurs , il s'étoit accommodé à nos usages , & en connoissant mieux que personne les avantages de sa Patrie , il honoroit la nôtre du nom de *son Paradis terrestre*.

Il favoit être heureux , & jouissoit des beautés de son habitation & des magnifiques tableaux dont la nature sembloit avoir pris plaisir à l'environner , comme pour rendre au Poète-Historien tous les embellissemens qu'elle tenoit de lui. Sa maison étoit arrangée avec goût , mais sans aucun faste , sans aucune magnificence ; elle étoit en harmonie avec son esprit sage , & bien inu-

tilement auroit-il multiplié les ornemens dans sa demeure, les étrangers qui venoient le chercher n'y auroient jamais vu que lui.

Sa politesse étoit simple & du meilleur goût; il se fioit à la bonté de son cœur du soin de persuader aux autres qu'il les recevoit avec plaisir. Tout le monde en le quittant, étoit content de soi, tant il favoit se proportionner sans gêne à tous les genres d'esprit. Il ne montrait jamais aucun ennui; & si l'on n'avoit pas vu sortir de tems à autre les prodiges de son génie, on eût cru que la société commune étoit son élément & que ses délassemens suffisoient à l'étendue de ses moyens.

Ses ennemis, ou plutôt ses envieux, n'altèrent jamais un moment la tranquillité de son ame; il oublioit les torts qu'on avoit avec lui d'une manière si douce & si facile, qu'on eût pu douter s'il s'en apercevoit.

Il étoit remarquable par l'esprit de méthode & de régularité qu'il avoit mis dans la disposition de son tems; il favoit ce qu'il en pouvoit faire, & la postérité ne l'oubliera jamais.

Il étoit adoré de ses domestiques; il vouloit un service exact; mais jamais dans son intérieur, jamais dans ses fréquentes maladies, il ne montra de l'humeur. Vous qui l'avez connu, rendez-lui témoignage & multipliez les détails sur sa vie, vous le louerez mieux que moi, mais vous

---



ne le regrettez pas, vous ne le pleurerez pas davantage.

---

*Announce d'un Livre nouveau italien.*

*Trattenimenti della Spirito e del Cuore , ovvero nuova scelta Raccolta di Novelle , Racconti , Aneddoti , Viaggi , Apologhi , Lettere , tratti di Spirito , di Umanità , e di Beneficenza , con quant' altro puo interessare le anime sensibili e virtuose.* Opera periodica ; adorna di Rami , e dedicata alle Dame Italiane. Tomo primo. — Entretiens du cœur & de l'esprit , ou nouveau Recueil choisi de nouvelles , contes , anecdotes , voyages , apologues , & de traits d'esprit , d'humanité , de bienfaisance , propre à intéresser les ames sensibles & vertueuses. Ouvrage périodique ; orné d'estampes , & dédié aux Dames Italiennes. Tome premier.

Chaque premier de mois il paroît un Numéro de cet ouvrage, dont six N<sup>os</sup>. forment un volume par semestre : chaque volume est orné de dix estampes ou plus ; car le premier volume que nous avons sous les yeux , en contient deux dans quelques numéros. — On souscrit pour cet ouvrage à Milan : le prix est de 8 paoli par an , & de 12 pour ceux qui veulent l'avoir franc de port dans toute l'Italie. Nous nous réservons d'en faire connoître quelques morceaux à nos Lecteurs ; & dans le coup-d'œil rapide que nous y avons jetté , il nous paroît répondre à son titre & contenir des choses intéressantes & variées.

---

*Notice biographique sur ANTOINE COURT  
de GIBELIN. Extraite & traduite des Hommes illustres de la Suisse ; ouvrage allemand.*

**N**É à Lausanne en 1727, M. Court de Gibelin dut à son père, ministre de l'Évangile dans cette même ville, une éducation très-soignée. Dès sa douzième année, il lisoit & copioit de l'allemand, du latin, du grec & de l'hébreu, & dans sa quinzième il comprenoit & parloit avec facilité les deux premières langues ; mais sa langue maternelle, le françois, fut sur-tout l'objet particulier de son attention ; & il avoit un desir si violent d'acquérir des connoissances, que ses parens ne pouvoient l'empêcher de passer ses nuits à l'étude, qu'en lui interdisant le feu & la lumière ; précaution qu'il rendoit inutile, aussi souvent que la lune le favorisoit assez pour qu'il pût s'occuper.

Il se rendit à Paris en 1763, portant avec lui, de même que *Bias*, toutes ses richesses, c'est-à-dire, beaucoup de science & une grande simplicité de mœurs. Son extérieur, peu favorable, n'annonçoit point à ses compatriotes la célébrité qu'il acquit depuis. Arrivé à Paris, il se vit forcé, par l'absence des personnes auxquelles il étoit recommandé, de chercher à se procurer par lui-même, quelques connoissances. Non loin de

l'hôtel qu'il habitoit demeuroient deux femmes d'âge mûr, vivant ensemble dans une heureuse obscurité & médiocrité. Il eût occasion de les rencontrer : bientôt l'agrément de leur caractère, la décence de leur maintien lui plurent tant, & il leur inspira à son tour tant d'estime & de considération pour son mérite, que les liens de la plus tendre amitié se formèrent entr'eux. Dès ce moment, les deux respectables amies de Mr. Court s'occupèrent avec la plus généreuse, la plus délicate sollicitude du soin de lui procurer la situation heureuse dont il avoit besoin pour rassembler & travailler les matériaux de son *Monde primitif* : Mademoiselle Lintot, l'une de ses amies, s'exerçoit dans la gravure, uniquement dans la vue d'aider à la savante entreprise de M. Court, & l'on trouve plusieurs estampes gravées par elle dans cet ouvrage. Son autre amie, M<sup>lle</sup>. Fleury, lui avança cinq mille livres, que demandoit l'impression de son premier volume (\*).

Le penchant à l'étude, le goût de la solitude étoient si dominans chez M. Court, qu'ils lui

---

(\*) Ces deux amies, rares dans ce siècle, paroissent encore après la mort de leur ami, ne vivre que pour sa famille, à laquelle il n'avoit pu procurer un revenu assuré. (Voyez le Discours de M. Quesnai de St. Germain, pour servir à l'éloge de M. Court de Gibelin. Imprimé au profit de sa famille. Une sœur & deux nièces.

firent négliger le soin de sa fortune. « Je préfère, disoit-il, faire ma cour au public lui-même, à la faire à des individus méprisés ou haïs du public. » Quoiqu'il vécut dans la pauvreté, il favoit mettre en mesure ses desirs & ses besoins avec sa modique fortune. Il avouoit sans rougir, que dans les premiers tems de son séjour à Paris, il s'étoit souvent réduit, pendant des semaines entières, au pain & à l'eau, plutôt que d'être à charge à ses amis.

Aussi modeste que savant, l'on voit dans le premier volume du *Monde primitif*, & dans plusieurs endroits de cet ouvrage, le soin que prend M. Court d'indiquer les sources où il puise, & de témoigner sa reconnoissance aux savans qui l'ont aidé de leurs lumières. Le célèbre Dr. Quenai, le chef des économistes, le nommoit son disciple favori, celui en qui il avoit le plus de confiance.

L'académie françoise lui accorda deux fois le prix annuel de 1200 livres, destiné par le comte de Babelle, à l'auteur qui feroit le meilleur usage de ses talens.

Affable avec tout le monde, M. Gibelin étoit aussi zélé qu'infatigable à rechercher pour d'autres les graces qu'il étoit si éloigné de demander pour lui-même. Un savant qu'il avoit obligé, le priant un jour de lui fournir quelque occasion de reconnoître ce service : « Si vous voulez

» m'obliger, répondit Gibelin, persuadez-vous  
 » à vous-même que c'est moi qui vous dois de  
 » la reconnoissance, de ce que vous m'avez  
 » procuré la satisfaction de vous servir."

Il avoit à peine fini le neuvième volume du *Monde primitif*, qu'il tomba dangereusement malade d'une complication de maux très-douloureux, qui triomphoit de toute la science des médecins. Dans ces circonstances, un ami conduisit chez lui un médecin étranger qui le rétablit dans peu de jours, & cela sans lui donner aucun remède intérieur : cet homme miraculeux étoit le fameux Mesmer ; & Gibelin qui se trouvoit depuis neuf mois incapable de tout travail, reprit la plume pour faire l'éloge, & se dévouer à la défense de son médecin magnétiseur. Dans la brochure qu'il publia le 31 Juillet 1783 sur le magnétisme, M. Court citant son propre exemple, invite le public à prendre toute la confiance qu'il a lui-même pour cette nouvelle manière de guérir. Cet ouvrage publié, il retomba dans le triste état dont il se croyoit sorti ; & malgré tout l'art magnétique & le bonheur qu'il avoit de demeurer chez M. Mesmer, il finit sa carrière le 10 Mai 1784.

Le système de Gibelin est développé dans un ouvrage intitulé, *Analise des ouvrages de J. J. Rousseau de Genève & de M. Court de Gibelin, auteur du Monde primitif.* — Le bonheur de

l'homme est l'objet des recherches de M. Court, & il fonde ce bonheur sur l'obéissance au grand ordre, & à l'harmonie établie dans l'univers.

“ L'homme, dit-il, a un instinct qui le conduit  
 „ à la perfection : cet instinct est mis en mou-  
 „ vement par les besoins physiques. Mais l'hom-  
 „ me peut se tromper dans le choix des moyens,  
 „ & ce choix doit être déterminé par le grand  
 „ ordre de la Nature.” Après avoir établi ces principes ( un peu obscurs il est vrai, ) l'auteur cherche à montrer que le monde primitif originaire a été bon & heureux, aussi long-tems qu'il a observé l'ordre universel. C'est sur ce principe qu'il établit l'histoire des anciens peuples, & que selon son plan il éclaircit les mots & les choses, les langues & les événemens, & qu'il livre 1°. toutes les origines sans exception, 2°. toutes les antiquités allégoriques, 3°. toutes les historiques.

1°. L'impuissance personnelle réunit les mortels ; de-là l'origine des langues, l'art du langage, l'expression figurée, allégorique, & l'écriture.

Les liaisons sociales conduisent aux idées des droits & des devoirs, l'agriculture, le commerce, la marine, l'astronomie, la géométrie, l'art militaire, & enfin tous les beaux-arts & les sciences satisfont sûrement les besoins de l'homme.

Entre ces besoins de l'homme se trouve celui d'une Divinité protectrice : de - là une religion  
 originale

originaires communes, de laquelle découle une morale uniforme, un code commun, la même constitution par-tout. Dépouillé de préjugés, on étudioit alors la nature, on pénétoit dans ses secrets les plus cachés, & M. Gibelin croit retrouver dans ces tems antiques, des traces de l'électricité, du magnétisme animal & de l'astrologie judiciaire.

2°. L'histoire originaires du *Monde primitif* le conduit à l'explication des anciens monumens, fables, inventions, dont il trouve la clef dans les anciens arts & sciences. Ses explications sur Sanchoniaton, Hésiode, sur le calendrier & les travaux d'Hercule, sont très-ingénieuses.

3°. Il retranche dans les explications des monumens historiques tout ce qu'enseignoient les Grecs & les Romains. Ces peuples, dit-il, vinrent trop tard pour trouver encore la vérité nue. Il partage en deux parties les tems antiques : 1°. tems qui a été commun à toutes les nations ; 2°. tems propre à chaque peuple en particulier. Une parfaite harmonie régné dans le premier, on ne rencontre rien qui puisse l'empêcher. Le monde primitif a duré environ jusqu'à 800 ans avant J. C. Le monde moderne commence avec Nabucodonosor, roi de Caldée. A cette époque s'introduit la discorde ; c'est à-dire, les agriculteurs sont métamorphosés en soldats. Depuis ce tems on ne vit plus de paix, plus d'union, plus

de fraternité ; tout changea, & les anciens écrits perdirent leur clarté. Le monde présent annonce, selon M. Court, une heureuse révolution : depuis le 15<sup>ème</sup> siècle après J. C. une nouvelle époque de perfection commence pour lui, & il se rapproche de sa félicité originaire.

Si d'un côté les écrits de M. Gibelin annoncent une érudition extraordinaire, un esprit ingénieux, ils montrent d'un autre côté un amateur décidé de paradoxes & de systèmes imaginaires. Mort en 1784, s'il pouvoit revenir sur la terre & voir l'époque de perfection qu'il annonçoit, il est à supposer qu'il conviendrait que son beau rêve a été suivi d'un triste réveil.

*Des Cendres, dans leur rapport rural & domestique ; par le C. Parmentier, de la Société d'Agriculture. Extrait du Cultivateur, n<sup>o</sup>. 37.*

C'EST à la Chymie qu'il convient spécialement, dit M. Parmentier, d'indiquer la nature des principes constituans des cendres en général, des procédés employés en grand pour les appliquer aux arts & métiers. Son objet principal, dans cet article, se borne à considérer simplement les cendres sous leur rapport avec l'économie rurale & domestique.

*Cendres de bois.* La nature du sol & des engrais, le climat & les aspects, concourent pour



beaucoup a la formation de différens fels qu'on retire des végétaux par la combustion; mais c'est toujours l'alcali qui s'y trouve le plus abondamment. Un arbre qui a végété au nord & dans un terrain humecté, en fournit moins que le même individu placé dans un terrain sec & situé au midi: le bois d'orme en donne plus que le chêne, & ce dernier davantage que le charme & le tremble. L'âge & l'état de l'arbre, la saison où il a été coupé, le procédé employé à sa combustion, en font souvent varier encore la proportion; d'où il suit que deux à trois mesures de cendres n'en valent pas une, quoique provenant du même végétal, relativement à la quantité d'alcali qu'on en retire; car c'est toujours de cette quantité que résulte le prix qu'on met aux cendres. Elles sont réputées de bonne qualité, quand elles donnent dix livres par quintal: les cendres des bois flottés en contiennent d'autant moins qu'ils ont séjourné plus long-tems sur l'eau qui a extrait la majeure partie de leurs principes les plus solubles.

La matière saline, connue dans le commerce sous le nom de *potasse*, est entièrement comparable, pour les effets, à l'alcali qui se trouve contenu dans les cendres produites par la combustion des bois & de beaucoup de plantes; mais la plus grande quantité qu'on en consume, vient des bois qu'on brûle sur la place, dans les foires

du nord de l'Europe & de l'Amérique : elle se trouve toujours mêlée avec une petite portion de terre. Son usage est si commun dans les arts, qu'on cherche à en tirer de toutes les substances végétales. L'eau croupissante du fumier & le fumier lui-même, desséchés & brûlés dans un fourneau particulier, fournissent une cendre que l'on vend dans quelques cantons de la Bretagne à ceux qui veulent fertiliser leurs terres, & qui ont besoin de la potasse que ces substances contiennent ; mais il faut être bien dépourvu des autres ressources, pour ne pas consacrer cette dernière à l'augmentation des engrais dont la surabondance n'a jamais entraîné d'embarras dans les campagnes, ni préjudicié en aucune manière à l'agriculture. Des labours suffisans & des engrais convenables, voilà les grands moyens de richesse prouvés par l'exemple & la prospérité de toutes les nations agricoles.

*Cendres gravelées.* Elles font le résultat de la combustion des lies de vin desséchées, & des menus tartres. On les prépare en grand dans des pays de vignobles ; dans d'autres, au contraire, ces substances sont vendues en nature aux teinturiers & aux chapeliers. Il paroît étonnant que dans certaines brûleries on laisse perdre les extraits qui se trouvent dans les chaudières après qu'on en a retiré l'eau-de-vie, lorsqu'il seroit possible, en les calcinant dans des

fosses, d'en obtenir de la cendre gravelée, qui peut servir à tous les usages où la potasse est employée, principalement lorsque, comme celle-ci, elle a été purifiée au même degré.

*Cendres des plantes.* Elles sont plus abondantes en potasse que celles des bois qui en fournissent le plus, puisque vingt livres de cendres d'orme ne donnent que deux livres d'alcali; tandis que la même quantité de cendres de tournesol en produit le double; celles de blé de turquie jusqu'à cinq livres, & celles de tabac huit livres. D'après ces exemples incontestables, il paroîtroit qu'un des meilleurs moyens de se procurer en abondance, & par-tout, des cendres bien chargées de potasse, seroit de faire sécher, avant qu'elles aient porté des graines à maturité, toutes les herbes qu'on sème dans les champs, dans les jardins, & que les bestiaux refusent de manger, de les réduire en cendres vers la fin de l'été, comme cela se pratique dans les environs de Paris par les blanchisseuses. Parmi ces plantes, il en existe qui se trouvent réduites à rien dès qu'elles sont pourries, tandis que d'autres ne parviennent à cet état que très-difficilement, à cause de leur texture dure & ligneuse; en les jettant d'ailleurs sur le fumier, leurs semences qui bravent les effets de la putréfaction, infectent les terres en y répandant, avec l'engrais, le germe des mauvaises

herbes. Malgré tous les avantages reconnus des cendres en qualité d'engrais, il seroit ridicule de réduire constamment sous cette forme des substances végétales dont le tissu a de la mollesse & de la flexibilité, par la raison qu'étant enfouies dans la terre, elles fournissent, en se décomposant, un engrais plus abondant, & souvent plus analogue à la nature du sol qu'on veut fertiliser, à moins, cependant, que ces substances ne servent de chauffage pendant l'incinération: mais alors c'est un malheur pour l'agriculture, que le besoin force d'employer ainsi les feuilles ramassées sous les arbres, & la suie de cheminée, puisque dans cet état elles ont plus de volume, & un effet plus généralement efficace pour toutes les qualités de fonds. Cette vérité a déjà été connue sur les côtes de Normandie, où l'on abandonne tous les jours l'usage de brûler les plantes maritimes, pour former ce que l'on appelloit *soude de varech*: leurs habitans préfèrent de les laisser passer à l'état de fumier. Il seroit encore à désirer qu'on interdît l'usage où l'on est dans les villes de brûler la paille des lits, sous prétexte qu'elle peut propager certaines maladies contagieuses, & qu'on la fit servir de litière aux bestiaux, plutôt que de la condamner aux flammes dans les rues très-peuplées: plusieurs grands incendies n'ont eu d'autre origine.

*Cendres de soude.* Elles sont le produit de la

combustion à l'air libre du kali, & de plusieurs autres plantes maritimes : dans des fossés pratiqués exprès, & auxquels la chaleur nécessaire pour les réduire en cendres, a fait subir une demi-fusion, d'où résultent ces masses dures & pèsantes, connues dans le commerce sous le nom de *foude*, l'alcali qu'elles contiennent diffère de celui des bois, des plantes & des lies de vin, en ce qu'au lieu de fondre en eau, il s'effleurit à l'air, cristallise plus aisément & à moins de causticité. On tire parti également sur les bords de l'Océan, & notamment sur les côtes de Normandie, de plusieurs plantes, telles que les algues, les goémons, les fucus, &c. en se servant du même procédé que celui qu'on employe pour la combustion des différens kalis. Ces cendres, qui portent le nom générique de *cendres de varech*, contiennent infiniment moins d'alcali, & plus de sels neutres; ce qui les rend par conséquent moins propres aux usages pour lesquels on recommande l'emploi de la foude; aussi prend-on le parti de ne leur faire subir aucune préparation pour les employer à l'engrais des terres.

*Cendres de gazon.* Dans les recoins négligés des chemins & de mille places gazonnées, répandues en divers lieux, on peut encore trouver les moyens d'augmenter la source des cendres. Voici le procédé dont on se sert avec succès dans

les pays montagneux , comme la Savoye , &c. il mérite d'autant plus de confiance , qu'on le trouve décrit dans le *Théâtre d'Agriculture* d'Olivier de Serres.

Après avoir coupé & enlevé les gazons aussi minces qu'il est possible, avec un instrument bien tranchant, on les laisse sécher ; & pour en venir à bout plus promptement, les uns les retournent plusieurs fois dessus dessous au soleil ; les autres prétendent, qu'en changeant seulement les gazons de tems à autre sans les retourner, ils séchent plus promptement. Une fois bien séchés , on fait un petit fagot de bois sec d'environ deux ou trois pieds de long & d'un pied de diamètre ; on le pose à terre , mais soulevé à un de ses bouts par un morceau de bois qu'on place sur les gazons , mis à plat les uns sur les autres, à la hauteur d'environ un demi-pied. On entoure ce fagot de gazons posés de même à plat ; puis, on continue en avançant toujours les gazons sur les fagots, & on recommence jusqu'à ce qu'ils forment un tas de quatre à cinq pieds de diamètre , posant toujours les gazons sur les joints des premiers , comme si l'on craignoit que le feu ne trouvât quelque issue. Il en trouve effectivement autant qu'il est nécessaire ; les gazons secs joignent mal ; le feu ressermé se fait des routes ; il s'anime en raison de la difficulté qui lui est opposée , & il s'insinue avec d'autant plus

de forces qu'il devient plus violent. Les racines du gazon, en brûlant, lui laissent des routes innombrables, & il se fait une telle chaleur, que la terre rougit ordinairement.

Combien de terres n'a-t-on pas améliorées sensiblement, pour avoir brûlé ainsi à leur surface des bruyères, des fougères, des génets, des joncs, & pour avoir donné en même-tems à la terre calcaire qui se trouve dans ces fonds, une propriété analogue à celle de la chaux ? Cette pratique offre le double avantage, de fertiliser puissamment le sol, & le purger des herbes parasites : on a toujours remarqué que les champs où l'on brûle sur pied les chaumes restés après la moisson, les vieux trèfles & les vieilles luzernes, produisent des récoltes plus nettes & plus abondantes que ceux où on n'avoit pas employé l'action du feu.

Depuis quelque tems, dans les pays qui fournissent de la tourbe, on a employé les cendres de tourbe comme engrais, & elle peut servir dans tous les cas où conviennent le tan, & d'autres matières végétales réduites par la succession des tems à l'état de terreau. On en distingue de trois espèces : M. Parmentier, en les parcourant, détermine leur propriété, leur valeur, ainsi que la nature des cendres de charbon de terre & de houille. Après quoi il passe aux *cendres* employées dans le blanchissage.

( La suite à un autre N°. )

*Annonce Littéraire Suisse.*

*Ode, ou hymne, présentée au public de Zurich par la Société de Musique, comme étrennes de nouvel an, pour l'année 1794, ornée d'une estampe & avec la musique.*

**I**L n'est point de ville plus riche en établissemens & instituts de toute espèce pour la jeunesse, que ne l'est la ville de Zurich ; & chacune de ces sociétés ou instituts, est dans l'usage de publier pour le second jour de l'an, fête privilégiée générale & qui remplace le carnaval, quelque production sur un sujet propre à entretenir ou exciter les vertus patriotiques ; production accompagnée d'une estampe allégorique relative au sujet. Telle est l'hymne que nous avons sous les yeux : l'estampe qui la décore, représente un paysage éclairé de la lune ; sur le premier plan du tableau sont deux jeunes gens, tournant le dos à une colonnade, d'un goût antique & simple ; l'un des deux montre à l'autre Castor & Pollux, emblème de l'amitié, & ils paroissent resserrer les liens de celle qui les unit, en se donnant la main. Le dessin très-fini de cette estampe, est d'un artiste amateur, qu'on oseroit nommer le Chodowicki de la Suisse ; c'est Mr. Schellenberg (de Winterthur, jolie ville municipale du canton de Zurich). Nous ignorons le



nom du compositeur de la musique ; celui des paroles ne s'est point nommé non plus ; mais par la sublimité des idées , l'entassement des expressions , qui manquent quelquefois de la clarté nécessaire pour être généralement comprise , on croit deviner l'auteur. C'est l'amitié qu'il chante , & ces accens respirent l'amour pur , le sentiment divin , qui , s'il pouvoit exister entre les mortels & pour des mortels , les rapprocheroient de la Divinité , & les égaleroient aux êtres sérapiques.

Après une invocation à l'amitié , dans laquelle l'auteur la nomme la félicité de la vie , le suprême bonheur sur la terre , il forme le vœu d'être une fois en état de la chanter d'une façon digne d'elle : « Puissent mes chants , dit-il , inspirer la » douce joie dont tu nous fais jouir ! qu'ils soient » sentis par tous les cœurs ; que semblable au » baume adoucissant , ils guérissent leurs blessu- » res ; qu'enfin entendus avec délice des âmes » sensibles , elles disent que mes accens sont di- » gnes de l'amitié qui les inspire.... »

Dans sa seconde strophe , l'auteur dépeint ce sentiment : c'est l'harmonie des âmes , s'attirant réciproquement , se réunissant pour une grande fin , resserrant chaque jour leurs liens , parce qu'elles n'ont qu'un but , qu'un objet , celui de chercher ce sentiment divin , si méconnu du commun des hommes. « Amour des âmes , s'écrie

l'auteur, „ ò le plus pur des amours, source des „ plus nobles penchans, accompagné de droiture, „ de vertu , de confiance , vous présentez les „ perfections que vous contemplez !”

Les sentimens de l'amour fraternel, ceux bien plus tendres encore de l'amour maternel, rien ne peut se comparer à l'amitié comprise dans le sens de l'auteur ; elle rassemble en elle tout ce qui élève & purifie l'ame, oubli, renoncement de soi-même, sacrifice total de tout son être, ne vivre que dans son ami, n'avoir de jouissances & de peines que les siennes, ne chercher d'autre bien dans l'amitié que l'amitié même : tels sont les principaux caractères de ce sentiment divin, dont les effets sont d'alléger tous les fardeaux de la vie humaine, de calmer toutes les douleurs, de rendre commun la souffrance comme la jouissance, de guérir toutes les blessures, de fortifier toutes les foiblesses, de deviner la valeur d'un mot à peine prononcé, de s'entendre sans s'exprimer par des paroles, & de parcourir enfin le chemin de la vie, avec la ferme confiance qu'on atteindra par cette amitié pure la perfection & le bonheur; car ce qu'on appelle mort, ne peut influer que sur le corps, & ceux dont une amitié pieuse unit, les ames sont sûrs de l'immortalité.

Nous bornerons à cette esquisse imparfaite la notice de cette production, qui dans les 18 strophes qu'elle contient, renferme avec de très-

grandes beautés, des tournures qu'il seroit impossible de traduire, & qui en allemand même paroissent souvent trop exaltées.

---

*ANECDOTE ; extraite d'un papier françois ;  
imprimé en 1792.*

UN seigneur de terre sortant de son château, & voyant venir à lui une foule de payfans portant des torches allumées, il courut s'en procurer une ; puis reprenant son chemin, il rencontre la troupe incendiaire : où courrez-vous, mes amis, leur dit-il, lorsqu'il put se faire entendre ? — Où ! répondirent les villageois en chorus ; eh ! mais belle demande ; nous allons allumer votre château. — Fort bien, dit le seigneur ; vous m'avez devancé de quelques minutes ; mais j'arriverai à tems à votre village, où je vais mettre le feu. — En avez-vous le droit ? s'écrièrent les payfans surpris. — Je n'en fais rien, répondit le seigneur ; mais je crois l'avoir, puisque vous avez celui de brûler mon château : n'est-ce pas là les droits de l'homme, & ne sommes-nous pas tous également libres ? — A ces mots les payfans étonnés, s'arrêtent, se regardent ; on commence à discourir ; & après quelques instans, ces bonnes gens s'en retournent chez eux, convaincus par leur propre intérêt, que les droits de l'homme ne peuvent être de brûler un village ou de détruire un château,

*Anecdote françoise.*

UN sentinelle françois animé du beau desir de se distinguer , quitte son poste & arrive en courant sur un sentinelle autrichien , des avant-postes de l'ennemi : *Je te fais mon prisonnier*, s'écrie en arrivant le héros François. Aussi-tôt l'Allemand , sans répondre , saisissant son vainqueur d'un bras vigoureux , le charge sur ses épaules & s'achemine avec lui vers les lignes autrichiennes. Alors le brave sans-culotte apercevant de loin son officier : *à moi* , s'écrie-t-il , *mon lieutenant ; je viens de faire un prisonnier , & ce coquin a l'insolence de m'emporter.*

---

*[Question proposée par la Société d'Histoire-Naturelle d'Utrecht , dont le prix est une médaille d'or , valeur 20 ducats.*

COMBIEN l'étude de l'Histoire-Naturelle a-t-elle contribué jusqu'ici au bien public & particulier ? Ne pourroit-on pas rendre cette étude plus utile encore , & quels seroient les moyens pour parvenir à ce but ? — On ne prescrit aucunes bornes à l'étendue des mémoires ; ils peuvent être écrits en allemand , italien , hollandois françois , latin : cependant la société invite les auteurs à écrire de préférence dans ces deux

dernières langues. Le concours sera ouvert jusqu'au 1<sup>er</sup> de Mars 1795. Les paquets adressés franc de port à Mrs. B. Wild & Jean Alther, en écrivant sur l'adresse, pour la *Société d'Histoire - Naturelle d'Utrecht*. Les auteurs n'écriront leurs noms que dans un billet cacheté, attaché au Mémoire, & portant la même devise, ou la lettre initiale, dont fera signée leur réponse à cette question.

ERRATA pour la Fable du N<sup>o</sup>. 2. page 142.

*Après* Dans son transport il fait un faut,  
ajoutez Mais l'étourdi heurte la table.

*IDILLE de M. Gesner; extraite de la traduction libre en vers, d'une partie de ses Œuvres, imprimées à Berlin en 1775.*

#### LA CRUCHE CASSÉE.

**D**ES jeunes bergers trouvent un faune endormi; ils le lient; le faune se réveille, & demande qu'on le délie. Les bergers exigent qu'auparavant il chante une chanson. Le faune, qui le jour précédent étoit tombé & avoit cassé sa cruche, prend ce malheur pour sujet de sa chanson, & il chante :

Elle est cassée, hélas! mes beaux jours sont passés;  
Des cruches c'étoit la plus belle.

J'en vois autour de moi les débris dispersés :  
 Sort rigoureux ! chute cruelle !  
 De ma grotte autrefois l'ornement & l'honneur,  
 Cette cruche n'est plus qu'un objet de douleur.  
 Quand aux Silvains chez moi je presentois à boire,  
 Je leur faisois admirer sa beauté.  
 Lorsque par *Jupiter* l'Olympe est invité,  
 Ce Dieu même n'a pas la gloire  
 D'avalier à longs traits, dans un vase aussi beau,  
 Le nectar qui sur son cerveau  
 Remporte souvent la victoire.

Elle est cassée, hélas ! mes beaux jours sont passés ;  
 Des cruches c'étoit la plus belle.  
 J'en vois autour de moi les débris dispersés :  
 Sort rigoureux ! chute cruelle !  
 Lorsque chez moi j'assemblois mes amis,  
 Tous autour de ma cruche assis,  
 Nous buvions la liqueur bachique ;  
 Et bientôt animés par la vapeur magique,  
 Chacun de nous chantoit,  
 Chacun célébroit l'aventure,  
 Retraccée avec art dans la belle gravure  
 Que le buveur vers ses lèvres tournoit.  
 Dans cette cruche, amis, nous ne pourrons plus boire,  
 Et des faits qu'à nos yeux ce vase retraçoit,  
 Nous ne chanterons plus l'histoire.

Elle est cassée, hélas ! mes beaux jours sont passés ;  
 Des cruches c'étoit la plus belle.  
 J'en vois autour de moi les débris dispersés :  
 Sort rigoureux ! chute cruelle !  
 On y voyoit représenté  
 D'effroi le Dieu *Pan* agité.

Il regardoit une nymphe tremblante ,  
 Qui dans ces bras se changeoit en roseaux.  
 Il en choisit plusieurs tuyaux ,  
 Et les coupant de grandeur différente ,  
 Il en fait une flûte & chante son malheur ;  
 Et l'écho , de ses sons admirant la douceur,  
 Répète au loin sa musique touchante.

Elle est cassée , hélas ! mes beaux jours sont passés ;  
 Des cruches c'étoit la plus belle.

J'en vois autour de moi les débris dispersés :  
 Sort rigoureux ! chute cruelle !

On y voyoit *Jupin* , brûlant d'un feu nouveau ,  
 Sous la figure d'un taureau.

Sur son dos , au travers de la vague limpide ,  
 Il enlevoit *Europe* , objet de son ardeur.

On voyoit les genoux de la nymphe timide  
 En proie à l'heureux ravisseur ,  
 Caressés par sa langue avide.

La belle cependant se plaignoit des destins ;  
 Au-dessus de sa tête elle élevoit ses mains ;  
 Ses cheveux voltigeoient au gré du doux zéphire ;  
 Devant elle vogoient , portés par des dauphins ,  
 Les folâtres amours que l'on voyoit fourire.

Elle est cassée , hélas ! mes beaux jours sont passés ;  
 Des cruches c'étoit la plus belle.

J'en vois autour de moi les débris dispersés :  
 Sort rigoureux ! chute cruelle !

On y voyoit *Bacchus* assis sous un berceau ;  
 Déjà le vin egayoit son cerveau.

Du bras gauche une nymphe aimable  
 Amoureusement l'embrassoit ;  
 Et dans un transport agréable

De sa main droite elle enlevait  
 La coupe qu'en riant *Bacchus* redemandoit.  
 Les yeux fixés sur le Dieu de la treille ,  
 La belle qu'animoit l'amour & le plaisir ,  
 Par ses regards l'invitoit à cueillir  
 Un doux baïfer sur sa bouche vermeille.  
 Auprès du Dieu ses tigres tachetés  
 Sur cette cruche étoient représentés ,  
 Apprivoisés & sans colère :  
 Tranquillement ils mangeoient des raisins  
 Dans les petites mains  
 Des tendres enfans de *Cythère*.

Elle est cassée , hélas ! mes beaux jours sont passés ;  
 Des cruches c'étoit la plus belle.  
 J'en vois autour de moi les débris dispersés :  
 Sort rigoureux ! chute cruelle !  
 Échos , dans les forêts annoncez mon malheur ;  
 Que le Faune attendri partage ma tristesse !  
 Déformais en buvant j'aigrirai ma douleur :  
 On m'entendra gémir sans - cesse :  
 Elle est cassée , hélas ! mes beaux jours sont passés ;  
 Des cruches c'étoit la plus belle :  
 J'en vois autour de moi les débris dispersés :  
 Sort rigoureux ! chute cruelle !

On peut comparer cette idille à la sixième églogue de *Virgile* , dans laquelle *Chromis* , *Mnasylus* & *Eglé* , jouent le même tour à *filène*. Plus d'un Lecteur trouvera , peut-être , que la chanson du faune de *Gesner* est plus proportionnée au caractère du poëte & des auditeurs , que celle de *filène* dans *Virgile* , qui chante la



formation du monde, & un si grand nombre de fables, qu'à peine un jour entier suffiroit pour les ébaucher.

---

*LES COULEURS. Fable.*

UN peintre avoit achevé son esquisse,  
 Sur sa palette il plaçoit les couleurs,  
 Mais avant d'en tirer service,  
 Il fallut écouter leurs confuses clameurs;  
 Chacune briguoit l'avantage  
 De briller, de primer dans l'ouvrage ébauché,  
 Cent commères dans un marché  
 N'eussent pas fait tant de tapage;  
 L'une disoit, je fais les délices des yeux,  
 L'autre, je pare la ceinture  
 De la messagère des Dieux...  
 Et moi, le vêtement de la belle nature,  
 J'anime le teint de Cloris...  
 Moi j'exprime son innocence —  
 Paix, dit l'artiste, las de ce charivaris;  
 De quel droit parle-t-on ici de préférence?  
 Suis-je dans votre dépendance?  
 Ou l'empire du coloris  
 M'est-il remis?  
 C'est à moi d'assigner & le rang & la place;  
 Voici votre chemin, mon pinceau vous le trace;  
 Formez, en le suivant, un agréable tout:  
 Mêlez-vous sans vous nuire, entr'aidez-vous à plaire,  
 Vous fixerez ainsi le suffrage du goût,  
 En obligeant la critique à se taire.

Et si quelqu'une en cette occasion  
 Mérite une distinction  
 L'œil qui fait l'ensemble, aura soin de la faire,

Sous un Chef révééré, foibles individus,  
 Ne foyons forts que de notre harmonie,  
 Sans egoïsme & fans envie;  
 De la masse des biens, des talens, des vertus,  
 Et de l'autorité par les loix adoucie,  
 Résultent d'un Etat la force & l'énergie.

*Par Mr. D. V.*

*CHANSON imitée de Mr. Lessing,*

**H**IER, mais pourrez-vous le croire ?  
 Pensez quel fut mon effroi !  
 Je vis, m'amusant à boire,  
 La mort s'avancer vers moi....

En levant sa faux cruelle,  
 Viens serviteur de *Bacchus* ;  
 C'est assez bu ; meurs, dit-elle ;  
 Jamais tu ne boiras plus.

Pourquoi m'ôter à la terre,  
 O mort ! lui dis-je en pleurant,  
 Ah ! plutôt vuide ce verre,  
 Goûte ce vin excellent.

De la peste sa cousine  
 Elle porte la santé ;  
 Elle boit ; sa triste mine  
 Prend un air de volupté.

Je croyois sauver ma vie ,  
Déjà j'étois tout joyeux ;  
Mais soudain la mort s'écrie :  
Au monde fais tes adieux.

Eh ! penfes-tu , me dit-elle ,  
Que je change de deffein ?  
Retient-on ma faux mortelle  
Avec un verre de vin ?

D'un ton piteux je la prie  
De prolonger mon deffin ,  
Montrant que j'avois envie  
De devenir médecin.

Reine des scènes tragiques ,  
Dis-je , hélas ! épargne - moi :  
La moitié de mes pratiques ,  
J'en jure , feront pour toi.

A ce prix-là tu peux vivre ;  
Je veux te laisser le jour ,  
Autant que tu voudras fuivre ;  
Les *Ris* , *Bacchus* , & l'*Amour*.

De plaisir je crus renaitre ,  
A ce discours consolant :  
O mort ! je puis me promettre  
De vivre éternellement.

Sur le fein de ma maîtresse  
Je fis ferment l'autre jour ,  
Que je chérissois fans - cesse  
Les ris , *Bacchus* , & l'amour.

---

*Réponse à la Question du N<sup>o</sup>. précédent.*

**J**E dirois à ce Dieu terrible ,  
 Toi qui la fis si belle & si sensible ,  
 Otes-lui sa beauté , mais laisse-lui son cœur.  
 Le tems respecte l'un , l'autre fuit sur son aîle :  
 Si Climène séduit par un air enchanteur ,  
     C'est par son ame qu'elle est belle ;  
 Cette ame aimante & pure en son ardeur ,  
     Rendra la vie & la chaleur  
     A son enveloppe nouvelle ;  
 Ses traits feront toujours les traits de la vertu  
     Aux yeux d'un amant digne d'elle ,  
     Climène n'aura rien perdu.

*Par Mr. D. V.*

*Explication de l'Énigme , du Logogriphe & de la  
 Charade , du Journal précédent , Février.*

Le mot de l'Énigme est *oie* ; celui du Logogriphe  
 est *monde* , où l'on trouve *démon* , *mode* , *nom* , *don* ,  
 ..... celui de la Charade est *guillotine*.

## E N I G M E.

**L**A différence d'âge entre mon père & moi ,  
Lecteur , est à peine sensible :  
Aussi , sans les efforts d'une lutte pénible ,  
Ne parviendrait-il pas à me faire la loi.  
Je l'attaque , en naissant , avec tant de furie ,  
Qu'il disparoit sous moi , je semble l'étouffer ;  
Mais un heureux destin , pour conserver ma vie ,  
Le dérobe à mes coups & le fait triompher.

Loin d'être révolté de mon ingratitude ,  
Il veut que je le suive à toute heure , en tous lieux ,  
Sous les toits des bergers , dans les temples des Dieux ,  
De me voir un chacun contracte l'habitude ;  
Non pas qu'on ne voulût très-fort s'en dispenser.  
Mes défauts sont connus ; je vous laisse à penser  
Si , démentant l'éclat de ma noble origine ,  
On devoit me souffrir ailleurs qu'à la cuisine :  
Mais mon père est utile , on l'aime , & l'on fait bien  
Que l'attendre tout seul seroit une chimère ;  
Il faut me recevoir , crainte de lui déplaire.  
Ainsi pour avoir Roch , il faut loger son chien ,

## L O G O G R I P H E.

**J**E suis de nature liquide ,  
Fleuve à la tête , fleuve aux pieds ,  
Par-tout je n'offre que fluide.  
Coupe mon nom en deux moitiés ;  
La première est assez fragile ,  
Sur-tout lorsqu'elle n'est qu'argile ;

Pour la seconde, il est constant,  
 (Chacun le connoît par usage,)
 Qu'elle a le don de rendre sage :  
 Mais coupe mon chef, à l'instant  
 Tu peux pour'uire ton voyage  
 Sans rien craindre, & j'en suis le gage !  
 Prends-moi par mes extrémités,  
 L'étourderie est mon partage ;  
 Peut-être pour toi, cette page  
 N'est pleine que d'obscurités.  
 Maintenant si l'on me dérange,  
 On peut voir, sans être gêné,  
 Une ville du Dauphiné ;  
 Un royaume en-deçà du Gange,  
 Le nom d'un empereur Romain  
 Qui n'a pas eu longue puissance ;  
 Enfin on y trouve un certain . . . . .  
 Mais je me tais par bienfiance.

---

### C H A R A D E.

**M**ON premier fut ce fils moqueur  
 Qui courrouça son père :  
**Mes** deux seconds sous un autre hémisphère,  
 Sont gardiens de la pudeur :  
**Mon** tout, séjour du vrai bonheur,  
 Est bien celui que je préfère.

---

*Une visite chez le vieillard ATHON,  
par un Suisse.*

J'ALLAI l'autre jour chez le respectable Athon, que ses concitoyens estiment & qui est aimé tendrement de ses amis. Il n'en a plus de contemporains de sa jeunesse ; ils moururent tous l'un après l'autre, pendant que ses cheveux blanchissoient & qu'un fardeau de quatre-vingt ans couvroit son front : mais tous ceux qui le connoissoient étoient ses amis, & les concitoyens plus jeunes que lui, aimoient à le voir ; sa conversation amicale les attiroient chez lui ; son front ne se couvroit jamais de sinistres sillons, l'expérience & la sagesse s'énonçoient agréablement dans ses paroles.

Je le trouvai assis dans son fauteuil. Ses fils, hommes considérés, & deux de leurs amis, l'entouroient debout, occupés d'une conversation sérieuse. Ils parloient des matières qu'on agite à présent par-tout, de révolutions, de liberté, des formes de gouvernement, & quelquefois il leur échappoit des plaintes amères. "Soyez contents, mes enfans, dit le vieillard ; j'ai vécu quatre-vingt ans, & je n'ai rien vu de parfait sous la voûte des cieux. J'ai fait de longs voyages, je connois la plupart des Etats de l'Europe, par-tout j'ai entendu des plaintes, & je n'ai trouvé

du contentement nulle part ; j'ai observé que par-tout le peuple seroit plus heureux, s'il étoit plus sage & meilleur, & que tous les Souverains font des hommes. Peut-on prétendre qu'un gouvernement satisfaisse un peuple qui se plaint éternellement ? Qu'on fasse tout pour lui, sans que de son côté il ne fasse rien ? Qu'on ait soin de lui, sans qu'il veuille y contribuer ? Qu'on le rende heureux, quand follement & par sa propre négligence il détruit son bonheur ? Que les souverains soient des anges, quand les sujets restent toujours de foibles humains ? Et fussent-ils des anges, croyez-vous, mes enfans, qu'alors tous les cœurs seroient reconnoissans & contents ?

“ Je n'exige pas trop, mon père, répondit le fils aîné ; je fais qu'il n'y a point de perfection parmi les hommes. Il y a bientôt soixante ans que je vis avec eux : j'ai été élevé au milieu de mes concitoyens ; j'ai vaqué au milieu d'eux aux affaires publiques, qui m'ont fait connoître ma patrie. Hélas ! mon père, que n'ai-je pas vu ? Vous savez combien de fois, assis à vos côtés, je déplorais avec vous la décadence des bonnes mœurs & le défaut de patriotisme, dans les affaires publiques & particulières ”

“ Oui, mon fils, j'ai souvent en secret versé des larmes, quand je voyois de telles choses sans pouvoir les empêcher ! Mais, crois-en ton vieux père, qui ne t'en a jamais imposé ; malgré



cela je remercie tous les jours la Providence de m'avoir fait naître ici. Si tous les enfans de ma patrie avoient autant d'expérience que moi, ils rendroient comme moi graces au ciel & béniroient notre gouvernement, qui, s'il péche quelquefois en payant son tribut à la foiblesse humaine, est bien plus souvent occupé de notre bien-être. En vain tu chercherois, mon fils, un gouvernement sans défaut, & un peuple qui n'eut pas des causes légitimes de se plaindre. Bornes-toi donc à rechercher quel gouvernement commet le plus de fautes, ou lequel fait le plus de bien; quelle constitution donne au peuple le moins d'occasion de se plaindre, en lui assurant une existence heureuse & tranquille. Si ton repos, ton bien-être, ta sûreté te sont chers, si tu fais apprécier la liberté dans le commerce & dans la vie privée, les avantages d'une bonne police, si les droits de l'homme te sont sacrés, si tu trouves du plaisir à rencontrer dans la cabane du paysan qui te nourrit, l'aifance & la liberté, mon fils ne fors pas de ta patrie, car tu ne trouveras nulle autre part ces avantages réunis. Il est vrai qu'il n'y a point de pays ou tu n'en puisses découvrir plusieurs que nous ne possédons pas en Suisse. Chez les Anglois, je trouvai par exemple plus d'encouragement pour le génie, plus d'estime pour le vrai patriotisme, plus de récompense pour le mérite; la

liberté individuelle y est même peut-être plus respectée. Dans plusieurs monarchies les ordres du souverain s'exécutent plus exactement, il y a plus d'activité pour les grandes mesures d'administration, plus de subordination; le talent qui s'annonce y trouve plus de soutien. Sous Léopold ou Frédéric, l'administration de la justice est plus prompte, & par cela même plus bienfaisante pour le peuple. Ou que tu ailles, fut-ce même là, où la mort est mille fois préférable à la vie d'un sujet, tu trouveras quelque chose qui mériteroit d'être imité dans un pays d'ailleurs mieux gouverné. Un jeune homme qui voyage a bientôt saisi ces avantages; mais il s'aperçoit rarement des abus qui régissent dans les autres États & qui n'oppriment point notre république. Peut-être il aura vécu dans de plus grandes villes, dans des garnisons, avec moins de gêne que dans sa ville natale, & c'est ce qu'il appelle *liberté*. Rempli de pareilles demi-vérités & d'idées fausses, ébloui par la splendeur des grandeurs étrangères qui lui ont ravi les sentimens de simplicité, le goût d'une heureuse médiocrité, il revient dans sa patrie. Tout ce qu'il y voit lui paroît mesquin & méprisable. Il se croit esclave, quand il doit se conformer aux loix de la bien-séance & de l'honneur civique. Il ne voit dans son magistrat qu'une assemblée d'ignorans, si celui-ci ne gouverne pas comme le faisoit le gé-

néral de son régiment. L'amour de la patrie s'est éteint dans son cœur, & souvent il a l'ame assez vile pour représenter son pays natal sous des couleurs méprisables à ses compatriotes, & pour semer dans leurs ames le germe du mécontentement. Des esprits élevés & clairvoyans, reviennent chez eux plus zélés patriotes, après avoir vu d'autres pays, parce qu'ils peuvent & savent comparer le bonheur de notre patrie avec l'état déplorable de plusieurs peuples, non-seulement sous des rapports isolés, mais sous un aspect général. Des esprits méchans & médiocres, en sont incapables : contempteurs de leur patrie, ils blâment souvent ce qui est le plus sûr garant de son bonheur, & leurs voyages nuisent peut-être plus à l'Etat dans l'espace de dix ans, qu'il n'en résulte de bien dans un demi-siècle. Mes compatriotes ne sont déjà que trop portés à se plaindre ; c'est malheureusement leur entretien favori, ils n'ont pas besoin de nouveaux encouragemens."

" Mais, mon père, reprit le fils cadet, le droit de se communiquer librement ses idées est le plus beau privilège de la liberté ; vous ne voudriez sûrement pas l'anéantir ; car lorsqu'on n'ose plus dire ce qu'on pense, la liberté n'est plus qu'un rêve, le citoyen qu'un esclave, & le souverain qu'un tyran."

" Cela est très-vrai, mon fils ; tu viens d'ex-

primer mes sentimens. Nous sommes des hommes libres, & nous devons ofer parler librement. Mais un homme libre doit avoir l'ame noble & généreuse ; s'il ne l'a pas, il n'est pas digne de la liberté. Seroit-ce donc agir noblement, que de ne rechercher que la foiblesse du souverain, de ne remarquer que ses fautes, de les répandre d'un ton envenimé, sans vouloir reconnoître ses vertus, de récompenser ses soins paternels pour nous, par du mépris & des injures ? Il n'y a que des êtres vils dont les cœurs puissent être coupables d'une telle ingratitude, qui déshonore tout homme né libre & digne de l'être. Seroit-ce agir noblement envers la patrie, que de n'apercevoir que ses défavantages, d'être aveugles pour des prérogatives que les peuples d'autres pays cherchent à s'acquérir au prix de leur sang ? Non, mes enfans ne peuvent avoir de pareils sentimens, ils ne feront pas rougir de honte mes joues desséchées, ils ne flétriront pas ma mémoire ! Quoi ? Nous exigeons des pères du peuple qu'ils n'abusent pas du pouvoir que nous avons remis entre leurs mains, & nous, par des murmures hors de saison, par des calomnies, par l'expression du mécontentement, nous abusons de la liberté qu'ils nous accordent ? Nous attendons d'eux de la justice, & nous nous rendrions coupables d'une injustice aussi criante envers eux ? Nous prétendons qu'ils établissent

le bonheur de l'Etat ou qu'ils l'affermiffent, & nous-mêmes nous le minerions par nos plaintes & nos invectives inconfidérées ? Réfléchiffez, mes amis, aux conféquences qui en réfulteroient relativement au bonheur du peuple. Tant que le citoyen eft content, il fe trouve heureux. Si vous venez vous plaindre à lui d'un tort que vous imputez au gouvernement, d'une imperfection que vous trouvez dans la constitution, vous verfez dans fon cœur le venin du mécontentement, vous lui raviffez fon repos, fon bonheur, la paix de fon ame. Et qu'avez vous gagné pour le falut de la patrie, quand vous avez rendu votre ami malheureux ? Des milliers d'autres le deviendront peu à peu comme lui. Les plaintes immodérées ne trouvent que trop facilement l'entrée de tous les efprits. Dans le palais du riche comme dans la chaumière du pauvre, dans le cabinet d'un favant comme dans l'atelier d'un artisan, dans l'enceinte des villes, dans les granges, fur les pâturages d'un fimple berger, par-tout le mécontentement prendra racine, par-tout la félicité & le repos feront perdus. C'eft ainfi qu'un vertige de liberté mal placé & mal entendu, la paresfe, la bêtife, l'intérêt, & d'autres paffions tout auffi viles, chez quelques têtes inquietes & turbulentes, ont fouvent entraînés de paisibles citoyens au mécontentement, & rendu tout un pays malheureux.

Ce n'est pas tout. Des sujets séduits par des plaintes que la moindre partie d'entre eux fait apprécier, ne regardent leurs magistrats, qui consacrent tous leurs soins au bien de l'Etat, que comme une troupe de tyrans intéressés, de despotes avides & débauchés. La confiance, l'amour pour eux ont disparu, avec eux l'ordre, l'obéissance, la concorde, & l'attachement à la patrie. Les liens de la société sont dissous, & les soutiens du bien-être général sont abattus. Malheur au pays qui se trouve dans cet état. Il s'est rapproché du malheur dont il s'étoit plaint injustement, & bientôt, peut-être, ses champs incultes seront inondés de sang, & les larmes du sage couleront dans la retraite. O mes fils ! vous qui faites les charmes de ma vieillesse, ô mes amis ! vous êtes trop généreux pour accélérer cette époque par des murmures & de faux raisonnemens."

"Non, mon père, répondit le cadet des fils, mes plaintes ne seront jamais ni assez hautes, ni assez inconsidérées pour nuire à mes compatriotes. Mais un homme qui pense peut-il réprimer son indignation, quand il arrive des choses qui révoltent son ame ? Le patriote peut-il voir tranquillement opprimer l'innocence, blesser la justice, & dépérir l'honneur chez ses concitoyens ? L'ami des hommes doit-il renfermer le chagrin qu'il en ressent dans son cœur, pour que les

abus qui l'ont frappés ne pénètrent jamais jusqu'aux oreilles du souverain , & qu'ils se transmettent d'autant plus sûrement aux générations futures, pour les rendre aussi malheureuses que nous ? Vous savez, mon père , que des plaintes sincères sont le seul frein qu'on peut opposer aux tyrans ! C'est par ce moyen que tels abus ont été réformés , tels effets de l'injustice détournés, tels droits soutenus, quand on alloit les fouler aux pieds , telles loix bienfaitantes occasionnées. Bien des grandes révolutions, qui ont bouleversé des monarchies & des républiques, ne se seroient pas faites si un langage libre eut pénétré a tems aux pieds du trône ! ”

“ Rien de plus vrai , mon fils ! mais j'espère que tu ne veux pas défendre par-là les criaileries ingrates & mensongères des malveillans ; les murmures de tant de scélérats , redevables à leurs souverains de leur bien être , qui par reconnaissance de ces bienfaits , aigrissent contre ces derniers tous ceux qu'ils rencontrent en leur chemin ; les malédictions des ames intéressées , qui ne se déchainent jamais autant que quand on accorde au peuple de nouveaux bienfaits ; le bavardage des fots , qui médifent du gouvernement sans rien entendre à ses opérations , parce qu'ils ont entendu que leurs peres les blâmoient. C'est justement un des plus beaux traits de notre souverain, que celui d'être attentif

aux griefs du peuple & d'y remédier, lorsqu'ils ne font pas injustes & mal fondés, comme il y en a beaucoup, autant qu'il est possible de le faire; car on ne peut satisfaire à tous à la fois. Notre souverain, en prêtant l'oreille aux plaintes des sujets, a déjà écarté beaucoup de mal & fait beaucoup de bien. Tu serois étonné de voir, comme dans d'autres Etats, monarchiques ou républicains, on écoute peu la voix du citoyen, comme le sujet qui demande une grace y est rarement exaucé, comme souvent même ses remontrances y sont punies comme des forfaits. Non, certes, le vrai patriote, l'ami de l'humanité, ne peut pas toujours se taire. Quand l'innocence, la justice, la liberté ou le bonheur de sa patrie & de ses concitoyens est en danger, c'est alors qu'il élève sa voix avec énergie. Mais aussi quelle différence y a-t-il entre les expressions d'un tel sage & les criaileries du commun des raisonneurs? Ne mets pas ces derniers au nombre des bons patriotes & des vrais amis de l'humanité, & ne leur dis pas qu'ils le sont. La vérité est sacrée à tout bon patriote; il ne l'enfreindra jamais moins que pour calomnier ses supérieurs: elle est au contraire la dernière chose à laquelle le troupeau des raisonneurs s'attache; pourvu qu'ils puissent crier, ils ne craignent pas de médire. Examine de près leurs plaintes, à peine en trouveras-tu une sur cent qui ne soit pas



injuste, outrée, enfantée ou altérée par la bêtise & la malice. Le patriote approfondit les objets avant de parler, le raisonneur murmure avant d'examiner ; chaque conte qui court les rues, les inventions malicieuses, même d'un coquin, publiquement reconnu pour tel, lui fournit matière à crier, & il la saisit avec empressement. Le patriote ne s'énonce que quand le bien public, auquel il se dévoue, est en danger ; mais la plupart des mécontents ne murmurent que quand on met des bornes à leur vil intérêt, & des obstacles à ce qu'ils oppriment leurs concitoyens & nuisent au bien-être général. C'est ce dont on peut se persuader en entrant dans le premier cabaret. Le patriote ne se plaint pas souvent, parce qu'il sent qu'il n'a pas fréquemment des griefs importans ; mais le criailleur s'efforce à faire naître par-tout l'occasion de blâmer le gouvernement ; pas un jour ne se passe qui ne soit souillé par ses murmures. La plainte du patriote est modeste & modérée, car la modestie & la modération caractérisent le sage ; mais vos mécontents en connoissent-ils les loix ? Le patriote ne parle que lorsque ses discours peuvent être utiles ; c'est pourquoi il ne le fait jamais avec plus de franchise & de sincérité qu'à la place où cela convient le mieux, c'est-à-dire devant le souverain. Là ou ses paroles ne peuvent abou-

tir à rien qu'à rendre ses compatriotes de mauvaise humeur, il les renferme généreusement dans son ame. Ange tutélaire de son pays, il n'emploie les talens que lui prodigua la nature, sur-tout ceux de la franchise & de l'éloquence, que pour le salut, jamais pour la ruine de l'État. Quelle différence entre cette conduite & celle de vos raisonneurs ? rampans dans la poussière devant un magistrat, dès qu'il leur a tourné le dos ils vont répandre le mécontentement dans le cœur des jeunes gens l'espoir de leur pays, dans l'ame même du paisible habitant des campagnes ; par-tout ils détruisent l'amour de la patrie, & sèment à sa place des sentimens pénibles, la méfiance & le mépris des loix. Quand vous entendrez des propos inconfidérés dans ce genre, vous pouvez, mes chers enfans, hardiment douter que le cœur & la tête de celui qui les tient, soient bien organisés. Le patriote ne s'en tient pas aux plaintes, il agit aussi continuellement & avec zèle pour la prospérité de sa patrie ; il y prodigue toutes ses forces, il ne vit, il ne travaille que pour elle ; il aide là où il le peut & où il s'en croit capable, sans attendre d'autre récompense que la volupté des ames nobles, celle d'avoir fait du bien. Chaque citoyen, même dans les conditions les plus basses, peut trouver l'occasion de contribuer au bonheur général : mais, qui est-ce qui la manque

plus souvent, que celui qui accuse le gouvernement de perdre des yeux l'intérêt public, pour ne poursuivre que celui des individus qui le composent. Mes amis, observez vos connoissances, vous verrez que ceux qui se plaignent le plus amèrement, ce sont ceux qui ne font pas un pas pour leurs concitoyens, à moins qu'il ne leur soit bien payé; ce sont ceux qui dans le cours d'une année ne font pas autant pour le bien public qu'un magistrat, l'objet de leurs calomnies, dans un seul jour; ceux qui pour satisfaire à leur propre intérêt, sacrifieroient leurs meilleurs amis; ceux qui pour de l'argent prêtent leurs noms à d'autres, pour nuire à leurs compatriotes par cet infame trafic; ceux qui répètent continuellement ces viles paroles: *Ma peau m'est plus proche que ma chemise, & chacun pour soi.* — Le patriote ne blâme pas seulement, il loue aussi. Il sent tout aussi vivement le bien que fait son souverain, que les défauts du gouvernement; il publie ses bienfaits & les relève encore; il fixe l'attention d'autrui sur les vertus des pères de la patrie, sur les avantages qui résultent de leurs dispositions; il détaille la générosité, la sublimité du gouvernement, les grandes prérogatives de sa patrie sur d'autres pays, afin que ses concitoyens sentent le bonheur d'être membres d'un Etat aussi heureux, & de vivre sous une administration aussi douce

& aussi digne d'être aimée. La foule de raisonnateurs qu'on entend tous les jours, se comporte-t-elle de cette façon, comme l'exigeroient d'eux la nature & les loix ? Non, ils ne sont éloquentes que pour détracter, & deviennent muets pour les plus justes louanges. Ils saisissent rapidement chaque petit défaut particulier d'un de leurs supérieurs, chaque inadvertance d'un tribunal surchargé d'affaires, chaque petit reproche à faire à un des législateurs, chaque imperfection dans la constitution, chaque accident malheureux arrivé dans le pays, & ils s'en servent pour livrer tout le peuple à l'erreur & au découragement. Les plus belles actions ne sont pour eux que les intrigues de l'intérêt, & c'est ainsi qu'ils changent en maléfaction tout ce qui devrait amener la prospérité dans leur patrie. Le patriote, a-t-il enduré une injustice, & dans quel pays n'y feroit-il pas exposé ? il aime mieux la supporter avec patience & l'oublier, que de diminuer la confiance du peuple en son souverain, en la divulguant. Un seul tort qu'il aura souffert, n'effacera pas chez lui la mémoire des bienfaits multipliés, dont lui-même & sa patrie sont redevables au gouvernement. Un homme vertueux fait pardonner : celui qui ne le peut pas & qui pour une telle cause excite le déplaisir de ses concitoyens, se rend suspect de ne pas bien

entendre son propre intérêt, ni celui d'autrui. Si d'après tout cela, le souverain entend dix plaintes mal fondées pour un seul grief raisonnable, quelle importance doit-il mettre au mécontentement du peuple? Il ne fauroit que réformer, ne pouvant pas également satisfaire un chacun. Son zèle & son attention ne doivent-ils pas s'éteindre, quand il voit ses meilleures vues mésestimées ou expliquées défavorablement? Oh vous qui êtes mécontents de tout, quel mal vous faites à vos compatriotes & à vous-mêmes! Devenez justes, & vos magistrats seront toujours prêts à vous écouter, ils auront du plaisir à vous soulager. Il n'est pas si facile de pénétrer dans l'esprit, dans les combinaisons, dans les ressorts d'une constitution ou de l'administration; une tête médiocre ne pourra même jamais parvenir à les comprendre. Malgré cela, des écoliers imberbes, des fainéans qui ne savent que manier des cartes, des dissipateurs qui ne pouvant conduire leurs affaires, s'attirent, se précipitent dans des banqueroutes; des mal-appris qui n'entendent rien à leur propre vocation, des femmes qui sont incapables de conduire leur ménage; tous ces êtres se croient juges compétens en fait de gouvernement & de politique. Mais il est clair que plus on est borné, plus on est effronté. Quand j'entendois leurs discours insensés, combien n'ai-je pas béni le ciel de ne

m'avoit pas soumis à ceux qui les tenoient , à la place des pères de la patrie , dont ils improuvoient la conduite ? Pour se former une idée d'un gouvernement , sans connoissances , sans réflexion , sans prudence , sans justice , sans amour de la patrie , on n'a qu'à se représenter de pareils raisonneurs à la tête de l'Etat. Quand je comparois notre gouvernement avec ceux des autres pays , & que je lui trouvois moins de poids dans la balance politique de l'Europe , moins de richesses , moins de forces militaires & de progrès dans la tactique , je sentoiss aussi que d'un autre côté son caractère solide & profond lui donne un lustre particulier. L'Etat de Berne sur-tout s'est acquis depuis un siècle , par sa magnanimité , son active prudence , sa bonne police , sa tolérance , son humanité , & par une politique qui lui a conservé la paix & l'a rendu heureux dans son intérieur , l'estime & la considération de la plupart des autres souverains , & celle des peuples ses contemporains : il y joint encore l'avantage de prendre tous les jours un caractère plus sage & plus noble. Tout ce qui s'y est fait depuis quinze ans pour augmenter la prospérité , est incroyable. A peine trouvera-t-on une source de bonheur d'ou l'on n'ait pas puisé. Tandis qu'on accomplissoit les choses tendantes à ce but , d'autres se préparoient. On a semé des germes bienfaisans , qui ne fleuriront que pour vous

& vos petits neveux, quand j'aurai cessé d'exister. Mais il y a bien peu d'individus qui reconnoissent l'activité du gouvernement, les soins, les grandes mesures qu'il a prises pour le bien public. Nos bons magistrats font tout ce bien-là sans éclat; ils en ont contracté l'habitude, qui fait leur bonheur. — Tu peux donc espérer, dit Athon, en s'adressant à son fils aîné, qu'il fera remédié à beaucoup de choses dont tu te plains. Je ne trouve pas tous tes griefs injustes, & je désire avec toute l'ardeur dont le sein de ton vieux père se sent encore rechauffé, qu'ils n'échappent pas à l'attention de nos chefs. Ne prétends seulement pas que tout se fasse à la fois, & n'accuse pas injustement le gouvernement des vices de quelques individus, qu'il n'a jamais approuvé. — Mais pourquoi restes-tu muet sur les mérites de ton souverain, sur des avantages de ta patrie, toi qui fais si bien en découvrir tous les préjudices? Pourquoi ne vois-tu que les taches, pourquoi n'ouvres-tu pas les yeux sur des choses que tous ceux qui ne sont pas prévenus admirent avec enthousiasme & reconnaissance? Faut-il que ton vieux père, chancelant sur le bord du tombeau, te prête encore ses lumières? Il est bien vrai qu'il a vu le monde plus long-tems & qu'il a acquis plus d'expérience que tu ne peux encore en avoir. Tu fais combien les souverains aiment à répandre le fléau de la guerre dans leurs

Etats; tu fais que guidés par l'ambition, l'avidité, l'imbécillité, le caprice ou par des maîtresses, ils font égorger des milliers de leurs meilleurs sujets, qu'ils font couler le sang humain à grands flots; et sans qu'ils exposent leurs pays à la dévastation, qu'ils arrachent les époux d'entre les bras de leurs femmes adorées, les pères à leurs jeunes enfans. Toi, au contraire, tu as toujours joui de la douce tranquillité de la paix, & tu en es redevable à la modération & à la vigilance éclairée de ton souverain. Je n'avois que deux ans, lorsque la dernière guerre que nous ayons eu en Suisse, s'alluma l'an 1712: depuis lors je n'en ai plus revu, pendant le long cours de ma vie. Le repos du peuple, le sang de ses sujets, le bonheur domestique de chaque individu, ont toujours été sacrés à notre sénat; & nous ne le bénissons pas de nous avoir préservé? Nous ne préférons pas notre terre natale, où nous avons joui d'une paix non interrompue depuis 78 ans, à tous les autres pays du monde? Aux portes de Londres, de cette capitale tant prisée, trois fois on me mit, en plein jour, le pistolet sur la gorge, & je fus pillé par des voleurs de grands chemins, qui y exercent leur métier impunément. En France, j'échappai à un coup de feu qu'on dirigeoit contre moi: en Italie, un poignard meurtrier fut levé sur moi; mais dans ma patrie, j'ai parcouru avec



sûreté & tranquillement des bois & les rues les plus détournées de nos villes, de nuit comme de jour. Chez nous la vertu est honorée, l'industrie est récompensée, les droits de l'homme sont respectés jusques dans la cabane de l'heureux payfan ; & c'est cela qui dépeint le mieux la sagesse de notre gouvernement, & qui cependant blesse les méchans & les envieux. Autre part, où l'on garde des armées sur pied, des fainéans mercenaires dévorent le meilleur fuc du pays, & servent à des tyrans, plus ou moins puissans, d'instrumens d'oppressions, de concussions, d'injustice, & de cruautés révoltantes. Vous verriez des larmes de pitié sur ces malheureux pays, si vous saviez tout le mal qu'y font les armées. Ici le peuple ne les connoît pas. C'est le citoyen armé, qui se garde soi-même ; il n'est pas obligé de sacrifier ses richesses à des soldats qui moissonnent là où ils n'ont pas semé, il ne se courbe pas comme un malheureux esclave, sous les coups de leurs sabres, & ne baise pas la poussière de leurs pieds : mais aussi l'aïfance & la liberté habitent nos campagnes, au fond de nos vallées & sur le sommet de nos montagnes ; par-tout la justice protège le citoyen, & il n'est enchaîné que par les liens de l'amour & de la bienfaisance. Nous ne connoissons pas non plus des impôts immodérés, qui affligent tant d'autres pays : le nôtre ne pourroit pas entretenir des princes, des

grands seigneurs, de nombreux courtisans & d'autres pareils fléaux. Nos impositions, nos charges, si modiques en comparaison de celles des autres Etats, ne servent qu'au vrai bien de la patrie, & qu'à la conservation de sa prospérité & de la nôtre. — Ne vous plaignez donc plus, mes enfans, des petits défauts de notre constitution; remerciez au contraire la Providence avec ferveur, de vous avoir fait naître dans le plus libre de tous les Etats. J'ai passé ici la plus belle moitié de mes jours heureux & content : bientôt leur fil sera tranché ; mais tant que mon cœur battra, ce sera de reconnaissance & d'amour pour ma patrie ; & quand je m'éteindrai dans vos bras, ô mes chers enfans, que les sentimens que je viens de vous exprimer, soient votre plus bel héritage !”

Ici se tût le vénérable vieillard, qui n'avoit vécu que pour sa patrie. Jamais je ne l'avois entendu parler avec autant d'énergie. Ses forces en étoient épuisées ; mais long tems après qu'il eut fini, on voyoit encore briller dans ses yeux le feu de son amour pour son pays, & ses regards sembloient nous dire : “ Aimez une patrie qui vous rend si heureux !”

---

*POSTSCRIPTUM par un Allemand.*

IL faut être tout-à-fait borné ou bien malveillant, pour méconnoître les avantages du

gouvernement Bernois. Quel étranger n'a pas éprouvé un sentiment agréable, lorsqu'en entrant dans un village l'air d'aïfance & de bien-être qu'il y voyoit, lui annonçoient qu'il étoit dans le canton de Berne. La propreté, les phyfionomies expreffives des payfans, leur coftume, la construction folide, quoique peu difpendieufe, de leurs maifons, les belles routes, les ponts, les hayes, la culture des campagnes, les belles prairies, l'induftrie des habitans, le peu de mendicité & d'indigence, qu'au moins on ne remarque pas, tout cela frappe l'ame au premier abord & lui caufe un plaifir nouveau. On eft faifi d'admiration pour le gouvernement qui produit tous ces effets; on devient plus généreux, on fe croit plus riche. Mais auffi, où s'eft-il fait depuis cinquante ans, plus de chofes pour la profpérité du pays que dans l'Etat de Berne? Le Canton a prefque tout-à-fait changé de forme; l'abondance a pris la place de la difette; là où l'on ne trouvoit que des chaumières ifolées, l'on trouve à préfent de riches villages; la où à peine on pouvoit pratiquer les chemins, on parcourt à préfent de fuperbes routes, on paffe fur des ponts magnifiques. Les payfages ont pris un air plus riant; des belles maifons de campagne, des auberges bien arrangées, des chalets bien fournis, fe font élevés dans des endroits autrefois incultes & favauges, & où la

sûreté des étrangers comme des indigènes, étoit toujours en danger. Le gouvernement s'est occupé plus qu'aucun autre, de l'éducation de la jeunesse; il a pris soin des orphelins & des veuves; car on ne trouve dans aucun autre pays, proportion gardée, autant & d'aussi beaux hôpitaux & autres établissemens bienfaisans, que dans ce Canton. Dans ces maisons, on ne s'occupe pas de la magnificence extérieure, au détriment de l'entretien intérieur & des soins pour leurs habitans, comme il arrive dans d'autres endroits. Nulle part on n'entretient aussi bien les bâtimens publics, & la sûreté des grands chemins, aussi utile aux habitans qu'aux voyageurs. Quel Etat a préposé autant de prix & de récompenses pour des découvertes, des inventions, des essais utiles? Enfin, si l'on vouloit énumérer tout le bien qui s'est fait de tous les tems dans un aussi petit pays, on fauroit bientôt apprécier la valeur des calomnies de M. Schlœzer & de ses semblables.

( Traduit d'un Journal Allemand, intitulé *Journal des Citoyens*, ( *Bürger-Journal* ) paroissant à Berne, No. VII, 1791, pag. 27-50.

---

---

*JOSEPHINE, histoire extraite d'un manuscrit intitulé les Voyageurs pédestres, qui renferme une critique des mœurs des grandes villes, avec quelques jolies anecdotes, & qu'on se propose de publier lorsque les circonstances seront plus favorables pour la littérature.*

UNE étrangère s'étoit retirée au Hautbourdin avec sa fille ; elle y vivoit depuis plusieurs années inconnue & pauvre, & quoiqu'elle parlât bien le françois, on s'appercevoit que l'accent allemand y dominoit : pour sa fille, élevée en France, outre qu'elle étoit d'une grande beauté, elle n'avoit aucun accent étranger ; toujours très-simplement mise, un air de grandeur paroïssoit néanmoins sur toute sa personne ; mais ce qui la pâroit le plus, aux yeux des gens sensés, c'étoit sa vertu & sa modestie.

Leur occupation ordinaire, la broderie, suffisoit à leur entretien, parce que leurs desirs étoient modérés : des lectures choisies leur servoient de récréation ; les bons livres qu'elles lisoient leur appartenoient, & avec quelques meubles, composoient toute leur fortune.

Josephine (c'est le nom de la jeune personne) n'étoit jamais sortie du Hautbourdin (\*), lors-

---

(\*) Le Hautbourdin est un grand village près de Lille.

que le prince de Condé vint à Lille passer en revue son régiment; la curiosité de voir un grand seigneur la porta à prier sa mère de la conduire à la ville. Cette prévoyante femme se fit presser long-tems avant de lui accorder sa demande. Le cœur d'une mère va au-devant des dangers, fussent-ils même des plus chimériques. Enfin lassée de ses instances réitérées, elle l'y conduisit.

Le marchand à qui elle vendoit leurs broderies demouroit sur la grande place; de chez lui elles virent la parade fort à leur aise. Où est le Prince? demanda Josephine à sa mère.— C'est celui qui a le cordon bleu par-dessus sa veste; le vois-tu? — Oui Maman; mais il est habillé tout comme les autres.— Sans doute; étant colonel général de l'infanterie françoise, il porte toujours l'uniforme du régiment qu'il passe en revue.

Josephine, quoique mise aussi simplement qu'à l'ordinaire, fut remarquée par quelques officiers; un entr'autres la regarda très-fixement & long-tems; ce que la mère ayant apperçu, elle crut qu'il étoit prudent de faire retirer sa fille; mais c'étoit déjà trop tard: un coup-d'œil dérange souvent toute la prévoyance d'une mère.

Présomant qu'on pourroit venir s'informer chez le marchand qui elles étoient, la mère ne manqua pas de lui recommander en particulier la discrétion sur leur demeure; ce qu'il promit.

L'officier qui avoit regardé long-tems Josephine , étoit un jeune homme qui ne faisoit que d'entrer dans Colonel-général, premier régiment de France. Il étoit natif de Lille , fils de M. le comte de Wandermesse, qui n'avoit rien épargné pour son éducation , ainsi que pour celle de son frère aîné, capitaine dans le régiment du Bourbon.

La beauté de notre étrangère ayant fait la plus grande impression sur le chevalier de Wandermesse, il ne manqua pas, comme l'avoit prévu la mère de Josephine, d'aller chez le marchand s'informer qui étoit cette jeune personne qu'il avoit vu chez lui. Mais le marchand fidèle à sa promesse , répondit qu'il l'ignoroit : je loue mes fenêtres , dit-il , dans des occasions pareilles à celle - ci , sans m'embarasser qui les occupe ; pourvu qu'on me paye , cela me suffit.

Notre chevalier sortit désespéré de cette réponse : il n'avoit pu , lors de la parade , mettre un domestique à la porte du marchand ; ainsi il fut tout-à-fait dérouté. Tous les jours il venoit se promener , du matin au soir , sur la grande place , espérant que le hasard lui feroit revoir son inconnue. Deux mois se passèrent sans qu'il pût rien découvrir. Perdant alors toute espérance , dès ce moment il ne fut plus le même : auparavant dissipé , sans - cesse en partie avec ses camarades , à présent retiré , ne voyant personne , ne sortant que pour son service , on ne

savoit à quoi attribuer un pareil changement.

De son côté Josephine étoit devenue inquiète, rêveuse, distraite dans son travail ; ce fut une raison pour la mère de se bien couvrir le visage quand elle iroit chez le marchand , & de n'y point mener sa fille avec elle. Mais n'ayant plus revu l'officier , elle crut que tout étoit fini : en effet , si le hasard ne s'en étoit mêlé , il est croyable que l'aventure n'auroit pas été poussée plus loin.

Le comte de Wandermesse voyant que le chevalier maigrissoit à vue d'œil , que sa santé étoit dérangée , crut que l'air de la campagne lui seroit favorable. Il avoit une maison au Bourdin fort commode , avec un grand jardin ; il y envoya son fils. Le chevalier fut quelque tems sans sortir. Un jour de fete cependant , il crut qu'il étoit de la bienséance d'aller à l'église , sur-tout étant voisin du curé qui le venoit voir souvent. Il écoutoit avec distraction le mauvais latin du prêtre , lorsque levant par hasard les yeux sur l'assemblée , il apperçut son inconnue qui n'étoit qu'à deux pas de lui. De son côté Josephine n'avoit pas tardé a le reconnoître ; son cœur n'y avoit pas moins contribué que ses yeux. La mère ne manqua pas non plus de faire ses observations & de former le projet d'empêcher toute autre entrevue entre les amans.

Quand je dirai qu'il n'y avoit rien de plus



difficile que de réaliser un semblable projet, c'est ce que l'on croira sans peine. Nos amans se virent donc; ils se parlerent, se firent l'aveu de leurs mutuels amours, & se promirent une constance à toute épreuve. C'étoit faire beaucoup d'ouvrage pour une première conversation : rien ne fait presser les choses comme la contrainte. On choisit pour se voir le tems où la mère étoit en ville. Ayant vu partir le chevalier pour la chasse, elle crut le moment favorable pour aller chez le marchand. Mais l'équipage de chasse de notre amant n'étoit que pour faire sortir la trop prévoyante mère.

Une fille qui vient de voir & de parler à son amant pour la première fois, porte sur son visage un air qui la décele, malgré qu'elle en ait. La mère découvrit donc bientôt ce qui s'étoit passé en son absence; elle crut toutefois qu'il étoit de la prudence de chercher à démêler le caractère du chevalier avant que de parler à sa fille.

S'étant faite annoncer chez lui le lendemain, le chevalier qui la reconnut tout de suite, la reçut très-bien, la fit asseoir, & lui demanda obligeamment ce qu'il pouvoit pour son service. M'écouter patiemment, Monsieur, lui dit-elle. Le jeune homme sans répondre, fit une inclination. — « Je suis veuve, reprit-elle, de Joseph-» Alexandre Phaff (\*), baron du St. Empire, &

---

(\*) On prononce Faf.

» d'une des meilleures familles d'Autriche. Des  
 » affaires malheureuses nous firent quitter no-  
 » tre patrie : mon mari mourut en chemin, &  
 » me laissa sans fortune avec deux fils, qui sont  
 » présentement officiers au service du Roi, &  
 » une fille que j'ai élevée dans la vertu, qui l'a  
 » pratiquée jusqu'à ce moment, qu'un séduc-  
 » teur commence à la pervertir, & ce séducteur  
 » c'est vous.

» Je fais, continua-t-elle, que vous êtes de  
 » bonne maison ; que M. le comte de Wander-  
 » messe est riche, & qu'il ne prendra pas pour  
 » sa bru une Demoiselle sans biens ; c'est un  
 » usage qui n'est plus à la mode ; ainsi c'est  
 » pour vous prier de renoncer à voir ma fille  
 » que je suis venue : si vous n'avez aucun égard  
 » à ma sollicitation, je prendrai d'autres mesu-  
 » res. Adieu Monsieur. » Elle sortit alors, &  
 » laissa le chevalier tout interdit.

Le jeune homme, quoique passionné, fut touché du sort de cette mère infortunée : il n'avoit pas pensé, il est vrai, à faire autre chose de Josephine qu'un amusement ; mais ses idées prenant un autre cours, il résolut de découvrir à son père le sujet de sa maladie & la connoissance qu'il venoit de faire.

Est elle riche ? dit le père, après avoir entendu l'énumération des bonnes qualités de la Demoiselle. Le chevalier fut obligé de dire

non. — “ Eh bien , je vous défends d’y penser  
 » davantage. Je viens , au reste , d’apprendre  
 » que votre régiment doit partir dans six jours  
 » pour Besançon ; faites vos préparatifs en con-  
 » séquence, car je prétends que vous le suiviez”.  
 Ayant dit cela , il sortit.

Notre jeune homme savoit que la parole de son père étoit irrévocable ; il résolut donc de tenter s’il ne pourroit pas fléchir Madame Phaff, en lui proposant un mariage secret avec sa fille. Il ne réussit pas mieux de ce côté-là , comme on peut le prévoir. La proposition n’étoit pas , en effet, recevable ; & si la passion qu’il ressentoit pour cette belle personne ne l’avoit aveuglé , il l’auroit trouvé de même ; mais désespéré de ce refus , il prit enfin le parti de rentrer dans Lille.

Madame Phaff ne l’ayant point vu paroître depuis deux ou trois jours , crut qu’elle pourroit laisser sa fille seule un moment sans danger , pour courir chez son marchand. Le chevalier qui se promenoit tout pensif sur la grande place , l’ayant apperçue de loin , courut vite d’un autre côté & se rendit sur le champ au Hautbourdin. Il trouva Josephine à son travail ordinaire ; elle rougit cette fois de se voir seule avec son amant , comme si elle eut pressenti la proposition qu’il vouloit lui faire.

“ Je suis au désespoir, Mademoiselle, lui dit-il ;  
 » mon pere veut que je parte avec mon régi-

» ment, qui s'en va dans deux jours ; ainsi tout  
 » est fini pour moi , je ne vous verrai plus , &  
 » je serai le plus malheureux des hommes :  
 » Dieu m'est témoin qu'il n'y avoit rien de plus  
 » sincère que la proposition que je fis à Madame  
 » votre mère , de vous épouser ; & si elle eut  
 » voulu, nous serions présentement l'un & l'au-  
 » tre au comble du bonheur. Le mariage fait,  
 » mon père m'eut pardonné ; car il m'aime. —  
 » Il en est encore tems, belle Josephine, ajouta-  
 » t-il, après une pause ; „ consentez à me suivre,  
 » & je suis à vous pour jamais.”

“ Moi ! dit-elle, en se levant avec effroi :  
 » que je quitte ma mère qui m'a porté dans son  
 » sein, qui m'a élevée, qui m'a nourrie de son  
 » lait ! Périssent la fille qui préfère un vil subor-  
 » neur à la tendresse maternelle ! . . . Partez ,  
 » Monsieur : je vous aimois ; ce trait m'ouvre  
 » les yeux . . . Hélas ! je vous aime peut-être  
 » encore ; mais je vous méprise. Partez donc,  
 » & que je ne vous voye plus.”

La mère entroit comme elle prononçoit ces  
 dernières paroles : n'ayant point trouvé le mar-  
 chand chez lui, elle étoit revenue sur le champ.  
 Josephine courut à elle, & se jettant à son cou  
 ha ! délivrez-moi, dit-elle, d'un perfide qui ose  
 me proposer un enlèvement. — Madame Phaff  
 contente de sa fille, fit des reproches au cheva-  
 lier, qui étoit tombé à ses genoux, en demandant

son pardon. — Levez-vous, Monsieur; si vous pouvez vous pardonner vous-même, tout sera oublié. Il se leva, & sortit accablé de la plus profonde douleur. Obligé de partir, il fit la route de Besançon dans un morne silence.

Dès qu'il y fut arrivé, il se renferma d'abord dans son logement; ensuite changeant d'avis, il fréquenta quelques-uns de ses camarades. Son commandant étoit prié de la part de son père, de faire en sorte de le dissiper. Le chevalier qui méditoit une évasion, feignit de se prêter à ses vœux, il affectoit même d'être fort tranquille; mais un beau matin il disparut de Besançon, sans qu'on fut quelle route il avoit suivie.

Il avoit auparavant écrit une lettre des plus touchantes à Madame Phaff, la priant de lui pardonner ses erreurs, & jurant néanmoins de n'être jamais à d'autre qu'à sa fille. Josephine, depuis qu'il étoit parti, s'étoit beaucoup radoucie: la manière dont elle plaignit le chevalier, prouvoit qu'elle l'aimoit plus que jamais, & sa mère qui la croyoit hors de danger, la laissoit tranquillement exhâler ses soupirs.

Le chevalier étoit dans le comté de Neuchâtel en Suisse, pendant qu'on couroit inutilement après lui. Le commandant se hâta de donner avis à son père de sa fuite. Le comte de Wandermesse ne douta pas que son fils ne revint au Hautbourdin furtivement, & ne s'y tint caché:

il y mit donc quelqu'un en embuscade, pendant plusieurs jours. Ce fut inutilement; le chevalier ne parut point : alors le pere commença à se repentir véritablement de sa trop grande sévérité.

Il avoit négligé de demander le nom de la mere de la jeune personne que son fils aimoit : cette négligence étoit facile à réparer dans un village. Il fut donc qu'elle s'appelloit Madame Phaff : il fut la voir, pour découvrir si elle ne sauroit point ce qu'étoit devenu le chevalier. Madame Phaff lui fit voir la lettre daté & timbré Besançon, qu'il lui avoit écrite, en l'assurant que c'étoit l'unique qu'elle eut reçue.

L'air de franchise qui accompagnoient ces paroles, persuada le comte qu'on lui disoit la vérité. Il commença à s'inquiéter tout de bon sur le sort de son fils. En regardant Josephine, il ne put que l'excuser sur sa passion ; la modestie sur-tout de cette jeune personne le toucha, & il finit par prier la veuve, si elle recevoit des nouvelles du jeune homme, de vouloir bien les lui communiquer; ce qu'elle lui promit. Pour lui, il fit écrire dans toutes les Cours de l'Europe.

Un an se passa sans que le comte eut aucune nouvelle du chevalier. Dans cet intervalle de tems son fils aîné eut une querelle avec un autre officier de son régiment; ils se battirent, & le capitaine Wandermesse resta sur la place. Le comte apprit lui-même cette triste nouvelle à

Madame

Madame Phaff: il avoit continué à la voir de tems en tems, autant par goût que dans l'espérance qu'il recevrait tot ou tard par elle des nouvelles du chevalier. La veuve fit ses efforts pour le consoler de cette double affliction : il lui parut moins affecté, néanmoins, de la mort de son fils aîné que de la perte du chevalier.

Que faisoit celui-ci pendant ce tems-là : ayant par goût cultivé la musique dès son bas-âge & avec succès, ce talent devint sa ressource dans son exil volontaire ; & il étoit maître de musique à Chambéry, lorsqu'il apprit par hasard la nouvelle de la mort de son frère aîné, répandue dans la ville par un musicien du régiment de Bourbon, venant de Grenoble, aux environs de laquelle s'étoit passé le combat singulier dans lequel le comte avoit perdu la vie. En apprenant ce triste événement, le chevalier résolut de remplacer son frere dans le régiment de Bourbon ; il écrivit en conséquence au colonel, & le pria de lui garder le secret, au moins jusqu'à son arrivé. Le colonel qui regrettoit sincèrement M. de Wandermesse dont il étoit parent, fut charmé d'acquérir son frere ; il lui fit réponse qu'il le recevoit avec plaisir.

On entra en campagne l'ann'è suivante. Le régiment de Bourbon fut d'une attaque ou le chevalier eut occasion de se distinguer. Son

action fit assez d'écarter pour mériter d'être mise dans les gazettes.

Le comte son père, depuis huit mois s'étoit tout à-fait retiré au Hautbourdin. La mort de sa femme qui avoit précédé celle de son fils aîné, y avoit beaucoup contribué. Il y vivoit solitaire, ne voyant que Madame Phaff & sa fille, & ne prenant plus de part aux nouvelles politiques & aux agitations des ambitieux de l'Europe que par les gazettes.

C'étoit Josephine qui pour l'ordinaire faisoit la lecture des papiers publics : quand elle en fut à l'article du chevalier de Wandermesse, la feuille lui tomba des mains.— Reprenez, s'il vous plaît, cet article, Mademoiselle. — Ho ! j'ai bien lu, Monsieur ; écoutez : *Le chevalier de Wandermesse a fait dans cette action des prodiges de valeur...* Josephine ne put répéter ces mots sans émotion. Le comte l'ayant remarqué, lui dit avec feu : Mademoiselle, s'il revient tendre & fidèle, il est à vous.

Le comte éprouvoit lui-même le pouvoir de l'amour : il aimoit la mère, qui étoit encore belle & fraîche, presque autant que son fils aimoit la fille. Voilà d'où venoit le consentement qu'il accordoit d'avance au chevalier.

Notre jeune homme présumant que son action seroit publiée par-tout, & que par conséquent son père recevrait de ses nouvelles indirectement,



se hâta de lui écrire , lui demanda pardon de son long silence & d'avoir changé de régiment sans sa participation : quant à mon amour, disoit-il, il est toujours le même ; & si vous ne pouvez vous résoudre à m'accorder Josephine , la seule grace que je vous demande , c'est de ne pas me forcer d'en épouser une autre. — On reçut cette lettre au Hautbourdin deux jours après la lecture de la gazette : elle répandit la joie dans la petite société.

A la fin de la campagne le chevalier arriva chez son père couvert de gloire & plein d'amour. Des qu'il fut qu'il consentoit à lui donner Josephine , il fut prêt à se trouver mal. Celui qu'aucun danger n'étonnoit , avoit à peine la force de soutenir l'annonce précipitée de son bonheur. Enfin le père & le fils, la mère & sa fille , se marièrent le même jour au Hautbourdin. Les noces se firent sans éclat ; mais le bonheur y prit place & continue de demeurer avec eux , parce qu'ils ont écarté de leurs esprits l'avarice & l'ambition. Josephine aime à donner ; depuis qu'elle est riche, il n'est point de jour qu'elle ne repasse dans sa mémoire qu'elle a été pauvre.

---

*HISTOIRE DE L'ISLE DOMINIQUE, contenant une description de sa situation, de son étendue, de son climat, de ses montagnes, de ses rivières & de ses productions naturelles &c.* par Thomas Atword, 1791, à Londres, chez Johnson.

DANS cet ouvrage, divisé par chapitres & dont le titre est infiniment plus étendu que nous ne le donnons ici, l'auteur, M. Atword, détermine à 29 milles anglois la longueur & à 16 milles la largeur de cette isle, située sous le 15<sup>e</sup> degré 25 min. de latitude nord, & de 61 d. 15 m. de longitude occidentale, à compter de l'observatoire de Londres. Le tems des pluies y commencent en Avril, elles sont dans toute leur force en Septembre & Octobre, & elles finissent en Janvier; néanmoins tantôt ici, tantôt là, il y pleut presque toute l'année: mais les tremblemens de terre & les ouragans y sont moins fréquens que dans toute autre isle des Indes occidentales.

Le terrain est fertile, sur tout dans l'intérieur de l'isle. Différens volcans jettent continuellement du soufre, & quelques-unes des sources minérales qu'on y rencontre sont tres-chaudes. Les montagnes sont couvertes d'arbres très-hauts, dont le plus remarquable est l'arbre de

gomme. On trouve dans les bois, qui composent les deux tiers de l'isle, des pigeons sauvages de plusieurs espèces, des perdrix, des perroquets, des vautours, des hiboux. Depuis que les Anglois sont possesseurs de l'isle, la chasse du gros gibier est défendue dans certains tems de l'année. Les poissons de rivières & de mer, les quadrupèdes, les insectes, sont décrits dans le 3<sup>e</sup> & 4<sup>e</sup> chapitre, dont la lecture seroit tres-intéressante, si l'auteur avoit eu plus de connoissances dans l'histoire naturelle & qu'il nous eut fait connoître ces productions, en les classant d'après les nomenclatures du célèbre Linné.

Entre 30 rivières qui se trouvent dans cette isle, outre les ruisseaux, il n'en est pas une de navigable. Le seul quadrupède indigène est le lapin Indien. Il y a peu de chevaux, de chèvres & de brebis. Beaucoup de cochons, & les lapins, les cochons de mer & la volaille s'y voient en surabondance. L'on a trouvé des serpens long de plus de 12 pieds & gros comme la jambe d'un homme. Il y a dans les bois de grands essaims d'abeilles, qui donnent d'aussi bonne cire & d'aussi bon miel qu'on peut en avoir en Europe. Enfin, entre les mouches & les fourmis, il y en a d'espèces tres-dangereuses.

Passant des productions naturelles animales aux articles de commerce que fournit l'isle Dominique, l'auteur nous apprend que les princi-

paux font du sucre, du café, du rhum, du cacao, de l'indigo. Il n'y a que 50 plantations de sucre, & plus de 30 font incultes. On évalue en gros le rapport, année commune, à 3000 mesures de sucre, nommé *oxhoft* (\*); très-petite quantité en comparaison de la grandeur de l'isle & des plantations existantes; car si pour les 50 plantations on compte 2000 arpens, (ce qui est bien modique) chacun d'eux ne rapporteroit qu'un demi-oxhoft: tandis que dans les anciens établissemens le produit de trois oxhoft pour un arpent de canne à sucre, est regardé comme un rapport très-peu considérable; mais l'on peut espérer une meilleure récolte lorsqu'on aura extirpé les bois.

L'on compte plus de 200 plantations de café dans l'isle, possédées la plupart par des propriétaires François, qui le vendent à des marchands Anglois, par lesquels il est apporté en Europe, & l'on évalue à 4 ou 5 millions de livres pesant, le café qui croit dans l'isle & qu'on exporte annuellement en Angleterre. La petite quantité de cacao qu'on en tire, croît dans les plantations françoises. Celles d'indigo sont très-négligées depuis peu, à cause des pluies trop fréquentes. Le coton & le gingembre croissent tres-bien dans l'isle, mais on n'y en plante pas; & le tabac n'y est cultivé que par les nègres, pour leur propre

---

(\*) L'oxhoft peut peser environ 1500 livres.

usage & dans leurs jardins. Outre plusieurs racines & fruits farineux, le *yams* sauvage, le maïs & le ris croissent en perfection à Dominique, & toutes les plantes indigènes des Indes occidentales y réussissent très-bien.

Avant la guerre d'Amérique, il abordoit souvent à Dominique des François & des Espagnols, qui venoient échanger leur or, leur argent & leurs productions, contre des esclaves ou contre des objets de fabrique angloise. Les Américains apportoient aussi du nord de l'Amérique, toutes sortes d'ustenciles, de planches, de bardeaux, de merrin, du tabac, de la farine, du vin, des poissons salés, des chevaux, des bêtes à cornes, des cochons, de la volaille, & recevoient en troc du rhum, de la molasse, & d'autres productions dont le transport hors des Indes occidentales angloise étoit permis. Ce commerce fut interrompu par la guerre; & dans l'année 1778, l'isle tomba au pouvoir des François: la capitulation par laquelle elle se rendit au général François, le marquis de Bouillé, se trouve en entier dans l'ouvrage dont il est ici question. Mais le marquis retournant avec ses troupes à la Martinique, il établit, pour gouverner à sa place, le marquis de Chilleau, duquel l'antipathie contre les Anglois étoit poussé si loin que, contre les termes de la capitulation, il les fit tous désarmer, & les distribua parmi les negres fugitifs,

avec lesquels il avoit conclu un traité. Pouffés à bout par la févérité des réglemens qu'il prescrivit contre eux, les Anglois, pour la plupart, abandonnèrent l'isle; & l'on attribue aux ordres du marquis de Chilleau, l'incendie qu'allumèrent les soldats François, & qui réduisit en cendres, dans l'année 1781, environ 500 maisons du petit port de Roleau. Lorsque M. de Beaupré devint gouverneur de l'isle, les habitans furent traités avec plus de douceur. Pendant trois ans & demi que Dominique appartient aux François, aucun de leurs vaisseaux n'aborda en Europe, ni aucune production des plantations angloises ne furent envoyés en France. D'une partie on en chargea des vaisseaux neutres allant à St. Eustache, possession Hollandoise, d'où, même avant que l'amiral Rodney eusse fait la conquête de cette isle, cette cargaison fut transportée en Angleterre: l'autre partie, chargée sur des vaisseaux hollandois, fut envoyée à Rotterdam. Après la déclaration de guerre avec la Hollande, toutes les productions qu'on exporta de Dominique, furent chargés sur des vaisseaux à pavillons autrichiens, qui les apportèrent à Ostende, où le sucre se vendit beaucoup meilleur marché qu'il ne s'étoit vendu à Rotterdam.

Les Américains n'ayant point amené de bestiaux à Dominique pendant le tems que cette isle fut sous la domination françoise, chaque f s

que le gouverneur avoit besoin de viande pour l'approvisionnement de ses soldats, on tuoit le bétail qui se trouvoit chez les planteurs Anglois; boucherie qui eut enfin une influence tres-nuisible sur ces plantations.

Comme les François espéroient conserver cette isle à la paix, ils différoient de jour en jour à la remettre aux Anglois, à qui ils ne la rendirent qu'au mois de Janvier 1783, que John Orde en fut installé gouverneur.

L'isle de Dominique est divisée en dix paroisses, dans chacune desquelles on voit une place destinée pour y bâtir une ville; mais il en est peu dans lesquelles on trouve plus de trois à quatre bâtimens. Roseau est actuellement la capitale; elle contient environ 300 maisons, outre plusieurs petites cabanes en bois, qui servent de demeure aux nègres. Les bâtimens publics sont occupés par le gouverneur, les tribunaux, le secrétaire, le teneur de compte, le grand-prévôt. Il y a une église, la seule protestante de toute l'isle, une prison, une halle ou maison de marché, bâtie depuis que les Anglois sont rentrés en possession de Dominique. La place du marché, de forme quarrée, est isolée & au milieu de la ville; elle est arrangée en conséquence du peu de viande de boucherie & de la grande quantité de poisson & de volailles qu'on y vend. Le principal marché se tient le dimanche. Les nègres y

apportent ce jour-la les provisions de 8 milles à la ronde ; & le poisson y est fort cher , par la grande quantité de catholiques, qui font maigre la plus grande partie de la semaine.

La rade de Roseau , qui est plutôt une baie qu'un port, est très-vaste & très-dangereuse dans les mois d'ouragans. Les fortifications principales de l'isle sont auprès de Prince-Robert , baie où les vaisseaux anglois jettent l'ancre , se trouvent en sûreté, & peuvent se pourvoir de tout ce dont ils ont besoin. A 12 milles de Roseau & à 9 milles de cette baie , est une plaine nommée *la grande Savana* , d'un mille de longueur , passablement élevée au-dessus du rivage de la mer , fort éloignée des montagnes, & qui, si elle étoit fortifiée, seroit d'une grande utilité pour l'isle. On trouve dans cette plaine de très-bonnes pierres de taille.

L'administration de Dominique est remise à un gouverneur qui commande en chef, un vice-gouverneur , un conseil , une assemblée des magistrats & des officiers de justice. Le gouverneur ressort immédiatement du gouvernement anglois : il reçoit de la colonie 2000 livres, monnoie du pays ; outre les appointemens qu'il a du gouvernement & les épices de son emploi ; objets très-considérables. Le vice-gouverneur ne reçoit rien de la colonie. Le conseil est composé de douze membres, nommés par le roi , & entre lesquels le gouverneur en choisit sept, pour se



former un conseil secret. Le conseil en corps l'assiste dans le gouvernement de l'isle, & concourt avec l'assemblée pour la législation & la police. Cette assemblée consiste en 19 membres, représentant des insulaires, & qui sont élus par les fermiers des terres. Ils décrètent tous les réglemens publics de la colonie, qui ne peuvent être donné sans leur consentement. Ils défendent les droits & les privilèges de leur constitution, surveillant le bien des habitans & les intérêts de la couronne. Neuf membres composent une chambre : le grand-juge, le juge de la cour amirale, les procureurs royaux, sont nommés par la Cour. Les tribunaux ont la constitution & les noms anglois, & chacun peut en appeler, dans tout ce qui concerne le bien de la patrie. Les frais de justice sont très-considérables.

La force armée de Dominique consiste en quelque troupe régulière & la milice. Celle-ci est toute infanterie, & comprend tous les blancs & hommes de couleur libres, de 18 à 50 ans, en état de porter les armes, & qui ont habité pendant 30 jours dans un même lieu. On les exerce le premier jour de chaque mois : s'il y a du danger, chaque semaine, & plus souvent encore. Ils sont tenus à se procurer leur uniforme ; mais le gouvernement leur fournit les armes & la poudre à feu ; & il n'y a d'excepté du service militaire que les membres du conseil & les employés

publics ; tous les autres habitans de l'isle font obligés de servir ; & comme , soit par mauvaise volonté, soit par ignorance de la langue angloise, les François & autres étrangers y causent du désordre , l'auteur désireroit que pour mettre cette milice sur un pied plus respectable , elle ne fût composée que d'Anglois , & qu'au moyen d'une petite somme, on exemptât tous les étrangers de ce service.

Les blancs habitant l'isle , sont Anglois , Espagnols , François , Italiens , Génois. Les Européens nés aux Indes occidentales , sont nommés *créoles* à Dominique , comme par-tout ailleurs. Quelques émigrés Américains vinrent s'y établir lors de la guerre & de l'indépendance reconnue du nord de l'Amérique ; & en comptant ces Américains au nombre des sujets Anglois , ceux-ci ne montent pas au nombre de 600 , lorsqu'on excepte de ce calcul les troupes régulières.

Il est fâcheux que les Européens habitant dans l'Inde, se marient si rarement entr'eux, & qu'ils se contentent assez généralement du commerce des négresses ou des mulâtres ; ce qui produit une race dégradée. M. Thomas Atword trouve la chose d'autant plus étonnante , que selon lui les femmes angloises de l'Inde sont fort aimables, bonnes épouses , tendres meres & compagnes sociables. Il n'est point d'exemple , nous dit-il , qu'on ait eu lieu d'accuser une créole

d'adultère. Elles sont en général sobres, chastes, rarement boivent elles autre chose que de l'eau ou de la limonade, & elles sont très-réglées dans leurs mœurs : toutes les femmes de mauvaise vie sont Européennes. L'éducation des enfans est très-mauvaise à Dominique : en général, on trouve rarement dans l'Inde de bons maîtres d'écoles ou éducateurs. Ce que l'auteur attribue au préjugé reçu, qu'on ne peut être bien élevé qu'en Europe : du moins tous les parens aîlés y envoient leurs enfans.

Plus nombreux dans l'isle que ne le sont les Anglois, les François qui s'y trouvent sont presque tous catholiques : leur chapelle principale est à Roseau : les prêtres sont nommés par les supérieurs de la Martinique, desquels ils dépendent. Les Espagnols qui de leur colonie sont venus s'établir à Dominique, payent certaines redevances, & on les oblige à renouveler souvent le serment de fidélité. Les Italiens & les Génois, en très-petit nombre, s'occupent aux abatis de bois dans les plantations qui sont situées dans les forêts ; d'autres professent le commerce, vendent des drogues, du tabac & divers autres articles à l'usage des negres. Les gens libres de couleurs, sont la plupart François d'origine, qui se sont réfugiés à Dominique à cause de la dureté avec laquelle ils étoient traités dans les isles de la domination françoise, par les hommes blancs.

qui leur interdisoient l'usage des bas, des souliers, & des ornemens & vêtemens à la mode chez les Européens. Ils sont en général paresseux & impudens.

Les anciens possesseurs de l'isle, les Indiens Caraïbes, sont réduits à environ une trentaine de familles, vivant de la pêche & de la chasse à l'arc, dans les forêts : les Anglois font peu de cas d'eux.

Les nègres esclaves sont au nombre de 15 ou 1600, dont il n'y en a que la moitié appartenant aux Anglois : ceux-ci, à leur entrée dans l'isle, ayant employé les nouveaux esclaves aux ouvrages que demandoient l'extirpation des bois, il en mourut beaucoup, d'autres se sauvèrent dans les forêts ; & pendant que l'isle appartient aux François, le marquis du Chilleau ayant conclu un traité avec eux, leur donna des armes & des munitions, pour attaquer les plantations angloises. Par la médiation du gouverneur de la Martinique, le désordre cessa : un planteur Anglois, M. Tombs, fut le premier qui leur résista à force armée & avec succès. Les destructions de ces nègres échappés ne cessant point encore tout-à-fait en 1785 on établit des impositions qui donnèrent un fonds, montant à plus de 50000 liv. monnoie du pays, dont l'emploi devoit être la réduction des nègres. On leva des troupes, qui partagés en trois divisions, se camperent au-

tour de leurs retraites ; mais plein de confiance dans leur nombre & dans la difficulté des passages qu'il falloit traverser pour les joindre , ils continuèrent leurs massacres & leurs pillages. On parvint enfin par ruse à forcer un de leur camp ; & depuis cet avantage, dans lequel on en compta 150 de tués , on ne les apperçut presque plus. Du reste, les esclaves sont traités avec douceur ; leur situation, selon M. Thomas Atwood, n'est point aussi malheureuse que le prétendent quelques écrivains Anglois ; & la relation qu'il nous donne sur leurs travaux , leur nourriture, leur demeure & la manière dont ils sont traités dans les colonies angloises , il en résulte, en la supposant exacte, que Clarckson & d'autres auteurs ont beaucoup exagéré l'horreur de leur sort.

Le commerce de Dominique est entre les mains de quelques facteurs de Guinée , & 4 ou 5 vaisseaux vont annuellement chercher les productions de l'isle. Roseau est reconnu port libre ; mais les vaisseaux étrangers qui y abordent, ne peuvent point passer une certaine grandeur. La sévérité avec laquelle ce règlement, ainsi que quelques autres, sont observés, a presque éloigné les étrangers ; & Mr. Th. Atwood, qui croit que cette isle est susceptible d'amélioration très-avantageuse , désire qu'à cet égard, comme à beaucoup d'autres, le gouvernement Anglois y fasse les réformes nécessaires.

*Des Cendres, dans leur rapport avec l'économie rurale & domestique ; par le C. Parmentier, de la Société d'Agriculture (Second article.)*  
*Extrait du Cultivateur, n°. 37.*

**C**ENDRES employées dans le blanchissage. On prétend que les cendres de hêtre sont recherchées par les verriers ; celles de chêne par les salpêtriers & les savonniers ; qu'enfin les cendres de chateigner ne valent rien pour la lessive, parce qu'elles tachent le linge pour toujours. J'ignore si ces observations sont fondées sur des faits bien avérés, ou si ce ne sont que de simples assertions. Mais ce qu'il y a de positif, c'est que, comme nous l'avons déjà annoncé, la méthode dont on se sert pour préparer les cendres, contribue à augmenter ou à diminuer la quantité & la force de l'alcali qu'elles contiennent, & à rendre par conséquent ce sel plus ou moins efficace dans le blanchissage. En effet, si la substance inflammable a brûlé dans un grand courant d'air, si la flamme a été vive & soutenue, ce sel sera moins abondant ; si, au contraire, le feu a été étouffé & l'ignition sans flamme bien apparente, le produit du sel sera presque double. Il existe donc des différences énormes entre la cendre des fourneaux des grands ateliers & celle des petits fourneaux, entre la cendre des  
 1 foyers

foyers des particuliers aisés qui n'employant que de bons bois, laissent aux cendres le tems de se perfectionner, & celle des particuliers qui brûlant du bois de toute espèce, rendent leur cendre encore plus remplie de braise, & enfin celle de ceux qui jettent dans la cheminée les balayures de leur maison. Aussi le prix des unes est-il bien différent de celui des autres : on paye dans les villes un boisseau de cendres du poids de vingt livres, depuis quarante jusqu'à cent sols ; les proportions d'alcali qu'elles contiennent, suivent également cette différence.

*Cendres recuites.* Il n'y a point de ménagère un peu intelligente qui, habituée à se servir des cendres pour la lessive, ne connoisse les moyens de les bien choisir & de leur donner encore plus d'activité en les laissant long-tems dans son foyer & les mettant ensuite à l'abri de l'air extérieur : elles savent aussi qu'il est important d'en bien séparer la braise, parce que l'alcali ayant la propriété de dissoudre le charbon, elles ont le très-grand inconvénient de communiquer de la rouffeur au linge. C'est pour le prévenir qu'on leur fait subir cette opération, qu'on exprime par *cendres recuites*. Pour cet effet, on les expose sur l'aire d'un four extrêmement échauffé, afin que le charbon qu'elles contiennent encore, soit tout-à fait consumé : on les remue de tems en tems, & on diminue le feu

insensiblement. Les cendres concentrées ainsi par ce procédé, éprouvent un déchet de moitié ou environ, & acquièrent de la force en proportion : c'est comme si on avoit ajouté un peu de chaux dans la lessive pour l'animer.

D'après ce qui précède, sur la nature de chaque espèce de cendre, on voit que toutes celles ou il se trouve beaucoup d'alcali, peuvent être employées dans le blanchissage, dans les verreries & dans les savonneries, en observant d'en régler toujours la quantité sur celle de l'alcali qu'elles contiennent; qu'à leur défaut, on peut se servir de potasse & de cendres gravelées, mais toujours dans une proportion infiniment moindre; qu'enfin il convient d'en rejeter les cendres de bois flotté, de tourbe, de charbon de terre & de houille, par la raison qu'elles ont peu ou point d'alcali.

*Cendres lessives ou charées.* Quelque bien lessivées que soient les cendres, elles retiennent toujours une petite portion de matière saline; & la preuve qu'on peut en donner, c'est qu'elles se vitrifient parfaitement au feu ordinaire des verreries, sans aucune addition quelconque. Si ces cendres qui ont servi au blanchissage, à la fabrication du salin ou du favon, sont exposées à l'air sous des hangards, à l'abri de la pluie, elles reprennent un peu d'énergie, sur-tout si on a soin de les remuer & de les arroser de tems



en tems avec de l'eau des égoûts & celle qui a fervi aux lessives : dans ces état elles ont plus d'action.

Ce n'est pas que les charées ne puissent , au fortir de la lessive , être portées sur les terres compactes & exercer la faculté d'engrais ; mais il faut convenir qu'elles y deviennent bien plus propres après un certain tems d'exposition à l'air , & au moyen des additions dont il s'agit : car , épuisées , comme elles le sont , de potasse , on ne doit plus espérer de les rendre de nouveau propres aux sols auxquels elles conviendroient , même quand on les auroit calcinées. Il ne faut point négliger cette opération , lorsqu'elle peut se pratiquer sans beaucoup de frais , vu qu'elle augmente l'action des charées. Mais , encore une fois , les cendres qui ont perdu leurs sels à la lessive , n'en reprennent point étant rebrûlées , ainsi qu'on l'a avancé sans preuve ; elles redeviennent seulement plus propres à être répandues sur les prairies.

*Cendres considérées comme engrais.* L'expérience ne permet plus de douter combien les cendres contribuent à rendre fertile un terrain , sur-tout quand il est de nature glaiseuse ; c'est à elles qu'on doit la fertilité des campagnes situées au pied du mont Ethna & du Vésuve. Il est donc reçu en agriculture , & c'est une vérité que l'expérience confirme tous les j u s ,

que les cendres, quelle qu'en soit l'origine, sont d'une utilité réelle comme engrais. Cependant il existe plusieurs cantons en France où, malgré la possibilité de s'en procurer aisément, elles ne sont point autant recherchées qu'elles mériteroient de l'être. Cette indifférence semble venir de l'ignorance dans laquelle on est sur la manière de les employer. On aura peut-être eu l'imprudence d'en mettre trop à la fois ; car cet engrais présente souvent, par son bas prix, la faculté d'en abuser, tandis que dans d'autres cantons où il coûte davantage, la dose en aura été restreinte de manière à n'obtenir aucun effet. Telles sont vraisemblablement les causes principales qui ont empêché long-tems l'adoption de l'usage des cendres comme engrais, par-tout où il est facile de s'en procurer.

Quelques personnes ayant semé sans succès de l'avoine dans des cendres non lessivées, dans du sable fortement chargé de potasse & de salpêtre, en ont conclu que toutes ces matières non-seulement retardoient l'accroissement des végétaux, mais qu'elles l'empêchoient absolument.

On fait qu'en Egypte il y a des cantons où le sol est tout couvert de sel marin, & ces cantons sont entièrement stériles. C'est à cette propriété vraisemblablement qu'est dû l'usage dans lequel étoient les Romains, de répandre beaucoup de sel marin sur un champ où il s'étoit commis

quelque grand crime, dont ils vouloient perpétuer la mémoire, en le frappant de stérilité pour un certain tems. Cette circonstance renouvelle mes inquiétudes sur l'abus qu'on peut faire, dans ce moment-ci, du sel marin comme engrais des terres. Jouissons de ce bienfait de la nature, dont la privation a été si long-tems pour nos campagnes une véritable calamité. Spécialement destiné à tous les animaux de la basse-cour, il sert à la fois & de préservatif & de remède, associé aux fourrages; il enlève la fadeur & prolonge la durée de ceux qui sont trop humides; en donnant plus de ton & d'énergie aux parties organisées, le lait est plus abondant, plus crémeux, la chair plus délicate & plus succulente; enfin le fumier de leur litière devient plus efficace dans ces effets.

Si les blanchisseuses emploient, mais très-inutilement, du sel marin dans leurs lessives pour augmenter la force des cendres, les fermiers auxquels on a donné le conseil de suivre la même méthode pour donner à cet amendement plus d'effet, n'en tireront pas plus d'avantage. En mêlant le sel marin aux matières combustibles, il peut, durant l'ignition, éprouver un commencement de décomposition & de combinaison; ce qui le rendroit propre alors à la faculté fertilisante.

Nous avons sous la main le pouvoir de com-

poser a volonté des engrais avec une infinité de substances végétales & animales, qui, réduites à un certain état & jointe aux terres labourables, concourent à leur fécondité. La chymie ne nous en offre-t-elle pas encore dans une foule de substances qui, prises séparément, sont opposées à la faculté fertilisante, & qui, par leur réunion, forment un excellent engrais ? Telle est cette espèce de combinaison favorable qui résulte du mélange de la potasse, de l'huile & de la terre. Quel bénéfice incalculable pour les campagnes, si, au lieu de chercher à économiser sur les engrais, les habitans s'appliquoient davantage à multiplier les ressources de ce genre & à les rendre plus profitables par un emploi mieux entendu ! Voilà les premiers soins des cultivateurs. Combien d'années se sont écoulées avant de savoir que le marc des pommes & des poires, employé autrefois à remplir les trous & à combler les ravines, pourroit procurer comme engrais, dans les contrées à cidre & à poires, le même avantage que le marc de raisin dans les pays vignobles ? Je n'hésiterai point de le dire, si Paris se trouvoit placée au sein d'un pays comme la Flan dre, où l'on fait si bien apprécier les engrais, il seroit possible, avec le simple secours de ceux qu'on perd journellement dans l'air que nous respirons & dans l'eau que nous buvons, de faire croître une grande partie du lin & du

chanvre que l'on tire à grands frais de l'étranger, quoique la France dût être pour ses voisins le magasin général de ces objets. Mais bornons-nous à indiquer quelques règles générales d'après lesquelles on doit se déterminer sur le choix des différentes espèces de cendres, sur leur emploi proportionné à la nature du sol & des productions, sur le climat & les aspects, sur la saison & la manière de les répandre, enfin sur leur manière d'agir.

( La suite à un autre N°. )

---

*Morceau tiré du Voyage de Paris à Marseille,  
dans le Conservateur.*

**P**AR la voiture publique vous vous ennuyerez moins, mais vous vous fatiguerez davantage. D'abord ce départ nocturne, ces compagnons de voyage si étrangement assortis, ce cahotage épouvantable, qui, de Paris à Fontainebleau, vous donne une si longue & si rude estrapade; le désagrément de partir avant le jour, d'arriver toujours de nuit, de ne pouvoir marcher qu'aux montées; celui, s'il fait mauvais tems, de sentir qu'on a sur sa tête cinq à six malheureux, mouillés, couverts de neige, ou défolés par le vent. J'aime mieux m'occuper, quelques instans, des avantages qui balancent ces inconvéniens. D'abord un de mes grands plaisirs, quand je prends

ces fortes de voitures , c'est l'avant-scène du départ , & l'arrivée du jour ; quand chacun fait fa ronde des yeux , & cherche à deviner les différentes espèces de compagnons auquel le sort l'enchaîne pendant cent lieues. Les adieux sont quelquefois tendres & touchans : combien j'ai vu de femmes aimables & sensibles, conduire au carrosse leurs époux ou leurs fils , attendre en soupirant le moment du départ , les embrasser en sanglotant , s'en séparer , ou plutôt s'en arracher, avec de douloureux efforts ! tandis que les cochers auprès d'elles, jurent, pressent, font claquer leur fouët , & que les chevaux impatiens, frappant du pied, font retentir les cours de leurs hennissemens aigus. — J'ai vu l'année dernière, un respectable pere de famille, dans un silence plus expressif que tous les cris des femmes, baiser son fils, son fils unique & adoré, & le cœur navré d'amertume , lui balbutier quelques sages avis , me le recommander avec la franchise & la confiance d'un honnête homme , en me serrant la main comme si j'avois été son meilleur ami, moi qui ne le connoissois pas. L'enfant monte dans la voiture ; j'étois dedans ; le père nous suit en courant, appelle son fils , lui présente avec transport & regret la pomme de sa canne ; le fils y touche & la baise ; & soudain le père la retirant à lui, la baise aussi , mais avec quelle différence d'expression ! C'est assez de l'avoir vu pour le

fentir, mais ce n'est pas assez de le fentir pour le rendre. Voilà de ces traits éloquens qui peignent l'énergie de la nature & la bonté du naturel. Pour moi, mon cœur se gonfla, & mes yeux se remplirent de larmes : j'admirai ce trait, & je n'y ai jamais songé depuis fans la plus vive émotion.

Pendant ce même voyage, nous avions pris à Effone un jeune homme de vingt ans, vêtu honnêtement, mais très - simplement, bien coiffé, très-poli, chose si rare à son âge; tous ses discours annonçoient de la pudeur & du bon sens, chose bien plus rare encore pour un échappé de la capitale : mais ma surprise fut inexprimable de lui voir au milieu de l'estomac une touffe de quinze ou vingt roses fraîches & charmantes, attachées à ses boutonnières à l'aide d'un ruban bleu, précisément comme un bouquet de mariée : plus il se faisoit connoître, soit par ses propos, soit par son silence, plus il m'intéressoit, mais plus aussi cette parure féminine me révoltoit intérieurement. J'aime une fleur qu'on porte à la ville pour être près d'une odeur agréable, quand quelque exhalaison fétide vient offenser mon nez; mais je ne puis souffrir de voir des bouquets ailleurs que devant les jeunes personnes; ce sont là les diamans dont la nature leur fait hommage, & le plus bel ornement de leur parure. Un homme, au contraire, a toujours l'air

un peu Colin, un peu nigaud, avec ce qui sied si bien à la beauté. Mon jeune homme étoit donc une espèce d'énigme pour moi, & je n'augmentai pas d'estime pour lui, quand je le vis au sortir de la voiture courir à la salle à manger prendre un verre, le remplir d'eau, couper avec des ciseaux l'extrémité des tiges, & placer là ses chères roses avec la plus scrupuleuse attention. Après le diner, il en sèche le pied avec sa serviette, le remet devant lui, & nous partons; le soir, même précaution: nous repartons, & le bouquet reparoit à son poste; il étoit aussi frais & plus beau même que la veille. Enfin nous arrivons à Sens, c'étoit la veille de Notre-Dame de Septembre; la première personne qui se présente à la portière du carrosse, c'est une Dame de 40 ans, qui demande, *mon fils est-il là?* C'est Maman, s'écrie le bon jeune homme: il passe sur nous, saute au cou de sa mère, avec un cri de joie qui retentit encore dans mon cœur; & après cette tendre & vive embrassade, que je dévorais des yeux, en songeant que j'en allois faire une pareille à la meilleure des mères. J'appris enfin, & j'en fus bien soulagé, j'appris la destination du bouquet: "Maman, voilà des roses de Paris; c'est demain votre fête, c'est celle de ma sœur qui est au couvent; le bouquet est gros, nous en ferons deux.... Mais allons voir ma sœur, comment se porte ma



„sœur?...” Et de recommencer les caresses , & la bonne mère de pleurer de tendresse , & moi... Vous voyez par ma description , mon cher ami, que cette jolie scène est restée dans mon ame avec ses touchantes circonstances. Ce sont là des riens , je l'avoue ; mais ces riens, quand on fait les voir , sont les délices de l'observateur , & quelquefois même de l'ami à qui l'on en adresse le récit ; & voilà *comme il ne faut pas trop se presser de juger* : c'est la morale de mon conte.

---

## B E A U X - A R T S .

*Milano B. Morelli sopra un Quadro di Madama le Brun, Lettera di D. Giuseppe Carpani al regregio pittore Signor G. T. Romano*  
MDCXCII. 19, p. 8.

LORS de son voyage de Paris à Londres , M<sup>me</sup>. le Brun passa par Milan , s'y arrêta quelques jours , & fit exposer dans le palais du comte de Vitzeck , le tableau dont M. Carpani parle dans cette lettre , en assurant son correspondant que tous les connoisseurs de Milan partagèrent le ravissement , l'admiration & l'étonnement qu'il éprouva lui-même à la vue de ce chef-d'œuvre. Aucun peintre de notre siècle , ajoute M. Carpani , n'a surpassé cette artiste célèbre , & très-peu l'ont égalé.

Sur un plan ou surface oblongue dont le plus petit côté forme la base, se voit une figure qui représente la Sibylle de Cumes : mais le caractère de cette figure n'est pas celui d'*Horrenda Deifoba*, sous lequel Virgile la dépeint, ni celui du transport prophétique qu'elle éprouve en dévoilant l'avenir à Éné; non, sous une belle figure de femme, la charmante prophétesse est tranquille dans sa caverne, concentrée dans une profonde méditation sur l'avenir; ses yeux contemplent le ciel, un bras levé exprime l'admiration; dans l'autre main elle tient des tablettes: ce n'est point l'abyme, c'est le ciel qui se peint dans ses yeux; l'on voit qu'elle lit d'heureux événemens dans l'avenir. L'attention qu'elle donne aux objets de sa méditation, est parfaitement exprimée par le regard fixe de ses beaux yeux & par la douce ouverture de sa bouche, qui laisse échapper l'haleine retenue par l'attente. Sur la lèvre inférieure un peu avancée, se peint le plaisir que la Sibylle éprouve des découvertes qu'elle a faites: on s'attend à chaque instant à lui voir prendre le crayon; & ce qu'il y a d'explicable, mais qui est certain, c'est qu'on voit clairement que la vision a cessé. Le dessin hardi est de mains de maître, dans le grand style, & il a pour caractère la symétrie, la simplicité, la légèreté, la grace, qui ne paroît pas avoir coûté à M<sup>me</sup>. le Brun les efforts & l'angoisse

qu'elle occasionne à l'aimable Kaufmans. La figure principale remplit entièrement le premier plan : derrière elle paroissent d'une couleur indéterminée, les murs épais de la caverne, & du lierre s'entrelace dans les interstices de leur surface raboteuse : les contours sinueux & concentriques des rochers présentent une admirable perspective dans la profondeur, & donnent un fond au tableau sur lequel la figure principale se détache & s'isole. Le génie de Vernet (dont M<sup>me</sup>. le Brun étoit l'écolière favorite,) paroît avoir présidé à l'exécution de la caverne : un léger rayon d'une lumière qui semble se glisser dans l'intérieur, lui ôte cette obscurité absolue qui ne se pardonne qu'à Rembrand. Le premier plan est éclairé avec une entente admirable par un rayon de pleine lumière, qui, dans un angle d'environ 45 degrés, (& par la fente d'un rocher) tombe immédiatement sur la principale figure, s'étend, s'affoiblit, & s'adouciſſant toujours, pénètre enfin dans le fond de la caverne. Le vêtement de la Sibylle est une antique tunique, ni trop large, ni trop étroite, d'un rose pâle, couleur qui loin de cacher la forme des reins qu'elle couvre, lui sert de transparent : un manteau bleu d'azur, mêlé d'une légère teinte de violet, se lie agréablement avec la tunique, repose sur la hanche & se couche autour de la cuisse : un bandeau couleur de paille, ceint le

noble front de la Sibylle , & tombe avec une négligence charmante sur l'épaule droite : dessous le bandeau des boucles ondoyantes de cheveux chateins paroissent se jouer sur ce col d'albâtre. Pour l'expression, Raphaël & Dominique furent les modèles de l'artiste ; pour le dessin , elle s'est plus formée d'après Raphaël que d'après Michel - Ange ; & pour la draperie, elle a suivi le Guide : sa manière en carnation est un mélange, de Rubens, de Dyck, de Titian ; elle ménage les couleurs , & à la façon Vénitienne , elle les porte légèrement sur la toile.

Cette Sibylle originale, remplie de génie, d'expression, est, pourriez-vous le croire ? un portrait — mais un portrait, qui joint au mérite *d'en être un*, le plus grand mérite encore *de ne pas le paroître*. L'original en est la belle épouse du célèbre sir W. Hamilton, résident à Naples. Néanmoins, qui ne connoît pas cette charmante & spirituelle Angloise, ne peut soupçonner rien d'individuel à la vue de ce chef-d'œuvre de M<sup>me</sup>. le Brun. *Chi creder non vuol, venga a vedere*, ajoute M. Carpini, qui nous apprend encore que l'artiste est assez sincère pour avouer qu'elle doit une partie des beautés qu'elle répand à présent sur ses ouvrages, à son séjour en Italie, & il paroît que M. Carpini le croit aussi, puisqu'il finit sa lettre par une strophe d'un sonnet inspiré à son auteur, par l'enthousiasme

que lui fit éprouver la vue de ce tableau :

*Se non nacque de' Italia in seno ,  
Costei che l'arte e il secol nostro onora ,  
Nacque in Italia la grand' opera almeno.*

---

*Announce intéressante.*

**S**ON Alt. Royale M<sup>gr</sup>. le prince Henri de Prusse, a fait élever à Rheinsberg un monument au respectable Lamoignon de Malesherbes, avec cette inscription, dont le chevalier de Boufflers est l'auteur.

Il vieillissoit tranquille au milieu de l'orage ,  
Distrait de ses malheurs par ceux de son pays ,  
Tout-à-coup il s'élève , & son pieux courage  
Ose offrir une égide aux vertus de Louis.  
Ce n'est plus pour son Roi qu'il signale son zèle ;  
Mais il connoît le cœur de ce Roi malheureux ;  
C'est l'homme qu'il défend , & de sujet fidele  
Il devient ami généreux.

---

*Announce nécrologique.*

Florence, Mai 1793.

**N**OTRE ville a perdu le 7 de ce mois son Orphée, *il signor Pietro Martini*, le premier & le plus grand violon de l'Europe. La quantité d'écoliers étrangers qu'il a formés, & les différens voyages que lui occasionnèrent les fréquentes

---

invitations de différentes Cours, prouvent combien son talent étoit distingué. Il fut appelé à Vienne lors du mariage de Joseph II, à Dresde, à Stutgard, à Brunfwick, à Rome, & enfin à Naples, où il est mort regretté de tous ses amis, autant qu'il étoit admiré de tous ceux qui l'ont entendu.

---

A N N O N C E.

*Journal d'airs choisis pour le forte-piano & clavecin avec le premier violon, tirés des nouveaux opéras des plus célèbres compositeurs de l'Italie, de Vienne, de Londres, de Paris & de Berlin, & publiés par une société d'amateurs de musique.*

CE Journal, qui a pour but de faciliter aux écoliers & aux amateurs de la musique l'étude & les progrès de cet art, paroîtra régulièrement le 1<sup>er</sup> & le 15 du mois, à Hambourg. Le format en sera petit in-folio : chaque cahier aura deux airs, qui rempliront 8 jusqu'à 12 pages, & les paroles italiennes & allemandes, ou françoises & allemandes, y seront en 2 colonnes. La souscription pour 24 cahiers est de 24 flor. Le premier cahier a paru le 1<sup>er</sup> Mars 1794, & les autres suivront dans l'ordre annoncé.

L'on souscrit chez Pierre-François Fauche, libraire à Hambourg, chez les expéditeurs des postes,

postes, & chez les principaux libraires & marchands de musique. On paye pour toute une année en quatre termes, de 3 mois en 3 mois.

---

*Annonce littéraire ; extraite de papiers allemands.*

1°. **P**ROFESSION DE FOI DE LOUIS XVI, écrite de sa main, déposé dans celles de Mgr. Louis-Joseph de Montmorency Laval, grand aumônier de France, évêque de Metz, puis remise à l'éditeur.

2°. *Histoire générale & particulière de la ville de Compiègne & de son territoire*, écrite aussi par Louis XVI. Ces monumens uniques & intéressans se trouvent à Manheim chez M. le conseiller de Longchamp, au directoire des postes impériales, & chez les principaux libraires des villes de commerce.

---

*Spécifique contre les brûlures.*

**V**INAIGRE de vin rouge, dans lequel l'on fait infuser au soleil, pendant 8 jours, une poignée de feuilles de rue, pour  $\frac{1}{2}$  pinte, mesure de Paris. M. A. de C... qui nous a indiqué cette récepte, s'étant brûlé la main droite jusqu'à la naissance des doigts, dans une bouilloire dont l'eau étoit à plein bouillon, prit un flacon plein de ce vinaigre

de rue qui se trouvoit sur sa cheminée , en humecta un linge & en enveloppa sa main , sans en attendre autre chose qu'un soulagement passager. Au bout d'une heure non - seulement les douleurs cessèrent , mais il ne se leva pas d'ampoule sur la peau , & il fut en état d'écrire le reste du jour comme s'il ne lui fut rien arrivé.

En recommandant ce moyen bien simple à nos lecteurs , nous ajouterons encore que M. de C... l'ayant indiqué à un ferrurier qui s'étoit brûlé avec un fer rouge , le spécifique opéra avec un succès égal au premier , quoique la brûlure fut d'une autre espèce. Il est si facile de se procurer de ce vinaigre , qu'en invitant nos lecteurs à en avoir chez eux , nous espérons qu'ils répandront cette récepte chez le peuple qui ne lit pas notre Journal.

*L'aveugle & le cul de jatte.*

F A B L E.

UN pauvre aveugle un bâton à la main ,  
 Cherchoit , mais vainement , sa vie & son chemin ,  
 Et se plaignoit de la nature injuste :  
 Un cul de jatte auprès de lui passant ,  
 Et comme lui de son sort gémissant ,  
 Traînoit avec peine son buste.  
 Hélas ! dit le premier , soyez compâtissant ,  
 Et daignez guider sur sa route  
 Un malheureux qui n'y voit goutte.



Qui, moi, dit l'autre, te mener ?  
 Hélas! je puis moi-même à peine me traîner!...  
 Mais quoi! tu me parois leste & des plus ingambes!  
 Consens à me porter; & pour lors en tous lieux,  
 Nous marcherons avec tes jambes  
 Et nous verrons avec mes yeux.  
 Le marché fait, le couple tout joyeux  
 Se jura d'être inséparable;  
 Et par ces soins l'un à l'autre rendus,  
 De deux mauvais individus  
 L'un portant l'autre, en firent un passable.

Partage de l'humanité,  
 Notre imperfection dont souvent on murmure,  
 Est un bienfait de la nature  
 Qui nous fait un besoin de la société.

## Q U E S T I O N.

LORS qu'à l'amour on a livré son cœur,  
 Convient-il mieux pour le bonheur  
 De trouver dans l'objet qu'on aime,  
 Calme, prudence, égalité, douceur,  
 Qu'éclans impétueux d'une tendresse extrême ?

*ÉPIGRAMME sur un auteur qui avoit mis en  
 mauvais vers le livre de Job.*

AUTREFOIS, en dépit de satan consterné,  
 Le patriarche infortuné,  
 Vainqueur de la malice noire,  
 Revint à son éclat premier.

Mais graces à tes vers de piteuse mémoire ,  
 Le tentateur triomphe & chante sa victoire :  
 Job restera sur son fumier.

*Par Mr. D. V.*

---

*Vers pour mettre au bas du portrait d'un enfant.*

ENFANT chéri, que de graces naissantes  
 Ornent ton front & brillent dans tes yeux !  
 Les Divinités bienfaitantes  
 Ont voulu t'imprimer leurs signes précieux ,  
 En te donnant tous les traits de ta mère ,  
 Intelligent , sensible & beau ;  
 Tu réunis déjà ce qui doit plaire ;  
 Tels sont les amours à Cythère ,  
 Tel étoit Phébus au berceau.

*Par Mr. D. V.*

---

*Explication de l'Énigme , du Logogriphe & de la  
 Charade , du Numéro precedent.*

Le mot de l'Énigme est *fumée* ; celui du Logogriphe est *potage* , où l'on trouve *Pô* , fleuve d'Italie ; *Tage* , fleuve d'Espagne ; *pot* , *age* , *gage* , *page* , *Gap* , ville ; *Goa* , ville & Royaume ; *Geta* , empereur Romain ; celui de la Charade est *campagne*.

## E N I G M E.

**L**E plaisir loin de moi précipite les pas :  
 Je suis triste en tous tems & dans tous les climats ,  
 J'aime beaucoup le faste & la cérémonie ;  
 On est sûr de me voir dans les cercles nombreux ,  
 A la table des grands , dans un char somptueux.  
 Je tiens aux courtisans fidèle compagnie.  
 Qui que tu sois , lecteur , quel que soit ton emploi ,  
 Tu n'as pas d'ennemi plus à craindre que moi :  
 On a beau me chasser , en tout lieu je me loge ;  
 Le libraire me vend , toujours avec éloge.  
     Je nais au sein de la satiété ,  
     Du dégoût , de l'oisiveté :  
 Il n'est aucun séjour qu'au couvent je préfère ;  
 J'y fais , avec raison , ma demeure ordinaire.  
 Je vais à l'opéra , même au bal quelquefois ;  
 Quand je vois deux époux , près d'eux je me retire ;  
     Je me plais à la cour , j'y visite les rois ;  
 Ainsi que les bergers ils sont sous mon empire.

## L O G O G R I P H E.

**J**E suis un être à peine en vie ;  
 Je n'ai ni plumes , ni toison ;  
 Je vais , selon ma fantaisie ,  
 Par-tout sans quitter la maison.  
 Si je me mets à la fenêtre ,  
 C'est pour insulter le passant ;  
 A mon lecteur vingt fois peut-être  
 J'ai fait cet affront innocent ;

Peut-être aussi dans la colère  
 S'est-il vengé cruellement :  
 Un jaloux ne pardonne guère  
 Ce qui rappelle son tourment.  
 Mais comment fuir ou me défendre  
 Contre un ennemi si puissant ?

Je n'ai ni pieds ni mains, & j'ai la peau fort tendre ;  
 Son triomphe n'est donc pas grand.  
 Qu'un curieux me décompose ,  
 J'ai de quoi contenter son goût ;  
 Et sans dénaturer mon tout ,

Je peux subir pour lui mainte métamorphose.

A l'avare j'offre de l'or ;  
 A la beauté j'offre une rose ;  
 Au chasseur je fournis un cor ;  
 A l'oiseau d'Iris une cage.

Mais ce qu'on ne comprendra pas ,  
 On peut en moi trouver un sage ,  
 Et je n'en ai pas moins de rats.

De cet assemblage bizarre  
 Le pire , c'est d'y voir un sot ,  
 (Mais la rencontre n'est pas rare)

Figurant avec un cagot.

Sans être beau je possède les grâces ;

On ne me perdra point ; je ne suis pas sans traces ;  
 Ma cuisine est fort maigre , & j'ai pourtant du rot.  
 Mais j'en dis trop , & la gaze est trop claire ;  
 Prenons plutôt la méthode ordinaire.

Faisons d'abord voguer notre lecteur

Sur un fleuve d'Espagne ; & puis, s'il n'a pas peur,  
 Je l'embarque pour la Colchide ,  
 Sur le vaisseau du héros intrépide  
 Qui déroba la célèbre toison.

Je le ramène après dans les champs de ses pères ,  
 Reprendre l'instrument qui donna la moisson ,  
 Instrument dédaigné par des mains meurtrières.

Pour derniers traits j'offre à ses yeux  
 L'afile ridicule où Gêronte , peureux ,  
 Croyant d'un spadassin éviter l'estocade ,  
 D'un fripon de valet reçut la bastonade ;

Ce que Poliphème amoureux  
 Lança contre un rival heureux ;

Ce qu'à Londres la populace ,  
 Qui s'amuse d'un jeu sanglant ,

Chez deux coqs , d'une égale audace ,

Pour le combat garnit d'un fer tranchant.

Huit lettres ont produit tout ce beau radotage ;

Devine, ou non , lecteur ; je ne dis plus un mot ;

Car s'il t'en falloit davantage ,

Tu serois bête alors autant qu'un escargot.

### C O N T E   C H A R A D E .

CERTAIN notable de bourgade

Que l'histoire nomme Martin ,

Appelle son fils un matin ,

Et lui dit , eh bien camarade ,

Que penfes-tu de Life & de son air lutin ?

Comme ça rit , & comme ça gambade ;

Elle est charmante , & mon dessein

Seroit d'en faire dès demain

Le premier mot de la Charade.....

Ah ! mon père , répond Lubin ,

Vous dites vrai , c'est une taille , un teints

Jargon si doux , si tendre œillade ,

Et des dents ; j'en rafole enfin ,  
 Je la suis à la promenade ,  
 Tous les soirs je lui donne aubade ;  
**Plus** heureux mille fois si j'obtenois sa main ,  
 Que si j'allois gagner en plein  
 Le second mot de la Charade. —  
 L'affaire se conclut , le ménage est entrain ;  
 Life change , son ton devient aigre & mutin ;  
 Chaque jour nouveau bruit & nouvelle boutade ;  
 On prétend même que Lubin  
 En reçut plus d'une gourmade.  
 Le père s'apperçoit de cette revirade . . . .  
 Ph ! mon fils , un esprit malin  
 Trouble-t-il ton repos , ou deviens-tu malade ?  
 Quel changement ! quelle brusque cascade !  
 Du plaisir au dégoût , de la joie au chagrin !...  
 Inutile seroit longue jérémiade ,  
 Reprit l'autre , & l'hymen attrape le plus fin :  
 J'ai trouvé , graces à mon cruel destin ,  
 Le mot entier de la Charade.

---

*HULKEM ; traduit de l'allemand.*

**M**ON père, mon père, disoit Hassan, en se jettant au col du vénérable *Abul-Bédir*, que je suis malheureux ! Je possède un trésor inappréciable en or & en pierreries. Les Caliphes mêmes m'envient les palais, les terres, les bains & les jardins voluptueux que j'ai hérité de mon père. Sur tous les chemins se rencontrent mes chameliers & mes chameaux, tous les ports sont pleins de mes vaisseaux, & je n'ai pas une heure de contentement. — Tu fus l'ami de mon père, sois aussi le mien ; conseille-moi ; car je ne suis point heureux.

Abul - Bédir sourioit ; il pressoit la main du jeune homme. Dis-moi, Hassan, lui demanda-t-il, se trouve-t-il quelque nécessaire dans l'étendue de tes possessions ? — Eh, sans doute, répondit Hassan ; mais quoique je ne souffre pas comme eux de la misère, je suis cent fois plus malheureux qu'ils ne le sont. — Tu m'étonnes, reprit Abul ; cependant tant qu'il existe un infortuné que tu peux secourir, tu ne dois pas être malheureux. Connois-tu *Hulkem* ? — Celui auquel le peuple donne le nom de sage ? — Précisément le même ! Vas, employe ta fortune comme il employe la sienne, & tu feras heureux.

Hassan partoit. — Écoute, reprit Abul, je

t'avertis encore , qu'en prenant Hulkem pour modèle de tes actions , il faut aussi se proposer le même but que lui.

Hulkem demouroit à deux journées de distance de Bagdad , dans une belle plaine entrecoupée de forêts , de collines , de vallées boisées . La maison de Hulkem étoit située au bord de la grande route ; elle avoit autant de différentes portes , qu'il se trouvoit en cet endroit de chemins de traverses qui conduisoient dans l'intérieur du pays . Des palmiers touffus entouroient la maison , & sous leur ombrage se trouvoient des bancs de gazon : on avoit creusé sous ces mêmes palmiers des fontaines jaillissantes , dont l'eau fraîche & limpide désaltéroit les voyageurs & leurs chameaux . Dans les grandes salles de la maison , des nattes molles couvroient la terre & servoient de lits aux voyageurs , qui y trouvoient aussi des couffins sur lesquels ils repositoient leurs têtes fatiguées . Cent esclaves logés dans des cabanes autour de ce lieu , invitoient poliment les voyageurs à faire boire leurs chameaux aux fontaines d'Hulkem , à se reposer eux-mêmes sur ses couffins , à manger de son pain , & à boire du lait de ses brebis .

Les voyageurs entroient , d'aimables esclaves leur présentoient de l'eau pour leurs ablutions , elles leur préparoient un bain balsamique , & les récréoient par leurs danses & par leurs chants



accompagnés du luth , jusqu'au moment où le sommeil fermoit leurs paupières appesanties. Eveillés dès le matin par le son harmonieux du chant & du luth , un bain restaurant & des mets savoureux réparaient leurs forces épuisées. Ils reprenoient leur route , & le nom de Hulkem sans-cesse dans leurs bouches , se répandoit avec eux dans tous les pays. L'heureux , le bon , le sage Hulkem , tels étoient les surnoms qu'on lui donnoit dans chaque langue.

Hassan les entendit ; couché sur ses carreaux , il examinait si un tel genre de vie pourroit le rendre heureux. — Oui , s'écria-t-il ; oui , je le deviendrai : mon nom parcourra le globe ; du sommet des montagnes glacées de l'Ural , les voyageurs me béniront dans leurs cabanes ; & des extrémités de l'Arabie , l'Arabe le plus hospitalier dira , *Hassan est encore plus hospitalier que moi !*

Ainsi parla Hassan : au moment même des ouvriers furent envoyés par lui du côté de Bagdad , où se croisoient les chemins de tous les ports de mer. Cette contrée , opposée à celle qu'habitoit Hulkem , lui promettoit une célébrité plus prompte. — Mon nom , se disoit-il à lui-même , traversera rapidement les mers pour s'étendre dans tous les pays & dans les palais des grands , tandis que celui de Hulkem se perdra dans l'obscurité des cabanes.

Un orgueilleux palais de marbre s'éleva dans ce lieu : cent portes en facilitoient les entrées ; 400 esclaves noirs , magnifiquement vêtus , en gardoient les avenues, & invitoient les voyageurs à entrer dans le palais d'Hassan & à jouir de sa libéralité. Un bain somptueux de marbre se trouvoit au centre du palais ; quatre belles esclaves servoient les voyageurs au bain ; une musique éclatante retentissoit au dehors , & tous les matins un esclave présentoit au voyageur prêt à partir , un tapis sur lequel étoit brodé le nom d'Hassan , comme un souvenir de leur passage chez lui. Sur les portes du palais étoit gravé en lettres d'or : *Caravanserail pour les voyageurs, construit par Hassan le bienfaisant , le soutien des malheureux , & le fils de Belcud.*

Des milliers de curieux accouroient de Bagdad pour admirer la fastueuse magnificence d'Hassan ; ils se baignoient, ils mangeoient dans son palais. Les voyageurs s'arrêtoient remplis d'étonnement sur ces pompeuses merveilles. Hassan étoit heureux : il se promenoit fièrement sous ses palmiers autour de son palais ; il montrait aux étrangers les curiosités qu'il renfermoit , recevoit le matin leur hommage & leur remerciement, & il les suivoit des yeux avec satisfaction, jusqu'au moment ou une nouvelle caravane attiroit ses regards.

Un vieillard passoit un jour par un des chemins qui conduisoient à cette superbe demeure : de

loin il s'arrête, il en considère la pompe, — ces palmiers orgueilleux, ces bancs de différens marbres placés sous leurs ombrages ; — la surprise, l'admiration se peignent dans ses yeux immobiles. Hassan l'aborde & lui demande s'il ne veut pas entrer. —

“ Le pauvre Abenzaid oseroit-il s'y hasarder, lui répond le vieillard? — Et n'as-tu pas lu l'inscription? — Je l'ai lue; mais, — crois-tu qu'il me soit permis? — Sans doute: Hassan, de même que le Soleil, est bienfaisant envers le riche & envers le pauvre.”

D'un pas timide le vieillard s'avance sous les palmiers: il s'arrête devant un banc de marbre, & n'ose s'y asseoir qu'après l'invitation pressante d'un esclave. Le fils de Belcud fait un signe, dit un mot à voix basse; aussitôt un autre esclave presse Abenzaid d'entrer dans le palais; il lui en fait voir toutes les beautés & les richesses: plusieurs jeunes esclaves s'empressent autour de lui & le conduisent dans un bain délicieusement parfumé. Lorsqu'il veut partir le lendemain, on lui présente cent pièces d'or, un habit de soie, en lui disant, *vas, bon vieillard, & bénis la bienfaisance d'Hassan*. Reprenant sa route, Abenzaid joyeux traversoit l'enceinte des palmiers; il y rencontre Hassan, qui lui demande, s'il l'a trompé, dans l'opinion qu'il lui a donnée de la générosité du fils de Belcud. — Elle a surpassé mon attente

& ce que vous m'en aviez dit , répond le vieillard : voyez ces cent pièces d'or & cet habit ; ce sont des présens d'Hassan , le plus magnanime , le plus généreux des mortels.

Hassan s'enivroit à longs traits de son propre éloge : ils vinrent , en causant , dans une vallée boisée ; Hassan y avoit fait cacher deux esclaves , auxquels il avoit donné l'ordre d'attaquer le vieillard , de lui prendre son or , afin d'avoir une occasion d'augmenter son étonnement en doublant cette somme. Exacts à remplir les ordres de leur maître , les esclaves armés de poignards , se précipitent sur Abenzaid ; ils lui demandent sa bourse , qu'il leur donne en tremblant , & en répétant que c'est un présent du généreux Hassan ; prenez-la , ajouta-t-il , & laissez-moi aller. Les faux voleurs demandent encore l'habit ; il le leur donne : mais on veut le fouiller ; tombant alors à genoux , prenez ma vie , leur dit-il , ou laissez-moi cette pièce d'or , qu'il tire de son sein. Feignant d'être attendris , les esclaves se retirent , après avoir fouillé & volé Hassan , pour mieux cacher leur jeu. — Fuyons , dit Abenzaid , lorsqu'ils furent partis ; loué soit le prophète , ils m'ont laissé ma pièce d'or. — Retournons plutôt chez Hassan , répondit au vieillard le fils de *Belcud* , il nous rendra au double ce qu'on nous a pris. Sans l'écouter , le vieillard pressant sa marche , cachoit avec soin sa pièce d'or dans son turban.

Étonné du prix qu'attachoit le vieillard à ce mince trésor, Haffan apprit de lui que cette pièce chérie étoit un présent du bon, du sage Hulkem. — D'Hulkem ! s'écria-t-il ; & pourquoi les présens d'Haffan avoient-ils si peu de valeur à tes yeux ? — Parce qu'ils étoient un bienfait, répondit Abenzaid. — Et cet or d'Haffan n'en étoit-il pas un aussi ? — Oh ! tu ne connois pas Hulkem, reprit le vieillard avec vivacité ; je perdrois plus volontiers ma vie que cette marque de souvenir du bon Hulkem, du meilleur des humains. — Eh pourquoi donc, s'écria Haffan avec impatience, donnes-tu tant de prix à d'aussi modiques bienfaits ? — En me donnant cet or, il m'a donné son cœur, répartit le vieillard.... Ecoute. “ Je m'approchois de sa maison ; assis  
 » sous ses palmiers, il vint à ma rencontre, me  
 » tendit amicalement la main, m'appella son  
 » frère, & gagna déjà mon cœur par ce tendre  
 » accueil. Ses yeux brilloient de joie en me  
 » conduisant à l'ombre de ses palmiers. Nous  
 » nous assimes sur un banc de gazon ; il s'in-  
 » forma où j'allois, d'où je venois. L'intérêt  
 » qu'il me montroit excitant ma confiance, je  
 » lui raconte que je venois d'apprendre à Isphahan  
 » la perte de mon fils, mort dans un voyage qu'il  
 » a fait de Bagdad, en Perse. Hulkem partage  
 » ma douleur : je voulois, comme les autres  
 » étrangers, entrer dans le caravanferail ; mais il

» me prie de le suivre dans sa maison, située à  
 » quelque distance de là : « Il te faut de la conso-  
 » lation, de l'amitié, me dit-il : comme toi je suis  
 » malheureux, comme à toi le Tout-puissant m'en-  
 » leva un fils ; viens, mêlons nos larmes : ma  
 » fille en adoucira l'amertume, elle te bénira....  
 » Je le suivis. Sa fille nous prépara à manger,  
 » elle nous donna de l'eau, accompagna de son  
 » luth sa voix touchante ; & cette nuit fut la  
 » première où je me sentis consolé. Le lende-  
 » main, mes prières faites, je rejoignis Hulkem :  
 » Ton fils ne s'appelloit-il pas *Abid*, me dit-il ;  
 » grand de taille, sourcils noirs ? Je répondis  
 » que oui. — Le Prophète soit loué, continua  
 » Hulkem ; je puis donc m'acquitter d'une dette  
 » qui pesoit sur ma conscience. — Aussi-tôt sa  
 » fille court chercher une bourse remplie de  
 » cent pièces d'or ; Hulkem me la donne, en  
 » me disant que mon fils Abid la lui avoit laissée  
 » à son passage pour Ispahan, avec ordre de me  
 » la remettre, s'il n'en revenoit pas : j'ai voulu  
 » te l'envoyer, ajouta-t-il, mais j'ai toujours  
 » manqué d'occasions sûres. — Je fis difficulté  
 » de prendre cet or ; je savois que mon fils n'en  
 » avoit pas eu : Hulkem & sa fille pleuroient  
 » de chagrin du mauvais succès de leur inno-  
 » cente ruse. Le matin suivant, prêt à partir,  
 » je sentis dans mon turban quelque chose de  
 » dur : j'y trouve les cent pièces, qu'ils y avoient

» cousues pour m'épargner un remerciement :  
 » j'en prends une , & je remets la bourse sous  
 » le couffin qui m'avoit servi de chevet ; puis  
 » accompagné des bénédictions de Hulkem , je  
 » poursuivis ma route."

Les yeux fixés à terre, Haffan écoutoit ce récit d'un air morne & sombre ; & pourquoi , dit-il au vieillard lorsqu'il l'eut fini , n'acceptas-tu pas les cent piéces d'Hulkem , tandis que tu as accepté celles que te donnoit Haffan ? — " Je  
 » J'ignore , répondit Abenzaid avec réflexion....  
 » cela est singulier, en effet : mais je me trouvois  
 » honoré par le présent de Hulkem ; il me sem-  
 » bloit que je ne faisois alors pas plus de cas de  
 » l'or qu'il n'en faisoit lui-même ; je ne me sen-  
 » tois plus pauvre, j'étois heureux : au contraire,  
 » chez Haffan je me trouvois misérable ; la ma-  
 » nière dont on m'y a reçu m'abaissoit à mes  
 » propres yeux , & son présent étoit une indem-  
 » nisation du sentiment pénible de ma petitesse  
 » qu'on m'y a fait éprouver : ainsi Haffan n'étoit  
 » que juste dans sa générosité , & Hulkem étoit  
 » bienfaisant."

Je suis Haffan , s'écria à ses derniers mots le fils de Belcud , avec un regard chagrin : adieu. Jettant alors une bourse aux pieds du vieillard, il s'éloigna précipitamment de lui. Retiré dans un sombre bocage , Haffan la tête appuyée sur sa main , l'air sombre , mécontent , repassoit l'a-

venture qui venoit de lui arriver : quoi ! un mendiant méprise mes bienfaits , disoit-il avec amertume , & il préfère la mort à la perte d'une pièce d'or qu'il tient de Hulkem ! Cette idée altéroit le bonheur d'Hassan : les magnificences de sa demeure perdirent leurs charmes à ses yeux ; il recevoit avec indifférence les remerciemens étudiés des voyageurs. Décidé cependant à l'emporter sur Hulkem , Hassan toujours assis sur le chemin , accable de bienfaits les voyageurs ; il nomme les pauvres ses frères , il leur présente lui-même l'eau pour les rafraîchir , & les pauvres se jettent aux pieds du bienfaisant , du généreux Hassan , sensibles à sa générosité & à son humanité.

Enfin mon nom devient fameux , enfin je serai heureux , célèbre & bienfaisant comme Hulkem , disoit Hassan avec jouissance. — Assis un jour sous ses palmiers , pensant à son bonheur , il voit un passant. Sa tête inclinée , son front sur lequel étoient exprimés tous les plis de la douleur , ses yeux remplis de larmes , annoncent un infortuné : il vient sans doute chercher du secours , dit Hassan , en se levant avec transport. Mais le voyageur passe : ses yeux ne sont point frappés du magnifique palais d'Hassan , l'ombrage des palmiers n'a point d'attraits pour lui ; ses pieds poursuivent rapidement le chemin. Hassan lui parle ; il revient à lui , & se rendant aux



sollicitations du fils de Belcud , il se laisse conduire. Assis tous deux dans l'endroit le plus touffu du bocage , Hassan interroge l'étranger sur la cause de sa douleur. " Je m'appelle *Helim*, répond celui-ci : la félicité de ma vie consistoit à posséder la plus belle , la plus aimable femme de Bagdad ; nous nous aimions comme s'aiment les bienheureux, nous jouissions de leur félicité. Un soir nous étions ensemble dans un petit jardin attenant à ma chaumière ; ma femme accompagnoit de son luth sa voix mélodieuse & céleste : couché à ses pieds sur des fleurs , mes regards lui exprimoient le plus tendre amour , & les siens répondant à ce langage, nous étions notre univers.... Tout-à-coup on fait sauter avec violence la porte du jardin ; Ibrahim, le favori du Calife , se présente à nos regards : Selima , mon épouse , se couvre le visage ; nous allons à sa rencontre ; je m'informe de la cause de sa visite : Je veux , dit-il , voir si le visage de la chanteuse est aussi ravissant que l'est sa voix. Par mon ordre Selima leve son voile ; les yeux du favori s'animent ; il me tire à part , m'offre mille pièces d'or pour avoir Selima ; je les refuse ; aussi-tôt Ibrahim ordonne à ses esclaves de l'emmener ; on me la ravit, malgré mes efforts pour la retenir. Je porte mes plaintes au Calife ; on aposte des témoins , on m'accuse , & l'on me bannit de Bagdad , sous peine de la vie."

En finissant ce triste récit , Helim se cache le visage de ses mains , ses larmes coulent. Que tu es malheureux ! s'écrie Haffan , en pressant Helim contre son sein. Mais peut-être puis-je remédier à tes maux ; viens , suis moi ... Ils entrent dans le palais ; Haffan conduit Helim dans son ferrail ; vois ces beautés , dit-il , choisis la plus belle , & oublie avec elle la perte de ton épouse.

O magnanime Haffan , répondit Helim d'un air sombre , que tu connois peu l'amour ; la plus belle esclave du Calife ne pourroit me rendre heureux , ni même adoucir mon chagrin !...

Haffan retint quelques jours Helim , pendant lesquels il envoya son intendant à Bagdad , avec ordre d'offrir à Ibrahim sa plus belle esclave , en échange de la femme d'Helim : mais le favori du Calife , pour toute réponse fit défendre à Haffan de se mêler de cette affaire , sous peine de la vie.

Vois ce que j'ai hasardé pour te servir , dit Haffan à Helim , au retour de son homme d'affaire ; je ne puis t'aider. Prends mon or ; que j'aie du moins la satisfaction de t'être utile en quelque chose. Helim remercia le fils de Belcud de sa générosité , le quitta , & Haffan , en le suivant des yeux , se disoit à lui-même : Hulkem n'eut pu faire davantage que je n'ai fait pour Helim.

A quelques jours de là , un palanquin escorté d'un cavalier , passe auprès du palais d'Haffan ; il va à la rencontre des voyageurs , & reconnoît

Helim. Helim saute à terre, se jette avec transport au col du fils de Belcud : je suis heureux, magnanime Haffan, lui dit-il; j'ai mon épouse; je quitte Bagdad, & je suis le favori du Calife & les intriguans perfides qui causerent ma ruine. Selima étoit descendue de son palanquin; ils s'avancent tous trois sous les palmiers : " Comment as-tu pu parvenir à ce bonheur, demande Haffan avec curiosité? — Le meilleur des hommes, Hulkem me l'a procuré, répond Helim." Alors d'une voix attendrie & mêlant à son récit les plus tendres expressions de reconnoissance pour Hulkem, il raconte à Haffan la manière dont Hulkem s'y est pris pour le rendre heureux.

( La suite au Numéro prochain. )

*Notice biographique de NICOLAS DE FLUE; extraite & traduite des Hommes illustres de la Suisse.*

**R**ÉVÉRÉ dans sa patrie pour ses vertus religieuses, illustré dans les annales Suisses par le beau rôle de conciliateur entre les cantons; *Nicolas de Flue* nâquit à Sareln, dans le canton d'Underwalden, & l'on montrè encore comme un monument précieux, dans l'église de Kernz, les fonts baptismaux, ou il fut baptisé le 21 Mars 1417. Son enfance s'écoula paisiblement, mais activement, parmi les occupations rurales de son père. Tous

ses contemporains lui ont rendu le témoignage qu'ils ne l'avoient jamais vu mécontent de rien, que jamais ses lèvres n'avoient trahi la vérité ni prononcé un mot malhonnête. Parvenu à l'âge d'homme, il se distingua par son humanité dans la guerre que les cantons soutinrent contre le duc Sigismond d'Autriche : ce fut lui qui par ses sages représentations préserva du feu & du pillage le couvent de Ste. Catherine, près de Diessenhofen : " Mes amis, disoit-il aux vainqueurs inflexibles, „ lorsque par l'assistance de Dieu la „ victoire est à vous, agissez - en généreuse- „ ment envers les vaincus." De retour chez lui, il remplit une place de conseiller dans sa patrie ; mais il refusa toujours la dignité suprême de *landamman*, dont on vouloit le revêtir : il se croyoit incapable de contribuer à la réforme des abus régnans, & il craignoit qu'un zèle inutile n'aigrît les esprits au lieu de les réunir.

Dans cet état de choses, Nicolas, soit par un penchant naturel pour la dévotion, soit par une suite du génie de son siècle, prit à 50 ans le parti de se retirer du monde pour vivre en hermite. L'on voit encore sur la porte de la maison qui lui appartenoit, le tableau de sa séparation d'avec sa famille, avec une inscription qui indique que ce fut l'année 1467 qu'il s'arracha d'entre les bras de sa femme & de ses enfans, non sans éprouver un combat très-vif entre la religion

& la nature. En vain la première le conduisoit-elle dans les déserts, tantôt au bord du Reufs, tantôt au bord de l'Aar, son cœur le ramenoit toujours à ces objets chéris; & pour rester fidèle à la vocation qu'il se croyoit, il fut obligé de se rapprocher d'eux & de vivre pour eux en renonçant à eux. Il choisit donc pour son séjour une étroite vallée, nommée *la Ranft*: là, son lit étoit une planche, son couffin une pierre, un mélèse lui servoit de toit. Dans la suite ses compatriotes lui bâtirent une cabane & une chapelle, quoiqu'il allât régulièrement à sa mère-église de Sareln. La réputation qu'il s'acquit par ses jeûnes, ses prières, & par l'austérité de sa vie, se répandit au loin; il fut regardé comme un saint, & l'on trouve dans les registres de l'église de Sareln, année 1485, un témoignage authentique de la vénération qu'il inspiroit & de la haute idée qu'on avoit de lui: "L'année 1417, (17<sup>e</sup> acte) nâquit & fut élevé „ dans ce diocèse un homme pieux, Nicolas de „ Flue, qui se retira ensuite dans un désert „ nommé *Ranft*, dans lequel Dieu l'a soutenu „ pendant 18 ans, sans boire ni manger; & „ lorsqu'on écrit ceci, il est encore plein de „ fanté, de raison, & il continue sa sainte vie." On trouve aussi dans la même église une courte notice historique de la vie & de la mort de cet homme extraordinaire, accompagnée d'une dé-

claration donnée en 1491, par la magistrature d'Underwalden, dans le but de constater l'authenticité des faits que contient cette notice.

Plusieurs des compatriotes du St Anachorete écrivirent l'histoire de sa vie, & ces anciens ouvrages racontent sur son jeûne extraordinaire les circonstances suivantes : « Il y avoit beau-  
 » coup de gens qui soupçonnoient Nicolas de  
 » se faire apporter secrètement de la nourriture :  
 » par ordre du magistrat sa conduite fut rigou-  
 » reusement examinée, mais sans qu'il fût pos-  
 » sible de découvrir la moindre tromperie. L'é-  
 » vêque de Constance avoit envoyé son grand-  
 » vicaire, Thomas, à Underwalden, l'année 1469;  
 » & Thomas, après plusieurs conversations édi-  
 » fiantes & pieuses qu'il eut avec l'hermite, lui  
 » demanda quelle étoit, selon lui, la plus grande  
 » vertu d'un inférieur?— L'obéissance, répon-  
 » dit Nicolas.— Aussi-tôt le grand-vicaire lui  
 » présenta trois petits morceaux de pain & un  
 » peu de vin, en lui ordonnant d'en goûter.  
 » Nicolas tressaillit à cette vue; déjà depuis 18  
 » mois il s'étoit déshabitué de toute nourriture :  
 » il prit cependant un de ces morceaux de pain,  
 » & ayant obtenu la permission de le partager en  
 » trois, il le prit avec une goutte de vin; mais  
 » les efforts qu'il fit furent si douloureux, sa  
 » nature révoltée contre tout aliment se sou-  
 » leva avec tant de violence, qu'on craignit qu'il

» ne fut victime de cet essai ; & dès ce moment  
 » on le laissa le maître de suivre le genre de vie  
 » auquel il s'étoit habitué."

On comprend qu'avec une réputation aussi extraordinaire que l'étoit celle de Nicolas, les habitans des vallées d'Underwalden & les pèlerins se rendoient en foule dans sa cellule, où ils recevoient de lui les instructions les plus salutaires. Nicolas regardoit la vertu comme absolument indispensable au bonheur suprême, & la substance de sa morale étoit, " que la vraie  
 » source de toutes les vertus terrestres & célestes  
 » ne se trouve que dans l'amour pur, celui qui  
 » n'a que Dieu pour objet : les effets de cet amour  
 » se développent, disoit-il, chez tous ceux qui le  
 » possèdent ; il rend le sujet obéissant à son souverain : chez celui-ci comme chez le magistrat,  
 » il se manifeste dans l'exercice de la justice.  
 » Que chacun donc soit actif & fidèle à remplir  
 » les devoirs de son état ; il est peu d'hommes  
 » qui soient appelés à celui ou je vis.-- Honorez  
 » le clergé, ajoutoit-il, même dans les individus  
 » les moins respectables. — Et qu'importe, en  
 » effet, que la source de vie passe par des tuyaux  
 » de plomb ou par des tuyaux d'or ! "

Fort humble, malgré sa grande réputation, & donnant aux autres l'exemple de la pratique des vertus qu'il recommandoit, Nicolas se soumettoit à la direction des prêtres de son voisinage,

il leur renvoyoit ceux qui venoient le consulter : N'en croyez point , disoit-il , un homme sans études ; mais allez chez vos ecclésiastiques. Nicolas , cependant , avoit puisé sa pieuse métaphysique dans les écrits des meilleurs mystiques de son tems , Jean Taulers & Thomas à Kempis. Il composa & écrivit dans sa retraite plusieurs ouvrages religieux ; le plus remarquable , celui du renoncement à soi-même , a été conservé par quelques autres écrivains mystiques ; on y voit un cœur profondément sensible , une ame toute de feu , qui , détachée des liens du monde , ne cherche qu'à s'approcher de Dieu , à se perdre , à s'abîmer en lui par un renoncement total à soi-même ; renoncement que Nicolas déclare être le seul chemin de la vie intérieure & de l'union avec Dieu , & la plus essentielle de toutes les vertus.

Loin que ces principes de spiritualité rendissent Nicolas inutile à la société , il ne perdit aucune occasion de faire du bien à ses compatriotes & à son pays : “ Travaillez à maintenir  
 „ la paix parmi vous , disoit-il aux confédérés ;  
 „ c'est par votre union que vous avez acquis de  
 „ la considération ; mais la discorde cause la  
 „ destruction , & l'intérêt propre peut seul vous  
 „ diviser. Lorsque , comme vous , on jouit d'un  
 „ bonheur certain , il faut être content & recon-  
 „ noissant envers Dieu. N'attaquez jamais d'au-



» très nations ; mais repouffez avec courage ceux  
 » qui voudroient vous attaquer , ainfi que vous  
 » l'avez fait jufqu'ici. Protégez la veuve & l'or-  
 » phelin. *Gardez-vous fur-tout d'étendre trop*  
 » *loin les droits de votre liberté ; elle devien-*  
 » *droit licence.* Ne recevez point dans votre fein  
 » ceux qui troublent d'autres Etats. Evitez les  
 » dons des Puiffances étrangères , & croyez à mes  
 » paroles avant qu'elles deviennent inutiles."

Lors des diffentions qui s'élevèrent entre les cantons , l'année 1481 , Nicolas joua un rôle bien respectable. Fribourg & Soleure avoient demandé , au commencement de cette année , à être reçus dans la confédération Helvétique. Zurich , Berne & Lucerne , alliés de ces deux villes , appuyèrent fortement leurs instances : mais les cantons populaires , Uri , Schwitz , Unterwalden , qui dans ce tems-là regardoient les villes comme leurs ennemies secrètes , refuferent abfolument leur consentement. Zug & Glaris ne donnerent aucune réponfe décisive ; & malgré plusieurs conférences , cette affaire ne put fe décider. Les cantons populaires alléguoient que l'alliance des villes étoit contraire à la teneur de la confédération , quoique Zurich & Berne ne fe fuflent pas liées à ne point contracter d'alliance fans leur consentement ; mais Lucerne étant dans le cas , ils lui intentèrent procès. Les villes , de leur côté , montrant une ferme

révolution de maintenir leur alliance, même avec Lucerne, les deux partis étoient animés d'une très-grande aigreur : néanmoins les cantons de Zug & de Glaris s'étant entremis, par le conseil de l'hermite, pour les calmer ; les députés respectifs des villes & des cantons, consentirent à s'assembler pour la dernière fois à Stanz, dans l'intention d'y conclure décidément de la guerre ou de la paix. Il y avoit dans cette ville un prêtre de Lucerne fort religieux, confident de Nicolas, comme lui, ami de la paix, & s'apercevant qu'elle couroit de grands dangers, parce que les esprits s'aigrissoient chaque jour davantage dans l'assemblée des députés, il courut dans la nuit avertir son ami de l'état des choses : mais quelque diligent qu'il fût, la demeure de l'hermite étant à 4 lieues de Stanz, lorsqu'il revint à midi dans la ville, les députés avoient rompu la conférence & se préparoient à partir : hors d'haleine, couvert de sueur, le prêtre se rendit à l'instant dans les différentes auberges où se trouvoient les députés, & s'adressant à chacun d'eux en particulier, il les conjura avec larmes, d'attendre pour partir, quel seroit l'avis du saint hermite, qui alloit arriver. Une démarche aussi imprévue frappa les députés ; ils cédèrent aux prières du prêtre & se rendirent dans la salle : ils ne faisoient que d'y entrer, lorsque Nicolas parut devant eux ; son aspect imposant, son

maintien vénérable les pénétrant de respect, ils se levent tous, & les deux partis le reconnoissent pour arbitre : alors Nicolas, la tête découverte, leur parla en ces termes : “ Mes chers seigneurs, „ quoyque sans lumières, quant à la sagesse hu- „ maine, je viens ici de mon désert, parce que „ Dieu m’enseigne ce que je dois vous dire.” S’adressant aux villes, il prononça “ que leur al- „ liance particulière seroit annullée.” Se tournant alors vers les cantons populaires : “ Vous, leur dit-il, „ n’oubliez point les bienfaits reçus ; „ acceptez Fribourg & Soleure dans votre confédération ; il viendra un tems où vous vous „ félicitez d’avoir suivi mon conseil. J’ai ap- „ pris avec douleur, ajouta le saint anachorete, „ qu’au lieu de bénir Dieu de vos victoires, vous „ ne vous occupez qu’à vous disputer le butin. „ Partagez à l’avenir, je vous en conjure, toutes „ les conquêtes de biens immeubles entre vous, „ & les biens-meubles en raison des hommes „ qui se trouveront à l’expédition... Vous, les „ quatre villes forêtières, restez-en selon l’équité „ naturelle, à l’égalité établie entre vous : & tous, „ tant que vous êtes, réunissez vos alliances particulières dans un lien général d’amitié, de fidélité & de bon ordre. Je n’ai plus rien à vous „ dire ; Dieu soit avec vous.” Un applaudissement général se fit entendre, lorsque Nicolas eut fini son discours : & tel fut l’effet de la répu-

tation, de vertu & de sainteté de l'orateur, qu'entre les députés étonnés, même les plus récalcitrans, se rendirent à ses propositions, & que tous l'accablèrent de remerciemens. On vit peu de jours après paroître le convenant de Stanz, & l'acceptation de Fribourg & de Soleure dans la confédération Helvétique. Ce convenant & celui qui en étoit l'auteur, réveillèrent chez les Suisses les antiques principes nationaux prêts à s'éteindre. On rappelle dans ce convenant toutes les autres conventions en défaut; & l'on promet que loin de les anéantir, on veut en accomplir les articles. En conséquence le *Pfaffen-Brief* de l'année 1370 fut suivie comme garant de la paix publique & du droit civil. Ce fut sur le même principe qu'on confirma mot à mot l'ordonnance militaire de Sempach, 1393; qu'on défendit pour l'avenir toutes assemblées secrètes & illicites des communes; qu'on assura à chaque canton la garantie de sa constitution actuelle, & que toutes les parties contractantes s'engagèrent à se soutenir réciproquement contre celles qui pourroient vouloir contrevenir à ces traités fondamentaux ou contre les sujets qui voudroient se rebeller: enfin, l'on convint que les 8 cantons partageroient également entr'eux les biens immeubles & les contributions, & qu'ils laisseroient aux troupes les biens-meu- bles, à raison des hommes qui se trouveroient

à l'expédition. Les conditions de l'alliance entre les 8 cantons étant réglées, on y ajouta quatre articles particuliers pour Fribourg & Soleure.

1°. Que ces deux cantons ne s'engageroient dans aucune guerre sans l'aveu des 8 anciens cantons. 2°. Que s'il leur survenoit des difficultés avec une partie qui leur offrit le droit, & que les 8 cantons se trouvaient suffisans pour en décider, les deux villes seroient tenues de se soumettre à leur décision. 3°. Qu'ils ne feroient aucune nouvelle alliance sans le consentement des 8 cantons. 4°. Enfin, qu'au cas qu'il s'élevât une guerre entre ceux-ci, Fribourg & Soleure resteroient neutres, & feroient l'office de médiateurs.

Ces arrangemens finis, les divers Etats de la ligue témoignèrent leur reconnoissance & leur respect à Nicolas par écrit, & ils y ajoutèrent des présens, que le saint hermite employa à l'ornement de sa chapelle. Nicolas ne survécut que six ans à cette paix mémorable; une maladie de nerfs l'enleva de ce monde dans un meilleur, au bout de 8 jours de souffrance, & à l'âge de 77 ans, l'année 1487. Toutes les boutiques & tous les ateliers furent fermés dans ce petit district de pays, le jour de son enterrement; on interrompit même le culte divin, parce que tous les habitans des vallées & ceux d'Underwalden vinrent, leurs prêtres à leur tête, pour lui rendre les derniers devoirs.

Deux des fils du saint hermite ont rempli la dignité suprême de *landamman*. Leurs portraits, ainsi que celui de leur père, décorent la salle de la maison de ville de Sareln.

Quoique maigre de figure, Nicolas étoit un bel homme, d'une grandeur peu commune, puisqu'il ne pouvoit se tenir droit dans sa cellule, haute de 6 pieds; une physionomie tranquille, un regard plein de douceur attiroit irrésistiblement à lui, une longue barbe légèrement fournie lui donnoit un air plus vénérable; & si la gravure que M. Pfenninguer a mis à la tête de la biographie de Nicolas de Flue lui ressemble, on ne peut réunir plus de bonté & d'intérêt dans une physionomie qu'il ne s'en trouve dans celle-ci.

*Des cendres; dans leur rapport avec l'économie rurale & domestique; par le C. Parmentier. (Troisième & dernier article, Cultiv. n°. 39.)*

**QUANTITÉ** de cendres à répandre. Elle est relative à la qualité des cendres, à celle du terrain & des productions. Il est plus prudent de les fixer par des essais, dans les endroits où l'usage de cet engrais est une nouveauté: on ne peut donc établir, à cet égard, que des généralités. Ainsi, on dira 1°. qu'il faut trois septiers environ, mesure de Paris, de cendres de tourbe, pour

un arpent de terre labourable ou de prairie : 2<sup>o</sup> que la même étendue de terrain n'exige que la moitié de cendres rouges ou houille d'engrais, un tiers de celles de bois flotté, & un quart de de celles de bois neuf ou de plantes.

*Saison pour répandre les cendres.* La saison de répandre les cendres sur les terres labourables, varie suivant leur nature, & celle des productions qu'elles doivent rapporter. Si c'est une terre légère & qui absorbe son eau, il seroit bon : 1<sup>o</sup>. d'en répandre sur le pied d'un septier par arpent, au commencement de Février & avant le labour : 2<sup>o</sup>. une pareille quantité, après que les grains auront été semés. Si la terre, au contraire, est compacte & qu'elle retienne l'eau à sa surface, on pourra employer le procédé décrit, ayant seulement l'attention d'augmenter les doses suivant le besoin, & de ne faire usage des cendres que dans un état très-sec. On observera cependant dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque le terrain est sec, d'attendre pour jeter les cendres qui doivent rester à la surface du terrain, qu'il fasse un tems de brouillard, ou qui promette une pluie prochaine.

Quant à la manière de répandre les cendres, elle n'est pas sans inconvénient ; mais le semeur s'en garantira aisément, en se couvrant le visage d'un fichu de soie ou d'une toile fine, & en se-

mant contre le vent. Quelques personnes ont conseillé de semer sous le vent, c'est-à-dire, de jeter l'engrais du côté où le vent pousse ; mais l'expérience a bientôt démontré que la première de ces pratiques est préférable.

*Manière d'agir des cendres.* L'efficacité des cendres, appliquées ordinairement, ou au sol fatigué pour le restaurer, ou aux plantes qui languissent pour les fortifier, n'est plus aujourd'hui un problème ; mais il ne paroît pas qu'on soit également d'accord sur leur véritable manière d'agir. Je desire que mes observations à cet égard, puissent mettre sur la voie ceux qui sont occupés de l'examen des engrais ; matière d'une importance majeure, puisqu'elle est le plus puissant agent de la végétation, & la base de la fécondité de nos récoltes. En se rappelant les parties constituantes des cendres, il est facile d'expliquer leur manière d'agir. Considérées comme engrais, elles peuvent être comparées en quelque sorte à la marne ; elles contiennent du moins les terres qui constituent d'ordinaire cet amendement naturel ; mais elles ont de plus des substances salines déliquescents, à raison des végétaux dont elles sont le résidu, & du procédé mis en usage pour leur combustion ; ce qui augmente leur activité & doit rendre circonspect sur le choix & dans l'emploi. Les cendres ont donc, comme tout ce qui jouit de la propriété



fertilifante , la faculté de foutirer de l'immenfe réfervoir de l'atmosphère, les vapeurs qui y circulent , de les retenir , de les conferver avec l'humidité qui réfulte de la pluie , de la neige , de la rofée, des brouillards, d'empêcher que cette humidité ne fe raflembles en mafle, qu'elle ne perde , foit en s'exhalant dans le vague de l'air ou en fe filtrant à travers les couches inférieures , & laiffant les racines à fec; de la diftribuer uniformément , & de la transmettre d'une manière très-divifée aux orifices des conduits , deftiné à la porter dans le tiflu du végétal , pour fubir enfuite les foins de l'appropriation. Toutes les fois que les cendres contiennent abondamment de l'alcali fixe & de la chaux , il n'eft pas étonnant qu'elles aient des propriétés analogues à cette dernière fubftance, & que toutes les plantes auxquelles on les applique immédiatement fans précaution ni mefure , languiffent & meurent , comme fi elles avoient été brûlées par un coup de foleil. Il eft fi vrai que c'eft à l'alcali des cendres de bois & aux fels vitrioliques de la houille d'engrais qu'eft dû cet effet , que ces cendres leffivées n'ont plus la même activité , & qu'il eft poffible de les employer avec profufion fans aucun rifque, & même d'y établir la végétation, lorsqu'avant d'être leffivées, elles en étoient l'agent le plus deftructeur. On fait que les racines bulbeufes végètent encore avec

plus de succès dans les cendres lessivées que dans le sable mouillé.

*Effet des cendres sur les terres.* Les engrais, pris en général, ont deux manières d'agir sur les terres. Mêlés en différentes proportions, ils leur donnent la faculté de rendre l'eau perméable, & aux racines de suivre le cours entier de leur développement, ou bien ils procurent du liant & de la soudure aux molécules trop divisées, & empêchent l'eau de se perdre dans les couches inférieures & les racines de se sécher. Or, les cendres, par leur sécheresse, la ténuité de leurs parties, la propriété qu'elles ont de s'emparer de l'humidité, de la retenir d'une manière très-divisée, conviennent aux terres compactes & glaiseuses, dont elles diminuent la viscosité, en s'insinuant dans leur texture tenace, à la manière des coins. Ainsi cette humidité, réduite en surface, humecte toujours le pied de la plante, sans jamais la noyer. Lorsque les cendres ont produit un effet différent, c'est qu'elles étoient trop chargées d'alcali, & qu'on n'en a point borné la proportion, & que le sol sur lequel on les a répandues, n'avoit point assez d'humidité pour brider leur action; car, disséminées sur des terres froides, & enterrées par la charrue avant les semailles, elles sont comme la chaux, d'une grande utilité. Nous observerons même qu'on pourroit les employer dans un sol léger & fa-

blonneux ; mais ce ne feroit qu'autant qu'elles fe trouveroient affociées avec une certaine quantité d'argile , comme on mêle fouvent , la chaux avec le fumier pour augmenter l'effet de ce dernier.

*Effet des cendres fur les prairies.* Les heureux effets des cendres , attesté par leur utilité fur les prairies , viennent à l'appui de nos observations. L'alcali & la terre calcaire qui s'y trouvent contenues , font dans la juſte proportion néceſſaires pour détruire les mauvaiſes herbes & favoriser l'accroiffement des bonnes : mais eſt-ce bien à la cauſticité que ces deux ſubſtances acquièrent par la calcination , qu'on peut attribuer un pareil effet , comme on le prétend ? C'eſt ce qui ne paroît pas vraifemblable. Si les cendres les plus riches en alcali & en terre calcaire , approchant de l'état de chaux , pouvoient , dans ce cas , avoir une action corroſive , ſans doute elles l'exerceroient fur toutes les plantes , & il arriveroit néceſſairement que , malgré la différence de leur tiffu , il n'y en auroit aucune qui ne fut plus ou moins attaquée & détruite : or cet effet n'a point lieu.

Les cendres agiſſent d'abord mécaniquement par la ténuité de leurs parties , qui diviſent les terres fortes & corrigent leur défautoſité. Enſuite , comme matière déliquéſcente , ayant la faculté , ainſi qu'il a été expliqué , d'attirer l'eau & l'air de l'atmoſphère , de décompoſer ces

deux fluides, & de donner aux résultats de leur décomposition. Voilà, du moins, ce qu'il est permis de conjecturer d'après l'expérience, qui prouve que tous les sels qui se résolvent en eau, toutes les terres calcaires approchant de l'état de la chaux vive, toutes les frites, sont très-utiles comme engrais. Ce n'est donc point par un effet corrosif que les cendres, même les plus caustiques, agissent sur les prairies; elles ne détruisent les plantes parasites, que parce qu'elles s'emparent avidement de l'humidité qui a servi à leur développement, & dont la surabondance est nécessaire à leur constitution physique & à l'entretien de leur existence. Ces plantes naturellement molles, pour ainsi dire aquatiques, ayant les racines presque à la surface, sont bientôt mises à sec par ce moyen, se flétrissent & finissent par mourir de soif. Au contraire, les plantes qui forment les prairies, étant d'un tissu plus solide, fortifiées par l'âge & les rigueurs de l'hiver, ayant une racine plus profonde, ne souffrent aucune altération: débarrassées des mauvaises herbes qui les étouffoient & partageoient en pure perte leur substance, elles reçoivent une nourriture proportionnée à leurs besoins, s'échauffent & se raniment, & font la loi aux mousses, aux joncs, aux roseaux, & à toutes les plantes qui rendent les foins aigres & durs; d'où il résulte un fourrage plus fin & de meilleure

qualité. C'est ainſi que les cendres paroiffent agir dans toutes les circonſtances où leur uſage eſt recommandé, ſoit pour les prairies naturelles & artificielles, ſoit pour les pièces de grains qui languiffent au printems & annoncent une récolte médiocre, ſur-tout dans une année froide & humide, parce qu'alors les plantes qui les compoſent, ſont gorgées des principes qui conſtituent l'eau & d'eau elle-même.

*Digreſſion ſur l'effet du plâtre.* D'après un mémoire intéreſſant, lu à la ſociété d'agriculture par M. Hervieu ſon correfpondant, on ne peut plus douter que le plâtre, qu'il ſoit brut ou calciné, ne produiſe des effets abſolument analogues à ceux des cendres, tant ſur les prairies artificielles que ſur les plantes légumineuſes. Des luzernes ſurannées & languiffantes ont été ranimées dans leur végétation; des prairies naturelles, couvertes de mouſſe & de mauvaiſes plantes, qui fourniroient à peine une chétive nourriture aux beſtiaux, ont produit, dès la première année qu'on y a répandu du plâtre, un pâturage abondant en herbes de bonne qualité. Du plâtre y ayant été répandu l'année ſuivante, elles ont pu être fauchées, & les vaches y ont trouvé en outre un ample regain. Le treſle a éprouvé les mêmes effets que la luzerne, & même, a en juger par le ſucces, le plâtre paroît encore convenir mieux à cette dernière plante,

puisqu'elle, sans autre secours que cet engrais, elle est parvenue à couvrir la prairie naturelle dont on vient de parler. Avant l'engrais du plâtre, on n'y découvrait aucun vestige de luzerne.

La même expérience a eu lieu avec une égale réussite sur les pois de différentes variétés, les vesces & féveroles. Elle a été pareillement tentée sur l'avoine; mais avec des résultats différents. L'expérience ayant été appliquée immédiatement sur cette plante, le plâtre n'y a produit aucun effet; tandis que, dans une autre circonstance, il en est résulté de très-sensibles. Une pièce de terre couverte de trefle, fut à moitié engraisée avec du plâtre, pour fournir un exemple décisif des influences de cette substance; le succès fut tel qu'on l'avoit espéré; la partie engraisée de plâtre produisit un fourrage beaucoup plus abondant que celle qui ne l'avoit pas été. L'année suivante, de l'avoine succéda au trefle, & offrit le même phénomène, c'est-à-dire, que l'avoine de la première partie étoit de six à huit pouces plus haute & beaucoup plus grenue que celle du reste du champ, quoique tout le terrain fut d'égale qualité, & qu'il eut été cultivé de la même manière.

*Résultat général.* Cette courte discussion sur la manière d'agir des cendres, qui convient également à la chaux & au plâtre, explique, 1°. pourquoi elles sont d'autant plus efficaces, qu'elles

qu'elles ont été conservées dans l'état sec : 2°. pourquoi une seule mesure en cet état fait plus de profit que deux de cendres qui auroient été à l'air : 3°. enfin , pourquoi les cendres lessivées , étant soumises de nouveau à la calcination , reprennent leur première activité & ne contiennent point pour cela de la potasse. Mais sans insister davantage sur les conjectures que je viens de hasarder , relativement à la manière d'agir des cendres , toujours est-il certain que l'expérience & les observations des meilleurs cultivateurs leur assignent le caractère d'un excellent amendement , & que si elles sont employées en saison & en proportion convenables , elles fertilisent les terres froides & humides , favorisent d'une manière très-marquée , la végétation qui languit , & détruisent , sur les prairies & sur les grains , la mousse & les autres plantes parasites qui en tapissoient la surface ; moins , il est vrai , par leur âcreté , que par l'absorption brusquée & presque totale de la surabondance de l'humidité qui les a fait naître , & sert à l'entretien de leur existence.

On peut donc conclure de ce que nous avons avancé , que , dans une multitude de circonstances , les engrais agissent comme des médicamens , & qu'ils ne pourroient par conséquent s'adapter à toutes les natures de terres & à toutes les expositions. Ils sont principalement , ou toniques

ou relâchans, selon leur nature & le cas qui détermine à les employer : il faut donc bien se garder de trop les généraliser. Quiconque, pour préconiser un engrais, prétendrait qu'il est possible de s'en servir avec un égal succès sur les terres labourables, les prés, dans les vignes, les potagers, les vergers & les pépinières, s'exposeroit à être relégué dans la classe de ces charlatans qui, sans considération pour le climat & les localités, compromettent journellement le meilleur moyen curatif, en l'appliquant indistinctement à tous les âges & à tous les tempéramens. C'est vraisemblablement pour n'avoir pas assez examiné ces modifications, que des auteurs ont blâmé l'usage des cendres de toute espèce, tandis que d'autres l'ont beaucoup trop préconisé.

Les cendres ont encore l'avantage de détruire les insectes, & promptement les limaçons, qui ne se plaisent nullement sur un terrain qui en est parfumé. On connoît aussi leurs effets aux pieds des arbres malades & dans le jardinage. Elles servent à la composition du chaulage, si efficace pour préserver le froment de la carie. Il est vrai que les expériences faites à Rambouillet, par M. Tessier, prouvent clairement que les cendres sont inutiles, & que la chaux seule suffit. Peut-être aussi, à leur tour, les cendres la suppléeroient-elles, puisque souvent l'une & l'autre de ces deux matières agissent



à-peu-près de la même manière. Au reste, les avantages que les cendres peuvent procurer à l'agriculture, sont parfaitement développés dans l'ouvrage de M. Laillevault, intitulé : *Recherches sur les houilles d'engrais & les houillères.*

---

*Testament singulier d'un Allemand, au sujet de son enterrement.*

QUOIQ'ON s'affranchisse journellement plus en Allemagne des cérémonies & étiquettes, tant reprochées à cette nation ; il est encore des contrées & des classes dans lesquelles on a conservé beaucoup d'anciens usages superstitieux ou ridicules aux enterremens : usages dont la pièce traduite de l'allemand, que nous donnons ici à nos lecteurs, est une critique aussi ingénieuse qu'elle est fine & originale.

“ Lorsque je serai forti de ce monde périssable, on remerciera Dieu dans toutes les églises pour la fin chrétienne qu'il m'aura donné la grace de faire. Quoiqu'il n'y ait rien d'écrit dans ma Bible que le jour de ma naissance & celui de mon mariage, il ne convient pourtant pas qu'on donne moins d'une feuille entière à lire au prédicateur, qui, suivant l'usage, fera mon oraison funebre pendant mes obseques (\*). A cette fin,

---

(\*) Cette coutume existe en effet dans la plus grande partie de l'Allemagne.

j'ai dressé un petit mémoire, où j'ai parlé en peu de mots, des écoles par où j'ai passé; des talens qu'on remarquoit en moi; de mon assiduité au service divin, & de telles autres choses dont un habile homme saura bien me composer un long éloge. Je recommande spécialement qu'on n'aille point, par une fausse humilité, se taire sur ma famille. Mais j'ordonne, au contraire, que l'orateur mette ses soins à consoler la Dame, ma dolente veuve, Messieurs mes fils, la Dame ma fille aînée, les Demoiselles mes autres filles, Monsieur mon gendre, Messieurs mes frères, Mesdames mes sœurs, Messieurs mes beaux-frères, Mesdemoiselles mes belles-sœurs, & Messieurs mes amis".

» Je veux qu'on n'épargne rien pour mes habits & pour ma bière. On donnera, de cette dernière, 36 florins, sans marchander le moins du monde, d'autant que j'ai ouï dire à feu Madame ma grand-mère, d'heureuse mémoire, & qui mérite que je l'en croie, qu'un mort n'a point de repos, si on rabat la moindre chose sur ce qu'il emporte dans la terre. Mais aussi le menuisier livrera une bière du plus beau bois de chêne, sans nœuds, bien polie, doublée en dedans d'étain, pour la valeur de 125 florins, & revêtue, au dehors, de fine bayette, avec des anses argentées (\*). J'ai pris pour armes un

---

(\*) On porte tres-loin, en Allemagne, le luxe des bières.

faïen dans un pot à fleurs, qui sera mis dans mon blazon, avec une devise faite par moi-même”.

„ Je ne veux point qu'on me revête de toile à carreaux, & j'entends qu'on m'habille de bon gros taffetas, & avec ma belle perruque quarrée. Je compte bien que Messieurs mes amis & parens me feront l'honneur d'envoyer leurs enfans, pour admirer ma bonne mine, & les habits plus magnifiques après ma mort que je n'en ai eu pendant ma vie”.

„ Je prétends qu'on mette autour de ma bière huit guéridons, avec autant de bougies & de flambeaux d'argent, & que mon corps soit gardé, la nuit, par deux de ces vieilles qui savent comme il faut vivre avec les morts, & qui observent à point nommé les présages”.

„ On consultera toutes nos parentes, jusqu'au troisième degré, sur le choix de ceux qui doivent être priés à mon enterrement. On aura soin de n'y inviter que des docteurs en droit, qui aient de belles perruques, d'autant que la cérémonie en est plus belle, & qu'il n'en coûte pas davantage: on fait, au reste, que la taxe est d'une rixdale, qu'on donne à chacun”.

„ Malgré les raisons spécieuses de nos modernes, contre l'usage d'appeller tant de femmes à la clôture d'une bière, je veux qu'on en prie dix pour y assister, quand on fermera la mienne,

ainsi qu'il a été pratiqué en pareil cas pour ma belle-mère & pour mon ayeule. On donnera, suivant l'usage, les biscuits les plus délicats & les plus gros qu'on pourra trouver, chacun avec une couronne de sucre candi, ou un bouquet de cire, & entouré de massépains, où l'on lira, en lettres de sucre, mon nom & l'année de ma mort. On aura soin de les mettre proprement dans des serviettes bien fines”.

„ Je choisis & nomme la Dame . . . . pour assister mon épouse, soit dans l'emplète du linge destiné à mes servantes, soit pour régler la forme des coiffures & la largeur des ourlets qu'elles porteront. Ces Dames auront soin d'empêcher qu'on mette sur ma bière une croix qui ait déjà servi, quand même elle seroit aussi bonne que neuve ; mais elles en feront couper une en plein drap devant elles”.

„ Deux de nos plus jeunes parens seront placés dans ma chambre, le jour des obsèques, pour recevoir & rendre les complimens de condoléance. Mais on leur donnera par écrit, trois jours auparavant, un formulaire propre pour toutes sortes de personnes, lequel ils apprendront par cœur, de peur que, comme il est souvent arrivé, ils ne se brouillent dans leurs réponses, & qu'ils n'aillent dire aux parens qui les complimenteront, qu'ils souhaitent de bon cœur leur rendre bientôt le même office. Je ne veux

abfolument pour porteurs que les jurés-crieurs de la ville , attendu que leur habit à l'efpagnole a notoirement quelque chofe de plus frappant que les fimples juftaucorps des bourgeois, ou les longs mantaux des étudians. De plus , la petiteffe de ma taille , ni le voifinage de l'églife, ne feront point une raifon pour diminuer le nombre des dits porteurs. Je prétends qu'il y en ait douze, & que quatre autres jurés-crieurs, avec leurs baguettes, les conduifent, fi là chofe fe pouvoit faire pour un petit préfent: je fouhaiterois volontiers parmi eux un maître à danfer déguifé , qui leur montrât à balancer mon corps en cadence, tantôt d'un côté de la rue , & tantôt de l'autre ; d'autant qu'en confidérant ce balancement dans d'autres obfèques, j'ai fouvent penfé, avec grande édification, que c'étoit une image de l'inconftance de la fortune. A l'imitation des pleureufes, que les fages Romains employoient aux funérailles, on verra aux miennes fix fervantes ; les unes à nous, & les autres de louage, marchant deux à deux devant les écoliers , qui chanteront des cantiques. Elles auront leurs amples coiffes noires fur la tête, & augmenteront la foule auprès du caveau où je ferai enterré ”.

» On donnera à mes fervantes de la toile pour des mouchoirs de col, & il faudra que chacun leur couvre plus de la moitié du corps, afin

qu'elles puissent en faire des draps de lit, quand le deuil sera passé. Celui qui conduira le convoi funèbre, mettra dans la bourse des pauvres la plus grosse portugaise d'or, de la valeur de 50 florins, qu'on trouvera dans ma bourse; parce que je ne prétends, ni faire tort à l'église, ni laisser penser aux spectateurs, en faisant une aumône entière, que je n'en ai fait qu'une demie”.

„ D'autant que, pendant ma vie, ma chère femme, ainsi que moi, à marqué un louable attachement aux usages de nos ancêtres, elle ne se fera point une peine, après ma mort, de passer, sans aller à l'église, les quinze premiers jours, depuis mes obsèques, ni pendant les quatre premières semaines qu'elle aura recommencé à fréquenter le service divin, de tenir les yeux attachés à terre, devant elle, sans les lever sur qui ou sur quoi que ce soit”.

*Réponse de Mr. PICTET à Mr. DEVELAY.*

J'AI bien reçu, Monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. La première m'apprend que vous allez ouvrir un cours de physique expérimentale à Lausanne. L'esquisse de son plan m'annonce une vaste entreprise; mais elle est en bonnes mains. J'aime à voir que les sciences, ailleurs fugitives & désolées,

lées , reçoivent en Suisse l'accueil qu'elles méritent : elles y trouvent tout ce qu'il leur faut, *Paix & Liberté.*

Je ne raisonnerois pas tout-à-fait comme vous sur l'expérience hydrostatique dont vous me parlez. — Je conviens qu'elle prouve aussi autre chose , que ce qu'elle est immédiatement destinée à prouver ; mais elle a cela de commun avec presque toutes les expériences de physique. — Elle fut imaginée pour détruire l'erreur des anciens, qui frappés de ce qu'en tirant de l'eau d'un puits, on ne sent son poids qu'à mesure qu'on l'élève au-dessus de l'eau environnante, croyoient que les liquides ne pesoient pas en eux-mêmes. — Dans l'expérience en question, lorsqu'on pese dans l'eau le flacon vuide & bouché, on ne soutient que l'excès du poids de la colonne *mixte* d'eau supérieure, d'air & de verre, sur la colonne d'*eau pure* de même base, qui réagit de bas en haut avec une pression égale à son propre poids, selon la propriété fondamentale des fluides. Lorsqu'on le pese ensuite plein, la colonne mixte a échangé son air contre un égal volume d'eau, & son poids est augmenté d'autant. Donc ce nouveau liquide a *chargé* la base, donc il pese en lui-même, c'est à-dire dans le liquide environnant.

On peut encore considérer la chose d'une autre manière, en réduisant par la pensée le

façon à une enveloppe infiniment mince; elle aura un poids négatif, égal à la somme des pressions ascendantes, de toutes les colonnes du fluide ambiant, qui auroient pour base chacun des points de cet espace vuide, & pour hauteur l'abaissement de chacun de ces points au-dessous du sommet de cet espace. La somme de ces pressions élémentaires est évidemment le poids absolu du liquide qui rempliroit le vase infiniment mince. Laissez-y rentrer ce liquide, son poids balancera exactement la pression ascendante, due précédemment au poids de pareil volume du liquide ambiant. Donc il pesera en lui-même. Mais je conviens que l'expression *peser en eux-mêmes* est vague & susceptible d'équivoque, lorsqu'on l'emploie dans une phrase où il est question de considérer à la fois une aliquote d'un liquide, & le tout dont elle fait partie; l'expression n'est pas juste, si on l'applique en même-tems à ces deux objets, & que par *peser* on entende seulement presser de haut en bas; car le tout presse de bas en haut, relativement à l'aliquote, autant qu'elle-même pese de haut en bas, & par conséquent on pourroit dire dans un sens, que l'aliquote ne pese point quand elle est en place, & pese de bas en haut quand elle est absente & qu'elle ne laisse que son volume; mais comme la pression de bas en haut dans ce dernier cas, a pour cause une



pression de haut en bas, précisément égale à celle qu'exerce cette aliquote elle-même lorsqu'elle a repris sa place, il est toujours vrai que les liquides pesent en eux-mêmes, & que l'expérience du flacon le montre : il est vrai qu'elle doit être accompagnée d'un éclaircissement à-peu-près tel que celui que j'essaye de tracer (\*). Je ne doute point que l'appareil que vos réflexions sur cette expérience vous ont engagé à faire construire, ne soit également ingénieux & bien exécuté ; mais une pratique de dix ans, dans la carrière que vous allez parcourir, m'a appris que l'argent étoit bien plus utilement employé dans les appareils de recherches que dans ceux de simple démonstration.— Je vous félicite d'avoir à votre portée un artiste que vous pouvez comparer à Monsieur Paul : J'ai depuis peu entre les mains un chef-d'œuvre de celui-ci, que je ne me lasse point d'employer & d'admirer ; c'est une petite romaine hydrostatique portative, dont la commodité & la précision surpasse tout ce qu'on pourroit croire dans ce genre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Genève le 5 Janvier 1794.

---

(\*) Il me paroît inutile de prolonger une discussion qui n'est déjà plus à la portée du grand nombre des lecteurs. Ceux qui entendent la matière prononceront, en comparant les deux lettres. (*Note de M. Develay.*)

---

*Observations sur les cygnes ; traduites de  
l'allemand de M. le Prof. Titius.*

**T**ous les volatiles dont les poissons font l'unique ou la principale nourriture , ont une agilité , une adresse singulière pour les attraper. Le héron s'enfonce dans l'eau jusqu'au ventre , & y plonge son bec si à propos & avec tant de rapidité , qu'il manque rarement sa proie. Il en est de même des canards sauvages & domestiques. La nature a refusé ces qualités au cygne, un des plus gros des oiseaux aquatiques ; mais aussi elle ne l'a point assujettie au besoin , qui peut les rendre précieuses. S'il se nourrissoit de poissons , comme quelques personnes l'ont faussement prétendu , on le verroit quelquefois ( ce qui n'a jamais lieu ) , à l'exemple des canards & des hérons , en retirer de l'eau de trop gros pour son bec & pour son gosier , & s'efforcer inutilement de les avaler. Il n'est point de canton en Allemagne où l'on élève plus de cygnes qu'aux environs de Berlin , de Spandau & de Potsdam , sur la Sprée & le Hard. Les souffriroit-on & les laisseroit-on si fort multiplier , s'ils portoient préjudice aux pêcheries ? Il n'y a guère d'apparence , du moins aux yeux de ceux qui savent combien le roi de Prusse est attentif à rechercher les abus de toute espèce , habile

à les reconnoître & prompt à les détruire.

Ces oiseaux se nourrissent principalement d'herbes & d'insectes, qui se traînent lentement sur la vase. C'est pour cette raison que la nature, toujours attentive à proportionner les moyens au but, a pourvu les cygnes d'un cou si long, & qui les met en état d'atteindre au fond des rivières qui n'ont pas beaucoup de profondeur, ils attrapent aussi & mangent les grenouilles, si nuisibles aux poissons, & sur-tout aux brochets.

Leur blancheur est passée en proverbe : cependant, ils détestent souverainement tout ce qui s'offre de blanc à leurs yeux. Ne diroit-on pas qu'ils sont si jaloux de cette couleur, qu'ils ne peuvent, sans une peine extrême, voir que d'autres la partagent avec eux, quand même il auroit l'avantage du côté de sa nuance ? J'ai été témoin, dit M. T., d'un combat entre un cygne très-colère, & un cheval blanc fort paisible. Ce dernier païssoit aux environs de l'étang ; & pour se défaltérer, il y entra près du nid de l'oiseau. Le cygne aussi - tôt s'élança sur le cheval, & lui donna des coups d'aile si violens aux jambes, que celui-ci en resta boiteux très-long-tems. Il y a même tout lieu de croire qu'il eût entièrement succombé dans cette attaque, sans le secours de quelques hommes, qui vinrent le délivrer de son adversaire : en effet, le cygne

commençoit déjà à s'élever pour le frapper au cou & à la tête. Sa plus grande force est dans l'aile ; & les anciens naturalistes ont observé qu'il abattroit l'aigle même , s'il pouvoit lui bien appliquer un seul coup avec cette partie. Les cygnes , sur-tout pendant l'incubation, sont très-faciles à irriter ( nouveau point de ressemblance , peu flatteur , à la vérité , avec les poètes , à qui on les compare quelquefois ). Dès qu'on a excité leur colère , ils se retirent , emmènent avec eux leurs petits , & ne reparaissent plus à l'endroit où ils ont été tracassés. Il faut cependant observer que l'homme seul, par ses agaceries ou ses mauvais traitemens, est capable de leur faire prendre ce parti. Ils construisent leur nid , autant qu'il est possible , sur un lieu élevé de l'étang , & sous des herbages , sinon sur les bords de ces pièces d'eau. La mère seule couve , & ne quitte jamais le nid , pour aller chercher de la nourriture , qu'après avoir couvert ses œufs de plumes & de joncs : le mâle ne cesse de veiller autour d'elle , pendant tout le tems de l'incubation , pour empêcher qu'aucun ennemi ne vienne la troubler. Ils ont l'un & l'autre le plus grand soin de leurs petits , jusqu'à ce qu'ils soient en état de s'élever dans les airs. Avant cette époque , ils se promènent avec eux sur l'eau : dans cet ordre , la mère à la tête , ensuite les jeunes , & le mâle

à la queue. Quand il y a plusieurs cygnès dans un même étang, chaque couple s'y choisit une demeure, & ne se sépare qu'à la mort de l'un ou de l'autre : alors seulement le survivant recherche un mâle ou une femelle. Les hérons sont si tristes & ont tant de peur des cygnes, qu'ils n'osent se montrer dans les étangs où il y a de ces oiseaux : ainsi les cygnes, loin d'être les ennemis des poissons, en sont les défenseurs.

---

*Annonce littéraire Suisse.*

*Essai d'une Histoire particulière du canton d'Underwalden ; en 2 vol. Lucerne, chez Saltzman.*

DEUX amis, l'un ecclésiastique, l'autre militaire, nommés *Buffinguer* & *Zelguer*, sont les auteurs de cet ouvrage, particulièrement destiné à l'habitant de la campagne, qui désire connoître les points principaux de l'histoire de la Suisse & d'Underwalden, ou avoir un fil qui le conduise aux époques dans lesquelles il pourra trouver, soit dans les archives de son pays, soit dans des histoires plus détaillées, des connoissances plus approfondies.

Dans le premier volume, les auteurs s'occupent de la description de leur pays. Ils donnent ensuite une notice de leurs landammans ; après quoi vient la partie historique, jusqu'à la ba-

taille de Sempach inclusivement ; & à la fin du volume se trouvent 17 chartes, dont la plus ancienne est de l'année 848, & la plus moderne de 1381. Les historiens Suisses en général, les anciennes chartes & chroniques, les archives & registres de leur pays, enfin quelques manuscrits, telles sont les sources dans lesquelles les auteurs de cet ouvrage ont puisé leurs matériaux.

Dans le second & dernier volume, se trouve l'histoire des tems modernes ; & quoique les auteurs aient sacrifié, à la crainte de paroître partiaux ou offensans, plusieurs détails qu'ils auroient pu ajouter, cet ouvrage est doublement intéressant dans l'époque actuelle où se trouve l'Europe.

Le style en est simple & naturel ; le ton qui y règne est décent : on remarque dans le récit un esprit sage & vraiment Helvétique : quelque partialité que puisse produire chez les auteurs deux sentimens louables, celui de l'amour pour la constitution de leur pays, & de leur attachement à la religion de leurs pères ; ils ont su éviter cet écueil. Tout en sentant le bonheur de vivre dans un pays dont le gouvernement est populaire depuis plusieurs siècles, ils désapprouvent cependant les imprudens essais qui se firent dans les anciens tems, pour donner la même forme de gouvernement à des pays voisins auxquels elle n'auroit

n'auroit pas convenu. Ils racontent avec éloge, les oppositions qu'y mirent les confédérés eux-mêmes, les efforts qu'ils firent pour ramener des voisins égarés à une juste subordination envers leur magistrat.

C'est avec la même impartialité & modération que ces deux auteurs racontent l'histoire des guerres de religion : on voit dans leur récit le sentiment d'humanité, qui porte à désirer qu'il n'y ait plus de guerre pour des diversités d'opinions, & une paix même désavantageuse, leur paroît préférable à une guerre civile & à toutes dissensions domestiques.

Quelques anecdotes qui présentent des caractères & des mœurs remarquables, augmentent l'intérêt qu'inspire cet ouvrage. Du tems de la guerre de Suabe, en 1499, deux particuliers, Arnold de Winkelried & Zur-Kinden, étoient ennemis irréconciliables. Leurs chefs leur ordonnerent de suspendre leurs différens pendant le tems que dureroit la guerre. Employés dans différens détachemens, ils marchèrent contre l'ennemi : celui que conduisoit Winkelried se trouve dans un grand danger, & Winkelried lui-même court de grands risques ; Zur-Kinden accourt & le délivre : aussi-tôt Arnold se rend à cheval dans le camp Zuricois, appelle à haute voix Zur-Kinden : les chefs, ignorant ce qui s'est passé, lui rappellent l'ordre de paix

qu'ils lui ont donné : " Je ne viens , répondit Arnold , que pour la cimenter , & j'amène un cheval , que j'offre à Zur-Kinden en gage de mon amitié." Au moment même Zur-Kinden & lui se jurent , en s'embrassant , une amitié éternelle.

Antoine Hafner , de Soleure , père de l'historien , & Jost de Luffi , d'Underwalden , luttant publiquement l'un contre l'autre pour obtenir le prix d'adresse & de force , Jost , de son glaive de bataille cassa l'épée de Hafner. Aussi-tôt celui-ci demanda & obtint ce fer vainqueur , qu'il déposa à l'arsenal de Soleure , pour honorer le triomphe de son adverfaire. Très - distingué des autres cantons par des circonstances qui lui sont propres : celui d'Underwalden , fort reculé , peu commerçant par-là même , a l'avantage de plaire aux étrangers par ses beaux & riches paysages , & de présenter à l'historien-philosophe & observateur la simplicité des anciennes mœurs & le vrai tableau de l'antique & pastorale Helvétie. On est frappé , en lisant cette histoire , de voir l'attrait que les solitudes pittoresques de ces montagnes ont inspiré de tout tems pour la vie solitaire ; non à des aventuriers que le monde rejette , mais à des gens distingués par leur naissance , leur mérite , leur emploi , & les services qu'ils avoient rendus à leur patrie. Ceux de Nicolas de Flue sont mis ici dans tout leur jour ,



& l'histoire de sa vie y est racontée, mais dépourvue des traditions invraisemblables qui accompagnent sa biographie.— Non loin de la cellule de cet homme célèbre se trouvoient celles d'Ulrich de Bavière & de Cécile de Kerns, qui s'étoient aussi voués à la vie solitaire : & le petit-fils de Nicolas - Conrad Schuber, après avoir combattu en héros à la bataille de Novara, finit sa carrière en hermite, comme son aïeul. Il paroît en général que les habitans des Alpes ont eu de tems en tems du penchant à la mysticité & à la vie intérieure.

## L I T T E R A T U R E.

*Épître sur l'Homme ; publiée à l'occasion de la révolution françoise , avec cette épigraphe :*

*Audax omnia per peti*

*Gens humana ruit per vetitum & nefas.....*

*Nil mortalibus ardui est.*

*Cælum ipsum petimus stultitiâ , neque*

*Per nostrum patimur scelus*

*Iracunda jovem ponere fulmina.*

HOR. Od. III, Lib. I.

En-deçà du Rhin, & se trouve à Bruxelles, chez G. Huighe, Imprimeur-Libraire.

L'auteur de cette Epître ne pouvoit pas invoquer une autorité plus respectable que celle d'Horace, pour appuyer l'opinion qu'il établit, que l'homme, forti des mains de la nature, porte

en son cœur le germe de tous les vices , & que, livré à lui-même , il est susceptible de se porter à tous les excès qui les accompagnent ; & c'est avec bien de la raison que l'auteur appelle les loix au secours des hommes réunis en société , & qu'il se répand en éloges en faveur des législateurs, qui, instruits de la perversité innée qui existe dans leurs cœurs, ont opposé à leurs vices & à leurs penchans des barrières par la religion & par les loix.

L'ouvrage que nous annonçons est précédé d'une préface où l'auteur a développé ces idées en vrai scrutateur du cœur humain, & il est accompagné de notes intéressantes & instructives qui ajoutent infiniment à son mérite.

Cet ouvrage écrit en vers, offroit par la fécheresse de son sujet , de grandes difficultés à vaincre ; & une matière du ressort de la didactique, étoit bien faite pour effaroucher le génie de la poésie. Cependant l'auteur n'a point été arrêté par ces obstacles , & il a raisonné en très-beaux vers, sur les vices des hommes, sur les malheurs de ces vices , & sur les moyens d'y remédier. La poésie lui a offert des tableaux qu'il a présentés avec énergie & qui sont susceptibles de faire la plus vive impression sur les esprits qui ne sont pas tout-à-fait corrompus. Nous ne citerons que quelques morceaux , pour donner une idée du mérite de l'ouvrage.

L'auteur, après avoir parcouru rapidement la longue suite d'horreurs enfantées dans les siècles de barbarie, dit à l'ami auquel il adresse son épître, qu'il croit peut-être que les lumières du siècle présent ont délivré le monde des malheurs du crime, mais que la France offre aujourd'hui un spectacle mille fois plus cruel que tout ce que l'histoire raconte des siècles passés. Voici de quelle façon l'auteur prouve ce qu'il avance.

Vois la France agiter son glaive régicide,  
 Et sans remords livrée à mille excès divers,  
 Par des crimes nouveaux, étonner l'univers.  
 O ma triste patrie! ô champs remplis d'alarmes!  
 Qui lira tes malheurs sans répandre des larmes?

Voici le portrait que l'auteur fait des philosophes François.

Employant tour-à-tour la ruse & la menace,  
 Serpens insidieux, ou lions rugissans,  
 Ils ont flatté le peuple, humilié les grands,  
 Renversé par degré tous les appuis du trône,  
 Bientôt dans leur fureur brisé sceptre & couronne,  
 Et tout couverts du sang du plus juste des Rois,  
 Fondé sur la terreur leurs sacrilèges lois.

Nous regrettons que les bornes de notre feuille ne nous permettent pas de citer encore plusieurs endroits de cette pièce qui est digne d'être recherchée, & qui fait autant d'honneur aux principes qu'aux talens de son auteur.

*Annonce littéraire d'Utrecht.*

**M**R. de BOSCH, libraire, se propose de publier incessamment un manuscrit remarquable de l'illustre Hugo Grotius. C'est une traduction en vers latins de l'anthologie grecque. Tout l'ouvrage formera 3 volumes in-4°. & la souscription pour chaque volume sera 12 florins d'Hollande.

## JOURNAUX DE MATHÉMATIQUES.

## P R O S P E C T U S.

**L**ES mathématiques s'étendent sur presque toutes les connoissances les plus utiles à l'homme, telles que la navigation, la fortification, l'artillerie, l'architecture, la construction des vaisseaux, la mécanique, l'optique, &c., outre cela, elles procurent à ceux qui les cultivent, des jouissances d'autant plus agréables, qu'elles ne sont jamais accompagnées d'aucun remords, & tiennent l'esprit dans un état presque continuel de satisfaction & d'activité qui empêche d'éprouver du chagrin & de l'ennui; ainsi de toutes les sciences ce sont les plus utiles; nous espérons d'après cela que le public accueillera favorablement les deux Journaux de ma-

thématiques que nous allons faire paroître. Le premier commencera par les premiers élémens de ces sciences, & traitera fucceffivement l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, les trigonométries rectiligne & fphérique, l'application de l'algèbre à la géométrie & les fections coniques. L'autre fera un cours élémentaire du calcul différentiel avec les méthodes des tangentes, des *maxima* & *minima*, des points d'inflexion & de rebroussement des courbes, des développées & de leurs rayons, &c. & du calcul intégral avec fon application à la rectification des courbes, à la quadrature des espaces, à l'applaniffement des surfaces, à la cubature des folides, au calcul des quantités logarithmiques, & enfin à la méthode inverfe des tangentes. Ainfi les deux Journeaux formeront un cours complet de mathématiques.

L'auteur mettra tous fes foins à rendre fes démonftrations d'une très-grande clarté, & à ne pas pourtant tomber dans le défaut de certains auteurs qui, pour vouloir trop fe rendre intelligibles deviennent d'une proxilité fatigante. Il efpere qu'il pourra être entendu aifément par tous les efprits ordinaires, même fans les fecours d'un maître, & que les perfonnes inftruites liront avec plaifir & intérêt dans fes Journaux beaucoup de chofes nouvelles par elles-mêmes, ou par la manière d'être traitées. Le premier de ces Journaux paroitra à commencer du pre-

mier mardi d'Avril de la présente année 1794 ; tous les mêmes jours de la semaine ; ce qui fera 52 numéros par an, de quatre pages in-4°. chacun ; même papier & caractères que le présent prospectus.

Le second Journal traitant des calculs différentiel & intégral, paroîtra tous les premiers du mois, à commencer du premier Avril de cette année ; ce qui fera 12 numéros par an, même format, caractère & papier que le premier.

La partie typographique fera bien soignée ; les planches avec figures en taille-douce seront à part des numéros & paroîtront à mesure que les objets traités dans les Journaux l'exigeront.

Dans chaque feuille on proposera des questions ou problèmes à résoudre, dont on ne donnera les solutions que le numéro d'après ; ce que nous croyons très-capable d'exercer les jeunes gens, en piquant leur amour-propre & curiosité.

On peut s'abonner séparément pour les deux Journaux : le prix du premier est de 12 florins par an, 6 florins pour six mois. Le prix du second est de 6 florins par an, 3 florins pour six mois.

Ceux qui s'abonneront aux deux Journaux, ne payeront que 16 florins par an, 8 florins pour six mois.

On adressera les lettres & l'argent franc de

port à M<sup>rs</sup>. A. & J. HONKOOP, Libraires à Leyde. Les personnes qui voudront recevoir ces Journaux, sont priées de faire connoître leurs intentions le plutôt possible, afin qu'on prenne des arrangemens en conséquence du nombre des abonnés & qu'on tire la quantité suffisante d'exemplaires.

## A V I S.

L'auteur de ces Journaux l'est aussi d'un ouvrage de mathématiques sur différens objets très-intéressans de ces sciences la, entr'autres sur les résolutions des équations des degrés supérieurs, la navigation, la théorie de la figure de la terre. Cet ouvrage, grand in-8°. se vend chez les FRERES MURRAI à Leyde. On en lira l'analyse dans l'esprit des Journaux du mois de Février.

*Annonce concernant les Beaux - Arts.  
Antiquités Romaines.*

**I**L a paru à Naples un ouvrage très-important pour les amateurs & connoisseurs d'antiquités, intitulé : *Recueil de gravures d'après des vases antiques, la plupart de style grec, trouvés en 1789 & 1790, dans des tombeaux, dans le royaume des Deux Siciles, & principalement aux environs de Naples ; tirées du cabinet de Monsieur le chevalier Hamilton, envoyé ex-*

*traordinaire & plénipotentiaire de S. M. Britannique à Naples, avec des observations sur chacun des vases, par l'auteur de cette collection, 2 volumes, publiés par M. Guillaume Tischbein, directeur de l'académie royale de peinture à Naples.*

Cet ouvrage réunit au mérite d'être utile à l'histoire de la peinture en elle-même ; celui de présenter aux jeunes artistes des modèles excellens ; car quoique ce ne soit que des dessins, ils sont admirables & portent le sceau de ces siècles heureux, où le peintre réunissoit tous les avantages que procurent les lumières & le génie. Comme la plus grande partie des figures peintes sur ces vases, se rapportent à l'histoire & à la mythologie, ces deux parties de la littérature retireront aussi une très-grande utilité de cette nouvelle collection, par laquelle on fera à même d'éclaircir plusieurs passages des anciens auteurs, non-seulement obscurs, mais même inintelligibles jusqu'ici.

Le premier volume contient 63 planches, dont les deux premières représentent les vases avec leurs ornemens ; la troisième les tombeaux dans lesquels les vases ont été trouvés. Il est intéressant de voir l'intérieur de ces sculptures, & l'ordre dans lequel ces vases étoient d'ordinaire rangés autour des ossemens.

Dans le second volume se trouvent 65 plan-



ches, 60 desquelles ont été livrées avec le premier volume, au mois de Mai 1793, pour satisfaire à l'impatience qu'avoient quelques amateurs de les posséder. Des 5 autres ajoutées lors de la publication du second volume, la première sert de titre, & représente un masque d'airain, qui couvroit la figure d'un squelette trouvé dans un tombeau. La seconde représente la forme des vases contenus dans les planches de ce volume, qui ont déjà paru; la troisième, les ornemens de ces vases; & enfin les quatrième & cinquième planches, contiennent plusieurs objets trouvés dans différens tombeaux, & qui sont, des armes, des ustensiles, une ceinture d'airain, des boucles, des bagues, des bracelets de femmes, des boucles d'oreilles d'or & d'argent, des carnoles taillées, &c.

Cet ouvrage se vend à Naples, chez les frères TERES, Libraires, & chez M. GUILLAUME TISCHBEIN, directeur de l'académie royale de peinture de Naples.

*Nécrologue des hommes célèbres de toutes les nations.*

**N**ICOLAS Germain Léonard a fini sa carrière à Nantes, le 26 Janvier 1793. D'origine française, il étoit né à la Guadeloupe; il se distingua dans la carrière diplomatique, fut employé dans plusieurs ambassades, & est mort au moment

où il alloit s'embarquer pour passer de Nantes en Amérique. La littérature française perd en lui un poëte digne par la naïveté qui régnoit dans ses écrits d'être comparé à la Fontaine & à Gesner ; sa nouvelle *Clémentine & les deux amans de Lyon* lui acquirent beaucoup de réputation dans sa patrie , & la plupart de ses pièces fugitives respirent avec la plus douce sensibilité, une aimable philosophie. Quoi de plus attrayant, par exemple , que cette peinture de la félicité qu'on goûte à la campagne , & qui se trouve dans l'idylle intitulée , *Le Bonheur*.

Heureux qui des mortels oubliant les chimères ,  
 Possède une campagne, un livre , un ami sûr ,  
 Et vit indépendant sous le toit de ses pères !  
 Pour lui le ciel se peint d'un éternel azur ;  
 L'innocence embellit son front toujours paisible ;

Et par un sentier peu pénible

La nature qu'il suit le conduit au bonheur.

. . . . .

Le sage ainsi vieillit à l'abri de l'envie ,  
 Sans regrets du passé , sans soin du lendemain ;  
 Et quand l'Etre éternel le rappelle en son sein ,  
 Il s'endort doucement pour renaître à la vie ;  
 Si le ciel l'eût permis , tel seroit mon destin.

Quelquefois éveillé par le chant des fauvettes ,

Et par le vent frais du matin ,

J'irois fouler les prés semés de violettes ,  
 Et mollement assis , un La Bruyère en main ,  
 Au milieu des bosquets humectés de rosée ,

Des vanités du genre humain

J'amuserais en paix mon oisive pensée.

Le regard fixé vers les Cieux ,  
 Loin de la sphère étroite où rampe le vulgaire ,  
 J'oserai remonter à la cause première ,  
 Et lever le rideau qui la couvre à mes yeux.

En lisant ces vers on est porté à croire l'auteur , lorsqu'il dit de lui dans la même pièce :

Et si vous marchez quelquefois  
 Sur la terre où sera ma cendre ,  
 Dites vous l'un à l'autre , il avoit un cœur tendre ;  
 De l'amitié fidèle il a chéri les loix.

#### N É C R O L O G I E.

LA république des lettres a perdu le 11 du mois de Janvier 1793, George Forster, surnommé le jeune, compagnon de voyage du célèbre Cook. Né à Dantzig, fils d'un ecclésiastique protestant, M. Forster vint en Angleterre à l'âge de 12 ans: il en avoit à peine 19, lorsqu'il suivit Cook dans la seconde course qu'il fit autour du monde. La relation de ce voyage que M. Forster publia à son retour, lui ayant attiré des désagrémens de la part du ministère anglois, & particulièrement de celle de l'amirauté, M. Forster quitta l'Angleterre & vint en France, où il fut très-accueilli par Buffon & d'Aubenton: de-là il se rendit à Cassel, où il accepta une chaire de professeur en histoire naturelle. Ce séjour ne pouvant le fixer, il le quitta encore pour se

rendre à Wilna, où l'appelloit le sénat Polonois. Bientôt après, l'impératrice de Russie lui fit proposer un second voyage autour du monde; entreprise qui se seroit effectuée, si la guerre contre les Turcs ne l'avoit fait perdre de vue à l'impératrice. Forster, cependant, ne pouvoit être oublié pendant long-tems. Différens écrits dont il enrichit l'histoire naturelle & la littérature, engagèrent l'électeur de Mayence à lui offrir la première chaire de professeur de cette université. Lorsque les troupes Françoises prirent la ville, M. Forster s'y trouvoit. " Forster ajoute, le Journal français, duquel nous avons cette notice, pouvoit mieux que personne apprécier les vertus & le bonheur que procure la révolution à la race humaine : il avoit dans ses voyages en Europe & autour du monde, observé la corruption de l'homme dans tous les différens degrés de civilisation ; il étoit naturel qu'il saisit avec enthousiasme un moyen *si simple de ramener la vertu & le bonheur sur la terre* : aussi fut-il le premier qui porta l'enseigne tricolore en Allemagne. La Convention Mayençoise l'envoya comme député à celle de Paris. Pendant que son zèle pour cette belle cause le l'y retenoit, Mayence fut assiégé & repris, & Forster y perdit ses biens & plusieurs manuscrits." Agé de 39 ans, il est mort du scorbut qu'il avoit rapporté de ses voyages, qu'il se proposoit cependant de

recommencer encore, au Thibet & dans l'Indostan ; projet pour lequel il s'appliquoit à l'étude des langues orientales.

---

## R O M A N C E.

*Sur un air nouveau.*

1.

ENTENDS la voix de ton Elise,  
 Objet du plus tendre desir :  
 Faut-il, hélas ! que je redise  
 Que loin de toi je vais mourir !  
 Aldémar autrefois fidèle,  
 Aldémar si cher à mon cœur,  
     D'une chaîne si belle  
 Ne connoitroit plus la douceur !

2.

Ingrat, je partageois ta peine,  
 Je souriois à tes plaisirs ;  
 Sans toi, je n'éprouvois que gêne ;  
 En te voyant, plus de soupirs.  
 Vous, les témoins de ma détresse,  
 Bois verdoyans, ombrages frais,  
     Touchés de ma tendresse,  
 Répétez mes tristes regrets.

3.

Ne te souvient-il plus, perfide,  
 De ce beau jour où deux amans  
 Auprès d'une source limpide  
 Juroient d'être à jamais constans ?

Tu pris la main de ton Elise,  
 Tu la pressas contre ton sein,  
 Ma foi te fut promise;  
 Aldemar promit - il en vain!

4.

Ah ! s'il est vrai qu'il soit parjure,  
 S'il renonce à nos douces loix,  
 Elise à son tour les abjure;  
 Helas ! son cœur en fit le choix.  
 Par-tout errante & fugitive,  
 Vous entendrez, tristes échos,  
 Ses sanglots, sa voix plaintive,  
 Et vous répéterez ces mots :

5.

Dans ces beaux lieux une bergère,  
 Comme la rose du matin,  
 Perdit sa fraîcheur passagère,  
 Vit ternir l'éclat de son teint :  
 Ainsi la jeune tourterelle,  
 Jadis si chère à son amant,  
 Périt & meurt fidelle,  
 Si-tôt qu'il devient inconstant.

*Par J. J. MALAN - PRESTEAU,*  
*Instituteur au collège de Genève.*



## B R U N E T T E.

Sur l'air d'Estelle: *Ab ! s'il est dans votre village.*

1.

**A**U mois de Mai la jeune Aline  
Étoit feulette en un verger  
Lorsque Lucas vint se glisser  
Tout auprès d'elle à la sourdine ;  
Le beau Lucas va soupirant ;  
Mais son Aline est un enfant. *bis.*

2.

Vois, lui dit-il, ma bergerette,  
Ce nid perché sur ce pommier ;  
N'entends-tu pas au colombier  
Roucouler l'oiseau d'amourette ?  
Par-tout l'amour va ranimant :  
Mais son Aline est un enfant. *bis.*

3.

Près de Lucas la pastourelle  
Assise étoit sur le gazon ;  
Elle entendoit vers la maison  
Gémir la tendre tourterelle :  
Comme l'oiseau, Lucas ressent :  
Mais son Aline est un enfant. *bis.*

4.

N'entends-tu pas dessous l'herbette  
Le grillon chanter son bonheur,  
Et dans les airs l'accord flatteur  
De la fémillante alouette ?  
Tout parle au cœur dans cet instant :  
Mais son Aline est un enfant. *bis.*

5.

Comme toi le bouton de rose  
 Sur le point de s'épanouir,  
 Au souffle amoureux du zéphyr  
 Sera hientôt la fleur éclose,  
 Sans s'expliquer, cela s'entend :  
 Mais son Aline est un enfant. *bis.*

6.

Lucas, dans le printems de l'âge,  
 Étoit gentil, fort amoureux ;  
 Son regard tendre & langoureux  
 Difoit, ne sois donc pas si sage :  
 Il eut promis d'être constant ;  
 Mais son Aline est un enfant. *bis.*

7.

Ce n'est pas tout qu'amour le guide,  
 Fasse parler son jeune cœur ;  
 Bien plus il faut pour le bonheur,  
 Et Lucas est encor timide :  
 Aime, dit-il, en bégayant ;  
 Mais son Aline est un enfant. *bis.*

8.

Enfin Lucas conduit Aline  
 Dans petit bois de son enclos,  
 Et là, pour prendre du repos,  
 L'on s'affied & puis l'on badine ;  
 Le cœur s'émeut en folâtrant :  
 Aline est-elle encor enfant ? *bis.*

*Par le même.*



## JUPITER &amp; LES VERTUS.

## F A B L E .

**P**OUR le bonheur & la paix de la terre,  
Le puissant Maître du tonnerre  
Dans nos cœurs plaça les vertus,  
Et décora notre misère  
De ces sublimes attribus ;  
Dons précieux, hélas ! trop méconnus :  
Chacune à part étant sortie  
Du cerveau fécond de ce Dieu,  
À nos besoins sagement assortie,  
Eut son but à remplir & fut mise en son lieu.  
Un peu trop tard suryint la Modestie,  
N'eut point de place & s'en plaignit ;  
Jupin lui dit :  
Tu te mettras en sentinelle  
À la porte du cœur humain ;  
Sois de tes sœurs la compagne fidelle ;  
Dès qu'une fortira, mènes-la par la main,  
Et ne te sépares plus d'elle.  
Cet ordre cependant est mal exécuté  
Quand nos vertus cherchent à se produire,  
Leur surveillant est souvent écarté,  
Et c'est alors la vanité  
Qui se charge de les conduire.

*Par Mr. de V.*

RÉPONSE à la Question faite dans le Numéro  
précédent.

DES peintres sombres , mais trop vrais ,  
 Ont souvent emprunté les traits  
 Du volcan qui vomit la flamme  
 Ou du torrent impétueux ,  
 Pour peindre le ravage affreux  
 Qu'amour trop vif , peut causer dans une ame ;  
 Mais le volcan s'éteint & le torrent tarit ;  
     Ainsi par lui-même  
     Cet amour extrême  
     S'use & s'affoiblit.

Ruisseau, j'aime bien mieux ton eau paisible & pure,  
 J'aime mieux la douce chaleur  
 Qui dans nos champs fait naître la verdure ;  
 Et telle est à mes yeux l'image du bonheur.

*Par Mr. de V.*

VERS à Mr. de C.

*En lui envoyant une cravatte pour ses étrennes.*

DES mains de l'amitié reçois ce foible hommage ,  
 Elle seule y peut mettre un prix :  
 Reçois mes vœux , non tels qu'un vain usage  
 Les prodigue en ce jour dans un monde d'amis ;  
 Des vœux pour ton bonheur seront toujours le gage  
 D'un cœur que tes vertus , tes bontés ont conquis.  
     Hélas ! disperses par l'orage ,  
 Séparés l'un de l'autre , & portés , Dieu fait où :  
     A ce léger tissu , j'envierai l'avantage  
     De te sauter souvent au cou.

*Par Mr. de V.*

---

*QUESTION proposée en société.*

D'UN rival ténébreux qui fourdement me mine,  
Ou de l'homme connu pour vouloir ma ruine,  
Lequel, à votre avis,  
Dois-je craindre le plus de ces deux ennemis?

---

*M A D R I G A L.*

NON, l'amour sur mon cœur n'aura plus de pouvoir ;  
La raison pour jamais a repris son empire ;  
Le passé me paroît un vrai songe, un delire ;  
Et je puis voir enfin Tircis sans m'emouvoir :  
Qu'il m'aime encore ou que l'indifférence  
Ait repris dans son cœur la place de ses feux ,  
Ou qu'à quelque autre objet il adresse ses vœux ,  
Sur moi ses sentimens n'auront plus d'influence ;  
Je saurais . . . mais , ô ciel ! je le vois à mes piés :  
Ses regards languissans m'affurent qu'il m'adore ,  
Ses soupirs me troublent encore ;  
Ah ! mon cœur , est-ce ainsi que vous le défiés ?

---

*Anecdote Russe.*

PIERRE le Grand vivement épris des charmes d'une jeune Demoiselle, fille d'un officier nommé *Muncé*, parvint, non sans beaucoup de peine, à l'avoir pour maîtresse. Ils vivoient depuis plusieurs années dans la plus parfaite union. Un jour l'empereur, suivi d'une cour nombreuse, conduisit sa favorite au château qu'il avoit nouvellement fait bâtir sur la mer : au retour de cette

partie, l'ambassadeur de Pologne, qui, en étoit, tomba dans l'eau, & les efforts prodigués pour lui sauver la vie ayant été inutiles, le czar ordonna que tous les papiers que ce seigneur avoit sur lui fussent enveloppés & scellés à l'instant. En fouillant les poches de ce seigneur, l'on fit tomber une miniature, que le czar ramassa lui-même, & qui lui offrit le portrait de sa maîtresse. Emporté par la jalousie, il ouvre aussi tôt quelques-unes des lettres adressées à l'ambassadeur par sa favorite, & il y trouve toutes les preuves de la tendresse qu'elle avoit pour le ministre. Sans achever cette funeste lecture, il quitte sur le champ les courtisans qui l'entourent, passe seul à l'appartement d'une Dame de la cour, fait appeler sa maîtresse, & fermant la porte à clef aussi-tôt qu'elle est entrée, il lui demande quel est le sujet de sa correspondance avec l'ambassadeur. M<sup>lle</sup>. de Muncé la nie. Le czar lui montre alors son portrait & ses lettres, en jurant de punir par la mort ses infidélités. Consternée, les yeux baigné de pleurs, la favorite se jette aux pieds du czar; il éclate en reproches. Tout-à-coup il s'arrête & fondant lui-même en larmes.... Je vous pardonne, dit-il.. . Jamais je n'ai mieux senti que dans ce moment, combien il est difficile de vaincre ses passions : vous payez ma tendresse de la plus noire ingratitude, & je ne puis vous haïr... Mais je me rendrois méprisable si je vivois encore avec vous. Eloignez-vous avant que mon indignation ne prenne le dessus : vous ne serez jamais dans le besoin; mais vous ne me verrez plus. Pierre le Grand tint parole & maria peu de tems après sa maîtresse à un officier éloigné de sa cour, en leur donnant une fortune convenable.

*Explication de l'Énigme, du Logogriphe & de la Charade, du Numéro précédent.*

Le mot de l'Énigme est *ennui* ; celui du Logogriphe est *escargot*, où l'on trouve *or, rose, cor, cage, fage, rats, sot, cagot, graces, traces, rot, targe, argo, foc, sac, roc, ergot* ; celui de la Charade est *brulot* (\*).

### E N I G M E.

FEMELLE perfide & bizarre,  
 De courtisans j'ai toujours un essain ;  
 Mais chacun d'eux, moins amoureux qu'avare ;  
 Craint d'être reçu dans mon sein :  
 Je leur fais quelquefois redouter mes caprices ;  
 Et lorsque je suis en fureur,  
 Ce n'est qu'en me faisant de nombreux sacrifices,  
 Que d'un fort désastreux ils évitent l'horreur.  
 Quoi qu'il en soit, un prince, chaque année,  
 Me fait l'honneur de m'épouser ;  
 Mais dans mon lit il se garde d'entrer :  
 Aussi de moi, jamais il n'aura de lignée.  
 On vante en plus d'un lieu la beauté de mon port ;  
 J'ai beaucoup de fraîcheur, je suis vermeille & blanche ;  
 Mille peuples jaloux pour moi bravent la mort,  
 Et j'ai souvent les Anglois dans ma manche.

### L O G O G R I P H E.

EXPLIQUE-moi, Lecteur, quel est donc ce mystère,  
 Chacun, pour me former, fournit de la matière :

(\*) On a oublié dans le N°. précédent les lettres initiales : *M. D. V.* du nom de l'auteur de ce joli *Conte-Charade*.

Je suis un composé de pièces, de morceaux ;  
 Légitimes pourtant, ces êtres sont nouveaux.  
 Coureuse par surcroît, ou stérile, ou féconde,  
 Je vais charmer l'ennui des oisifs de ce monde.  
 Souvent pour amateurs j'ai de ces vieux chalans,  
 Mais que je n'entretiens que d'affaires du tems :  
 Quand on paye on m'obtient, je suis fille publique ;  
 Mais chaste par devoir, prudente en politique ;  
 Et fache, cher lecteur, que qui me met au jour,  
 Répond de mes écarts, à la ville, à la Cour.  
 Ce contraste est frappant ; mais veux-tu me connoître ?  
 Décompose mes pieds, analyse mon être :  
 Tu trouveras d'abord un fluide léger,  
 Qui foutient dans le vide un hardi nautonnier ;  
 Ce tissu d'un fin lin qu'une pudeur timide  
 Élève sur le sein de la jeune Zélide ;  
 Ce dernier qu'à Paris, sous un toit isolé,  
 Habite un malheureux, être obscur, ignoré ;  
 Un fleuve ; ce qui pèse à la triste vieillesse,  
 Et mûrit la raison de la verte jeunesse ;  
 Cette saison enfin, qui prodiguant ses dons,  
 Colore dans nos champs les fruits & les moissons.  
 Si, malgré tout cela, j'échappe à ta pensée,  
 Vite cours au café, là je suis exposée.

---

### C H A R A D E.

**U**N fleuve ultramontain se voit dans mon premier ;  
 L'athlète jadis courroit dans mon dernier :  
 Tous les voleurs redoutent mon entier.

---

*HULKEM. Continuation.*

LE grand prophète a des moyens pour tous les malheureux (\*). Ce fut avec ces mots qu'Hulkem salua le sombre Helim. — Pour tous, excepté pour moi, lui répondit celui-ci; & il raconta sa malheureuse aventure au bon vieillard. — Pendant ce récit, Hulkem avoit conduit le jeune homme par des sentiers détournés à sa modeste demeure, un peu éloignée du caravénérail. Lorsqu'ils y furent, Helim raconta à Hulkem la façon généreuse dont Hassan l'avoit reçu. — Sa bienfaisance, reprit Hulkem, ne m'a plus laissé de moyens de t'obliger; mais j'ai du-moins le desir de pouvoir te distraire pendant quelques jours. — Accorde-les moi, généreux étranger, ajoute le compâttissant vieillard, avec tant de chaleur qu'Helim touché de cette tendre invitation, ne peut y résister, & lui promet de s'arrêter chez lui.

Le lendemain, une affaire imprévue oblige Hulkem de s'éloigner pour quelques jours; mais il ne peut se résoudre à ce départ sans avoir obtenu de son hôte qu'il servira de protecteur à sa fille, jusqu'à son retour. Helim y consent;

---

(\*) On a l'habitude en Orient d'employer toujours un passage de l'Alcoran, lorsqu'on adresse la parole à des étrangers.

& Hulkem fatisfait, s'achemine auffi-tôt chez Afuph, l'ami de fa jeunefle. " Je pars, mon  
 „ cher Afuph, lui dit-il ; je puis mourir dans  
 „ la courfe que je vais entreprendre, fois en  
 „ ce cas le père de ma Zulima, le tuteur de fon  
 „ bien, le directeur de fa belle ame." S'arra-  
 chant alors précipitamment des bras de fon ami,  
 il fe rend à Bagdad ; & arrivé dans cette réfi-  
 dence, il va fe tenir fur un chemin que faifoit  
 journallement le calife pour entrer ou pour for-  
 tir de fon palais. Bientôt il apperçoit ce prince :  
 " Commandeur des croyans, s'écrie - t - il en fe  
 jettant à fes pieds, „ j'ai à te découvrir une  
 „ conjuration contre ta vie, & ce qui eft plus  
 „ encore, contre ta gloire. Tu vois que je fuis  
 „ un vieillard ; l'ambition ne peut être le motif  
 „ qui me fait agir. Mon fils m'a précédé dans les  
 „ bras du prophète : raffafié de vie, je hafarde  
 „ le peu de jours qui me reftent encore, & ils  
 „ feront bien employés en les donnant à ma pa-  
 „ trie. Ecoutes-moi ; mais foyons feuls, je te  
 „ nommerai le traître qui t'a ravis ta gloire." A ces mots, le calife étonné, ordonne à Hulkem  
 de le fuivre dans fon palais : s'y trouvant fans  
 témoin, il le preffe de parler.

Hulkem alors découvrit à ce prince l'action  
 d'Ibrahim. " Ton peuple, ajouta-t-il, t'adore,  
 „ car tu es bon comme le Tout-puiffant. L'hif-  
 „ toire marquera ton nom avec vénération dans



„ les annales des califes ; car tu es juste. Mais  
 „ à côté de tes actions seront aussi celles de tes  
 „ favoris ; car c'est sous ton nom qu'ils suivent  
 „ leurs desirs dérégés ; & chaque oppression ,  
 „ chaque vol qu'ils commettent , te fait perdre  
 „ une partie de ta gloire & de ta grandeur. Je  
 „ demande justice , & qu'on rende la femme de  
 „ mon ami ; je te la demande à toi , le père &  
 „ le juge de tes peuples. ”

Considérant avec émotion l'intéressant & beau  
 vieillard, duquel les yeux brilloient du feu qu'ins-  
 pire le courage , le calife gardoit le silence. —  
 “ Que te donne donc ton ami , demanda-t-il  
 enfin à Hulkem , „ pour t'engager à exposer  
 „ ta tête ? — Le sentiment de mourir en fai-  
 „ sant une bonne action , répondit Hulkem ;  
 „ mais mon prince ne connoît pas l'injustice. —  
 „ Non , s'écria le calife : tu m'as vaincu mi-  
 „ raculeusement , vieillard ; un bon génie  
 „ t'a protégé ; car jamais aucun mortel n'osa  
 „ me parler ainsi. Va , retire-toi , jusqu'à ce  
 „ que je te demande. ” Hulkem fortit , & le fa-  
 vori fut appelé. “ Ibrahim , lui dit le calife  
 d'un air sérieux , „ la première injustice que tu  
 „ commettras , te coûtera la tête. Fais publier  
 „ dans Bagdad , ce que je te dis-la , & amene-  
 „ moi au moment la femme d'Helim que tu as  
 „ enlevée. ”

Ibrahim resta muet, tremblant ; & quelques

minutes après, Hulkem conduisant l'heureuse femme d'Helim par la main, quitta Bagdad avec elle. De retour chez lui, le second jour, il trouva Helim & sa fille assis dans un bocage où ils respiroient l'air du soir.

*Le grand prophète a des secours pour tous les malheureux*, dit Hulkem en les abordant : il trembloit d'émotion, & en arrachant le voile de Sélima, muette elle-même de ravissement, il la jette au col de Helim son époux. Des pleurs, des mots entrecoupés, des regards pleins de tendresse exprimoient leur bonheur, & dans l'excès de leur ravissement, ils oublièrent un moment le bienfaisant vieillard. Revenus à eux-mêmes, ils veulent se jeter à ses pieds ; mais Hulkem, les larmes aux yeux, les retient, & s'écrie : " c'est moi qui vous doit de la reconnaissance, c'est moi qui suis heureux dans ce moment." Il leur procura un palanquin, un cheval, & prit congé d'eux avec des larmes de joie & le cœur pleinement satisfait.

Hassan, pendant le récit d'Helim, étoit assis la tête penchée sur sa poitrine ; il considéroit en-dessous & avec amertume les larmes de la reconnaissance, qui couloient doucement le long des joues de l'heureux couple. Il entendoit avec chagrin les éloges de Hulkem, qui s'échappoient comme un torrent, des lèvres des deux époux : " Que je suis malheureux ! pensoit Hassan : que

» je suis malheureux ! aussi long-tems qu'Hulkem vivra, je ne puis devenir célèbre : &  
 » Hulkem est-il vieux, demanda-t il précipitamment à ses hôtes ? ” --- Dieu le conserve, répondirent-ils : il a déjà vécu 80 ans, le meilleur des hommes & le plus zélé des bienfaiteurs.

Hassan congédia froidement ses amis, car ils ne parloient que de Hulkem : “ peut-être, pensa-t-il lorsqu’il fut seul ; peut-être un observateur assidu trouvera-t-il des défauts à ce vieillard qui échappent aux yeux des malheureux qu’il flatte & qu’il aide. ” Hassan avoit un ami ; leur longue relation qui datoit de l'enfance, l'habitude, la ressemblance de goût , l'amitié d'Hassan, ses bienfaits le lui avoient attaché ; il pria cet ami d'aller chez Hulkem, de s'établir dans son voisinage, & de porter un coup-d'œil attentif sur toutes les actions du vieillard. Abul se rendit au vœu de son ami ; mais, quelques mois après, Hassan le priant de revenir, Abul lui écrivit le passage suivant du Koran : *Homme, lorsque tu vis à l'ombre de la cabane de l'honnête homme, ne détruis pas la tienne, car tu demeures dans le voisinage de la divinité. Je demeure auprès d'Hulkem, je l'aime, & je serois heureux si Hulkem jettoit sur moi un regard amical. Notre amitié, Hassan, est rompue ; car tu n'aimes pas Hulkem ; tes actions sont comme le vent ; les siennes comme l'or : heu-*

*reux le mortel qui thésaurise ainsi.* Après cette lettre, l'ami de Hassan resta près d'Hulkem. (Hassan tenoit cette lettre dans ses mains, le rouge de la colère coloroit ses joues). "Fermez les portes de mon palais, cria-t-il à ses esclaves. Il faudroit être fou pour exercer plus long-tems l'hospitalité & la bienfaisance... Il erroit seul & comme une ombre sous ses palmiers. "Ma gloire, mon bonheur, mon ami... Hulkem m'a  
 „ tout ravi, s'écrioit-il ! Lui qui rend tout le  
 „ monde heureux, me rend misérable ! malheur  
 „ à lui ! malheur à moi ! " & en disant ces mots, il frappoit sur le pommeau de son poignard. Ses portes étoient fermées, on refusoit aux voyageurs l'ombrage des palmiers. Hassan se promenoit lentement en rêvant. " Il m'a enlevé le bonheur de ma vie, la sienne en répondra, je ne lui ôterois que quelques instans, & peut-être pour un demi-siècle je rouvrois la source de la générosité renfermée dans mon cœur. Oui, Hulkem doit mourir."

Rempli de ces noires idées, Hassan se rendit un jour déguisé, à la maison de Hulkem. Il rencontra sur le chemin une foule de gens qui bénissoient ce digne vieillard : on ne pensoit point à prononcer le nom d'Hassan. Sa colère s'augmente, il s'assoit sous un palmier près du caravénérail d'Hulkem. Un esclave lui offre des rafraichissemens ; Hassan les refuse, & s'informe

d'Hulkem. Il est rarement ici, répond l'esclave d'un air ouvert; cependant il y fera demain: mais, si tu n'a pas à lui parler, il aime à y être incognito. Sans répondre, Haffan se lève, il se glisse le long de l'avenue des palmiers par des buissons touffus, auprès desquels coule une source limpide & fraîche. Concentré dans ses pensées, il s'asseoit, se levoit. marchoit tour-à-tour, jusqu'à ce qu'enfin l'allée tortueuse qu'il suivoit, le conduisit dans l'épaisseur du bocage, à une petite maison placée contre des tilleuls en fleurs. Là, une jeune fille assise à côté de la maison, & lisant, frappe ses regards: aussi-tôt il se glisse derrière une haie de rosiers, à la faveur de laquelle il s'approche doucement de cette jeune beauté.

Un voile transparent couvroit son visage en laissant appercevoir les charmes les plus attrayans. Haffan, immobile de surprise, d'admiration, considère cet aimable objet: sa rage se calme, il oublie sa colère contre Hulkem, & ne voit plus que Zulima: ainsi s'appelloit cette jeune personne. Distruite par le bruit des feuilles qu'avoit fait mouvoir Haffan, Zulima levant ses beaux yeux, apperçoit l'inconnu; quittant aussi-tôt sa lecture, elle s'avance au-devant de lui, & du son de voix le plus doux, accompagné d'une aimable rougeur, elle lui offre d'entrer dans la maison, & s'informe d'où il vient.

“ Du caravensérail d’Hulkem, répond Hassan en la regardant ”; & pour la première fois il prononce ce nom sans dépit. — “ Puisque tu „ n’as pas voulu t’y arrêter, reprit Zulima en „ fouriant, entre dans notre chétive demeure, „ je t’y offrirai avec plaisir tout ce qu’elle pourra „ te fournir. — J’en ferois plus de cas, ré- „ pondit Hassan avec transport, que de tout ce „ que l’or & la prodigalité d’Hulkem pourroit me „ présenter. — Tu es bien honnête, reprit „ Zulima, en le pressant d’entrer: mon père „ n’est pas ici, ajouta-t-elle; mais je tiendrai sa „ place: puiffai-je te bien recevoir, viens. — „ Ah! pourquoi quitterions-nous ce lieu enchan- „ teur, s’écria Hassan en fixant son regard sur la „ place où il l’avoit apperçue? Non, restons ici.” Sans répondre, Zulima entre chez elle, & bientôt elle est de retour avec des dattes, des melons, des figues, des oranges; & ces fruits délicieux accompagnés de vases transparens, remplis de lait & d’eau, présentent à Hassan la plus agréable collation. — Zulima l’invite à se rafraîchir; mais la figure attrayante de Zulima, son agréable sourire, son regard brillant & plein de candeur, occupe trop le fils de Belcud: il la contemple & ne peut accepter le fruit qu’elle lui offre. Un luth posé sur le gazon lui donne cependant l’idée d’une nouvelle jouissance; les doigts délicats de Zulima animeront cet instru-

ment : il la supplie d'en jouer. Aussitôt relevant sa longue manche jusqu'à l'épaule, elle présente un bras dont la forme & la blancheur captiveroient les plus insensibles. Ses doigts pincant avec grace l'instrument qu'elle accompagne de son chant harmonieux ; & Hassan éperdu, hors de lui-même , s'écrie avec transport : “ *Objet céleste, que d'agrémens tu réunis dans ton être!* ” Déconcertée par cette vive exclamation , l'incarnat de la rose colore le teint de Zulima ; elle accorde son luth ; mais Hassan remarque lui-même qu'elle va faire sauter les cordes en tournant trop long-tems les chevilles de l'instrument. Après un court silence, elle prie Hassan de chanter à son tour. Sa voix sonore & touchante ravit Zulima ; sa main reste immobile sur l'instrument dont elle l'accompagne ; elle écoute , rougit, redouble d'attention ; & Hassan, en poussant le dernier son de l'air qu'il chante , saisit la main de Zulima & la presse contre son cœur. “ *Que tu chantes bien,* lui dit - elle précipitamment d'une voix émue & avec embarras ! — *Qui pourroit mal chanter en ta présence, répond Hassan ?* ” — Après ces mots, tous deux restent quelques minutes dans un profond silence ; leur cœur agité battoit rapidement. Hassan porte enfin un regard brûlant du feu de l'amour sur Zulima : ils se taisent encore ; mais le feu qui brille dans les yeux d'Hassan, l'embarras modeste de la jeune beauté,

rend ce silence plus expressif que ne le feroient les paroles les plus éloquentes. Le soleil étoit sur son déclin : tout-à-coup un vieillard fortant du boccage, se présente aux yeux d'Hassan : " Mon père, s'écrie la jeune fille ! " Le vieillard la baise au front, tend la main à l'étranger, le presse de se rasseoir & lui demande son nom, qu'Hassan voila sous celui de Nadir. " Et qu'est-ce qui t'amène ici, lui dit le vieillard ? — " Je veux voir par moi-même, répondit Hassan, si Hulkem mérite en effet les surnoms glorieux qu'on lui donne, du plus bienfaisant & du meilleur des hommes. — On le croit, dit le vieillard en souriant ; peut-être ceux qui les lui donnent, peuvent-ils avoir raison : quant à moi . . . . *Quant à toi ! . . . .* demanda Hassan avec feu . . . . " j'ai un grand sujet de mécontentement contre Hulkem. — " Mais le connois-tu bien ? — Comme il se connoît lui-même ; je fus l'ami de sa jeunesse, & le confident de tous ses secrets. — Et tu ne le crois pas aussi sage, aussi humain qu'on le publie ? — Que le prophète me préserve d'avoir jamais cette idée de lui. — Le ciel soit béni, s'écria Hassan en embrassant le vieillard, j'ai comme toi, le plus grand sujet de mécontentement " — Le vieillard sourioit avec satisfaction ; il pressoit la main du jeune homme : " Viens dans ma demeure, nous devons être amis, le feu qui



„ brille dans tes yeux m'annonce que tu aimes  
 „ la vérité ; viens avec moi dans ma chaumière ,  
 „ & tout ce que j'ai est à toi. ” — Ils entrèrent  
 chez le vieillard : c'étoit Hulkem lui-même. Il  
 fit signe à sa fille de ne pas le trahir : puis s'af-  
 foyant , ils causent familièrement.

“ Tu me plais, Nadir, dit Hulkem après un  
 moment de silence , en prenant la main du  
 jeune homme ; compte sur moi & sur tout ce  
 qui est à moi. Tu me feras plaisir si tu regardes  
 comme à toi tout ce que je possède ; peut-être  
 pourrais-je réparer les torts qu'Hulkem a en-  
 vers toi. — Tout ce que tu possèdes ! re-  
 prit Hassan avec émotion , en jettant un regard  
 timide sur Zulima ! — Tout ce qui m'appar-  
 tient, répéta Hulkem. — Tu as une fille...  
 dit Hassan... & Zulima rougit & pâlit. — J'ai  
 une fille , reprit le vieillard avec bonté. —  
 Et tu m'as dit , que ce qui est à toi , est à moi :  
 oserois-je donc aspirer à ta fille ? — Tu ba-  
 dines , je crois ; n'est-ce pas son cœur que tu de-  
 mandes ? Et comment pourrais-je te le donner,  
 je ne le possède pas dans le degré où tu pourrais  
 le désirer. ” --- A ces mots, Zulima se levant avec  
 précipitation & se jettant dans les bras de son  
 père : “ & qui pourroit , dit-elle , le posséder plus  
 que toi ? ” — “ Oui , j'ai le cœur de ma fille ,  
 reprit Hulkem ; mais Nadir veut celui d'une  
 amante. N'est-ce pas ainsi Nadir ? — Sans

répondre, Hassan se jette au pied de Zulima, & saisissant sa main, il la presse contre son cœur. — Et que dit Zulima? demanda Hul-kem avec attendrissement, en prenant l'autre main de sa fille, qu'il posa aussi sur le sien. — Mon cœur parle pour Nadir, dit Zulima en rougissant; mais je ne le connois pas. — Je suis Hassan! s'écria le feint Nadir, transporté de ce qu'il venoit d'entendre. — Hassan! répé-  
rent avec surprise le père & la fille: Quoi! le généreux, le magnanime, le bienfaisant Hassan? Mon cœur me le disoit, dit Zulima entre ses lèvres, & en regardant Hassan avec un tendre sourire. — La vertu ne peut se cacher; elle est empreinte sur ta physionomie, dit le vieillard en relevant Hassan & le serrant dans ses bras... Homme généreux! bénie soit la Providence, qui t'amène dans ma cabane, & qui te fait désirer le cœur de ma fille... Cependant ne te presse point, généreux Hassan; tu ne connois encore que les dehors de Zulima, avantageux sans doute; mais il faut que je te fasse connoître ses défauts, avant que tu me la demandes comme épouse. — Et Zulima me donnera-t-elle la main avec toutes ses imperfections, demanda Hassan, en s'approchant de nouveau d'elle? — Mon père, répondit Zulima, prétend que mon cœur est un trésor: vu le prix qu'il y met, mérite-le, Hassan... Elle disparut en achevant ces mots.—

“ Ecoutes , mon cher Haffan , dit confidemment Hulkem, lorsqu’elle fut partie ; tu recherches le cœur de ma fille ; mais je t’avertis que tu as un rival redoutable. — Haffan pâlit ! Et quel est ce rival ? — Hulkem , répondit le vieillard. — Hulkem ! reprit Haffan hors de lui : Hulkem ! Par le prophète fa sentence est jurée. Il ... — Et qu’as-tu contre lui , Haffan ? que t’a fait Hulkem ? lui qui n’est que ton émule, qui ne fait que ce que tu fais toi-même. — C’est justement cela , mon père. Si je veux faire le bien , il m’a déjà prévenu ; fi je commence une action généreuse , il la consume ; fi je désire quelque chose , il le possède : son nom est dans toutes les bouches , & je suis oublié.-;- Et tu viens ici.-; Pour lui plonger le poignard dans le cœur , s’écria Haffan ! & depuis que je fais qu’il est mon rival , ajouta-t-il hors de lui-même , mon rival auprès de Zulima... Oui , je le jure par le prophète... il mourra.— Sans doute , interrompit Hulkem , ce fera le plus court moyen de nous défaire de lui. ... Ecoute Haffan , tous les matins il va derriere ce bocage : il prie Dieu pour le contentement & le bonheur de son prochain ; ce moment seroit le plus sûr pour le percer de ton poignard.... Qu’en dis-tu ? — Il prie pour ses semblables , reprit Haffan avec émotion. Parle... mon pere, Hulkem seroit-il si bon en effet ? — On ne peut le classer entre les méchans ; mais bon ! ... Il n’y a de bon

que le Tout-puissant... Ainsi demain matin... un coup de poignard... & ma fille est ton épouse. — Ma femme, s'écria Hassan en mettant la main sur son cœur!... Ma femme! mais demain... Pourquoi demain? Laisse-moi du moins le tems de connoître Hulkem! — Pourquoi demain? parce que sans cela, ma fille est à lui demain soir, répondit froidement Hulkem. — A lui!... Sa femme!... Non, il mourra demain... Montre-moi la place. — Hulkem conduisit Hassan dans le bocage où il prioit tous les matins: ici, dit-il, là... il faut t'y cacher, cet endroit est solitaire... à deux pas de ce buisson, sur cette petite éminence... un vieillard... un coup... cela te sera facile. Hulkem prie tous les matins! — C'est donc là l'endroit dans lequel Hulkem fait sa prière, répéta Hassan lentement!... Ne connois-tu pas d'autre place pour mon dessein? — A quoi t'arrêtes-tu? Tu veux acquérir de la gloire, éterniser ton nom... & Hulkem est dans ton chemin... Il y fera tant qu'il vivra. Quoi! l'ambition a sacrifié tant de millions d'êtres à ses dessein, & tu hésiterois d'en écarter un, qui demain soir t'enlève ton amante? — Il mourra, dit Hassan d'une voix émue!... Allons... & d'un pas précipité, les genoux tremblans, il se jette à travers les buissons avec tant d'égaremens que le vieillard peut à peine le suivre... Distrait, agité pendant toute

la foirée, les récits d'Hulkem, le luth de Zulima, rien ne peut le rappeler à lui-même : en vain cherche-t-il le repos, ses couffins lui paroissent des charbons, & il se lève avant le soleil.

Zulima, plus belle qu'un ange, paroît devant lui : Mon père, lui dit-elle, avec le ton de la pudeur, m'envoye vers toi pour te dire qu'il faut te hâter, & que ma main fera ce soir la récompense de ton action. Je t'aime, Hassan, ajouta-t-elle en bégayant, & avec émotion elle approche sa joue de celle de Hassan, s'arrache aussitôt de ses bras & s'enfuit. — Alors Hassan prend son poignard ; il en considère la pointe avec frémissement, part lentement & cherche avec inquiétude le père de son amante, & Zulima elle-même : il ne les trouve pas ; mais il rencontre un esclave. . . . Que je suis malheureux, lui dit-il, en saisissant sa main ! L'esclave effrayé s'enfuit ; Hassan entre en tremblant dans le bocage : après avoir erré long-tems il retrouve enfin l'endroit désigné ; d'un pas mal assuré il y pénètre à travers les buissons. Un vieillard (Hulkem) s'offre à ses yeux, le front courbé vers la terre : les boucles argentées de ses cheveux touchent le gazon ; ses mains sont jointes ; il prie l'Être des êtres. Hassan le considère, il frissonne, il tire son poignard & pâlit. . . Non, s'écrie-t-il à haute voix, en jettant l'arme fatale : non, vis Hulkem . . . Une fois du moins, je te surpasserai en magna-

nimité : qu'elle soit ta femme.... A ces mots, Zulima transportée de joie, sort du buisson qui la cache, se jette en sanglottant dans les bras de son amant : " Cher Hadan , s'écrie-t-elle d'une voix étouffée , mon bien-aimé , mon généreux Hassan, je suis a toi ! " — Hassan pétrifié, se tourne vers Hulkem qui se jette dans ses bras , ma fille est à toi , lui dit-il ; ton cœur est plus généreux que tu ne le crois toi-même. Tu as soutenu l'épreuve ! soyez heureux.... mes enfans. --- Dieu ! s'écria Hassan , confus & ravi ; il ferroit alternativement Zulima & son père dans ses bras. Pardonnez , pardonnez , j'ai cru être plus méchant que je ne suis en effet , ... pardonnez-moi ; mais Hulkem doit aussi me pardonner. — Il t'a déjà pardonné , Hassan , puisqu'il te donne la main de sa fille , qu'il chérit plus que lui-même. . . . Je suis Hulkem , ajouta en souriant le vieillard. — Hulkem ! Et Hassan effrayé , se précipite aux pieds du vieillard. Il embrasse ses genoux : non , dit-il avec amertume , non , il ne peut me pardonner. -- Serois-tu donc le seul des mortels envers qui Hulkem ne seroit pas magnanime , dit Zulima en se jettant à côté de Hassan , & le serrant tendrement dans ses bras ?... Alors Hulkem , posant sa main gauche sur Hassan , & sa main droite sur sa fille , s'écrie : O Dieu ! bénis les deux mortels , qu'après toi je chéris le plus tendrement ! . . . En finissant ces mots , il relève alors Hassan , l'embrasse :

brasse : “ rends ma fille heureuse , lui dit-il , elle „ est à toi. ” — La tête d’Hassan tombe sur l’épaule de Zulima , il sanglote & baise la main d’Hulkem avec transport : “ Oh ! le meilleur des hommes ! lui dit-il ; je fais à présent pourquoi aucune de mes actions ne me réussissoit. Tu aimes les hommes , tu les combles de bienfaits , & tu es heureux. Je n’aimois que moi ; fais mon guide à l’avenir. — Ton propre cœur te conduira plus sûrement , Hassan , reprit Hulkem en fouriant , il t’a déjà instruit. Ma Zulima te rendra heureux ; & lorsque tu le feras toi-même , tu feras le bonheur des autres. Suis-moi , mes enfans , & foyez aussi contents aujourd’hui que je le suis moi-même. ”

---

*BIOGRAPHIE de JEAN STEIGUER , fils de Bartholomé Steiguer , & baron d’Oron , de Rolle , de Mont-le-Vieux , de Mont-le Grand , seigneur de Bierre , de Beignin , Rosley , Sepey , Mallan , Allamand , & autres lieux : duquel descendent tous les individus de cette illustre famille Bernoise. Né en 1519 , mort en 1581.*

**J**EAN STEIGUER naquit environ trois mois après la mort de son père *Bartholomé Steiguer* , membre du petit Conseil : ayant aussi perdu sa mère , *Marguerite Jennerey* , peu après sa naissance , il resta orphelin avec une fortune im-

menſe. Paul May , nommé ſon tuteur , lui fit apprendre avec le plus grand ſoin toutes les ſciences & les exercices qui, ſelon le génie de ce tems , conſtituoient l'éducation d'un jeune gentilhomme ; & dans ſa 13<sup>e</sup> année il fut envoyé à Cambrai, ſous la conduite de M. Rodolphe Herport, pour y finir ſes études.

Tant de ſoins & les qualités naturelles du jeune Steiguer le rendirent un jeune homme diſtingué. En retournant dans ſa patrie , il paſſa par la France & par la Savoye , s'attirant par ſa conduite & par ſes connoiſſances l'eſtime & l'admiration dans tous les lieux où il s'arrêta , particulièrement à la Cour de France.

A peine de retour à Berne , que la guerre, appelée *guerre de Savoye*, & dans laquelle Berne conquit le pays de Vaud , fut déclarée entre le duc & les Bernois (en 1536).

Agé de 17 ans, Jean Steiguer commandoit un corps de troupes, ſous les ordres du général Jean-François Nagelin : ce fut là qu'il donna les premières preuves de ſes talens militaires. Sa valeur lui acquit l'eſtime, & ſon aménité envers chacun l'attachement général. La campagne finie , penſant à s'établir , il jetta les yeux ſur une maiſon, dans laquelle il pût trouver les richesses, la naiſſance & le bonheur ; & ce fut en choiſiſſant Barbe, fille du banneret de Willading & de Marguerite de Grasweil, qu'il reunit ces rares



avantages. Les nœces furent célébrées avec beaucoup d'éclat, le 15 Mai 1537; & l'on lit la description de la cérémonie des fiançailles, du repas & du bal, sur une grande table qui se trouve dans une salle du château de Rolle.

Après ce mariage avantageux, les places honorables se succédèrent pour lui. Dès l'année suivante (1538) il fut élu membre du grand conseil. Appelé ensuite (en 1739) au bailliage de Nyon, il y rendit dans le tems de crise où l'on se trouvoit, des services si essentiels à l'Etat, que celui-ci, pour le récompenser, le rappella au bout de cinq ans de préfecture, pour le faire entrer dans le petit conseil, quoiqu'il ne fut âgé que de 27 ans; mais sa grande modestie lui persuadant qu'il n'étoit point encore assez mûr pour cette charge importante, on lui accorda (en 1546,) quoiqu'avec peine, le bailliage de Nydau qu'il demanda, & d'où on le rappella à Paques de l'année suivante (1547), pour prendre sa place dans le petit conseil. Deux jours après y être entré, le poste de banneret étant devenu vacant par la mort du banneret Meyer, cette place honorable fut donnée à Jean Steiguer, qui n'avoit que 29 ans. Il existe encore une lettre d'Etat dans laquelle, en l'appellant de Nydau pour ce double emploi, on se fert, pour l'engager à le remplir, du motif de l'utilité & du bien qu'il en reviendra à la patrie. Bientôt après (en 1540)

il fut élu, à la pluralité des voix, à l'important emploi de trésorier du Pays - de - Vaud. Quelqu'occupé que fût Jean Steiguer des affaires de l'Etat, il ne négligeoit pas le soin de ses propres affaires, comme le prouvent les acquisitions immenses qu'il fit à la fois, ou successivement. Ainsi il acheta du comte de Warras (en 1553) la baronie de Rolle, de Mont-le-Vieux, de Mont-le-Grand, la seigneurie de Rosey, de Sepey, & de Mollens; montant ensemble à la somme de 250,000 écus en or à la couronne; & il reçut l'investiture de ses possessions par des lettres-patentes de l'Etat, qui doivent encore exister dans les archives de cette famille. Deux ans après ces immenses acquisitions (en 1555), le comte de Gruyère lui céda en payement d'une somme qu'il lui devoit, la baronie d'Oron; mais l'Etat désirant acquérir cette baronie, Jean Steiguer la lui vendit. Quelques années après, (en 1563) il acheta de M. de Stein les seigneuries de Münsingen & de Weihtrach; enfin il acquit encore la terre d'Allaman.

Les négociations importantes & continuelles auxquelles l'Etat employoit Jean Steiguer, prouve la confiance qu'on avoit en sa capacité. Nous nous bornerons à indiquer à nos lecteurs celles de ces commissions dont le biographe Allemand nous fait connoître le motif, sans nous arrêter comme lui, année par année, à la nombreuse

nomenclature de tous les endroits où Jean de Steiguer fut obligé de se rendre en qualité d'envoyé. Il paroît que son premier essai, dans la carrière diplomatique, se fit à Genève, où il se rendit l'an 1547, avec Wolfgang de Weingarten, pour pacifier quelques différens de territoire. Une affaire du même genre avec la France l'appella en Bourgogne l'an 1551. Six ans après (1557), ce fut à lui que l'Etat remit le soin de renouveler à Genève le droit de bourgeoisie. On le voit à Nyon (1563) chargé de l'importante affaire de la restitution des pays conquis sur la Savoye au-delà du lac de Genève; & chef de l'ambassade (en 1576 & 1577) qui avoit pour but le renouvellement de combourgeoisie entre Berne, Soleure & Fribourg. On le voit encore (en 1558) recevoir des instructions importantes de l'Etat pour assister aux négociations entamées entre la France, l'Espagne & le Gouvernement des Pays-Bas, sur le commerce du sel marin. Dans l'année suivante (1559) il fut envoyé à Soleure pour prendre congé de l'ancien ambassadeur de France, & recevoir le nouveau, M. de Sancy. Enfin, ce fut lui qui reçut à Berne les ambassadeurs de Lorraine (1580) & qui fut chargé de traiter avec eux des affaires qui les y amenoient. Tant de mérite, un zèle & une application si constante, une fidélité si éprouvée envers la République, attirèrent à Jean de Steiguer,

non-seulement dans sa patrie, mais dans toute la Suisse, une considération générale. Déjà dans la fleur de l'âge, on lui donnoit le nom de pere de la patrie; & ce qui est digne d'être remarqué, c'est que plus ses concitoyens s'empressoient à l'élever aux plus hautes dignités, moins il en étoit avide; paroissant, au contraire, toujours force de les accepter. Cette disposition parut dans tout son éclat, lorsque la maladie mortelle de Mr. l'avoyer de Watteville annonçant une vacance dans ce poste éminent; Mr. Jean de Steiguer, à qui il fut offert (en 1562), le refusa si decidément, qu'on se vit contraint d'en choisir un autre: on jeta les yeux sur Antoine Tiller, alors trésorier du pays Allemand; mais sa mort, arrivée peu de jours avant l'élection, ayant anéanti ce projet, on nomma Wolfgang de Weingarten, vieillard, qui fut si effrayé du poids de cette haute dignité, qu'en s'excusant de l'accepter, il déclara qu'il quitteroit plutôt le pays si l'on persistoit à le charger de ce fardeau. Nicolas de Graffenried & Jérôme Manuel, tous deux occupés de la guerre de Savoye, refuserent de même. Alors le peuple s'adressant unanimement pour la seconde fois, à Jean de Steiguer, celui-ci considérant davantage les besoins publics que ses penchans ou sa commodité, se laissa enfin persuader, & accepta cette charge éminente. Quelques années apres (en 1569) il fut nommé

général d'une armée de 12000 hommes, destinés contre la Savoye. On le vit enfin (en 1577) à la tête du gymnase de Berne & de l'académie de Lausanne, en qualité de grand inspecteur de ces deux établissemens.

Resté veuf (en 1566) & sans enfans, après 29 ans de mariage avec Barbe de Willading, il étoit naturel que Jean de Steiguer qui désiroit avoir des héritiers, cherchât à se remarier ; & cet homme respectable, en formant ce projet, le fit servir à éteindre l'inimitié qui régnoit entre lui & son digne collègue *Jean-François Näguelin*, sans que la postérité ait pu en apprendre les motifs ; mais qui étoit poussée entr'eux à un tel point, qu'aucun des deux n'osoit courir le risque de paroître à l'église ou à la maison-de-ville, sans être entouré d'une garde nombreuse, malgré laquelle ils s'étoient déjà attaqués plusieurs fois réciproquement. Toutes les tentatives de leurs amis & de leurs parens pour reconcilier ces deux hommes si dignes de s'aimer, avoient été inutiles, lorsque par une direction de la Providence, la haine qu'ils se portoient se changea tout-à-coup, & de la manière la plus imprévue, dans une tendre liaison.

L'avoyé Naguelin avoit de son épouse, Rosine de Wittenbach, plusieurs filles belles & aimables ; soit que Jean de Steiguer fût déjà épris des charmes de Magdale, l'une d'elles ; soit qu'il

désirât simplement un moyen de réconciliation avec le père ; ce fut sur elle qu'il jeta les yeux. Convaincu néanmoins qu'il effuyeroit un refus s'il la faisoit demander par un tiers, il imagina un moyen qui, dans un siècle où régnoient encore, même dans notre pays, les vertus sublimes de l'ancienne chevalerie, étoit peut-être de toutes les routes qu'il auroit pu choisir, la plus propre à le conduire à son but.

L'avoyer Nâguelin passoit les étés dans son château situé à Bremgarten ; Jean Steiguer s'y achemina un jour seul & sans armes ; il s'approche doucement de la porte, & se glissant sans bruit, il entre enfin dans la cour. Le bonheur favorisant son entreprise, il est assez heureux pour y trouver la belle Magdale elle-même, assise sur un banc de gazon & peignant ses beaux cheveux épars, pendant qu'elle garde la volaille du château. Il s'approche & lui parle ; mais la voyant prête à le fuir, comme le plus mortel ennemi de son père, il est assez adroit pour la retenir, en lui jettant autour du col une magnifique chaîne de diamans & de perles.

Cependant le vieux Nâguelin est bientôt instruit par ses domestiques que Steiguer est dans la cour seul & sans suite, ne doutant point qu'il ne vienne dans l'intention de terminer leur querelle par un combat singulier : il s'arme en hâte & descend. *Que demandes-tu ici, malheureux ?*

lui dit-il en s'approchant, & fans faire attention à ce qui s'est passé entre Steiguer & sa fille. — *La mort, si tu es irréconciliable*, répond Steiguer avec tranquillité; *ton amitié & ta fille, si tu fais être généreux*. A cette réponse, Naguelin jette son épée, embrasse Steiguer comme on embrasse un fils; ils se jurent la plus éternelle amitié, qui en effet ne finit qu'à leur mort. Ce fut le 22 Juillet de cette année (1567) que se firent les noces. Quinze jours après on donna un superbe repas, des courses de bagues, & un bal auquel tous les membres de la régence, toute la noblesse & la plus grande partie des bourgeois se trouverent. Le festin dura encore le 5 & le 6 Août; le 7, Steiguer, son beau-père & sa femme accompagnés d'une nombreuse cavalcade de jeunes gens, entrèrent à Berne. Ils furent reçus par 400 bourgeois sous les armes, au bruit de 20 canons. L'élite des bourgeois & des conseillers se trouva aux portes de la ville, pour le complimenter sur son mariage. Le jour suivant, il donna un grand festin à la régence & au clergé; le second jour à sa famille; le troisième à l'ambassadeur de France, résidant à Soleure, ainsi qu'aux députés des treize cantons confédérés; enfin, le cinquième jour il régala la bourgeoisie. Ce dernier repas se donna sur le grand cimetièrè; & les jeunes gens les plus distingués de Berne, jouèrent à son honneur & dans la rue de la Croix,

la comédie de la Reine Esther, imprimée depuis. Toute la description de ces solemnités se voit encore sur deux tables qui se trouvent dans le château de Rolle.

L'année qui suivit son mariage (1568), Jean Steiguer eut un fils de sa nouvelle épouse ; satisfaction d'autant plus sentie qu'il avoit déjà 50 ans , & se trouvoit encore le seul rejetton de sa noble famille. Il choisit pour parrains de cet enfant si désiré, le célèbre landamman de Glaris, *Paul Schurler* , & l'ambassadeur de France auprès des cantons.

Pour donner à cette cérémonie tout l'éclat qu'elle pouvoit avoir , il envoya à Soleure Antoine Tillier, à la tête de 30 cavaliers, pour y chercher son illustre compère, & 50 autres, conduits par Louis de Mulinen, le ramenèrent chez lui , où il revint défrayé , lui , son cortège & sa suite, par Jean Steiguer, qui lui avoit aussi donné une fête accompagnée d'un feu d'artifice.

Devenu père de plusieurs enfans, malgré cette augmentation de famille, Jean Steiguer toujours dévoué aux affaires de l'Etat , continua sa laborieuse & brillante carrière jusqu'à l'âge de 62 ans , que la mort vint la terminer le 10 Février 1582. Selon l'usage , on remit à l'Etat ses sceaux grands & petits , confiés à Jean Steiguer ; & il fut regretté même des envieux , que son mérite & ses hautes dignités lui avoient attirés. Halle



& Musculus son continuateur, parlent de lui en ces termes : “ Le 10 Février 1582, s’endormit  
 „ en Dieu, Mr. Jean Steiguer, ancien avoyer de  
 „ Berne: la mort l’enleva subitement à sa famille.  
 „ Homme de génie, juste, humain, vertueux ;  
 „ il laisse après lui une jeune veuve, deux fils  
 „ & deux filles, & une fortune immense.”

Le portrait de cet illustre Bernois se trouve dans différens endroits, & selon l’original qui est à Rolle, on avoit raison de le regarder comme un des plus beaux hommes de son t ms ; avantage auquel Jean Steiguer réunissoit une ame élevée, un esprit supérieur, la plus grande pénétration, le jugement le plus sur, & beaucoup de mémoire. Vraiment pieux, il étoit fort assidu au culte divin, tres-attache à sa patrie, & infatigable au travail. Fidèle aux sentimens & au devoir de l’amitié, il étoit libéral, bienfaisant & humain envers tous ses concitoyens ; en un mot, il réunissoit toutes les qualités qui méritent le respect, l’admiration & l’attachement.

La fortune que laissa Jean Steiguer, est presque incroyable chez un particulier. Nous avons vu qu’il avoit acquis trois baronies, neuf seigneuries. Il avoit en outre plusieurs domaines au bord des lacs de Bienne, de Morat, de Genève & dans d’autres contrées (\*): évalués en argent,

---

(\*) À Thun, à Kilchdorf, à Thurnen, à Bollingen, à Altenberg, & sur le chemin de Muri.

son héritage montoit à environ 2,000,000 de couronnes, valeur Bernoise; mais une bonne partie de ces immenses richesses se trouvoient engagées entre les mains de débiteurs trop pauvres ou trop grand seigneurs pour qu'il pût en tirer quelque chose. Entre ces derniers, la cour de France lui redevoit 150,000 couronnes pour le sel marin; capital que les intérêts courant depuis sa mort, avoient augmenté jusqu'à la somme de 20,000,000 de livres de France, desquelles on n'a payé que 11,000 couronnes à ses héritiers ou descendans.

La veuve de Jean Steiguer se remaria avec l'avoyer de Watteville, & en troisième noces à l'avoyer Albert Manuel. On voit encore son portrait dans différens endroits, presque toujours accompagné de cette inscription en vers, dont la simplicité fert de monument aux mœurs de ce siècle.

“ Fille d'avoyer, j'eus trois avoyer pour époux,  
Steiguer & Watteville, tous deux morts; Dieu  
conserve Manuel! J'eus 97 enfans, petits-en-  
fans & arrière-petits enfans, dont 37 sont morts  
& 60 encore en vie; que Dieu les rende tous  
dignes de le servir.”

*Traduit librement du Musée Suisse, n°. 1. de 1794.*

## LITTERATURE ALLEMANDE.

*BIBLIOTHÈQUE dramatique, ou notices ; caractères & citations de morceaux choisis des auteurs dramatiques les plus célèbres, anciens & modernes, de différentes nations ;* par J. J. Eschenbourg, conseiller de Cour à Brunswick. Se trouve à Berlin chez Nicolai, 1793.

DÉJA connu & célèbre dans la république des lettres par plusieurs ouvrages estimés, entr'autres par la collection des exemples de théorie, de littérature, des belles-lettres, Mr. Eschenbourg a destiné l'ouvrage que nous annonçons, à servir de suite au premier, dont il composé le 7<sup>e</sup> volume ; mais, quoiqu'imprimé sous ce titre pour les possesseurs de cette collection, le second titre, sous lequel on l'a publié l'année dernière, n'est ni une spéculation, ni une ruse de librairie ; & cette *Bibliothèque dramatique* mérite en effet d'être regardée comme un ouvrage neuf, complet & séparé du premier, l'auteur l'ayant travaillé sur un tout autre plan. Les critiques Allemands, ainsi que les amateurs du théâtre & des belles-lettres, désiroient depuis long-tems cet ouvrage, dans lequel Mr. Eschenbourg développe, comme il l'a déjà fait dans ses autres

productions, & sur-tout dans son morceau sur Shakespéar, une connoissance profonde des langues & des choses, rare de nos jours chez tout autre que chez un Allemand. De même que dans sa théorie des belles-lettres, Mr. Eschenbourg range sous trois classes les différentes productions dramatiques, comédies, tragédies & opéras. Il met en concurrence les théâtres Grecs, Romains, Italiens, Espagnols, François & Allemands. Chaque article qui les concerne, présente au lecteur l'histoire générale de ces divers théâtres & les progrès de l'art dramatique, chez ces différentes nations. Après quoi vient l'histoire particulière du théâtre comique, tragique, & de l'opéra. Ces tableaux abrégés offrent dans très-peu de pages le résultat le plus riche de longues recherches; on y apperçoit par-tout la main d'un maître qui s'est rendu familier les matériaux qu'il employe.

Les auteurs dramatiques, Grecs & Romains, ont dans cette production l'avantage sur les modernes, que leurs pièces y sont séparément examinées & accompagnées d'une analyse abrégée de leur sujet. Mais quoique l'auteur n'ait pu s'étendre autant sur la multitude des pièces modernes, l'on trouve cependant à la suite de la nomenclature des auteurs célèbres celles de leurs pièces, marquées avec toute l'exacritude de la critique la plus judicieuse. Lope de Vegas &

Goldoni font seuls exceptés, parce que, vu leur grande fertilité, M. Eschenbourg s'est vu forcé de renvoyer pour le premier au magasin de Bertuchs; & pour Goldoni, aux mémoires de Goldoni lui-même.

Quelque sèche que soit par elle-même la nomenclature de ces pièces, elle acquiert un grand prix par les observations qui font ressortir celles qui méritent d'être remarquées, d'avec celles que leur médiocrité plongent dans l'oubli. Comme malgré les efforts de Gotsched, pour débrouiller l'ancienne histoire du théâtre allemand, & les nouvelles lumières données à cet égard par M. Flogel, dans son *histoire du théâtre comique*; il n'existe cependant point encore d'histoire générale & proprement dite du théâtre allemand. On pourroit désirer peut-être que M. Eschenbourg fût entré dans un plus grand détail sur cet objet, ainsi que sur les caractères des auteurs dramatiques de cette nation; mais il n'a cependant rien omis d'essentiel, & il a mis tant de méthode dans la notice abrégée qu'il donne de l'histoire de ce théâtre, qu'elle peut servir de base à tout littérateur qui voudra s'en occuper d'une façon plus étendue. Personne, à ce qu'il nous paroît, ne rempliroit mieux ce vuide dans la littérature allemande que M. Eschenbourg lui-même. Passant rapidement sur la tourbe médiocre des poètes dramatiques modernes, entre les noms qu'il

distingue parmi les auteurs comiques , se trouvent J. E. *Schlegel*, *Gellert*, *Kruger* & *Romanus*. Celui-ci, oublié depuis long-tems, est remis à la place que *Lessing* lui assigne dans son excellente dramaturgie *Lessing* lui-même, *Weiss*, *Brandes*, *Engel*, *Gœthe*. *Klinger*, *Wetzel*, *Grosman*, *Schræder*, *Iffland*, & enfin *Kotzbue*. Le jugement porté par M. Eschenbourg sur ce dernier auteur, servira d'exemple de la douce indulgence dont il accompagne sa critique. C'est dommage, dit-il, que les succès obtenus par M. de *Kotzbue*, lui aient donné une si grande fertilité à produire de nouvelles pièces ; qu'il se trouve par-là dans l'impossibilité de les porter à la perfection qui leur manque, parce qu'il ne s'occupe d'autre chose que de l'effet théâtral ; objet intéressant, sans doute, & qui a son mérite, mais qui demande aussi plus d'art & plus d'étude qu'on n'en remarque dans la plupart des pièces de cet auteur. La réputation que s'est acquise *Gœthe* sur le théâtre Allemand, s'est augmentée par son *Général Citoyen* ; farce politique, remplie du vrai sel d'Aristophane, contre la fièvre épidémique de la liberté. Le petit nombre d'auteurs tragiques qui se trouvent parmi des élus de M. Eschenbourg, sont J. E. *Schlegel*, *Croneck*, *Weiss*, *Lessing*, *Klopstock*, *Gerstenberg*, *Leisewitz*, *Gœthe*, *Schuler*, & les comtes de *Stolberg*.

L'observation, aussi vraie que répétée, de M. Eschenbourg, que la multitude de pièces de chevalerie qui inonde le théâtre allemand, sont des imitations malheureuses du chef-d'œuvre de *Gœthe*, *Gœtz de Berlichingen*, auroit pu, à ce qu'il nous semble, être accompagnées d'une critique plus sévère contre ces monstrueuses productions : moins abominables cependant, puisqu'elles ne choquent que le goût, que celles (\*) qui s'introduisent depuis quelques années sur le théâtre, autrefois le plus réputé de l'Europe. Les critiques Allemands, en rendant compte de l'ouvrage que nous annonçons à nos lecteurs François, désireroient avec raison que le nom de M. *Yunker* se trouvât dans la bibliothèque dramatique de M. Eschenbourg. Celui de l'ingénu *Florian* la pareroit encore ; & peut-être pourroit-on s'étonner, vu le rôle que la pastorale a joué sur l'ancien théâtre italien, françois & allemand, qu'elle ne soit ici nommée qu'en passant : mais malgré ces omissions, l'ouvrage de M. Eschenbourg, tel qu'il est, ne peut qu'augmenter sa réputation, & mérite une place dans toutes les bibliothèques choisies & de goût, comme dans celle des savans.

---

(\*) Charles IX, Jean Calas, Anne de Boulen, les Gracques, les victimes cloîtrées, & tant d'autres productions qui deshonnorent la littérature & dégradent l'humanité.

*Annonce Suisse.*

TOUJOURS très-reconnoissans, lorsqu'on voudra nous témoigner l'intérêt que l'on prend à notre Journal, par des critiques judicieuses & de nouvelles lumières : nous nous empresseons de redresser deux erreurs qu'on nous a fait apercevoir dans notre annonce littéraire Suisse, du mois de Mars. Il s'agit d'une production annuelle, particulière à la ville de Zurich; consistant *dans une estampe accompagnée d'un hymne en musique*, présentée à la jeunesse de cette ville : ce qui nous a fait croire que la société qui publioit cette estampe, étoit un de ces établissemens & instituts d'éducation dont il existe un si grand nombre à Zurich. Nous apprenons de Zurich même, que les sociétés qui fournissent ces estampes, n'ont proprement rien de commun avec l'éducation de la jeunesse, & que la production que nous avons annoncée, est d'une société d'amateurs de musique, qui, établie depuis plus d'un siècle, a commencé, il y a cinq ans, à publier chaque nouvel an, cette sorte de production.

En annonçant dans notre Journal, celle qui a paru cette année, nous avons aussi par erreur identifié l'amateur dessinateur, Mr. Ulsteri, avec le graveur Mr. Schellenberg, déjà connu par



les portraits de la seconde édition de la *Vie des peintres Suisses*, qui sont presque tous de lui, par des vues Suisses, & par une danse des morts, dont le texte est d'un Allemand, (Muséus).

On vient de nous envoyer les quatre feuilles qui ont précédé celle que nous avons annoncée, & qui formeront avec elle, & ce qui paroîtra dans la suite, un ouvrage digne de tenir un rang dans les annales patriotiques Suisses. Puisque le sujet allégorique de ces estampes représente toujours quelques vertus vraiment patriotiques, dont les charmes sont célébrés par le poète-auteur de la pièce en vers qui accompagne l'estampe. La première production de cette espèce, que donna la société de musique en 1790, représente *le devoir des Enfants envers leurs parens*. Celle de l'année 1791, a pour sujet *le Patriote*. L'estampe de l'année 1792, *le Bonheur domestique*; & de l'année 1793, *la Concorde civique*. De ces quatre sujets, *le Patriote* nous paroît être le plus agréablement composé. On voit sur le premier plan un homme (le patriote dans la fleur de l'âge) tenant un jeune enfant par la main, auquel il montre les statues des trois libérateurs de la Suisse, fort bien groupées, sur un même piédestal, caché à moitié par un buisson de rose, & placé sous un arbre, duquel l'ombrage majestueux inspire un saint recueillement.

Sans nous arrêter aux accessoires de ce dessein, parfaitement concordant au but de l'estampe, il nous paroît impossible de rendre mieux que ne le font, la figure de l'homme & celle de l'enfant; les sentimens qu'ils éprouvent l'un & l'autre à la vue des libérateurs de leur patrie, représentés par ce monument à l'instant où leurs mains fraternelles s'unissent par un serment auguste, solennel & *religieux*, puisqu'il a Dieu pour témoin, & que son objet a pour but de délivrer leur patrie d'un *joug réel* & nouveau pour elle (\*). La physionomie douce & sensi-

---

(\*) Les habitans d'Uri, de Schweitz, d'Underwalden, & ceux du pays de Hasli, jouissoient depuis long-tems de la liberté de se gouverner par leurs propres magistrats. Les chroniques de leur nation font remonter fort haut l'ancienneté de leur liberté. Ils n'avoient point reconnu l'autorité des gouverneurs Impériaux en Helvétie jusqu'au tems de l'empereur Otton IV. Ce prince les força de recevoir Rodolph, comte de Habsbourg, pour leur gouverneur, celui-ci observant mal ses sermens de les maintenir dans leurs privilèges, les trois cantons eurent recours à Henri VII, pour se delivrer de Rodolph. Henri non-seulement acquiesça à leur demande, mais il confirma leurs privilèges, que Frédéric, son successeur, confirma de meme. Il les reconnoit *hommes libres* dans son diplôme, *qui n'appartiennent qu'à l'Empire, auquel ils se sont soumis volontairement*, & duquel on promet de ne jamais les aliener, ni séparer. Ce fut Albert d'Autriche qui commença à leur refuser la confirmation de leurs privilèges, en 1298. (*Histoire de la confédération Helvétique*, Liv. I, page 43.)

ble du patriote , l'intérêt avec lequel il observe l'effet que produit sur l'enfant ce qu'il lui raconte de ces hommes vertueux , exprime non-seulement la jouissance du bonheur qu'inspire le vrai patriotisme , & les vertus sur lesquelles ce bonheur se fonde ; mais on y voit encore le desir ardent qu'éprouve le patriote , d'inculquer ces mêmes vertus à son jeune ami. On lit sur la physionomie de l'enfant , le desir satisfait par la vue d'un monument dont on l'a sans doute souvent entretenu. L'attention qu'il prête aux discours qu'on lui tient , son regard fixé sur les modèles qu'on lui propose , la tranquille satisfaction qui régné sur son visage , l'abandon avec lequel sa main repose dans celle du patriote , toute son attitude enfin , dénote l'impression que fait sur son jeune cœur , les instructions qu'il reçoit.

La poésie qui accompagne cette estampe , respire avec l'amour de la vertu , une douce sensibilité. Ce n'est point cet enthousiasme fougueux ou féroce , qui fait de chaque patriote un destructeur de tous les liens de la société , un destructeur de toute autorité établie , ou un législateur orgueilleux , anéantissant la religion & les anciennes loix ; mais un vrai fils de la patrie. Celui qui veut être digne de porter ce nom , doit craindre & servir Dieu , observer ses devoirs , & respecter la justice.

Éloigné de l'envie, de la tromperie, de la ruse, le vrai patriote voit son propre bonheur dans celui de ses compatriotes : il ne cherche jamais son intérêt particulier au détriment de l'intérêt public : les richesses, la gloire, le plaisir, ne sont point les motifs de ses actions. Plein de courage lorsqu'il faut défendre sa patrie, il aime l'ordre & la paix. S'il rappelle les anciens tems, c'est pour en ramener les simples & loyales vertus ; mais il respecte l'ordre établi par ses ancêtres depuis tant de siècles. Aussi éloigné de l'ambition de dominer les autres, que de la fervile bassesse qui caractérise l'esclave, le vrai patriote regarde chaque propriété comme sacrée ; loin de nuire à ses concitoyens, il cherche à leur être utile, & il évite tout ce qui peut occasionner des haines, des dissentions publiques, ou des mécontentemens particuliers. La paix règne dans sa maison, la bienveillance dans son cœur. Simple dans ses actions, décent & modeste dans ses discours, il n'aspire point aux dignités & aux rangs qu'elles procurent, quoiqu'il sache les respecter chez les autres, & supporter avec courage le fardeau des affaires auxquelles ses devoirs l'appellent.

Telle est à-peu-près la quintessence des idées répandues dans les 27 strophes qui composent cet hymne. Toute cette feuille en général est aussi intéressante à la vue qu'à la lecture. Nous

ignorons le nom de l'auteur de la musique, ainsi que celui de l'auteur des paroles ; mais le dessinateur est encore M. Usteri, & le graveur M. Schellenberg, dont les talens respectifs paroissent avec avantage dans cette production.

---

*Annonce littéraire Angloise.*

*Article extrait des feuilles Britanniques.*

(Journal périodique Allemand.)

*Every one has his faults , a Comedy in five acts , as it is performed at the Theatre Royal Covents-Garden , by Mistriss Inckbald , 8°. ou Chacun a ses défauts , Comédie en cinq actes , par Mistriss Inckbald , représentée sur le théâtre Royal de Covents-Garden , 1793.*

L'ON connoît les talens littéraires de cette aimable Angloise , l'on accueille dans leur tems ses essais dramatiques ; & son charmant roman, *Simple Histoire*, mis au rang des plus excellens ouvrages dans ce genre de production, ne laissoit qu'un desir , celui d'une conclusion plus satisfaisante pour le lecteur.

La pièce annoncée par le journaliste Allemand, est préférée en Angleterre à toutes les autres pièces de théâtre du même auteur : le contraste, ce grand véhicule des effets dramatiques, est merveilleusement observé dans cette comédie. Deux

hommes mariés , y sont opposés l'un à l'autre : l'un est un esclave docile ; l'autre est, par caprice & par bêtise , un tiran : l'un vraiment acharné à obtenir sa séparation d'avec sa femme ; l'autre qui, après l'avoir obtenue, cherche avec angoisse les moyens de rentrer sous son joug. Ces deux caractères sont encore relevés par deux autres très-originellement dessinés : c'est un vieux bachelier hypocondre , regrettant l'état de célibataire où il a vécu ; & un philanthrope désintéressé, cherchant par un système illusoire à ramener la paix entre ses voisins. C'est sur ce canevas que *Mistris Inckbald* a brodé une intrigue tragique, qui ne lui a pas réussi. " Il est fâcheux , ajoute le journaliste dont nous extrayons ceci , qu'elle ne puisse rester fidelle à une idée & la développer dans tout son jour ; mais son imagination trop riche , paroît trouver plus facile de produire cent beautés diverses que d'en conduire une au point de perfection dont elle seroit susceptible."

*Annonce littéraire Suisse.*

*Lettres de quelques Allemands célèbres, à Bodmer, publiées par G. Fr. Stündlin, 8°. Stuttgart & Leipfick, 1794.*

**J**E suis certain , dit l'éditeur de ces lettres, que tous les amateurs du goût & de la poésie alle-

mande, sauront gré à l'ombre vénérable de Bodmer, par l'ordre duquel ces lettres se publient. Sous plus d'un aspect elles seront toujours importantes ; com ne supplément à l'histoire de la littérature allemande , & comme un monument de ce qu'étoient dans leur jeunesse ces hommes, à présent la gloire de l'Allemagne.

Qui ne sentiroit pas la douce jouissance de voir comment ces hommes, aussi admirables écrivains qu'hommes estimables, comment un *Haller*, un *Gellert & Hagedorn*, un *Klopstock*, *Wieland & Gleim*, ont pensé & senti dans le printems de leur âge ? Qui ne seroit charmé de jeter un coup-d'œil sur la marche de leur destinée ? Et qui pourroit être insensible à la généreuse admiration, à la tendresse vraiment filiale avec laquelle ces aimables jeunes gens se pressoient autour du père de la critique allemande, & lui ouvroient leur cœur ? Enfin, qui pourroit lire ces lettres sans y voir paroître l'aurore du goût allemand ?

Ces lettres devant faire honneur en tout sens à ceux qui les ont écrites , l'éditeur se flatte qu'entre ceux de ces hommes célèbres qui vivent encore , il ne s'en trouvera point que leur publication mécontente ; d'autant plus que Bodmer ne l'auroit pas désirée, s'il y eût eu quelque chose qui pût leur déplaire ; & peut-être se retraceront-ils eux-mêmes avec plaisir le tableau agréable de leur brillante jeunesse.

*Annonce littéraire Allemande.*

LES amateurs d'histoire naturelle nous sauront gré, sans doute, de leur annoncer les nouvelles richesses qu'on leur destine en Allemagne, dans un ouvrage qui paroîtra à Leipfick à la foire de Pâques 1794, sous le titre suivant : *Panzeri G. W. Faunæ insectorum Americæ borealis prodomus e tabulis coloratis, in-4°.*

La librairie de *Charles Felsecker* fils, à Nuremberg, qui a entrepris l'impression de cet ouvrage, grand in-4°. , l'enrichira de 12 gravures, qui présenteront aux lecteurs une quantité d'insectes inconnus en Europe, avec des descriptions très-détaillées de leur nature. Cette édition fera tout aussi soignée que l'a été par les mêmes libraires celles des insectes de l'Allemagne.

La souscription, qui est de 5 écus, argent de Saxe, ou 9 florins d'Empire, sera ouverte jusqu'à la fin de l'année 1794. On pourra prendre de plus amples renseignements sur cet ouvrage dans la Gazette de Jena ou de Saltzbourg, & chez les libraires, tant Allemands que Suisses, chargés de recueillir les souscriptions.



---

*Annonce concernant les Arts. Extrait d'une  
Lettre écrite de Rome par un Aig'ois, 1793.*

**L**E grand-duc de Toscane paroît vouloir attirer à Florence le commerce des estampes, qui autrefois rapportoit tant à l'Angleterre : du moins ce Prince a-t-il engagé notre célèbre graveur Morgan à quitter Rome pour Florence, où il lui a donné une magnifique maison, dans laquelle Morgan & les élèves travaillent assidûment à porter leur art au plus haut point de perfection possible.

---

*Annonce concernant les Arts.*

**N**ous avons annoncé dans une de nos feuilles de l'année passée, la découverte de la ville de *Sabie*, non loin de Pompéïa, & les fouilles intéressantes par lesquelles le chevalier d'*Hamilton* & le prince *Borghese* avoient augmenté le trésor d'antiquités découvert jusqu'à-présent. Mais *Sabie* étant située sous les terres de propriétaires peu disposés à des spéculations d'arts & de sciences, on s'est vu forcé d'arrêter les fouilles entreprises, & l'on est privé par-là des découvertes qu'on espéroit faire encore : on a transporté les antiquités déjà déterrés à la *Villa* du prince *Borghese*, où elles seront conservées,

*Annonce envoyée à l'auteur du Journal.*

*Alfrède, ou le Manoir de Warwick, en 2 vol. in-12.  
Lausanne, chez L. Luquiens. Prix 20 batz.*

**T**EL est le titre d'un Roman nouveau que nous annonçons au public. Est-il imité ou traduit de l'anglois? Voilà ce qu'on ne dit point, & sur quoi nous sommes encore dans le doute. S'il est traduit, il faut avouer qu'il ne fait pas du tout la traduction, & qu'il est écrit avec autant de pureté & d'élégance que s'il eut été composé en français. S'il n'est qu'imité, l'auteur a le mérite d'avoir saisi le costume, les mœurs, le local anglois, au point de s'y méprendre.

L'intrigue d'*Alfrède* (dont nous nous réservons de faire un extrait plus étendu lorsqu'il paroîtra) est aussi simple que le stile de l'ouvrage. Elle n'offre aucun de ces grands mouvemens de l'ame qui remuent violemment celle du lecteur : des sentimens doux, attachans, des caractères vrais & bien tracés, peu d'événemens, mais un intérêt vif & soutenu, & un stile très-agréable ; voilà ce qu'on peut promettre à ceux qui liront ce Roman : dans un moment où tout ce qu'on entend, tout ce qu'on lit, porte l'empreinte hideuse du vice & du carnage, on aura du plaisir à reposer son ame avec la noble & sensible *Alfrède.*

*Précis de la vie du Général DUMOURIÈZ.*

*Extrait d'une Lettre à un de ses amis , écrite par lui-même ; & suivi du portrait de ce ci-devant Général , tracé par une plume impartiale. (Article envoyé.)*

**J'AURAI** le mois prochain cinquante ans. Vaut-il la peine de se cacher honteusement, pour épargner quelques jours écoulés dans l'amertume, le mal-aise & l'opprobre ?

Voici en peu de lignes l'esquisse de ma vie, qui pourra servir de supplément à mes *Mémoires*, si on ne me laisse pas le tems de les achever. Né à Cambrai, en 1739, dans un état médiocre, quoique noble, d'un père très-savant & très-vertueux : ayant reçu une éducation très-rigoureuse & très-étendue, j'ai embrassé la profession des armes à dix-huit ans, en 1757. Je m'y suis distingué sur le champ. A vingt-deux ans, j'avois reçu la croix de St. Louis & vingt-deux blessures.

La paix s'est faite en 1763 : je me suis mis à voyager, pour étudier les langues & les mœurs des peuples ; car la morale a toujours été ma principale étude. Les émigrés ont imprimé que j'étois espion du ministère de France. Je suis persuadé que les marquis de Tarente & d'Athènes en auroient dit autant de Pythagore & de Platon, s'ils s'étoient trouvés dans la même position que moi.

En 1768, j'ai été rappelé d'Espagne, & envoyé en Corse dans l'état-major de l'armée : j'y ai été élevé au grade de colonel, après avoir fait glorieusement les deux campagnes de 1768 & 1769. En 1770, le duc de Choiseul m'a envoyé en Pologne, comme ministre auprès des confédérés : j'y ai fait deux campagnes en chef, & de grandes négociations, avec des succès très-variés. Comme les mesures des Polonois étoient mal prises, leur révolution a mal tourné, & la Pologne a été partagée.— En 1772, le marquis de Monteynard, ministre de la guerre, m'a employé à des travaux sur les ordonnances militaires. A la fin de la même année, par ordre exprès de Louis XV, ce ministre m'a donné une mission relative à la révolution de Suède. Cette mission, sur laquelle j'avois reçu les ordres directement du roi-même, étoit ignorée du duc d'Aiguillon, ministre des affaires étrangères, qui me fit arrêter à Hambourg, & conduire à la Bastille en 1773. Louis XV, foible par caractère, obsédé par la Dubarry, sa maîtresse, & par le ministre tout puissant, di gracia Monteynard, cacha la part qu'il avoit à ma mission, & me laissa tout le poids d'un proces criminel, que le duc d'Aiguillon, se doutant de la vérité, n'osa pousser a bout. Je refusai les offres & l'amitié de ce maire du palais que je n'estimois pas. Au bout de six mois, je fus exilé au chateau de Caen, pour trois mois.

Louis XV mourut en 1774 : d'Aiguillon fut disgracié. Je ne voulus pas reprendre ma liberté par le bénéfice de la lettre-de-cachet du feu roi : j'écrivis à Louis XVI, pour le prier de me faire transférer à la Bastille, & de me donner de nouveaux juges. Le roi ne voulut pas me remettre en prison : on me donna pour juges trois ministres, Mrs. du Muy, de Vergennes, & de Sartines, qui déclarèrent & signèrent que j'avois été injustement persécuté. Je fus sur le champ employé dans mon grade de colonel, envoyé à Lille pour les nouvelles manœuvres militaires que le baron de Pirsch avoit apportées de Prusse. On me chargea aussi de l'examen d'un projet de redressement de la Lys, & d'un projet de port dans la Manche, à Ambleteuse. Je passai à ces différens travaux à la fin de 1774, & toute l'année 1775. En 1776, je fus envoyé commissaire du roi, avec le chevalier d'Oisy, capitaine de vaisseau, & le maréchal de camp La Rozière, un des plus habiles ingénieurs militaires de toute l'Europe, pour le choix d'un emplacement sur les côtes de la Manche, pour la construction d'un port. — Je passai l'année 1777 à la campagne, à 24 lieues de Paris. C'est la seule année de repos de ma vie. Mais à la fin de cette année, je fus rappelé par de Montbarrey, ministre de la guerre, à l'occasion de la guerre de l'Amérique que j'avois prédite.

En 1778, je fis rétablir pour moi le commandement de Cherbourg, que je trouvois le point le plus favorable pour nous créer un port dans la Manche. Aidé par le zèle, l'activité & le crédit du duc d'Harcourt, gouverneur de la province, je fis décider en faveur de Cherbourg, le procès qui duroit depuis cent ans entre ce local & celui de la Hongue, pour la confection d'un port militaire. Depuis cette époque jusqu'en 1789, j'ai été occupé des travaux de ce port, & je n'ai été que trois fois à Paris. Cherbourg n'avoit que 7 mille 3 cents habitans, quand j'y suis arrivé ; je l'ai laissé peuplé de près de vingt mille ames.

Les émigrés, après avoir dit que j'étois espion des ministres pendant que je voyageois, ont aussi imprimé que j'étois un intrigant des bureaux de la guerre, quoiqu'en douze ans je n'aie pas passé, en différens voyages, six mois à Paris, & que j'aie très-peu fréquenté Versailles.

Récapitulons. Vingt-deux blessures à la guerre, six campagnes en Allemagne, deux en Corse, deux en Pologne, des commissions importantes, la création d'une ville & d'un port militaire, vingt ans de voyages en Europe, l'étude des langues, de la politique & de l'art militaire ; je souhaite qu'il se forme en France beaucoup de pareils espions & de pareils intriguans. Si les hommes, que leur naissance, leurs richesses, leurs places, appelloient à soutenir la gloire &

le bien-être de leur patrie, s'y fussent rendus propres par les mêmes travaux & les mêmes études, on n'auroit pas eu besoin de la révolution, ou elle se seroit mieux faite. Je n'y gagnois rien personnellement. J'étois au centre des maréchaux de camp, sûr d'être bientôt lieutenant-général, cordon rouge, & employé à la guerre. Mon traitement, ou mes pensions, montoient à 20 mille francs, qui me suffisoient. Mais je voyois la France déshonorée au dehors, ruinée au dedans. Depuis long-tems je prévoyois l'éclat fâcheux de cette crise : j'en avois plusieurs fois averti, par des mémoires très-férieux, ceux des ministres que j'estimois.

Enfin, en 1789 la révolution a commencé ; je l'ai rendue douce & raisonnable dans la partie où je commandois ; j'ai fait punir de mort légalement à Cherbourg les excès de la populace, sans que le peuple pût m'accuser d'attenter à sa liberté. Les commandans, mes confrères, auroient rendu un bien grand service à la nation, s'ils avoient joint la même fermeté au même discernement. Les commandemens militaires ont été bientôt supprimés : alors je me suis rendu à Paris, où j'ai étudié pendant deux ans la marche de la révolution. La fuite des princes avoit déjà fait bien du tort au roi. J'ai prévu que le *veto* lui seroit inutile, & occasionneroit sa perte ; je m'y suis opposé autant que le pouvoit un par-

ticulier, qui n'étoit point du nombre des législateurs.

En 1791, j'ai été chargé du commandement militaire depuis Nantes jusqu'à Bordeaux. A mon arrivée, on avoit la guerre de religion dans la Vendée : on y brûloit des châteaux ; j'y ai tout sauvé, tout appaisé, jusqu'au mois de Février 1792, que j'ai été appelé à Paris, nommé lieutenant-général & ministre des affaires étrangères.

On me reproche d'avoir fait déclarer la guerre : je prouverai qu'elle étoit inévitable, qu'elle existoit même déjà. Au reste, mon opinion a été toute entière pour cette déclaration ; celle du roi étoit la même ; non-seulement il a approuvé le rapport que j'ai lû à l'assemblée nationale, qu'il eut trois jours dans ses mains, mais il y fit des corrections, & il composa lui-même son discours. Au bout de trois mois, brouillé avec toutes les factions, voulant que le roi eût de la dignité dans son conseil & gouvernât constitutionnellement, j'ai changé le ministère, à condition que le roi sanctionneroit deux décrets, que je voulois faire tourner à son utilité : dès-lors je voulois me retirer : il ne l'a pas permis : j'ai changé de ministère par son ordre, j'ai pris celui de la guerre. Mais voyant aussi-tôt que la cour m'avoit trompé, & que le roi refusoit sa sanction, je n'ai pas voulu être l'agent d'une intrigue ; j'ai prédit à l'infortuné Louis & à son épouse



tous leurs malheurs , & au bout de trois jours j'ai donné ma démission. Je n'ai point été chassé, comme les émigrés l'ont imprimé : j'ai quitté ma place malgré les instances de Louis ; il a été deux jours sans vouloir agréer ma démission , & nous avons mêlé nos larmes , en nous séparant.

Depuis lors, j'ai fait la guerre avec des succès brillans. Si les François avoient montré autant de sagesse & de vertu qu'ils ont eu de bonheur, la paix seroit faite depuis long-tems ; Louis vivroit ; la nation ne seroit pas souillée de crimes & esclave de l'anarchie ; la France seroit heureuse & glorieuse avec sa constitution & son roi.

Tel est le tableau rapide de mon existence ; il suppléera à ceux de ma vie entière, si on ne me laisse pas la faculté de les achever & de les donner au public. Adieu, mon digne ami ; mon cœur est soulagé par cette importante lettre. J'attens ici les ordres de l'empereur & la décision de mon sort sans inquiétude : mon caractère, bien loin de s'affoiblir, se fortifie par les traverses, & je ferai toujours MOI.

---

*Portrait du général Dumouriez (\*).*

ON ne sauroit disconvenir que Dumouriez ne soit, après Mirabeau, l'homme le plus extraordinaire que la révolution de France ait

---

(\*) Dumouriez n'est ici considéré que comme général révolutionnaire.

produit sur la scène du monde. Sans doute, les improbateurs des principes de ce général, n'osent lui refuser la connoissance du génie du soldat français; il a su se former une armée sans avoir des soldats, (il n'y a de vrais soldats que ceux qui observent la discipline,) & il a exécuté de grandes choses avec ce qui n'auroit été qu'un embarrassant ramas pour beaucoup d'autres. Dumouriez est un de ces hommes entreprenans qui accomplissent de vastes projets, de même qu'ils les conçoivent, sans s'inquiéter des obstacles; un de ces esprits remuans & inflammables que la nature, pour le bonheur de l'humanité, ne produit qu'à de longs intervalles.

Il y a une audace, voisine de la témérité, qui étonne le vrai courage, déconcerte la sagesse, conduit au succès; & Dumouriez a prouvé qu'il l'avoit en partage. Si ce général n'eût triomphé qu'à Gemmap, sa réputation militaire seroit douteuse; mais ses dispositions à Nerwinde & sa retraite après cette bataille, ont démontré qu'il avoit mérité de vaincre.

S'il faut l'en croire, son but étoit de rétablir la monarchie constitutionnelle. Cependant, quoique doué de parties plus brillantes que le général Monk, il vit avorter son projet presque aussitôt qu'il l'eut fait connoître. Monk fut tromper tous les partis, en feignant de vouloir entrer dans les vues de chacun; Dumouriez les offensa

tous, en s'abandonnant aux faillies impétueuses de son caractère bouillant. Monk rétablit Charles II sur le trône : Dumouriez, par ses démarches peu mesurées, a peut-être précipité la fin tragique de Louis XVI. Ce général parloit à Paris, comme il eût fait au milieu de son camp ; mais, loin du théâtre de ses succès, il n'étoit plus qu'un homme ; & la politique soupçonneuse des conventionnels regardoit cet homme comme dangereux. Monk, à la tête de son armée, & aux portes de Londres, se conduisoit avec la dextérité que Dumouriez, à plus de cent lieues de la sienne, eût dû déployer à Paris ; & Monk, entouré de ses troupes, eût dû peut-être à Londres tenir le langage de Dumouriez.

Dans toutes les relations où celui-ci a eu lieu de parler de lui-même, il l'a fait en homme qui croyoit pouvoir commander l'admiration, & il a seulement prêté des armes à ceux que bleffoit la supériorité de ses talens. Cet ex-général a poussé la jactance beaucoup plus loin que le maréchal de Villars, & il n'a pas sauvé la France, ainsi que ce dernier. On peut dire, au contraire, que le jour où il lut à l'*Assemblée législative* le manifeste par lequel le malheureux Louis XVI déclaroit la guerre à la maison d'Autriche, il prononça véritablement la sentence de l'infortuné monarque, dont la mort a entraîné la ruine totale du plus beau royaume de l'Europe.

Ambitieux à l'excès, il a plus qu'aucun autre contribué à la chute de La Fayette, aussi bien qu'à la disgrâce de Lukner; & c'est sa propre ambition qui l'a perdu lui-même. Enivré des avantages qu'il avoit obtenus dans la Champagne, dans la Belgique, & encore plus du grand bruit que faisoit son nom dans l'Europe, il se crut un grand homme, s'imagina tout subjuguier par son génie; & il n'étoit qu'un habile & heureux aventurier. Dumouriez avoit des talens; mais il les a fait servir davantage au contentement de sa vanité qu'à l'utilité de sa patrie: en un mot, il n'a point choisi le rôle le plus honorable, mais le plus brillant.

---

*ANECDOTE, concernant Pierre le Grand,  
tirée du British Magazine.*

LE czar Pierre I<sup>er</sup> fut brave, intrépide, inébranlable: mais avoit-il toujours été tel? Tout au contraire, dit le journaliste Anglois dont nous tirons cette anecdote; il fut timide, foible, facile à s'effrayer dans les premières années de sa vie. Il devint donc, dira-t-on, courageux par raison, & héros par principe? Cela peut être; & dans ce cas, il n'en fut que plus admirable. Quel mérite y a-t-il à suivre sa fougue naturelle? L'héroïsme de la vertu consiste à dompter ses penchans, ses craintes, ses foiblesses. Quoi qu'il

en soit, le czar Pierre, âgé d'environ 5 ans, se promenant un jour en voiture avec sa mère, s'endormit profondément : le carrosse passa sur une digue à quelques pas de l'écluse ; le jeune czar fut éveillé en sursaut par le bruit effroyable que caufoit dans cet endroit une très-grande chute d'eau. La terreur que ce bruit inspira au jeune prince, fut si vive, qu'il fut saisi soudainement d'une fièvre violente, qui, à la vérité, ne dura pas long-tems, mais qui laissa dans l'imagination troublée du czar une impression si profonde. que jusqu'à l'âge de 14 ans, il ne pouvoit regarder ni fleuve, ni rivière, ni canal, soit que l'eau fut arrêtée, soit qu'elle coulât rapidement. La mère du czar & le prince Iwan, son frère, furent fort inquiets de cet excès de timidité ; mais le prince Gallitzin, gouverneur du jeune Pierre, le guérit de cette répugnance, en effet fort extraordinaire : il l'engagea à une partie de chasse, pendant un beau jour d'été, aux environs d'un lac : la chaleur étoit excessive ; le prince Gallitzin accablé de fatigue, & feignant un extrême abattement ; quelle chaleur dévorante, dit-il ? pourquoi ne sommes-nous pas aux bords de quelque rivière, où nous puissions nous baigner ? — Nous baigner ! s'écria le czar en frémissant : vous voulez donc périr, & que je meure avec vous ? Est-ce que l'on peut se baigner sans se noyer ? est-ce que l'on peut entrer

dans l'eau sans expirer ? — Oui , très-certainement, répondit le prince Gallitzin : je me baigne tous les jours, & cet usage très-salutaire conserve & fortifie ma fanté. D'ailleurs , que risque-t-on dans un ruisseau où à peine on a de l'eau au-dessus de la ceinture ? Voulez-vous voir les gens de votre suite prendre le plaisir du bain ? — Le czar y consentit. Ses gens, le prince Gallitzin à leur tête, se jetterent dans le lac, le traverserent, revinrent, s'en retournerent, revinrent encore, paroissant très-satisfaits. Le czar, étonné du spectacle, se hafarda & alla à cheval dans le lac, à quelque distance de la rive ; il frémit, il pâlit, revint d'où il étoit parti, s'aventura encore, traversa le lac, retourna à son palais, très-content de lui-même, & raconta à sa mère & au prince Iwan ce qu'il venoit d'entreprendre. Quelques jours après, il alla avec son frère à Izmelowa, son palais d'été : il y voit beaucoup d'étangs dans le parc de ce palais ; le czar & son frère virent, en venant de la promenade, une troupe de leurs gens qui nageoient dans ces étangs. Pierre, tres-étonné, craignit pour eux, & s'effraya de leur témérité. Iwan rit de sa peur, & lui fit observer la joie & la sécurité des nageurs. Encouragé par l'exemple, le czar dit qu'il oseroit faire comme eux. Iwan l'y excita : le czar se dépouille, & sans écouter sa crainte, il se précipita dans un étang & y nagea :

comme s'il eut été exercé depuis plusieurs années dans cet art, en effet très-nécessaire aux princes & aux héros qui méditent, comme Pierre I, de longs voyages & de grandes entreprises.

---

*LETTRE à l'auteur du Journal de Lausanne.*

**F**AIRE l'éloge de la bienfaisance, c'est faire celui du bonheur. Ces deux mots sont synonymes pour toute ame sensible, & le plaisir qu'on éprouve en soulageant son semblable, est si grand, que je crois, M....., m'attirer des droits à votre reconnoissance, en vous mettant à même de publier une nouvelle branche de bienfaits, si minces en eux-mêmes, qu'on n'a peut-être point songé encore à les exercer; mais trop utiles, en effet, pour les négliger, dès qu'on les connoit.

Me trouvant à la campagne l'été passé, j'entendois avec émotion, dans la maison d'un paysan voisin, les cris perçans d'un enfant nouvellement né. Ils indiquoient la douleur; & ses parens, en ignorant la cause, ne pouvoient satisfaire le desir que nous avions de soulager cette innocente créature.

Ses cris redoublant un jour, je me rendis chez les parens occupés dans ce moment à changer les maillots; je m'approche, & j'apperçois sous

le bras de l'enfant des contusions & écorchures, qu'avoit occasionné la grossièreté du linge qu'il portoit & le volume épais des coutures de sa petite chemise, qui, par leur frottement sous les bras de l'enfant, bleffoit & déchiroit ses membres délicats. Touchée de ses souffrances, & ne trouvant chez ses parens aucun linge assez doux pour le soulager, je courus en chercher chez moi. On lui fit à l'instant de petites chemises, souples & douces, au moyen de quelque vieux linge qui m'étoit parfaitement inutile; & sa plaie n'étant plus irritée journellement, moyennant quelques petits soins, elle fut bientôt consolidée.

Fort peu habiles dans l'art d'apprêter leur chanvre, comme dans celui de la filature, & par conséquent moins recherchés dans leur linge que ne le sont les payfans Allemands, Hollandois, Anglois, les individus de notre peuple, même les plus riches, n'ont que du linge si rude & si grossier, qu'il ne perd jamais, quelque usé qu'il soit, son apprêt & sa rudesse; & qu'étant incompatible par-là même avec les membres délicats d'un enfant nouveau-né, il leur occasionne souvent des maux dont on ignore la source. Il est donc d'un prix inestimable pour cette classe de trouver des secours sur cet objet; secours faciles à donner, pour peu que chaque individu veuille, dans le district qui l'environne, employer à cet usage le vieux linge qu'il a rem-



placé par du neuf. Depuis la découverte que j'ai faite du danger auquel le linge grossier expose ces pauvres enfans, j'ai formé chez moi un dépôt de petites chemises. Il faut si peu de toile, si peu de tems pour les faire, & la sensibilité qu'on excite, en les donnant à ces bonnes gens, l'expression de leur joie est si touchante, le bien qu'on fait à leurs enfans si réel, que je suis convaincue que ceux qui n'avoient jamais eu occasion de connoître cet emploi de leurs dépouilles, souvent jettées ou prodiguées sans utilité, me sauront gré de la leur avoir indiquée.

On peut même étendre plus loin cet acte de bienfaisance, en rassemblant chaque pièce qui peut servir, à des brassières ou autres vêtemens de l'enfance; le soin de les travailler deviendroit un plaisir pour des personnes sans occupation & charitables.

On pourroit former dans chaque quartier un dépôt de ces petits vêtemens, soit chez quelques personnes sûres, soit chez les sage-femmes, appellées par vocation à connoître les besoins d'une mère de famille. Celle-ci souvent trop timide pour recourir à d'autres classes, y trouveroit les secours que sa pauvreté lui rend nécessaire, & que même des payfans aisés ne peuvent se procurer avec de l'argent.

Veillez rendre ma lettre publique, & m'écrite avec considération &c.

*Procédés pour la destruction des pucerons ou puces-de-terre (Mordella, Lin.) Extrait du Cultivateur.*

IL n'y a peut-être pas un animal nuisible à nos jardins & à nos champs, pour la destruction duquel on ne trouve vingt remèdes différens, qui ont réussi aux uns, qui n'ont pas réussi aux autres; &, malgré cette multiplicité de moyens, ces animaux continuent impunément leurs ravages chez la plupart des cultivateurs. Cependant il en est de si communs & si multipliés, que c'est obtenir beaucoup que de parvenir à en diminuer le nombre; & beaucoup de procédés connus mènent à ce but utile. A ce titre-là, on doit accueillir ceux qu'on indique contre les pucerons ou puces-de-terre, que Linné appelle *mordellæ*. — Nous avons déjà indiqué un procédé très-simple, dans une de nos feuilles précédentes, dû à M. Krause, jardinier-fleuriste à Berlin. Il s'aperçut, dans un semis de choux, qu'aucun des nouveaux plants n'étoit attaqué; tandis qu'un plant de radis qui étoit au milieu, étoit couvert de pucerons qui le rongeoient, Il en conclut que cette nourriture convenoit beaucoup mieux à ces animaux, & que quand ils l'avoient, ils ne songeoient pas à s'en procurer une autre. Depuis ce moment, il a

toujours au soin de planter des radis auprès ou au milieu même des plantes qu'il vouloit garantir des pucerons, & ce moyen lui a toujours réussi. La plante qu'on sacrifie aux pucerons, n'est pas même perdue, puisqu'ils n'en dévorent que la fane, & que nous n'en mangeons que les racines. Nous avons espéré que ce procédé, si facile à employer, seroit mis en usage par quelqu'un de nos lecteurs qui nous feroit part de ses résultats. Jusqu'à présent nous ignorons si cette expérience a été répétée en France; c'est ce qui nous a engagé à la rappeler ici & à la recommander aux cultivateurs, en les priant de nous communiquer leurs succès. C'est en leur faveur que nous empruntons ici un article du même genre, à un Recueil économique Allemand que nous traduisons.

“ Les cendres, y est-il dit, la lessive, la chaux & le plâtre, répandus un peu clair sur les jeunes plantes qu'on veut délivrer ou préserver des pucerons, ont été employés avec succès par beaucoup de jardiniers, lorsque toutefois une pluie ou un arrosement n'en fait pas disparaître l'effet. Mais on a trouvé que la saumure de harengs ou celle qu'on obtient en faisant de la *sauer-kraut*, (appelée improprement par les François *choucroute*) sont des moyens plus efficaces. Il faut mêler abondamment cette saumure avec de l'eau & en asperger les plantes, qui sont bientôt dé-

barrassées de leurs ennemis. Quoique ce procédé ne soit pas applicable au milieu des champs, les jardiniers en retireront un grand avantage. Il y a un village du duché de Wirtemberg, où les femmes ont imaginé de faire des espèces de tentes ou pavillons avec des branches d'arbre, placées au-dessus des planches ou elles élèvent des choux; par ce moyen, elles les préservent des pucerons. Ces tentes ont un assez grand nombre d'ouvertures, pour que les choux reçoivent suffisamment les bienfaits du soleil & de l'air; & cependant elles donnent de l'ombre, & c'est cette ombre que les pucerons n'aiment point."

---

*Expériences de Mr. C. G. Winkler, demeurant à Klitten, près de Bautzen, sur les moyens de faire féconder les giroflées par des papillons & de s'en procurer de nouvelles espèces. (Extrait du Cultivateur.)*

**J**E lis dans un journal qu'on peut procurer aux giroflées des couleurs variées & extraordinaires, à l'aide des insectes, & que M. Resch, de Buchsweiler en Alsace, l'a éprouvé lui-même.

Depuis plus de 14 ans, je m'occupois de la culture des fleurs; mais je n'avois rien observé de semblable, quoique j'eusse eu en quantité, & tous les ans, plus de douze sortes de giroflées. Les semences ne m'ont jamais donné que les

mêmes fortes. Après d'inutiles effais en plein air, je m'imaginai qu'on pourroit peut-être forcer ces insectes fécondans à réunir eux-mêmes les couleurs choisies.

On fait que la giroflée d'été fleurit dans la dixième semaine ; il étoit donc nécessaire, pour parvenir à mon but, qu'elle vint sûrement en fleur vers le milieu de Juin. En conséquence, je femai le 3 Mars, dans des pots d'œillets ordinaires remplis de la terre qu'on employe le plus communément, chaque couleur en particulier ; je les mis derrière la fenêtre d'une chambre échauffée, & j'attendis qu'elles levassent. Elles leverent le 24 Mars. Alors je leur donnai de l'air pendant le jour, & la nuit je les mis à l'abri de la gelée : elles vinrent à merveille ; de manière que je pouvois déjà les transplanter le 27 Avril. Je ne mis cette année que deux fortes dans les pots ; savoir, des rouges & des blanches ; mais toujours une seule plante dans un pot. Elles commencerent à fleurir à-peu-près vers le 5 de Juin. J'ôtai les premières fleurs, parce que je n'avois point encore vu de papillons blancs dont je voulois me servir pour les féconder. Ce ne fut qu'au 18 Juin ou environ, que j'en apperçus. Alors je mis quatre giroflées rouges & quatre giroflées blanches, chacune dans un pot séparé, dans une chambre exposée au soleil qui ne quittoit presque pas les fenêtres, de la

journée. Je fis prendre & porter dans la chambre trente de ces papillons blancs (ce sont ces papillons si nuisibles aux choux & aux r  f  das); ils vol  rent aussi-tôt du côté du soleil & des fleurs, & ne tarderent pas à accomplir, sous mes yeux, l'œuvre de la fécondation. Ils s'attachoient aux plantes, rendoient égal l'instrument qui leur a été donné par le Créateur & qui paroît si courbe, & ils p  n  troient beaucoup mieux dans l'intérieur des fleurs que je n'aurois pu faire avec un pinceau, pour les féconder artificiellement, d'autant mieux que les parties sexuelles dans la girofl  e sont très-cachées & qu'il est difficile d'y parvenir. Ils vécurent neuf jours entiers, tombèrent ensuite & moururent. Aussi long-tems qu'ils existaient, ils ne quitterent point les fenêtres & les fleurs. Je semai le 3 Mars de l'année suivante, les semences que j'obtins de ces huit pots, chaque sorte à part; & les giroflées qui en provinrent, étoient toutes marquées en couleur de rose: de 370 il n'y en eut que 37 de simples.

Cette même année je fis le même essai, & de la même manière, avec deux autres couleurs. Je mis dans la même chambre quatre giroflées d'un rouge foncé & quatre d'un bleu foncé. La fécondation des papillons me donna de la semence, & j'obtins, pour l'année d'après, une couleur qu'on pourroit prendre pour noire, qui est du moins une couleur-puce très-foncée, ressemblant

à celle de Pœillet que M. Weifsmantel appelle le *roi des maures*. En un mot, quoique j'aie vu beaucoup d'espèces de giroflées, je n'en ai point encore rencontré une seule pareille à celle-ci : de 175, il n'y en avoit que 17 simples. La plupart des fleurs de la première sorte, couleur de rose, ont été doubles depuis trois ans; ce qui me prouve que la semence peut être perfectionnée par la fécondation.

On sent bien que je n'en resterai pas là de mes expériences, & j'invite les amateurs à les répéter; je suis convaincu qu'ils seront étonnés du succès. Je leur offre d'ailleurs des semences de mes différentes sortes de giroflées; savoir : 1. la blanche à feuilles vertes; 2. la blanche à feuilles grises; 3. la rouge-foncée; 4. la rouge-clair; 5. la rose-foncée; 6. la rose-pale; 7. la bleue-clair; 8. la bleue-foncée; 9. la violet-clair; 10. la violet-foncé; (toutes ces espèces à 16 gros, environ 48 sols la demi-once); 11. la couleur-de-cuivre, (à un thaler, environ 4 liv.) & 12. la noire, (à 2 thalers 12 gros, environ 9 liv. 16 s. la demi-once.) On peut m'adresser les demandes de semences & les questions, à Klitten, près de Bautzen. Les étrangers, pour plus de sûreté, peuvent adresser leurs lettres, franches de port, à quelque personne qu'ils connoîtront, soit à Leipzig, en les chargeant de me les faire parvenir.

*Spécifique contre la brûlure.*Neuchâtel 19<sup>e</sup> Avril 1794.

**P**OUR donner toute l'étendue d'utilité dont est susceptible le *spécifique contre les brûlures*, annoncé dans le Journal littéraire de Lausanne, Mars, page 281, je crois de mon devoir de vous fournir, M., les observations suivantes, fondées sur des expériences répétées sous mes yeux.

1<sup>o</sup>. Toute espèce de vinaigre peut s'employer comme spécifique infallible contre toute espèce de brûlure.

2<sup>o</sup>. Le sel mis à discrétion dans le vinaigre, augmente l'efficacité du remède, au point d'opérer presque sur le champ une entière guérison, si l'on applique sans délai ce spécifique & qu'on ait soin de tenir humectée la partie brûlée jusqu'à cessation de tout sentiment douloureux,

N.B. Il faut bien se garder de découvrir la partie brûlée de son vêtement, à travers lequel il faut appliquer le remède, sous peine d'enlever la peau. Mais dès que le sentiment de la douleur est entièrement dissipé, on peut sans inconvénient déshabiller la partie brûlée; car on est radicalement guéri.

Ce spécifique, réduit ainsi à son terme le plus simple, devient d'un usage universel; le vinaigre & le sel se trouvant par-tout sous la main.



C'est ce qui engage le souffigné à vous faire passer cette note, M<sup>me.</sup>, avec l'assurance de son respect.

D U P E Y R O U X.

*LE LIS & LA ROSE.*

*Idylle, à l'occasion d'un mariage.*

D A P H N I S E T C H L O É.

D A P H N I S.

V O I S - T U sous ce berceau cette rose naissante ?  
 Quel doux parfum répand son modeste incarnat !  
 Dans un jour de printems l'aurore est moins brillante ;  
 Elle a moins de fraîcheur , de graces & d'éclat.

C H L O É.

Vois-tu près du bosquet ce lis au front superbe ?  
 Sur le sol maternel il croît avec fierté :  
 La fleur des prés qui rampe & se cache dans l'herbe  
 Donne encor plus de prix à sa mâle beauté.

D A P H N I S.

Le zéphir rafraîchit la rose de son aile  
 Du moment que le ciel s'ouvre aux feux du matin,  
 Sourit à ses attraits & voltige autour d'elle ;  
 Heureux de butiner les trésors de son sein.

C H L O É.

La nuit pare le lis de ses perles liquides :  
 Son calice s'entr'ouvre aux doux bienfaits de l'air.  
 L'éclat qu'il refléchet de ses feuilles humides  
 Me plaît comme un beau jour au milieu de l'hiver.

D A P H N I S.

La rose est l'ornement de l'empire de Flore :  
 Le souris du printems a bien moins de fraîcheur.

CHLOÉ.

Que peut-on comparer au lis qui vient d'éclore ?  
La peau de Vénus même a bien moins de blancheur.

DAPHNIS.

Sais-tu , Chloé , pourquoi la rose m'est si chère ?  
Elle peint ta pudeur , ta grace & ta beauté.

CHLOÉ.

Sais-tu , Daphnis , pourquoi le lis peut seul me plaire ?  
Emblème de ton ame il peint ta pureté.

DAPHNIS.

Ah ! Chloé , si ma main cueilloit ces fleurs chéries  
Sur ton cœur que le ciel forma pour ton époux ,  
Par les foins de l'amour en bouquet réunies ,  
Elles exhäleroient les parfums les plus doux.

CHLOÉ.

Ah ! Daphnis , que ne peut sur mon ame enflammée  
De tes moindres desirs l'impérieuse loi ?  
Ce bouquet me dira combien je suis aimée :  
Il sera pour mon cœur le gage de ta foi.

DAPHNIS.

Quel éclat enchanteur ! Dieux ! que ces fleurs sont belles !  
Leurs parfums réunis sont comme un pur encens.

CHLOÉ.

Par cet aimable accord leurs graces mutuelles  
Se prêtent tour-à-tour des traits plus séduifans.

DAPHNIS.

Ainsi nous passerons le cours de notre vie ,  
Unis par nos vertus dans les bras des amours.

CHLOÉ.

Ainsi libres de foins , loin des traits de l'envie ,  
Les parques fileront la trame de nos jours.



---

ROBIN GRAI, OU JEMMY OU JENNY ;  
*Romance traduite de l'Écossais.*

1.

TOUT dans nos champs est endormi,  
Du sommeil tout goûte les charmes ;  
Seule je veille dans les larmes,  
En songeant encore à Jemmy.

2.

Jemmy m'aimoit si tendrement ;  
Mais nous n'avions point de fortune :  
Il voulut, pour en gagner une,  
Passer le liquide élément.

3.

Pour lui j'espérois tout du fort ;  
Mais son navire fit naufrage :  
Ah ! disois-je, dans cet orage  
Que n'ai-je aussi trouvé la mort !

4.

Long temps après un mal soudain,  
Dans le malheur plongea mon père ;  
Pour nous tirer de la misère,  
Le vieux Robin m'offrit sa main.

5.

Hélas ! comment prendre un mari ?  
Disois-je en ma douleur profonde :  
Que pourrois-je aimer dans un monde  
Que n'habite plus mon Jemmy ?

6.

Mon père me dit : *Mon malheur*  
*Redouble par ta résistance ;*  
Ma mère gardoit le silence ;  
Mais ses regards perçoient mon cœur.

7.

Le cœur brisé, je pris Robin :  
Trois mois après, dans la soirée,  
De mon Jemmy l'ombre adorée  
A mes regards s'offrit soudain.

8.

Hélas ! c'étoit bien mon Jemmy :  
Il s'étoit sauvé du naufrage,  
Et rapportoit de son voyage  
Un cœur constant ; fortune aussi.

9.

Jemmy, je viens m'unir à toi....  
Des larmes furent ma réponse :  
Ma douleur, lui dis-je, t'annonce,  
Le sort dont j'ai subi la loi.

10.

Lors, mon amant dans ses regrets  
Contre son sein pressa ma tête :  
Mais rappelant son ame honnête,  
Il me dit adieu pour jamais.

11.

Pour moi, fidelle à mon époux,  
Je remplis mes devoirs de femme ;  
Mais le chagrin brise mon ame,  
Et le trépas me seroit doux.

*LE PELERIN. Fable.*

**P**RÊT d'atteindre son but, un pauvre pelerin  
S'encourageoit à supporter sa peine :  
Ça, disoit-il, prenons haleine,  
Déjà nous avons fait les trois-quarts du chemin ;  
Ce qui reste, dit-on, n'est pas le plus facile :

On parle de torrens , nous les traverserons ;  
 De rochers , nous les franchirons ;  
 D'orages , la nature offre plus d'un sile ;  
 Ne faisons point ici de calcul inutile ,  
 Le terme est devant nous , il y faut aboutir.

Ainsi l'homme devrait envisager la vie ,  
 De soucis , de revers abondamment fournie ;  
 Ses maux plus que sa fin peuvent faire frémir :  
 Sans effroi tâchons de subir  
 Notre commune destinée ,  
 Et sur la fin d'une forte journée ,  
 Paiblement sachons nous endormir.

*Par Mr. de V.*

*RÉPONSE à la Question faite dans le Numéro  
 précédent , du mois de Mai.*

UN torrent fougueux & rapide  
 Marque sa route , avertit du danger ;  
 Mais une eau paisible & limpide  
 Qui sous ce calme menfonger  
 Cache un goufre profond , perd celui qui s'expose ,  
 Et l'antique apologue a décidé la chose.

*Par le même.*

*Explication de l'Énigme , du Logogriphe & de la  
 Charade , du Numéro précédent.*

Le mot de l'Énigme est *mer* \* ; celui du Logogriphe est *gazette* , où l'on trouve *gaz* , *gaze* , *étage* , *tage* , *age* , *écé* ; celui de la Charade est *police*.

\* Le doge de Venise épouse toutes les années la mer Adriatique

## E N I G M E.

QUOIQUE je sois un corps, je ne suis qu'une idée ;  
 Plus ma beauté vieillit, plus elle est décidée :  
 Il faut pour me trouver, ne savoir d'où je viens :  
 Je tiens tout de celui qui réduit tout à rien.

## L O G O G R I P H E.

HUIT pieds font tout mon être ;  
 Par la moitié je suis porté :  
 La coquette beauté,  
 L'arrogant petit-maitre,  
 Chez moi viennent souvent étaler leurs appas,  
 Ou bien pour prendre leurs ébats.  
 Je brille en toute académie ;  
 Magistrat, financier, & tout homme important,  
 En parfaite santé, pendant la maladie,  
 Me fréquentent également.  
 Mais le rustre, qui fuit les agrémens factices,  
 Fait peur de cas de mes services.  
 Je puis t'offrir deux élémens qu'en vain  
 Tu voudrois accorder ; une liqueur amère,  
 Qu'on prend au figuré pour signe de colère ;  
 Une interjection qui marque le dédain ;  
 Cet aliment qu'à ton enfance  
 A dû donner ta mère ; une isle en France,  
 L'espace occupé par un corps,  
 Ce qui dans l'honnête-homme excite les remords ;  
 Cestain individu jaloux de sa parure,  
 Une ressource ordinaire au poltron,  
 Un arbre que jamais la plus røde saison  
 Ne dépouilla de sa verdure,  
 Deux pronoms masculins, deux notes de plein-chant,  
 Un lieu que tu verras ce soir, j'en fais garant.

## C H A R A D E.

AUTOUR de toi plus d'un amant soupire ;  
 Chacun voudroit obtenir mon premier :  
 Au plus heureux un jour, belle Themire,  
 Il faudra bien prononcer mon dernier,  
 Et perdre alors, dans un tendre desir,  
 La dignité de mon entier.

*Fin du Tome premier.*

---

# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

---

### N<sup>o</sup>. 1. Janvier.

	Pag.
<i>LA nouvelle année</i> , traduit de l'allemand. . . . .	3
<i>La femme prudente</i> , traduit de l'anglois. . . . .	12
<i>Notice &amp; extrait d'un livre anglois</i> . . . . .	28
<i>Vitellie</i> , tragédie françoise, composée par un auteur Allemand. . . . .	33
<i>Quelques frâgmens sur la vie de Layater</i> . . . . .	40
<i>Histoire de la Littérature italienne</i> . . . . .	44
<i>Extrait d'une lettre d'un Genevois, sur le projet de constitution Genevoise</i> . . . . .	58
<i>Observation sur une matière suctée</i> . . . . .	64
<i>Vers à M<sup>lle</sup>. Constance, sur son mariage</i> . . . . .	70
<i>Enigme</i> . . . . .	71
<i>Logogriphe. Charade</i> . . . . .	72

---

### N<sup>o</sup>. 2. Février.

<i>Le vrai Chrétien &amp; le Philosophe, ou Histoire de M. Duval</i> . . . . .	73
<i>Analise du guide du Voyageur</i> . . . . .	101
<i>Suite de la Littérature italienne</i> . . . . .	112
<i>Notice d'un Livre italien</i> . . . . .	124
<i>Notice d'un Livre allemand</i> . . . . .	129
<i>Lettre de la société d'Histoire naturelle d'Utrecht</i> . . . . .	131
<i>Sur une expérience physique</i> . . . . .	138

	Pag.
<i>Le Tems. Stances.</i> . . . . .	141
<i>L'enfant &amp; le château de cartes. Fable.</i> . . . . .	142
<i>Question proposée en société.</i> . . . . .	143
<i>Explication de l'énigme, charade, &amp;c. du n. 1.</i>	ibid.
<i>Enigme. Logogriphe.</i> . . . . .	ibid.
<i>Charade.</i> . . . . .	144
<i>Annonce d'un Livre nouveau.</i> . . . . .	ibid.

## N°. 3. Mars.

<i>Amurath ou l'anneau de Sindarac. Conte.</i>	145
<i>Le rétablissement de la Monarchie</i> . . . . .	170
<i>Annonce d'un Livre allemand.</i> . . . . .	180
<i>Sur la mort de M. Gibbon.</i> . . . . .	184
<i>Annonce d'un Livre italien.</i> . . . . .	187
<i>Notice biographique sur A. Court de Gibelin.</i>	188
<i>Des cendres, dans leur rapport rural &amp; domestique.</i> . . . . .	194
<i>Annonce littéraire Suiss.</i> . . . . .	202
<i>Anecdotes françoises.</i> . . . . .	205
<i>Question proposée par la société d'Histoire naturelle d'Utrecht.</i> . . . . .	206
<i>La cruche cassée. Idille de M. Gesner.</i> . . . . .	207
<i>Les couleurs. Fable.</i> . . . . .	211
<i>Chanson imitée de M. Lessing.</i> . . . . .	212
<i>Réponse à la question du n°. 2.</i> . . . . .	214
<i>Explication de l'énigme, charade, &amp;c. du n. 2.</i>	ibid.
<i>Enigme. Logogriphe.</i> . . . . .	215
<i>Charade.</i> . . . . .	216

## N°. 4. Avril.

<i>Une visite chez le vieillard Athon.</i> . . . . .	217
<i>Josephine, histoire extraite d'un manuscrit.</i>	239
<i>Histoire de l'isle Dominique.</i> . . . . .	252



T A B L E. 435

	Pag.
<i>Des cendres. Second extrait.</i> . . . . .	264
<i>Morceau d'un voyage de Paris à Marseille.</i>	271
<i>Beaux - Arts.</i> . . . . .	275
<i>Annnonce intéressante.</i> . . . . .	279
<i>Annnonce négrologique.</i> . . . . .	ibid.
<i>Annnonce d'un Journal de Musique.</i> . . . . .	280
<i>Annnonce littéraire.</i> . . . . .	281
<i>Spécifique contre les brûlures.</i> . . . . .	ibid.
<i>Fable.</i> . . . . .	282
<i>Question.</i> . . . . .	283
<i>Épigramme.</i> . . . . .	ibid.
<i>Vers pour mettre au bas d'un portrait d'un enfant.</i> . . . . .	284
<i>Explication de l'énigme, &amp;c. du n<sup>o</sup>. 3.</i>	ibid.
<i>Enigme Logogriphe.</i> . . . . .	285
<i>Conte - Charade.</i> . . . . .	287

N<sup>o</sup>. 5. Mai.

<i>Hulkem ; traduit de l'allemand.</i> . . . . .	289
<i>Notice biographique de Nicolas de Flue.</i>	301
<i>Des cendres. Dernier article.</i> . . . . .	312
<i>Testament singulier d'un Allemand.</i> . . . . .	323
<i>Reponse de M. Pictet à M. Develay.</i> . . . . .	328
<i>Observations sur les ciges; trad. de l'allemand.</i>	332
<i>Annnonce littéraire Suisse.</i> . . . . .	335
<i>Littérature. Epître sur l'homme.</i> . . . . .	339
<i>Annnonce littéraire d'Utrecht.</i> . . . . .	342
<i>Journaux de Mathématiques.</i> . . . . .	ibid.
<i>Beaux-Arts. Antiquités Romaines.</i> . . . . .	345
<i>Nécrologie des hommes célèbres. Léonard.</i>	347
<i>Nécrologie. George Forster.</i> . . . . .	349
<i>Romance.</i> . . . . .	351
<i>Brunette.</i> . . . . .	353
<i>Jupiter &amp; les Vertus. Fable.</i> . . . . .	355

	Pag
<i>Réponse à la question proposée en société.</i>	356
<i>Vers à Mr. de C.</i> . . . . .	ibid.
<i>Question proposée en société.</i> . . . . .	357
<i>Madrigal.</i> . . . . .	ibid.
<i>Anecdote Russe.</i> . . . . .	ibid.
<i>Explication de l'énigme, &amp;c. du n<sup>o</sup>. 4.</i>	359
<i>Enigme. Logogriphe. Charade.</i> . . . . .	360

---

N<sup>o</sup>. 6. Juin.

<i>Hulkem. Continuation.</i> . . . . .	361
<i>Biographie de Jean Steiguer.</i> . . . . .	377
<i>Littérature Allemande.</i> . . . . .	389
<i>Annonce Suisse. Le Patriote.</i> . . . . .	394
<i>Annonce littéraire Angloise.</i> . . . . .	399
<i>Annonce littéraire Suisse.</i> . . . . .	400
<i>Annonce littéraire Allemande.</i> . . . . .	402
<i>Annonces concernant les Arts.</i> . . . . .	403
<i>Annonce de Livre nouveau.</i> . . . . .	404
<i>Précis de la vie du général Dumouriez ;</i> <i>suiwi de son portrait.</i> . . . . .	405
<i>Anecdote de Pierre le Grand.</i> . . . . .	414
<i>Lettre sur la bienfaisance.</i> . . . . .	417
<i>Procédés pour la destruction des pucerons.</i>	420
<i>Sur le moyen de faire féconder des giroflées.</i>	422
<i>Spécifique contre la brûlure.</i> . . . . .	426
<i>Le lis &amp; la rose. Idille.</i> . . . . .	427
<i>Robin &amp; Jemmy Romance.</i> . . . . .	429
<i>Le Pelerin. Fable.</i> . . . . .	430
<i>Réponse à la Question du n<sup>o</sup>. 5.</i> . . . . .	431
<i>Explication de l'énigme, &amp;c. du n<sup>o</sup>. 5.</i>	ibid.
<i>Enigme. Logogriphe. Charade.</i> . . . . .	432

Fin de la Table,